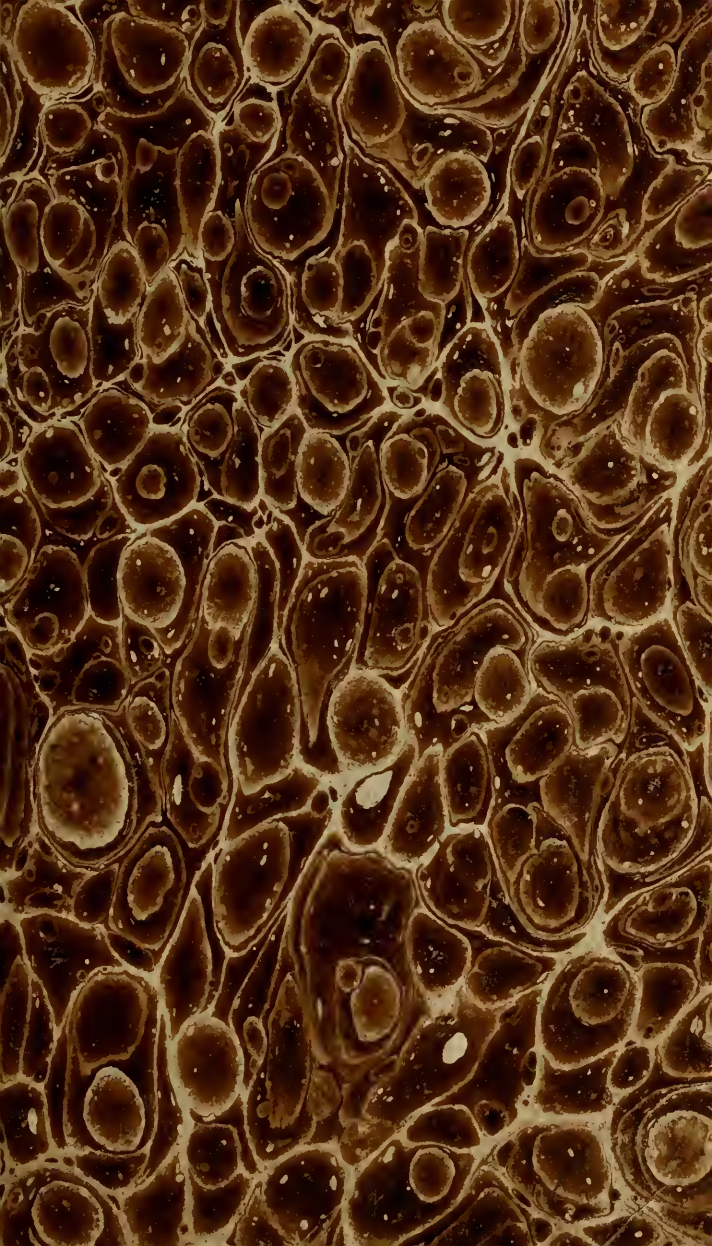
6128



PQ
2218
.D73
A15
1842
SMRS

Yfiii CG9XZN 40-
1842
9 vignettes/acier HT
de LECURIEUX
et 1 portr gr= ajouté.

CHANSONS

ET POÉSIES

DE DÉSAUGIERS

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cᵉ
RUE SAINT BENOIT, 7.

M. A. DESAUGIERS

CHANSONS

ET POÉSIES

DE DÉSAUGIERS

ÉDITION ELZÉVIRIENNE

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES

Palais-Royal, Péristyle Montpensier, 215

PLACE DE LA BOURSE, 13

1842

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/chansonsetposi00ds

NOTICE

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES

DE DÉSAUGIERS

PAR J.-T. MERLE.

MARC-ANTOINE-MADELEINE DÉSAUGIERS, dont la mort prématurée a laissé de si nombreux et de si honorables regrets, naquit le 17 novembre 1772, à Fréjus, sous ce beau ciel de la Provence si fécond en inspirations poétiques; et celui qui devait être un jour notre premier chansonnier, fut bercé dans le pays des troubadours.

Il fut amené encore enfant à Paris, par son père (1) qui lui fit faire ses études au collége Mazarin, où il eut pour professeur de rhétorique le célèbre Geoffroy : il se plaisait souvent à reconnaître ce qu'il devait à ce savant critique, dont le goût pur et classique a influé d'une manière si heureuse sur le talent de l'élève.

Alors ce Désaugiers, que nous avons connu si brillant d'embonpoint et de gaîté, était d'une complexion faible et délicate, d'un caractère sérieux et mélancolique; ce ne fut guère qu'à l'âge de seize ans que son physique se fortifia, et qu'en même temps des traits d'un esprit vif et d'une humeur toute nouvelle commencèrent à jaillir de sa conversation, et surprirent agréablement sa famille et ses jeunes amis. Ce qui ne va pas moins étonner, c'est que ce chansonnier, qui a mérité d'être appelé l'*Anacréon français*, fut, au sortir de ses classes, sur le point d'entrer dans les Ordres.

Un ami et un compatriote de son père, que son état et sa naissance appelaient à l'épiscopat (aujourd'hui Mgr. l'évêque de V.....), charmé de la douceur et de l'esprit du jeune Désaugiers, conseilla à ses parents de le placer dans l'église. Il y consentit lui-même avec cette facilité qui lui était naturelle, et déjà il avait fait une retraite de six semaines au séminaire de Saint-Lazare, quand il s'aperçut qu'il ne se sentait pas une vocation bien décidée pour l'état ecclésiastique: il y renonça (2).

Il avait alors dix-sept ans; son penchant l'entraînait déjà vers le théâtre; il fit à cet âge une comédie en un acte et en vers qui fut jouée avec beaucoup de succès au boulevard. Juliet, que nous avons vu depuis à Feydeau, y avait un rôle et y était, dit-on, fort plaisant (3).

Les premiers excès de la révolution, dont Désaugiers fut témoin, avaient fait sur son esprit une impression triste et douloureuse, qui ne s'est jamais effacée, et à laquelle il a dû plus tard ses opinions politiques. Il prit le parti de s'éloigner de la France et de suivre à Saint-Domingue une de ses sœurs, mariée à un colon de cette île. Une révolution plus atroce et des dangers plus imminents l'attendaient dans ce pays: la révolte des nègres contre les blancs venait d'éclater. Il prit les armes pour la défense générale, et, étant tombé au pouvoir des ennemis, il allait être fusillé, quand sa jeunesse et sa physionomie vive et spirituelle inspirèrent quelque pitié à ses assassins. Il fut jeté dans un cachot, mais il parvint à s'échapper; et, poursuivi de tous côtés, il fut obligé de courir pendant plusieurs jours, en franchissant des ravins et des mornes, et en traversant des rivières. Exténué de faim et de lassitude, il eut le bonheur d'atteindre le rivage et d'y trouver un bâtiment anglais qui le reçut à son bord, et fit voile pour les États-Unis. Mais bientôt une maladie du caractère le plus grave, suite de ses fatigues, le frappa au milieu des marins effrayés. Comme elle avait les symptômes de la fièvre jaune, la crainte fit taire l'humanité, et, en passant devant New-York, on le jeta sur le rivage presque nu, en proie à une fièvre brûlante, et manquant de tous secours. Une femme

charitable, dont il parlait souvent dans sa famille, en eut pitié, le fit transporter chez elle, et lui prodigua les plus généreux soins. Cette maladie cruelle le mit au bord du tombeau : mais sa jeunesse amena une crise favorable; et en même temps son heureux caractère, se ranimant en lui avec l'espérance qui ne l'abandonna jamais, vint aider les efforts de la nature.

Il a peint dans la préface de son recueil, avec les plus vives couleurs, les images riantes et les rêves de bonheur dont son imagination le berça alors, et qui contribuèrent, à ce qu'il croyait, à son rétablissement (4).

Cependant sa convalescence fut longue. Tourmenté par l'idée de se voir à charge à la respectable femme qui l'avait recueilli, il pensa à se réclamer, auprès du consul de France, de ses deux frères, alors secrétaires de la légation française à Copenhague, et il en obtint aussitôt des secours qui l'aidèrent à s'acquitter, autant qu'il le pouvait, envers sa bienfaitrice.

Dès qu'il eut repris des forces, il chercha, en attendant des nouvelles de France, à faire ressource d'un talent agréable qu'il devait à son éducation. Il se rendit à Philadelphie, où, s'annonçant comme maître de clavecin, il fut reçu dans les meilleures maisons en cette qualité; et dès qu'il se vit en état de payer son passage sur un bâtiment, il s'embarqua pour revenir en France.

Il l'avait quittée en 1792, il la revit en 1797. Dès ce moment il consacra sa vie à réaliser les illusions de bonheur qu'il s'était faites; son caractère devint riant comme le ciel de sa patrie, et cette gaîté, qu'il regardait comme sa divinité tutélaire, ne l'a plus abandonné un seul instant pendant tout le cours de sa vie.

En rentrant en France, privé de fortune, il se livra avec ardeur à la culture des arts : la musique, les lettres, le théâtre lui offrirent des ressources et des distractions. Il avait pris en Amérique l'habitude des privations; elles ne furent jamais pour lui un sujet de chagrin. Il soutint avec une philosophie épicurienne les épreuves de sa nouvelle carrière, en luttant contre elles avec les seules armes de son humeur joyeuse. Ce fut

en s'amusant, et presque sans s'en douter, qu'il commença une réputation qui devait un jour le placer au-dessus de tous nos chansonniers. Par un bonheur inouï, dont il fut redevable aux agréments de son caractère, il ne trouva que des amis dans ses rivaux, et ne recueillit que des affections dans une carrière trop féconde en inimitiés.

Quelques petites pièces étincelantes d'esprit et de gaîté et une foule de chansons faciles et naturelles, ne tardèrent pas à le faire remarquer; il fut bientôt l'ami et le collaborateur de tous les jeunes auteurs qui enrichissaient de leurs ouvrages les nombreux théâtres de Paris : Moreau, Rochelle, Rougemont, Francis, Servières, Coupart, Chazet, Brazier, Gentil, et une foule d'autres aussi gais et aussi spirituels, associèrent leur muse à la sienne, et les théâtres des Jeunes-Artistes, de la Montansier, des Troubadours, des Variétés et du Vaudeville lui durent les plus jolies pièces de leur répertoire.

Désaugiers avait l'esprit aussi fertile que l'imagination. Il était doué d'une gaîté inépuisable et de tous les moments. Ces qualités se retrouvent dans ses nombreux ouvrages. L'habitude qu'il s'était faite de tout voir du côté plaisant lui rendait plus agréable et plus facile la composition de ces petits tableaux de mœurs, en si grand nombre, comiques ou grivois, qui pendant vingt-cinq ans ont amusé tout Paris, et dont le succès ne se comptait que par cent représentations. L'allure franche de son talent ne se prêtait guère aux sottes bienséances qu'on exige dans la comédie moderne, où le comique de Dancourt, de Dufresny, de Regnard, et même celui de Molière, est souvent jugé de mauvais ton; cependant la jolie comédie de *l'Hôtel garni* *, qui est restée à la Comédie-Française, *le Mari intrigué*, en trois actes et en vers, représenté avec beaucoup de succès au théâtre Louvois, et depuis à l'Odéon; *Avis au public*, resté longtemps au répertoire de l'Opéra-Comique; plusieurs jolies petites comédies en vers, applaudies à différents théâtres; et enfin *l'Homme aux*

* Faite en société avec M. Gentil.

précautions *, comédie en cinq actes. Cette pièce méritait plus qu'un succès d'estime; l'on y remarque des caractères bien tracés, un dialogue à la fois naturel et piquant, une versification toujours pure et élégante, et un mérite d'observation poussé peut-être jusqu'à l'excès; elle prouve que Désaugiers aurait pu réussir plus souvent à la Comédie-Française, s'il eût voulu renoncer aux facilités et aux avantages que lui offraient les petits théâtres (5).

Il serait presque inutile de parler ici des chansons de Désaugiers; elles sont depuis longtemps appréciées; on pourrait presque dire que la chanson rentra en France avec lui. Ce fut effectivement vers l'année 1797 qu'on recommença à chanter : une réunion d'hommes d'esprit, dont la plupart sortaient des prisons révolutionnaires, ressuscita la gaîté. Depuis sept ans on gémissait en France, on se fatigua de pleurer, on chanta : le caractère national reprit le dessus, et la gaîté vint sécher les larmes que la terreur avait fait répandre. On se réunit autour d'une table, on chercha à oublier ses malheurs avec du champagne et à s'étourdir sur l'avenir avec des refrains. Les deux Ségur, Dupaty, Laujon, Piis, Barré, Radet, Desfontaines, Le Prévôt d'Iray, Maurice Séguier, Chazet, Bourgueil, Rosière, Léger et une foule d'autres chansonniers, égayèrent avec leurs couplets Paris et les provinces; ils donnèrent l'exemple, et la chanson reprit son empire. Une société non moins spirituelle et peut-être plus franchement gaie, composée de jeunes gens qui n'avaient rien à sacrifier à l'étiquette, devint une réunion bachique, connue bientôt de tout Paris sous le nom des *Garçons de bonne humeur*. On doit penser que Désaugiers en fit partie, et qu'il ne tarda pas à s'y faire remarquer par cette franchise d'expression, cette abondance de traits, ce bonheur de saillies et cette entraînante gaîté qui caractérisent ses chansons; il donna le type du véritable vaudeville français, en réu-

* Jouée à l'Odéon en 1820. Les représentations en furent interrompues par la maladie de M. Perrier qui jouait le principal rôle, et par sa retraite de ce théâtre.

nissant dans ses couplets toutes les qualités de nos meilleurs chansonniers. Ses chansons sont plus spirituelles et aussi correctes que celles de Panard ; plus décentes et aussi gaies que celles de Collé ; aussi gracieuses et plus fortes d'idées que celles de Favart. Quelques-unes sont par leurs développements de petits poëmes ; un grand nombre ont le mérite d'offrir une peinture piquante et naïve des mœurs et des ridicules de toutes les classes de la société ; il en est plusieurs que l'on peut comparer, pour le délire poétique, la verve et la philosophie, aux plus belles odes d'Horace, et pour l'insouciance épicurienne, aux meilleures stances de Chaulieu. *Verse encor*, *Ma Vie épicurienne*, *la Manière de vivre cent ans*, *Ma Fortune est faite*, *Quand on est mort c'est pour longtemps*, *Vivent les Grisettes*, *Paris à cinq heures du matin*, *Pierre et Pierrette*, et cent autres chansons que je pourrais citer, sont des tableaux qui désarment la critique la plus exigeante, comme elles satisfont le goût le plus sévère ; ce sont de petits chefs-d'œuvre qui peuvent être placés à côté de ce que nous possédons de plus agréable dans le genre, si riche en France, de la poésie légère (6).

En quelques années la réputation de Désaugiers prit un grand essor, et l'on peut dire que la bonté de son cœur et les agréments de son caractère y contribuèrent autant que son talent. Recherché par tout ce que Paris avait de distingué, il devint l'âme de toutes les réunions, et dans les salons les plus brillants des grands seigneurs, comme dans le modeste réduit d'un ami, il sut toujours conserver, au milieu des élans de sa gaîté, une dignité de bon goût et un sentiment parfait des convenances.

M. Duviquet, dans un article remarquable sur Désaugiers *, caractérise d'une manière fort piquante le succès qu'il obtenait en chantant ses chansons : « Au mé-« rite de composer supérieurement le couplet, Désau-« giers joignait le talent non moins rare de le chanter « en perfection. Sa physionomie douce et aimable s'a-

* *Journal des Débats* du 12 août 1827.

« nimait au feu du vin d'Aï, au cliquetis des verres, au « concert bruyant de ses refrains. L'exécution doublait « le mérite de la chanson. L'acteur le plus exercé au- « rait été vaincu par la vérité franche et expressive du « masque et de la pantomime de l'auteur. »

En 1808, M. Capelle, alors libraire, ayant eu l'idée de ressusciter le *Caveau*, sous la présidence du vieux Laujon, qui avait fait partie de cette joyeuse société chantante, ne manqua pas de s'adjoindre Désaugiers. Les dîners du *Caveau moderne* devinrent bientôt fameux; les chansons bachiques et gastronomiques firent la réputation du *Rocher de Cancale*, et la cave et les fourneaux de *Balaine* furent immortalisés par les refrains de l'élite de nos chansonniers. Après la mort de Laujon et la retraite de Piis, Désaugiers fut nommé président de la société; ce fut lui qui découvrit Béranger, alors tout-à-fait ignoré, et qui devina son talent. L'auteur de la charmante chanson du *Roi d'Yvetot* fut présenté par lui au *Caveau* comme un homme qui devait être un jour un de nos premiers chansonniers; Désaugiers le produisit dans le monde avec cette bonhomie, cette candeur et cette modestie, qui donnaient tant de grâce à ses moindres actions.

Barré, après avoir dirigé pendant vingt-trois ans avec honneur le théâtre du Vaudeville, désigna Désaugiers pour le remplacer. Louis XVIII lui confia, en 1815, la direction de ce théâtre; il y ramena pendant plusieurs années la foule et la gaîté. Les devoirs fatigants et pénibles de sa nouvelle position troublèrent souvent le bonheur de sa vie; obligé de lutter sans cesse contre des amours-propres et des intérêts, il fut en butte à des contrariétés affligeantes : forcé de s'éloigner de son théâtre, il y fut rappelé en 1825 par le vœu des actionnaires et par la volonté du roi Charles X, qui aimait sa personne et son talent.

Vers cette époque, sa santé s'altéra. Ce fut dès le commencement du printemps de 1825, et pendant un voyage de quelques jours que nous fîmes ensemble à Montmorency, pour travailler à la pièce du sacre du Roi *, qu'il commença à sentir les atteintes de la ma-

* *Le Vieillard d'Ivry, ou* 1590 *et* 1825, vaudeville en deux actes

ladie qui devait le conduire au tombeau. Deux attaques de coliques néphrétiques en avaient été les premiers symptômes; on y reconnut l'existence de la pierre. Il en reçut la nouvelle avec assez de calme, par la confiance qu'on lui donna dans le procédé nouveau dont la chirurgie venait de s'enrichir. Malgré les soins dont il fut entouré, la maladie fit des progrès alarmants; plusieurs essais de lithotritie furent tentés en vain, et il fallut le décider à recourir à l'opération de la *taille*. M. Marjolin annonça avec ménagement cette décision à Désaugiers qui fut bientôt résigné. Son heureux caractère, agissant sur son esprit, ne lui laissa pas envisager le danger; il ne vit que la fin de ses souffrances, et ne douta point du succès. Sa figure, qui se décomposait depuis quelques jours, se ranima; ses yeux à moitié éteints reprirent de la vivacité. Il disait à sa famille qui entourait son lit : « Sentez-vous combien je « vais être heureux? je pourrai enfin dormir! vous « me verrez plus gai que jamais. » Les médecins trouvèrent Désaugiers plein de résolution. Il supporta l'opération avec un grand courage; mais à peine fut-il remis sur son lit, que sa respiration devint difficile, des cris plaintifs et des accents entrecoupés signalèrent son agonie, et ces mots *J'étouffe! j'étouffe!* articulés avec effort, furent les derniers qu'il prononça : il expira peu de moments après.

Ainsi mourut, avant d'avoir achevé sa cinquante-quatrième année, l'un des hommes les plus aimables de notre époque, au nom duquel s'attacheront toujours des idées de gaîté, d'esprit et d'enjouement, qui semblait avoir été formé par la nature pour la carrière qu'il a parcourue. Sa physionomie ouverte et spirituelle, ses manières franches et affectueuses, son sourire amical, ses yeux vifs et animés, sa conversation toujours aimable, la rondeur de sa taille et l'espèce de désordre pittoresque qui régnait dans sa toilette, tout annonçait en lui un ami du plaisir et de la joyeuseté. Sa gaîté était de tous les instants; ce fut entre deux

de MM. Désaugiers, Merle et Ferdinand, représenté sur le théâtre de la Porte Saint-Martin.

crises qu'il composa, quelques mois avant sa mort, cette épitaphe facétieuse, digne de Scarron :

Ci-gît, hélas ! sous cette pierre
Un bon vivant mort de la pierre;
Passant, que tu sois Paul ou Pierre,
Ne va pas lui jeter la pierre.

Son cœur était aussi distingué que son esprit ; sa bonhomie rappelait souvent celle de La Fontaine ; sa douce tolérance, son indulgente bonté donnaient un prix infini à son amitié : à ces qualités il joignait une probité sévère, qui ne reculait devant aucune preuve de désintéressement, et à laquelle aucun sacrifice ne coûtait : c'était surtout de lui qu'on aurait pu dire qu'il était formé

De la volupté d'Épicure
Et de la vertu de Caton.

Je ne puis résister au plaisir de citer encore M. Duviquet. « Quelque recommandable qu'ait été Désau-« giers par son talent et par l'innocent emploi qu'il en « a su faire, c'est surtout par l'excellence de son cœur, « par son inflexible probité, par ses vertus domesti-« ques, que son souvenir sera toujours précieux. C'é-« tait un homme de bien, un père, un époux, un ami « incomparable, et il est assez connu pour que nous « n'ayons pas à craindre que l'on assimile l'éloge que « nous nous faisons un devoir de lui donner à l'une de « ces louanges banales dont on charge sans discerne-« ment toutes les tombes funéraires. Tous les trésors « de bonté, le cœur de Désaugiers les renfermait, et le « seul tort qu'il ait eu peut-être dans sa trop courte « vie, c'est d'avoir porté quelquefois à l'excès cette « qualité qui, surtout dans l'exercice d'un emploi pu-« blic, a besoin de reconnaître des limites. »

Ses liaisons d'amitié n'ont jamais subi, pendant trente ans, aucune atteinte, n'ont éprouvé aucune altération ; les amis de sa jeunesse furent ceux de sa vie entière. On était sûr de retrouver toujours en lui le même zèle, le même dévouement ; peu exigeant pour

les autres, il croyait n'avoir jamais assez fait pour eux : son cœur était si bon, si expansif, que tous ceux qui l'aimaient étaient sûrs d'y trouver une place. Ce n'était cependant pas, suivant l'expression d'Alceste, l'*ami du genre humain;* son sens était trop droit, sa raison était trop éclairée pour ne pas lui faire mettre des nuances dans son amitié : ce qui est absolument vrai et juste, c'est qu'il ne haïssait personne.

La vie de Désaugiers, comme celle de tous les hommes modestes et sans ambition, a été, depuis son retour d'Amérique, peu féconde en événements; il la passait doucement au milieu des plus tendres affections de famille et des intimités de l'amitié. Comme toute la France, il fut longtemps séduit par l'éclat de nos victoires, il les célébra avec dignité : les souvenirs de sa jeunesse lui rappelaient souvent les malheurs de la famille de nos rois, et il salua avec joie le retour des Bourbons. A la restauration, il consacra sa muse à chanter les charmes de la paix et les bienfaits de nos rois ; son amour pour eux ne se démentit pas un seul instant. Louis XVIII le nomma en 1820 chevalier de la Légion-d'Honneur : jamais cette récompense ne fut accordée à un talent plus national, jamais cette croix ne fut placée sur un cœur plus noble et plus loyal : sa mort a été honorée des regrets du roi Charles X.

Les obsèques de Désaugiers eurent lieu le samedi 11 août 1827, à dix heures du matin, dans l'église de Saint-Roch, sa paroisse. *Un peuple d'amis* (7) entourait son cercueil ; le deuil était conduit par son fils et son frère, son gendre et son neveu. Les coins du poêle étaient portés par MM. Gentil et Plantade, choisis parmi ses plus chers amis ; par M. Gouin, administrateur du Vaudeville, et par M. Fontenay, l'un des plus anciens acteurs de ce théâtre. Après les cérémonies religieuses, le convoi se dirigea vers le cimetière du Père Lachaise, et fut suivi par un grand nombre d'artistes et d'hommes de lettres : c'est là qu'ont été déposés les restes de cet excellent homme, dont le *cœur était une fête continuelle.* L'amitié s'est chargée du soin de faire élever un tombeau à celui qui n'a fait

verser des larmes que le jour de sa mort, et qui pendant trente ans de sa vie a fait rire et chanter toute la France.

Notre ami commun, Charles Nodier, à cent cinquante lieues de Paris, en apprenant la mort de Désaugiers, exprima des regrets que je rapporte ici comme un des hommages les plus honorables qui aient été rendus à sa mémoire.

LETTRE DE M. CHARLES NODIER

Au rédacteur de *la Quotidienne.*

Bordeaux, 18 août.

MON CHER COLLABORATEUR,

J'apprends, à cent cinquante lieues de Paris, la mort de Désaugiers. Je n'ai pu l'accompagner à sa dernière demeure. Mon cœur éprouve le besoin de s'associer aux regrets qui l'ont suivi, aux larmes qui ont arrosé sa fosse, à l'expression d'un sentiment que tout le monde partage, mais que personne ne peut éprouver plus amèrement que moi. *Nulli flebilior.*

Enfant, j'avais été accueilli par Désaugiers avec cette effusion de bonté, si naturelle à son caractère; jeune homme, j'étais devenu son ami. J'espérais le voir vieillir. Le ciel, qui lui avait donné le génie d'Anacréon, lui en devait peut-être les cheveux blancs. Il est affreux de penser que sa carrière comme homme était peu avancée, et qu'il lui restait une nouvelle couronne à conquérir comme poëte. Désaugiers, si heureusement inspiré par le plaisir, avait aussi des chants pour la sagesse. La philosophie élégante et presque voluptueuse d'Aristippe et de Platon n'a rien à envier aux Muses.

On remarquera que Désaugiers, qui a été un des derniers interprètes de notre gaîté française, et qu'on ne remplacera pas plus sous ce rapport que sous tous les autres, avait reçu l'éducation la plus propre à développer des idées graves et mélancoliques, celle de la proscription et du malheur. Les premiers tableaux qui

frappèrent ses regards auraient laissé une impression ineffaçable dans une autre organisation : la sienne triompha de tout. Les peines passées n'étaient pour lui qu'une raison de plus de jouir des biens présents.

Je n'essaierai pas de fixer la place qu'il doit occuper parmi ses modèles et ses rivaux. Il évitait avec soin cette frivole discussion de titres et de prééminence, quoiqu'il eût moins que personne à la redouter. Dans les premiers, il ne voyait que ses maîtres; dans les autres, que ses amis. Son cœur attachait plus de prix à une affection qu'à un succès. Il aurait été jaloux d'un sentiment; il ne l'était pas d'un triomphe.

Ce qui paraîtra extraordinaire dans sa vie, c'est qu'au milieu de tous les inconvénients d'une existence publique et d'une réputation populaire, il ait pu conserver sans altération les biens qui font le charme de l'obscurité : le repos de l'esprit et de l'âme. La haine a respecté sa conduite, comme l'envie a respecté son talent. Il s'est trouvé engagé dans des opinions politiques, et jamais dans des disputes. Malin sans méchanceté, il a fait rire aux dépens de tout, et ne s'est jamais permis de faire rire aux dépens de personne. On ne saurait ni compter ses épigrammes, ni lui en reprocher une seule. Il a exercé la critique, sans blesser, et le pouvoir sans nuire. Tous ceux qui l'ont connu le pleurent.

Le monument de Désaugiers, ce sont ses ouvrages. Si nous lui en élevons un jour un autre, je proposerai d'y tracer cette courte inscription :

A DÉSAUGIERS,

QUI N'EUT PAS D'ENNEMIS.

NOTES.

(1) Le père de Désaugiers, nommé comme lui, Marc-Antoine, d'une des bonnes familles de la ville de Fréjus, où il était propriétaire, avait été entraîné dès sa jeunesse vers l'art musical par une vocation d'autant plus singulière, qu'un dé-

faut de conformation à sa main gauche, dont il n'a jamais pu faire usage, lui interdisait toute espèce d'instrument. Il s'enseigna lui-même les principes de la composition, et fut son seul maître. Sa ville natale ne lui offrant point les moyens de développer le talent qu'il se sentait, il vint avec sa jeune famille à Paris, en 1774.

Un mérite non moins recommandable, et qui doit trouver ici une mention particulière, c'est l'attention véritablement paternelle qu'il donna à l'éducation de ses cinq enfants, y sacrifiant même son patrimoine, comme la fortune la plus sûre qu'il pût leur léguer; et enfin, le soin qu'il prit, aidé d'une épouse qui méritait toute son affection et son estime, de former lui même leur caractère. Il est mort à Paris d'une maladie pulmonaire, vers la fin de 1793.

(2) Je voudrais qu'il me fût permis de citer une lettre très-touchante que ce prélat écrivit à la famille de Désaugiers. Elle honore autant le cœur de celui qui l'a écrite que la mémoire de l'homme qui en est l'objet. Monseigneur l'évêque de V... y rappelle la tendre affection qu'il eut pour Désaugiers dans sa jeunesse, et il regrette avec douleur qu'il n'ait pas suivi sa vocation première : *il vivrait peut-être encore*, dit-il, *et il serait aujourd'hui la consolation de ma vieillesse.*

(3) A la même époque, il arrangea en opéra-comique le *Médecin malgré lui* de Molière, dont son père fit la musique. L'ouvrage, joué au théâtre Feydeau, en 1791, eut beaucoup de succès. La plupart des airs, que Désaugiers a employés depuis dans plusieurs de ses pièces, sont devenus vaudevilles.

(4) On a retrouvé dans les papiers de Désaugiers des stances qu'il composa probablement pendant cette convalescence, dans un moment de mélancolie. Il y a retracé les malheurs qu'il venait d'éprouver. On verra ici avec plaisir les premiers fruits de sa jeune muse.

A peine au printemps de ma vie,
Appelé vers d'autres climats,
Loin d'une famille chérie
Un sort fatal guida mes pas.
Pour moi l'âge de la tendresse
Ne fut qu'un cercle de douleurs,
Et tout le feu de ma jeunesse
S'éteignit bientôt dans les pleurs.

Déjà mes yeux du Nouveau-Monde
Admiraient les trésors divers :
Tout à coup une nuit profonde
N'offre autour de moi que des fers.

D'effroi mon âme anéantie
Sembla me quitter pour jamais,
Et je ne retrouvai la vie
Que pour voir la mort de plus près.

A la rage qui les dévore
Des monstres veulent m'immoler:
Ah! je n'ai pas vingt ans encore,
Et déjà mon sang va couler!
Grands Dieux, témoins de leur furie,
Pardonnez à mes ennemis;
Et vous, dont j'ai reçu la vie,
Bénissez tous deux votre fils!

Le ciel, touché de ma prière,
De mes bourreaux suspend les coups;
Mais sur une tête plus chère
La Mort a tourné son courroux:
Dans la France au crime asservie,
O mon père! en ces jours de deuil,
Ta vertu, qu'on eût poursuivie,
Trouva l'asile du cercueil.

Mais il me restait une mère!
Du sort surmontant les rigueurs,
Je partis pour une autre terre,
Où m'attendaient d'autres malheurs.
Soudain d'une fièvre brûlante
Le poison dessèche mon sein,
Et bientôt de ma vie errante
Sans regret j'entrevois la fin....

Ces cinq stances sont les seules qu'on ait trouvées. Il ne paraît pas que Désaugiers en ait fait davantage.

(5) Le nombre des pièces que Désaugiers a faites, seul ou en société, s'élève à plus de cent vingt, représentées sur presque tous les théâtres de Paris; la liste en serait longue et inutile: les plus médiocres sont oubliées; celles qui tenaient à la circonstance ont produit leur effet; les bonnes, en très-grand nombre, sont connues de toute la France.

(6) Désaugiers voyait avec tant de modestie le succès de ses charmantes chansons, qu'un de ses amis, lui demandant pourquoi il ne se présentait point avec ce titre à l'Académie française, il répondit seulement: « Oh! comme on rirait. »

(7) Cette expression assez heureuse est de M. Hapdé, un de ceux qui ont eu l'idée de faire élever un monument à Désaugiers.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A M. LAUJON,

Membre de l'Académie-Française, et président du Caveau Moderne.

Favori de Momus, doyen des Troubadours,
Toi qui chantas si bien le vin et les amours,
Poëte aimé des Dieux, peintre de la nature,
Vois d'un œil indulgent ces vers nés sans culture,
Et prête à leur faiblesse un généreux secours.
Qu'un autre, dans l'espoir d'un glorieux salaire,
Jusques au pied du trône apporte ses essais :
J'abandonne au génie un si brillant succès ;
Mais la chanson ne veut pour appui que son père.
Laujon, comble l'espoir qui flatte mon orgueil ;
Daigne accueillir ces fruits d'une timide veine.
Eh ! comment, appuyés d'un semblable Mécène,
Mes vers n'auraient-ils pas un favorable accueil ?
Interprète galant des Muses et des Grâces,
Tu parus ; la chanson prit un nouvel essor :
Tu célébras l'Amour, il vola sur tes traces ;
Tu chantas le Plaisir, il te couronne encor.
Digne héritier du luth de l'amoureux Tibulle,
Tu marches son égal sur le sacré vallon ;
Et du joyeux Panard inimitable émule,
Lorsque le Temps hâtait sa dernière saison,
Pour le rendre à nos vœux, un ordre d'Apollon
Maria ton aurore avec son crépuscule.

DIALOGUE DÉDICATOIRE.

L'AUTEUR.

Où courez-vous, mes vers, et quelle est votre audace?
Au temple de Thémis oser vous présenter!
Croyez-vous qu'au palais on daigne vous chanter,
Lorsque personne encor ne vous chante au Parnasse?

LES CHANSONS.

Nous allons frapper aujourd'hui,
Non chez l'homme d'état, mais chez l'homme du monde;
Celui sur qui tout notre espoir se fonde,
Des arts comme des lois est l'organe et l'appui.

L'AUTEUR.

Il protége les arts utiles
Et dédaigne ces jeux futiles,
Éphémères enfants d'un frivole loisir.

LES CHANSONS.

Il sait, aimable autant que juste,
Aux soins d'un ministère auguste
Entremêler parfois les roses du plaisir.

L'AUTEUR.

Vous flatteriez-vous de lui plaire
Avec d'aussi faibles accents?

LES CHANSONS.

Non, mais quand on aime le père,
On accueille bien les enfants.

L'AUTEUR.

Vous oubliez qu'il tient cette balance
Dont le fatal ou consolant arrêt
Punit toujours ou récompense
Le bien ou le mal qu'on a fait.

LES CHANSONS.

Ah! bon Dieu! sur quel ton notre père déclame!

A peine à ces grands mots nous te reconnaissons...
Tu parles comme un mélodrame.

L'AUTEUR.

Vous pensez comme des chansons.

LES CHANSONS.

C'est toi qui nous appris à rire;
Et si, par cette gaîté-là,
Du juge bienfaisant qui bientôt nous lira
Nous pouvions un instant exciter le sourire...

L'AUTEUR.

Législateur, il vous dédaignera ;
Ou, poëte, il vous raillera.

LES CHANSONS.

Tu crois?...Eh bien, tâchons de le surprendre à table;
Au dessert... oui, c'est l'instant favorable.
Ensuite, papillons légers,
Voltigeons en riant sur son front vénérable,
Écartons-en les soucis passagers ;
Et si dans l'ivresse bruyante
Du fol essaim de tes chansons,
Nous entendons de sa bouche riante
De l'un de nos refrains s'échapper quelques sons,
« Mon père, le Destin comble notre espérance, »
Te dirons-nous, vers toi poussant un joyeux cri :
« Minerve pour la lyre a déposé sa lance,
Et Thémis a souri. »

L'AUTEUR.

Vous me persuadez ; tous mes sens s'abandonnent
Aux charmes de l'espoir que vous me présentez..
Mais qu'entends-je? cinq heures sonnent :
Le banquet va s'ouvrir; partez.
Cette balance, hélas! qu'à bon droit je redoute,
Vous sera funeste, sans doute,
Si dans tout son pouvoir l'équité la maintient :
Mais du bonheur vous atteindrez le faîte,
Et pour jamais votre fortune est faite,
Si c'est l'amitié qui la tient.

PRÉFACE.

La plaisante chose qu'une préface à la tête d'un Recueil de Chansons! Que ferait-on de plus pour fixer l'attention publique sur un ouvrage consacré à polir l'esprit, former le cœur ou agrandir l'âme? Il me semble traverser un immense péristyle pour arriver à la chétive cabane d'un berger. Ne vaudrait-il pas cent fois mieux promettre peu et tenir beaucoup? — D'accord, Messieurs de la critique; mais si je veux plus promettre que tenir!... Que diable! chacun a sa manière d'attraper son monde : j'ai remarqué que la modestie est un mauvais moyen de réussir; dites que vous ne valez rien, le public va vous prendre au mot; et désirant que mes chansons se répandissent, j'ai eu la faiblesse de croire que j'amorcerais plus facilement les amateurs en leur donnant une bonne idée de mon recueil, qu'en les prévenant sur ses défauts. — Mais comment osez-vous vous hasarder encore dans un champ où les Panard, les Collé, les Piron et tant d'autres ont moissonné avant vous? — Eh! Messieurs, comment a-t-on osé prendre la plume après Racine et Molière, le pinceau après Raphaël et Michel-Ange, le ciseau après Phidias et Praxitèle, etc., etc., etc.?

D'ailleurs, quel est mon but en publiant ces bagatelles? de distraire un moment, par quelques images riantes, l'esprit toujours préoccupé de l'homme en place, de réveiller, par de piquants souvenirs, l'imagination appesantie du vieillard, et d'exciter enfin, par la gaîté de mes tableaux, le cœur d'un sexe charmant à cet abandon délicieux qui embellit la laideur même et divinise la beauté. Accourez donc, ô mes vers, enfants vagabonds d'une muse badine; réunissez-vous tous à la voix d'un père qui vous chérit, et qui veut aujourd'hui, d'un seul coup d'œil, embrasser toute sa famille.

Par une bizarrerie assez commune en poésie, les fils aînés de mes fils sont les plus faibles ; hé bien ! que les derniers venus leur prêtent un appui fraternel, et, soutenus ainsi l'un par l'autre, lancez-vous joyeusement dans le monde. Et toi, ô Gaîté, toi qui nous offres un port assuré contre tous les orages de la vie, ne refuse pas aux enfants le secours protecteur que tu daignas accorder au père dans des circonstances dont le souvenir, quoique pénible, a des charmes pour moi, par le tribut de reconnaissance qu'il m'impose ! — Peste ! voilà une apostrophe bien sentimentale et que nous n'attendions guère à la tête d'un pareil ouvrage. — Soit, Messieurs; mais permettez-moi de payer à la Gaîté, ma généreuse libératrice, un hommage que l'ingratitude la plus noire pourrait seule lui refuser ; daignez m'entendre, et vous allez juger. C'est elle qui, me tendant une main secourable sous un autre hémisphère, adoucit pour moi les périls et les horreurs d'une guerre dont l'histoire n'offrira jamais d'exemple * ; c'est elle qui me consola dans les fers où me retenait la férocité d'une caste sauvage ; c'est elle enfin qui, m'environnant de tous les prestiges de l'Illusion, me fit envisager d'un œil calme le moment où, pris les armes à la main par ces cannibales, condamné par un conseil de guerre, agenouillé devant mes juges, les yeux couverts d'un bandeau qui semblait me présager la nuit où j'allais descendre, j'attendais le coup fatal... auquel j'échappai par miracle, ou plutôt par la protection d'un Dieu qui n'a cessé de veiller sur moi pendant le cours de cette horrible guerre. Une maladie cruelle fit bientôt renaître pour moi de nouveaux dangers, ce n'était pas assez d'avoir été condamné par mes juges, je le fus par les médecins. J'allais périr..... quand la Gaîté, mon inséparable compagne, soulevant d'une main le voile de

* L'auteur a été témoin de l'insurrection générale des Nègres à Saint-Domingue, et victime, à l'existence près, de tous les désastres qui en ont été la suite.

l'avenir, me montra de l'autre le beau ciel de ma patrie, où le bonheur semblait m'appeler : Momus me souriait au bruit des grelots; Bacchus agitait à mes yeux le myrte et le pampre ; un jeune enfant semblait m'inviter à me joindre à lui par son regard malin et les pas légers qu'il formait au son d'une flûte et d'un tambourin ; Thalie elle-même me présentait son masque riant..... Je n'y résistai pas; plus enivré du bien à venir qu'affecté du mal présent, j'opposai l'arme de l'espérance aux traits aigus de la douleur, les transports d'une joie anticipée au délire d'une fièvre brûlante, et, confiant mes destinées à Neptune, je voguai vers la France, que commençait à éclairer un plus bel horizon; et la Gaîté, devançant notre vol rapide, me conduisit enfin à ce port tant désiré, où une nouvelle existence me fit bientôt oublier cinq ans de périls et de malheurs.

Voilà, Messieurs, voilà les titres de cet ange tutélaire à ma reconnaissance ; et dites s'il peut jamais avoir un ami plus constant, un apôtre plus dévoué que l'homme qui lui doit le bonheur et la vie ! Mais c'était peu d'avoir oublié mes anciens revers ; inspiré par ma fidèle consolatrice, je voulus chanter mes nouveaux plaisirs ; la Chanson, séduisante fille de la Gaîté, vint conduire ma plume ; mille sujets sourirent à mon imagination ; les rimes s'arrangèrent bien ou mal sous mes doigts ; elles finirent par former ce volume, aussi léger par la forme que par le fond : l'offrir au public, c'est m'exposer sans doute, mais

Si j'eus la double maladresse
D'écrire ce Recueil et de le publier,
Un mot va me justifier :
« Quel homme est sans défaut, quel auteur sans faiblesse? »
L'arrêt qu'on va lancer ne me fait point frémir,
Et quand déjà la critique s'éveille,
Ma vanité, loin d'en gémir,
Vient tout bas me dire à l'oreille :
Il vaut mieux l'éveiller encor que l'endormir.

CHANSONS

ET

POÉSIES DIVERSES.

TABLEAU DU JOUR DE L'AN.

AIR : V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.

Depuis que pour nous le jour luit,
Un an succède à l'an qui fuit ;
Traçons d'une époque aussi belle,
Aussi solennelle,
L'image fidèle,
Et qu'on s'écrie en la voyant :
V'là c' que c'est que l' jour de l'An.

Le soleil à peine a brillé,
Que tout Paris est éveillé :
A chaque étage on carillonne,
On reçoit, on donne,
On sort, on ressonne ;
Chacun va, vient, monte et descend...
V'là c' que c'est que l' jour de l'An.

Au lever de ce jour chéri,
Lolotte, qui n'a pas dormi,
Accourt recevoir la première
Six francs de son père,
Un dé de sa mère,
Un psautier de sa grand'maman...
V'là c' que c'est que l' jour de l'An.

A sa Cloris, de grand matin,
Le banquier apporte un écrin ;
Moins riche, mais aussi fidèle,
Pour faire à sa belle
Un don digne d'elle,
L'employé met sa montre en plan...
V'là c' que c'est que l' jour de l'An.

Nous allons voir certains amis
Quand nous savons qu'ils sont sortis :
Chez le concierge on se présente :
— Madame est absente. —
Nouvelle accablante !
On s'inscrit, on s'en va content...
V'là c' que c'est que l' jour de l'An.

Parents brouillés, gens refroidis
Semblent redevenir amis :
Pour quelques livres mesurées
D'amandes sucrées,
Quelquefois plâtrées,
On plâtre un raccommodement...
V'là c' que c'est que l' jour de l'An.

Voyez-vous cet homme de bien,
Marchandant tout, n'achetant rien ?
Il tourne, il retourne, il approche,
Flaire chaque poche,
Accroche ou décroche,
Puis va plus loin en faire autant...
V'là c' que c'est que l' jour de l'An.

Chaque neveu vient visiter
L'oncle dont il doit hériter :
Tous voudraient qu'il vécût sans cesse ;
Mais sur sa richesse
Réglant leur tendresse,
Ils l'étouffent en l'embrassant...
V'là c' que c'est que l' jour de l'An.

Le tendre amant, fort peu jaloux
De se ruiner en bijoux,
Dès Noël néglige sa belle,
Lui cherche querelle
Pour s'éloigner d'elle ;
En février il la reprend...
V'là c' que c'est que l' jour de l'An.

Bref, après force compliments,
Force souhaits, force présents,

Chacun regagne sa demeure,
Puis au bout d'une heure
Fort souvent on pleure
Ses vœux, ses pas et son argent...
V'là c' que c'est que l' jour de l'An.

CHANSON A MANGER.

Air : Aussitôt que la lumière.

Aussitôt que la lumière
Vient éclairer mon chevet,
Je commence ma carrière
Par visiter mon buffet;
A chaque mets que je touche,
Je me crois l'égal des dieux;
Et ceux qu'épargne ma bouche
Sont dévorés par mes yeux.

Boire est un plaisir trop fade
Pour l'ami de la gaîté;
On boit lorsqu'on est malade,
On mange en bonne santé.
Quand mon délire m'entraîne,
Je me peins la Volupté
Assise, la bouche pleine,
Sur les débris d'un pâté.

A quatre heures, lorsque j'entre
Chez le traiteur du quartier,
Je veux toujours que mon ventre
Se présente le premier.
Un jour les mets qu'on m'apporte
Sauront si bien l'arrondir,
Qu'à moins d'élargir la porte
Je ne pourrai plus sortir.

Un cuisinier, quand je dîne,
Me semble un être divin
Qui, du fond de sa cuisine,

Gouverne le genre humain
Qu'ici-bas on le contemple
Comme un ministre du ciel,
Car sa cuisine est un temple
Dont les fourneaux sont l'autel !

Mais sans plus de commentaires,
Amis, ne savons-nous pas
Que les noces de nos pères
Finirent par un repas?
Qu'on vit une nuit profonde
Bientôt les envelopper,
Et que nous vînmes au monde
A la suite du souper?

Je veux que la mort me frappe
Au milieu d'un grand repas,
Qu'on m'enterre sous la nappe,
Entre quatre larges plats...
Et que sur ma tombe on mette
Cette courte inscription :
CI-GIT LE PREMIER POETE
MORT D'UNE INDIGESTION.

LA NEIGE.

AIR : Dans la paix et l'innocence.

Vous, dont la muse hardie
Me bat tous les vingt du mois *,
Aujourd'hui je vous défie,
Tremblez enfin à ma voix !
Mais que vois-je ! au mot de *neige*
Déjà vous frissonnez tous...
Ventrebleu ! levez le siége,
Ou je vais fondre sur vous.

Ma neige, en bloc arrondie,
Sur vous tous pleuvra si bien,

* Jours fixés pour les dîners du Caveau Moderne.

Que votre main engourdie
De six mois n'écrira rien.
Ce combat à coups de neige
Peut m'être encor familier,
Puisqu'ici, comme au collége,
Je ne suis qu'un écolier.

La neige à certain théâtre
Joue un rôle intéressant :
Arbres, toits, tout est d'albâtre...
Quel coup d'œil éblouissant !
On y transit, on y gèle ;
Et, pour comble de succès,
Tout finit par une grêle...
Une grêle de sifflets.

Mais vive cette fillette
Qui, fuyant fort à propos,
Dans une neige indiscrète
Perdit un de ses sabots * !
A son amoureux manége
Le public sourit longtemps,
Et tant que tomba la neige
On vit le ciel au beau temps.

Du sol brûlant d'Italie,
Des flots bouillonnants du Nil,
Les Français pour leur patrie
Ont affronté le péril.
Aux confins de la Norvége
Suivez ces mêmes guerriers ;
Sous leurs pas un champ de neige
Devient un champ de lauriers.

O toi, par qui la peinture
Voit son domaine agrandi,
Toi, Vanloo, de la nature
Et rival et favori,
Par ton heureux privilége

* *La Soirée et la Veillée Villageoise*, pièce de MM. Pils et Barré.

Nous voyons, peintre brillant,
Sous les glaces de ta neige
Briller le feu du talent.

Hélas ! mes amis, que n'ai-je
Des pinceaux plus éloquents
Pour vous peindre une autre neige
Qui ne brille qu'au printemps !
Au corset de ma maîtresse
Soir et matin je la vois,
Et jamais, quand je la presse,
Elle ne fond sous mes doigts.

Quoi ! devant une bouteille,
Sur la neige huit couplets !
Pardonne, ô dieu de la treille,
A l'affront que je te fais.
J'expîrai ce sacrilége
En sablant un verre plein.
Fuyez, vils flocons de neige,
Devant ce flacon de vin !

LA CHEMINÉE.

Air du verre.

Je voulais peindre la saison
Dont les frileux déjà frémissent,
Et, prêt à tracer ma chanson,
Voilà mes doigts qui s'engourdissent ;
Mais puisqu'en vertu de nos lois
Elle ne peut être ajournée,
Pour faire mes couplets moins froids,
Faisons-les sur la cheminée.

La cheminée offre aux gourmands
Les trésors futurs de leur table,
Aux vieillards un doux passe-temps,
Aux Grâces un miroir aimable ;
L'Amant y voit du rendez-vous

Approcher l'heure fortunée ;
Près de leurs belles que d'époux
Gèleraient sans leur cheminée !

Si contre l'horreur des glaçons
Elle soutient notre faiblesse,
Dans la plus belle des saisons
Elle sert aussi la tendresse :
Sur le point d'être rencontrés
Par l'époux de leur dulcinée,
Que d'amants, par la porte entrés,
Sont sortis par la cheminée !

Où met-on un billet d'ami ?
Au miroir de la cheminée.
Où se place un portrait chéri ?
A côté de la cheminée.
Où pleure-t-on un tendre époux ?
C'est au coin de la cheminée.
Où s'en console-t-on chez nous ?
Quelquefois sous la cheminée.

Rien n'est plus beau que le soleil,
C'est lui qui féconde la terre ;
De ses feux l'éclat sans pareil
Embellit la nature entière ;
Il dore depuis nos coteaux
Jusqu'au sommet des Pyrénées ;
Mais pour dorer nos aloyaux
Il ne vaut pas nos cheminées.

Hortense avait depuis longtemps
Une cheminée assez noire ;
Un beau jour, de peur d'accidents,
On manda le jeune Grégoire :
Je ne sais comme il s'en tira ;
Mais, quiqu'il l'eût bien ramonée,
Tous les soirs, depuis ce jour-là,
Le feu prend à la cheminée.

Sur ce mot enfin j'ai conçu
Ces couplets, fort mauvais peut-être ;

Libre à vous, s'ils vous ont déplu,
De les jeter par la fenêtre;
Mais n'allez pas brûler ce soir
Ma chanson à peine entonnée :
Un gourmand n'aime pas à voir
Le feu prendre à sa cheminée.

MA PETITE REVUE.

AIR : Ah ! voilà la vie.

De dame nature
Amant assidu,
J'ose en miniature,
Pour payer mon dû*,
Vous tracer la vie
La vie
Suivie, (*bis.*)
Pour tracer la vie
De chaque individu.

Dans un mélodrame,
Tuer sans fureur,
Larmoyer sans âme,
Brûler sans chaleur :
Voilà la manière
De plaire, (*bis.*)
Dont, pour l'ordinaire,
Use plus d'un auteur.

Changer à son aise
Dièse en bémol,
Bécarre en dièse,
Fa-dièse en sol;
Voilà comme chante,
Enchante, (*bis.*)
Maint fat dont on vante
La voix de rossignol.

* La chanson que chaque convive apporte tous les mois au dîner du Caveau.

Parler par saccade,
Faire avec vigueur
Ronfler la tirade
Et le spectateur ;
C'est l'art que professe,
Sans cesse (*bis.*)
Dans plus d'une pièce
Plus d'un célèbre acteur.

Enterrer son homme,
Toucher son argent ;
Le soir, rire comme
S'il était vivant ;
Voilà la méthode
Commode (*bis.*)
Qu'a mise à la mode
Maint docteur fort savant.

En mauvaise prose
Défendre un méchant,
Et gagner sa cause...
On sait bien comment ;
Voilà le commerce
Qu'exerce (*bis.*)
Dans la controverse
Plus d'un esprit normand.

Sur sa joue empreinte
Garder deux soufflets,
Et porter sa plainte
Au juge de paix ;
Voilà le courage
Fort sage (*bis.*)
De maint personnage
Prôné pour ses hauts faits.

Le jour, inhumaine,
Jeter les hauts cris ;
La nuit, tendre Hélène,
Céder à Pâris ;
Voilà comme fille
Gentille (*bis.*)

De fil en aiguille
Se conduit à Paris.

Se dire novice,
Serrer son corset,
Flatter la nourrice
Qui tient le secret...
De fillette instruite
Trop vite (*bis.*)
Voilà la conduite
Pour trouver un benêt.

Vivre d'espérance,
Tromper le chagrin ;
Rêver l'opulence,
Et mourir de faim ;
Joueurs, que la veine
Entraîne, (*bis.*)
Voilà votre peine
Et votre juste fin.

Si cet opuscule
Sent un peu l'aigreur,
Lève ta férule
Et frappe, censeur ;
Puisque c'est l'usage,
Courage ! (*bis.*)
Déchire l'ouvrage,
Mais épargne l'auteur.

LE NOUVEAU MONDE.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages.

En vices notre globe abonde;
Moi, pour en terminer le cours,
Je viens de faire un nouveau Monde
Qui ne m'a coûté que dix jours.
Je sais que par fanfaronnade,
En sept jours le nôtre fut fait :

Que n'y mettait-on la décade?
Il eût été meilleur qu'il n'est.

J'aime beaucoup les formes rondes :
Elles nous offrent tant d'appas !
Mais je pense qu'en fait de Monde,
Cette rondeur ne convient pas :
Ne nous étonnons pas des chutes
Qu'ici-bas on voit tous les jours ;
Il faut bien s'attendre aux culbutes
Dans un lieu qui tourne toujours.

Je veux que le soleil n'éclaire
Que les talents et les vertus ;
Je ne fais gronder le tonnerre
Que sur les hommes corrompus ;
Et si dans la fange du crime
Le malheureux veut se plonger,
Un éclair au bord de l'abîme
Viendra l'avertir du danger.

De tout animal nécessaire
Je veux que l'homme prenne soin,
Et je débarrasse la terre
De ceux dont il n'a pas besoin :
Les insectes ne font que nuire,
Mais j'aurais trop à m'occuper
Si j'entreprenais de détruire
Tous les êtres qu'on voit ramper.

Je donne à l'usurier plus d'âme,
Et plus de tête à l'étourdi ;
Un peu moins de langue à la femme,
Un peu plus de nez au mari ;
Moins de front à nos empiriques,
Moins d'oreilles aux curieux,
Moins de fiel aux gens satiriques,
Et moins de dents aux envieux.

Pour faire un léger badinage,
Si j'ai remué terre et ciel,
J'ai du moins le rare avantage

De m'être fait père éternel :
Je ne crains pas que l'on me fronde ;
Et voulez-vous savoir pourquoi?
C'est qu'étant le père du monde,
J'aurai tout le monde pour moi.

CHANSON BACHIQUE.

Air : Ainsi jadis un grand prophète.

Puisque sans boire on ne peut vivre,
Célébrons ce nectar parfait !
Mais permettez que je m'enivre,
Pour me remplir de mon sujet.
Étourdi du jus de la tonne,
Je puis ne dire rien de bon ;
Mais du moins si je déraisonne,
Ce ne sera pas sans raison.

D'Anacréon et d'Épicure
Suivons le précepte charmant :
Amis, tout boit dans la nature.
Les enfants boivent en naissant,
L'homme boit dans la maladie,
Il boit quand il est bien portant ;
De boire enfin telle est l'envie,
Que l'on boit même en se noyant.

On dit qu'on chancelle à trop boire,
Que la chute suit le faux pas ;
Mais on voit, vous pouvez m'en croire,
Tout le contraire en certains cas :
Car, lorsque le public écoute
Des pièces dont nous l'assommons,
Lui seul est bientôt soûl sans doute,
Et c'est pourtant nous qui tombons.

Juliet*, que n'ai-je ton adresse
Pour représenter les buveurs !

* Acteur de l'Opéra-Comique.

A nos yeux quand tu peins l'ivresse,
Tu la fais passer dans nos cœurs.
Dans ton délire, combien j'aime
Les heureux faux pas que tu fais !
Ah ! chancelle toujours de même,
Et tu ne tomberas jamais.

LA PLUME.

Air : Restez, restez, troupe jolie.

Quand la plume avec élégance
Ombrage le front de Mirthé,
Sa blancheur nous peint l'innocence,
Sa mollesse, la volupté.
Chaque jour la beauté pour plaire
Emprunte son pouvoir vainqueur ;
Mais souvent, hélas ! trop légère,
La plume est l'emblème du cœur.

Brûlant du feu qui me consume,
Belle Chloé, plus d'une fois,
Tu m'as su prouver que la plume
Se prête à de plus doux emplois.
Le soir où ta bouche muette
Laissa pour moi parler ton cœur,
Cette plume, souple et discrète,
Fut le trône de mon bonheur.

A la plume de Philomèle
Delille a dû tout son éclat ;
L'Amour détacha de son aile
Celle qui fait aimer Dorat ;
C'est l'aigle qui prêta la plume
Qui nous a tracé Mahomet ;
Et l'auteur de plus d'un volume
A pris sa plume au perroquet.

Virgile d'un nouveau costume
Par ta plume fut revêtu ;

Mais, Scarron, pourquoi sous la plume
Toi-même te déguisas-tu?
Ta plume, qui nous fit tant rire,
Ton nom nous dit de la chérir,
Et ton nom nous dit de maudire
Celle qui te fit tant souffrir *.

Tel jadis dormait sur l'enclume,
Mourant de froid, mourant de faim,
Qui dort aujourd'hui sur la plume,
Ivre d'orgueil, ivre de vin.
D'où viennent ces chances nouvelles?
C'est que des voleurs... renommés
Joignent aux plumes de leurs ailes
Celles des gens qu'ils ont plumés.

Sexe charmant, à qui la plume
Doit et sa grâce et son éclat,
Daigne recevoir de ma plume
L'hommage pur et délicat.
Si mes sept couplets sur la plume
Ont pu te prévenir pour moi,
Ah! puissé-je un jour sur la plume
Faire davantage pour toi!

MORALITÉ.

AIR du Bouffe et du Tailleur.

Enfants de la folie,
Chantons;
Sur les maux de la vie
Glissons;
Plaisir jamais ne coûte
De pleurs;
Il sème notre route
De fleurs.

* On sait que le feu ayant pris, dans le carnaval, à un costume en plumes sous lequel Scarron s'était déguisé, il fut estropié et souffrant le reste de ses jours.

Oui, portons son délire
Partout...
Le bonheur est de rire
De tout ;
Pour être aimé des belles,
Aimons ;
Un beau jour changent-elles,
Changeons.

Déjà l'hiver de l'âge
Accourt ;
Profitons d'un passage
Si court ;
L'avenir peut-il être
Certain ?
Nous finirons peut-être
Demain.

HYMNE A LA GAITÉ.

AIR : Fuyant et la ville et la cour (de *M. Guillaume*).

Quand des amours et des plaisirs
L'essaim brillant nous environne,
A la Gaîté, dans nos loisirs,
Amis, tressons une couronne.
Ce devoir, si cher à nos cœurs,
Nous ne pouvons le méconnaître ;
Comment lui refuser des fleurs,
Quand sous nos pas elle en fait naître. (*bis.*)

De l'amour avec nos beaux ans
L'illusion nous est ravie ;
Mais la Gaîté change en printemps
L'hiver même de notre vie ;
Elle adoucit tous nos regrets
Par les plus riantes images ;
Elle est enfin par ses bienfaits
La volupté de tous les âges.

L'homme que soutient la Gaîté
Se rit du coup qui le menace ;
C'est d'elle aussi que la beauté
Tient son coloris et sa grâce.
De la Gaîté le doux attrait
Embellit jusqu'à la sagesse ;
De l'enfance elle est le hochet,
Et le bâton de la vieillesse.

Il n'est donné qu'à la vertu
D'éprouver son heureux délire ;
Lorsque le cœur est corrompu,
La bouche peut-elle sourire !
Cette aimable sérénité
De l'innocence est la parure,
Une belle âme sans gaîté,
Serait un printemps sans verdure.

O Gaîté, doux charme des cœurs,
A mon bonheur toi qui présides,
Puisse un jour ta main sous les fleurs
De mon front me cacher les rides !
Brillante des mêmes appas
Qui me charmaient à mon aurore,
Laisse-moi mourir dans tes bras,
Et je me croirai jeune encore. } (*bis.*)

LA HALLE.

Air du vaud. de *Jean Monnet*, ou *Frère Jean à la cuisine.*

Je sais qu'au seul mot de halle
Nos aimables du bon ton
Vont tous crier au scandale...
Je ris du qu'en dira-t-on ;
Et guidé,
Secondé
Par mon sujet qui m'inspire,
Je n'ai qu'un mot à leur dire :
La halle inspira Vadé.

Si Lucullus, qu'on dit être
Des Romains le plus gourmand,
Jadis avait pu connaître
Ce superbe monument,
Chers amis,
Je prédis
Qu'il eût troqué, ce brave homme,
Le Capitole de Rome
Pour la halle de Paris.

Bœuf, lapin, canard sauvage,
Maquereau, macaroni,
Saucisson, merlan, fromage,
Tout s'y trouve réuni ;
Et le né,
Étonné
Du parfum qui s'en exhale,
En s'éloignant de la halle,
Croit avoir dix fois dîné.

Si par un nouveau déluge
Le monde était submergé,
Permets, ô souverain juge,
Que ce lieu soit protégé ;
Tu prétends
Des méchants
Punir la race infernale ;
Mais le quartier de la Halle
Est celui des *Innocents*.

Voyez l'anguille vivante
Frétiller dans ce baquet ;
Quelle chère succulente
Elle promet au gourmet !
Traiter l'eau
De fléau
Est une erreur des plus sottes ;
Aurions-nous des matelottes,
Si nous n'avions pas de l'eau ?

Bref, viande fraîche ou salée,
Œufs, lard, pois, pain, vin, choux-fleurs,

Tout se prend dans la mêlée ;
Et chacun des acheteurs,
Du repas
A grands pas
Sentant que l'instant approche,
Court, l'un son veau dans sa poche,
L'autre son bœuf sous le bras.

Fourneaux, pétillez bien vite ;
Rôtisseurs, chauffez vos fours ;
Dressez-vous, chaudron, marmite ;
Et toi, broche, mes amours,
Viens du cours
De mes jours
Nourrir la gaîté féconde ;
Et tourne comme ce monde,
Qui, dit-on, tourne toujours.

LE PALAIS-ROYAL.

AIR de la Sauteuse.

Du Palais-Royal
Comme je peindrais bien l'image,
Si de Juvénal
J'avais le trait original !
Mais tant bien que mal,
Muse, entamons ce grand ouvrage...
Quel homme, au total,
Mieux que moi connaît le local ?
Entrepôt central
De tous les objets en usage ;
Jardin sans rival,
Qui du goût est le tribunal...
L'homme matinal
Peut, à raison d'un liard la page,
De chaque journal
S'y donner le petit régal.
D'un air virginal,

Une belle au gentil corsage
Vous mène à son bal,
Nommé *Panorama moral*...
Sortant de ce bal,
Si de l'or vous avez la rage,
Un rateau fatal
Sous vos yeux roule ce métal ;
Et par ce canal
L'homme de tout rang, de tout âge,
Va d'un pas égal
A la fortune, à l'hôpital.
Le Palais-Royal
Est l'écueil du meilleur ménage ;
Le nœud conjugal
S'y brise net comme un cristal.
Le provincial,
Exprès pour l'objet qui l'engage,
Y vient d'un beau schall
Faire l'achat sentimental ;
Mais l'original
A vu certain premier étage...
Heureux si son mal
Se borne à la perte du schall !...
Dans un temps fatal,
Si de maint politique orage
Le Palais-Royal
Devint le théâtre infernal,
Du gai carnaval
Il est aujourd'hui l'héritage.
Jeu, spectacle, bal,
Y sont dans leur pays natal.
Flamand, Provençal,
Turc, Africain, Chinois, Sauvage,
Au moindre signal,
Tout se trouve au Palais-Royal ;
Bref, séjour banal
Du grand, du sot, du fou, du sage,
Le Palais-Royal
Est le rendez-vous général.

LA DÉSOLATION GÉNÉRALE,

OU

LA SUPPRESSION DES BILLETS *GRATIS*.

CHŒUR.

AIR : Quel désespoir !

Quel désespoir !
Plus de billets de comédie !
Quel désespoir !
Qu'allons-nous devenir le soir ?

C'est nous que congédie
Un ordre révoltant !
C'est une perfidie...
Nous applaudissions tant !

Quel désespoir !
Plus de billets de comédie !
Quel désespoir !
Qu'allons-nous devenir le soir ?

PLUSIEURS VOISINS ET VOISINES.

AIR : Que le sultan Saladin.

Ces billets m'ont tant de fois
Épargné chandelle et bois !
Tout à coup on les retranche ;
Et qui voudra le dimanche
Voir comédie, opéra,
Paîra,
Paîra ;
Et, d'après cet ordre-là,
Il faudra brûler de plus belle
Bois et chandelle. (*bis.*)

UN DIRECTEUR.

AIR : Lise épouse l' beau Germance.

A chaque pièce nouvelle,

Bien certains de votre zèle,
Nous opposions aux sifflets
Un déluge de billets :
C'est l'intérêt de la pièce
Qui nous prescrivait cela...
Mais l'intérêt de la caisse
N'connaît pas de ces billets-là. (*bis.*)

LES CAFETIERS DES DIFFÉRENTS THÉATRES.

AIR : Je vous comprendrai toujours bien.

Mais nous, dont les punchs renommés
Disposaient si bien les athlètes,
Les billets *gratis* supprimés
Suppriment aussi nos recettes :
C'est chez nous que ces fiers soldats
De la pièce prenaient la cause ;
Et, qu'elle prît ou ne prît pas,
Ils prenaient toujours (*ter*) quelque chose.

UN CABALEUR.

AIR : On dit que le diable est céans (*de Monténéro*).

Sans doute, messieurs les acteurs,
Ce changement est votre ouvrage ;
Et c'est d'un si cruel outrage
Que vous payez vos défenseurs !
Mais patience, (*bis.*)
Plus de billets, plus d'indulgence ;
Craignez notre indignation...
La bonne ou mauvaise action
A tôt ou tard sa récompense.

UN CHEF DE FILE.

AIR : Il faut que l'on file doux.

Et moi qui de votre gloire
Fus le premier instrument,
Une trahison si noire
Paîra donc mon dévoûment !
Tragédie ou vaudeville,

Faible de plan et de style,
Paraissait-il chanceler,
C'est le chef de file, file, file,
Qui l'empêchait de filer. } *bis.*

UN CLAQUEUR, *à un chef d'emploi.*

AIR : Traitant l'Amour sans pitié (de *Voltaire chez Ninon*).

Un soir, dans Agamemnon,
Nous vous jurâmes d'avance
D'applaudir à toute outrance
A chaque coup de talon ;
Achille était votre rôle,
Et je ne sais trop, mon drôle,
Sans ce petit coup d'épaule,
Ce qui vous fût arrivé.
Mais la main fut si docile,
Et le talon si mobile,
Que ce qui perdit Achille
Est ce qui vous a sauvé. (*bis.*)

LES ACTEURS.

AIR : Que d'établissements nouveaux !

Quoi ! vous vous en prenez à nous
Des billets *gratis* qu'on supprime ?
Eh ! mes amis, bien plus que vous
L'acteur n'en est-il pas victime ?
Quand un créancier inquiet
Venait faire le bon apôtre,
Nous lui faisions notre billet...
Pour ne pas en payer un autre. (*bis.*)

UN COMIQUE.

AIR : Je suis né natif de Ferrare.

Uthal payait la revendeuse,
Le Traité nul, la parfumeuse ;
Richard payait le bijoutier,
Anacréon, le cordonnier ;
Othello payait la modiste,
Et *les Templiers*, l'aubergiste;

Titus payait le perruquier,
Et *la Prude*, le culottier.

UNE PRINCESSE.

AIR des Fleurettes.

Hélas ! avant la pièce,
Qui nous exaltera ?
Dans le cours de la pièce,
Qui nous applaudira ?
Si nous manquons dans la pièce,
Quel ami nous défendra ?
Et qui nous demandera
Après la pièce ?

CHŒUR GÉNÉRAL DES CABALEURS.

AIR : Courez vite, prenez le patron.

Rendez-nous, rendez-nous nos billets,
Ou vous périrez sous les sifflets...
Oui, j'en fais hautement
Le serment,
Nous sifflerons jusques au bout
Tout.
Chaque ouvrage qui sera joué
Sera bafoué,
Honni, hué
Et conspué.
A chaque morceau,
Mauvais ou beau,
Nous éternùrons,
Nous bâillerons,
Nous tousserons...
Dans l'horreur
De ce courroux vengeur,
Rien enfin
N'ira jusqu'à la fin ;
Et l'auteur
Ou l'acteur
Le meilleur,
Fût-il un prodige, un phénix,
Nix.

RONDE DE TABLE.

AIR : Pour étourdir le chagrin.

Allons, mettons-nous en train ;
Qu'on rie,
Et que la folie
D'un aussi joli festin
Vienne couronner la fin.

Si par quelques malins traits
Les convives se provoquent,
Ici ce ne sont jamais
Que les verres qui se choquent.
Allons, etc.

Le vin donne du talent
Et vaut, dit-on, une muse ;
Or donc, en me l'infusant,
J'aurai la science infuse.
Allons, etc.

Amis, c'est en préférant
La bouteille à la carafe,
Qu'on voit le plus ignorant
Devenir bon géographe.
Allons, etc.

Beaune, pays si vanté,
Chablis, Mâcon, Bordeaux, Grave...
Avec quelle volupté
Je vous parcours dans ma cave !
Allons, etc.

Champagne, ton nom flatteur
A bien plus d'attraits, je pense,
Sur la carte du traiteur
Que sur la carte de France.
Allons, etc.

A voir ainsi du pays
On s'expose moins, sans doute :
Il vaut mieux, à mon avis,
Verser à table qu'en route.
Allons, etc.

Je sais qu'une fois en train,
On est étendu par terre
Tout aussi bien par le vin
Que par un vélocifère.
Allons, etc.

Mais voyage qui voudra ;
A moins que l'on ne me chasse,
D'un an, tel que me voilà,
Je ne bougerai de place.
Allons, etc.

Ce lieu vaut seul, en effet,
Toute la machine ronde,
Et le tour de ce banquet
Est pour moi le tour du monde.
Allons, etc.

Il faudra pourtant, amis,
Fuir de ce séjour aimable ;
En quittant ce paradis,
Nous nous donnerons au diable,

Allons, mettons-nous en train ;
Qu'on rie,
Et que la folie
D'un aussi joli festin
Vienne couronner la fin.

RIEN QU'UNE.

CONTE.

Certain curé, las d'être seul au lit,
Tenait du moins à ne pas l'être à table,

Et pour convive avait servante aimable,
De bonne mine et de bon appétit.
Dans un pieux et friand tête-à-tête,
Thérèse et Tonsurin (c'est le nom du curé),
Quand du repas la prière était faite,
D'un bon vin vieux nouvellement tiré
Et d'un poulet avec art préparé,
Se régalaient, surtout les jours de fête...
Et par degrés Thérèse, dont Bacchus
Électrisait les sens très-inflammables,
S'abandonnait à des désirs coupables,
Et certains mots, par saint Paul défendus,
Du bon curé venaient choquer l'oreille;
Mais Tonsurin, achevant sa bouteille,
N'y répondait que par des *oremus*,
Puis saintement, les yeux sur son bréviaire,
Dont deux doigts seuls tournaient le parchemin,
Il regagnait sa couche solitaire,
Tandis que l'autre, un bougeoir à la main,
Et ses beaux yeux baissés sur son beau sein,
Tout en pleurant l'ennui du presbytère,
De sa cellule enfilait le chemin.
Or, de Thérèse et du bon Tonsurin
C'était, amis, la conduite ordinaire;
Nota pourtant que quand chez le patron
Certains curés, confrères charitables,
Pour y dîner arrivaient sans façon,
Las! pour Thérèse, adieu mets délectables!
Adieu bon vin, café, liqueurs, adieu!
De son repas l'office était le lieu,
Et, de bon cœur, les ministres de Dieu
Étaient donnés par elle à tous les diables.
Arrive enfin l'antique jour des Rois,
Jour solennel aux fastes de l'église;
Et Tonsurin, qui respecte ses lois,
Court au marché : péché de gourmandise
Est bien permis en telle occasion;
Et qui pour Dieu meurt d'indigestion,
Mérite bien que Dieu la canonise.
Or sus, Thérèse, un panier sous le bras,

Et son patron sous une houppelande,
Malgré le vent, la neige et le verglas,
Jusqu'au marché cheminent à grands pas,
Et tour à tour l'un ou l'autre demande
Combien cette oie? On dispute, on marchande,
Bref, on achète : ils reviennent transis ;
Mais un bon feu les attend au logis.
Thérèse éprouve une secrète joie,
Thérèse espère avoir sa part de l'oie
Et du gâteau qu'on achète en rentrant.
N'étant que deux, le pasteur sûrement
Aura la fève, et l'on conçoit sans peine
Que, s'il est roi, Thérèse sera reine.
Le feu s'allume, et l'oie au même instant,
Par le brasier doucement colorée,
Au gré du fer tournant et retournant,
Offre aux regards sa surface dorée.
La nuit survient ; la pendule a sonné
Du fin souper le moment fortuné :
Déjà la table est dressée et servie ;
Déjà Thérèse a mis son blanc corset,
Son jupon vert et son nouveau bonnet...
Déjà de beaux marrons et de truffes farcie,
Son oie exhale un savoureux fumet...
Déjà, placé vis-à-vis sa servante,
Le bon pasteur a saisi son couteau,
Tracé les parts, découpé le gâteau.
On sonne; on ouvre : ô douleur accablante !
Ma plume, hélas! s'arrête à cet endroit...
Thérèse, pâle, interdite, chagrine,
Céde sa place au vicaire Benoît,
Et va souper seule dans sa cuisine.
« Hé ! bonjour donc ! — J'arrive sans façon.
— C'est fort bien fait ; ton bon ange t'envoie...
Assieds-toi là ; tu goûteras d'une oie
Délicieuse, et d'un vin... Ah ! pardon,
Je suis à toi ; je descends à ma cave,
Et j'en apporte un certain vin de Grave
Qui... tu verras... tu le trouveras bon. »
— Il sort. « Monsieur, dit Thérèse au vicaire,

En accourant, vous êtes seul? — Pourquoi?
— Pour vous donner un avis salutaire :
Sachez qu'ici pour vous je meurs d'effroi.
— Que veux-tu dire? explique-toi, ma chère.
—Vous ignorez que monsieur Tonsurin,
Que vous croyez avoir l'esprit très-sain,
A par instant des accès de folie
Si dangereux, que souvent on le lie.
— Il serait fou ! lui? — Que trop, par malheur.
Trois fois par an sa tête se détraque,
Et c'est toujours entre Noël et Pâque ;
Voici l'époque.— O ciel ! je meurs de peur !
Si ces accès allaient le prendre à table?
— C'est très-possible et même très-probable,
Car vous savez qu'il ne boit jamais d'eau ;
Il a des vins de toutes les espèces,
Et vous sentez que leurs vapeurs épaisses
Facilement ébranlent son cerveau.
— Mais à quoi donc pourrai-je reconnaître?...
— Dès que Monsieur verra mon pauvre maître
L'un contre l'autre aiguiser deux couteaux,
Sans plus tarder, alors je lui conseille
De s'évader, s'il ne juge à propos,
Pour un souper, de laisser une oreille.
—Non, par saint Jean !—Quand sa tête s'en va,
A ses désirs malheur à qui s'oppose !
Il faut qu'il coupe, et dans ce moment-là
Son oie ou vous ce serait même chose.
— A table ! à table ! allons, maître Benoît,
Dit en rentrant, armé de deux bouteilles,
Le bon curé ; ce vin fera merveilles.
Choisis ta part du gâteau ; sous mon doigt
Je sens la fève ; oui, tiens, voilà l'endroit...
Hé non, c'est toi qui l'as ! Ah ! de la sorte,
Tu viens chez moi me détrôner? n'importe :
A ta santé.—Volontiers.—Le roi boit ! »
Bref, sur un plat la maligne Thérèse,
A pas comptés, apporte en soupirant
Le mets friand, succulent, odorant ;
A son aspect tous trois se pâment d'aise :

Mais pour Benoît quel spectacle effrayant,
Quand le curé, d'un œil étincelant,
Considérant et le vicaire et l'oie,
Semble hésiter sur le choix de sa proie ;
Quand, saisissant deux larges coutelas,
Que l'un sur l'autre il frotte à tour de bras,
Au vieux Benoît, qui tremble sur son siége
Il dit tout haut : « Çà, que te couperai-je? »
Figurez-vous, à ce mot foudroyant,
Maître Benoît renversant les bouteilles,
Dans ses deux mains tenant ses deux oreilles,
Franchir la porte, et plus prompt que le vent,
Dégringoler l'escalier cul sur tête,
A travers champs crier : Arrête ! arrête !
Pousser, heurter les passants effrayés,
Qui pour un fou prennent notre vicaire ;
N'oser enfin baisser les yeux à terre,
De peur de voir son oreille à ses pieds.
Figurez-vous Thérèse, ivre de joie,
De sa frayeur riant malignement,
Et le curé, muet d'étonnement,
Prêt à couper les deux cuisses de l'oie,
Sur l'escalier le poursuivre en criant :
« Rien qu'une, ami, rien qu'une seulement. »
Mais c'est en vain... Thérèse est radieuse.
Bref, il revient, et sans doute on conçoit
Qui prit la place et la part de Benoît...
Par ce manége enfin victorieuse,
Goûtant le prix de son mensonge adroit,
L'espiègle en rit comme une bienheureuse.
Le cher curé, bientôt instruit du tour,
En rit aussi : riez à votre tour.

A MADAME ***,

Qui avait demandé à l'auteur un billet pour la première représentation d'une de ses pièces au Vaudeville.

Quoi ! vous désirez un billet
Pour aller voir un vaudeville,

Un édifice bien fragile,
S'écrouler au bruit du sifflet ?
Non, non, Madame, s'il vous plaît ;
Dût mon refus me mettre en butte
A l'excès de votre courroux,
Je ne suis nullement jaloux
D'épouvanter des yeux si doux
Par le spectacle de ma chute.
Je crois vous entendre déjà
Traiter mes craintes de folies.
Soit ; mais souffrez, malgré cela,
Que sur des mains plus aguerries
Je fonde l'espoir du succès...
S'il ne les fallait que jolies,
Vous auriez eu tous mes billets.
D'ailleurs, l'amour-propre, Madame,
Me défend de vous accorder
Ce que votre amitié réclame...
Oserai-je vous regarder,
Si, par un sort trop ordinaire,
J'étais réduit à succomber
Sous les coups d'un public sévère ?
Quoi ! vos yeux m'auraient vu tomber !
Non, épargnez-moi cette honte ;
Si parfois l'auteur la surmonte,
Ah ! ce n'est jamais devant vous ;
Et celui qui connaît vos charmes,
Heureux de vous rendre les armes,
Ne doit tomber... qu'à vos genoux.

LE NOIR.

AIR de la Sauteuse.

Du matin au soir
Le noir
Joint l'éclat à la grâce ;
Dans toute saison
Le noir, dit-on,

Est de bon ton.
On se met en noir
Lorsqu'on va voir
Les gens en place ;
Le juge est en noir
Quand sur son siége
Il va s'asseoir.
Le noir
Fait valoir
Dans le boudoir
Un sein de neige ;
Auteur
Et docteur
Ont adopté cette couleur ;
C'est en habit noir
Que l'on épouse ce qu'on aime ;
Maint drame le soir
Nous a fait voir
Thalie en noir.
Suit-on un cercueil,
Le noir du deuil
Offre l'emblème,
Et c'est la couleur
Qu'au bal aime plus d'un danseur :
Bref, le noir
S'allie
Au désespoir,
A la folie,
Et sous cet habit
On juge, on danse, on pleure, on rit.

MA PHILOSOPHIE.

CHANSON MORALE.

AIR : Fournissez un canal au ruisseau,

Pour jamais l'an vient de s'écouler *,
Amis, c'est un mal sans remède,

* Cette chanson parut le 1er janvier 1807.

Et bien loin de nous en désoler,
Ne songeons qu'à l'an qui succède ;
Oui, livrons-nous, pour rajeunir,
Aux transports d'une gaîté folle ;
Et, ne pouvant fixer le Temps qui vole,
Tâchons de fixer le Plaisir.

Si l'objet dont nous sommes épris
Devait toujours rester le même,
A nos yeux il perdrait de son prix :
Tout veillit, c'est la loi suprême ;
Et lorsque l'an, vers son déclin,
Loin de moi fuit à tire-d'aile,
Je vois bien moins ce qu'il ôte à ma belle
Que ce qu'il ajoute à mon vin.

Moquons-nous de la fuite du temps,
Et n'en regrettons que la perte ;
Que toujours de vingt mets différents
Notre table reste couverte...
Et chantons à tous nos repas :
« L'appétit naît de la folie ;
Or, les seuls jours perdus dans cette vie
Sont les jours où l'on ne rit pas. »

Aimons bien, buvons bien, mangeons bien,
Jusqu'à la fin de notre route ;
Et surtout, amis, ne gardons rien
Pour un lendemain dont on doute.
Alors l'avare nautonier,
Aux enfers prêt à nous descendre,
Prévoyant bien qu'il n'aurait rien à prendre,
Finira par nous oublier.

JEAN QUI PLEURE ET JEAN QUI RIT.

AIR du vaudeville du *Rémouleur et la Meunière*.

Il est deux Jean dans ce bas monde
Différents d'humeur et de goût ;

L'un toujours pleure, fronde, gronde,
L'autre rit partout et de tout.
Or, mes amis, en moins d'une heure,
Pour peu que l'on ait de l'esprit,
On conçoit bien que Jean qui pleure
N'est pas si gai que Jean qui rit.

Aux Français une tragédie
A-t-elle éprouvé quelque échec,
Vite, d'une autre elle est suivie :
Le public la voit d'un œil sec;
L'auteur en vain la croit meilleure;
On siffle... son rêve finit...
Dans la coulisse est Jean qui pleure,
Dans le parterre est Jean qui rit.

Jean-Jacques gronde et se démène
Contre les hommes et leurs mœurs;
La gaîté de Jean La Fontaine
Épure et pénètre les cœurs;
L'un avec ses grands mots nous leurre;
De l'autre un rat nous convertit :
Nargue, morbleu, du Jean qui pleure!
Vive à jamais le Jean qui rit!

Dupe d'une fausse caresse,
Floricourt, ivre de désirs,
Saisit la coupe enchanteresse
Qu'un dieu fripon offre aux plaisirs.
En riant l'imprudent l'effleure,
Il la savoure, il la tarit;
Et le lendemain Jean qui pleure
Succède, hélas! à Jean qui rit.

Jean, porteur d'eau de la Courtille,
Un soir se noya de chagrin;
Un autre Jean, jeune et bon drille,
Tomba mort ivre un beau matin.
Et sur leur funèbre demeure
On grava, dit-on, cet écrit :
« Le ciel fit l'eau pour Jean qui pleure,
Et fit le vin pour Jean qui rit. »

Aupres d'un vieux millionnaire
Qui va dicter son testament,
Le Jean qui rit est en arrière,
Le Jean qui pleure est en avant ;
Jusqu'à ce que le vieillard meure
Il reste au chevet de son lit ;
Est-il mort, adieu Jean qui pleure ;
On ne voit plus que Jean qui rit.

Professeurs dans l'art de bien vivre,
Dispensateurs de la santé,
Vous que ne cessent pas de suivre
Et l'appétit et la gaîté,
Ma chanson est inférieure
A tout ce qu'on a déjà dit,
Et je vais être Jean qui pleure
Si vous n'êtes pas Jean qui rit.

V'LA C' QUE C'EST QUE L' CARNAVAL.

AIR : V'lá c' que c'est qu' d'aller au bois.

Momus agite ses grelots,
Comus allume ses fourneaux,
Bacchus s'enivre sur sa tonne,
Pallas déraisonne,
Apollon détonne ;
Trouble divin, bruit infernal...
V'là c' que c'est que l' Carnaval.

Au lever du soleil on dort,
Au lever de la lune on sort ;
L'époux, bien calme et bien fidèle,
Laisse aller sa belle
Où l'amour l'appelle :
L'un est au lit, l'autre est au bal.
V'là c' que c'est que l' Carnaval.

Carrosses pleins vont par milliers,
Regorgeant, dans tous les quartiers ;

Dedans, dessus, devant, derrière,
Jusqu'à la portière,
Quelle fourmilière !
Des fous on croit voir l'hôpital...
V'là c' que c'est que l' Carnaval.

Un char, pompeusement orné,
Présente à notre œil étonné
Quinze poissardes, qu'avec peine
Une rosse traîne ;
Jupiter les mène ;
Un cul-de-jatte est à cheval...
V'là ce que c'est que l' Carnaval.

Arlequin courtise Junon,
Colombine poursuit Pluton,
Mars, madame Angot qu'il embrasse,
Crispin une Grâce,
Vénus un Paillasse ;
Ciel, terre, enfers, tout est égal...
V'là c' que c'est que l' Carnaval.

Mercure veut rosser Jeannot ;
On crie à la garde aussitôt,
Et chacun voit, de l'aventure,
Le pauvre Mercure
A la préfecture,
Couché sur un procès-verbal...
V'là c' que c'est que l' Carnaval.

Profitant aussi des jours gras,
Le traiteur déguise ses plats,
Nous offre vinaigre en bouteille,
Ragoût de la veille,
Daube encore plus vieille.
Nous payons bien, nous soupons mal...
V'là c' que c'est que l' Carnaval.

Un bœuf, à la mort condamné,
Dans tout Paris est promené :
Fleurs et rubans parent sa tête :
On chante, on le fête,

Et, la ronde faite,
On tue, on mange l'animal...
V'là c' que c'est que l' Carnaval.

Quand on a bien ri, bien couru,
Bien chanté, bien mangé, bien bu,
Mars d'un fripier reprend l'enseigne,
Pluton son empeigne,
Jupiter son peigne,
Tout rentre en place, et bien ou mal...
V'là c' que c'est que l' Carnaval.

LE CARÊME.

AIR : Mon père était pot.

Puisqu'on s'exerce plus gaîment
Sur un sujet qu'on aime,
Devrait-on forcer un gourmand
A chanter le Carême* ?
Mais tant bien que mal,
Il faut du journal
En tout point suivre l'ordre.
Puisse mon sujet,
Tout maigre qu'il est,
Me donner de quoi mordre !

Adieu, pâtés et saucissons !
En ces jours d'abstinence,
Ce n'est, hélas ! que de poissons
Que se nourrit la France.
Pour que le péché
Dont il s'est taché
S'efface de lui-même,
Vous voyez qu'il faut
Que le vrai dévot
Pèche tout le Carême.

* Ce mot avait été donné à l'auteur.

Cochons, que votre sort est doux,
Quand Mardi-Gras nous laisse !
Vos bourreaux, suspendant leurs coups,
Respectent votre graisse ;
Et quoiqu'à bon droit
Le Carême soit
Prescrit par plus d'un moine,
Un pareil statut
Prouverait qu'il fut
Fondé par saint Antoine.

Hélas ! de plaisirs aussi courts
Faut-il qu'on se repente !
Et pour avoir ri quinze jours
Doit-on jeûner quarante ?
Le marin souvent
Subit, en rentrant,
Une aussi longue peine :
Mais au moins il peut
Manger ce qu'il veut
Pendant sa quarantaine.

Hier, pensant à ma chanson
Plus qu'à ma ménagère,
Je ne lui disais que : « Paix donc !
J'ai mon Carême à faire. »
Je voulus la nuit
Lui dire sans bruit
Ce qu'on dit quand on aime...
« Un peu moins d'amour,
Dit-elle à son tour ;
Faites votre Carême. »

Enfin, chers gourmands, je l'ai fait :
Il faut qu'on se résigne ;
Mais convenez que le sujet
De nous n'était pas digne.
Et toi, cher lecteur,
Puisque, par malheur,
Le Carême est d'instance,

Bien tournée ou non,
Chante ma chanson
Au moins par pénitence.

COUPLETS

CHANTÉS UN JOUR DE NOCES PAR LE PÈRE DE LA MARIÉE.

AIR : V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.

Mon dieu ! mon dieu ! quel embarras
Qu' d'avoir un' fille sur les bras !
On se dit, dès son plus bas âge :
« Sera-t-elle sage ?
Heureuse en ménage ? »
Pendant quinze ans on n' pens' qu'à ça...
V'là c' que c'est que d'êt' papa.

A quatre ans, quel maudit sabbat !
Ça crie, ou ça mord, ou ça bat :
Pour rendre l'espiègle muette
On lèv' la jaquette,
On soufflette, on fouette :
Puis un baiser vient gâter ça...
V'là c' que c'est que d'êt' papa.

A huit ans ça veut babiller,
Ça veut trancher, ça veut briller :
Soir et matin la p'tit' coquette
N' rêve que toilette ;
Il faut qu'on achète
Colliers par-ci, brac'lets par-là...
V'là c' que c'est que d'êt' papa.

C'est à douze ans qu' faut voir venir
Des maîtres à n'en plus finir !
Danse, dessin, musique, histoire,
Enflent la mémoire...
C'est la mer à boire !
Au bout du mois faut payer ça...
V'là c' que c'est que d'êt' papa.

Mais p'tit à p'tit v'là qu' ça grandit,
Qu' ça s'embellit, qu' ça s'arrondit...
D' not' fille on vante la figure,
L'esprit, la parure,
Le ton, la tournure,
Et nous mordons à c't ham'çon-là...
V'là c' que c'est que d'êt' papa.

Un beau garçon s' présente enfin,
Doux, honnête et l' cœur sur la main ;
D' plaisir, d'amour son cœur pétille...
Il plaît à la fille,
A tout' la famille ;
L' père enchanté dit : Touchez là...
V'là c' que c'est que d'êt' papa.

Les bans sont bientôt publiés,
Et les jeunes gens mariés :
Au Cadran-Bleu l' festin s'ordonne ;
L' mari qui le donne
D' plaisir déraisonne
En pensant qu'un jour il dira :
V'là c' que c'est que d'êt' papa.

A la fin du joyeux repas,
Au couple heureux on tend les bras ;
L'un, quittant sa place et son verre,
Saute au cou d' la mère,
L'autre au cou du père
Qui pleure, et dit en voyant ça :
V'là c' que c'est que d'êt' papa.

LA TABLE.

AIR : Je ne veux la mort de personne.

En vrai gourmand, je veux ici
Chanter ce meuble nécessaire
Dont tous les mois l'attrait chéri

Double nos nœuds et les resserre * ;
Oui, quels que soient les traits mordants
Dont la critique nous accable,
Au risque de ses coups de dents,
Je vais m'étendre sur la table.

Comment refuser son tribut
A cette mère universelle?
Sans la table, point de salut,
Et nous n'existons que par elle :
L'alcove où l'homme s'amollit
Lui peut-elle être comparable?
Les pauvres mourants sont au lit,
Les bons vivants ne sont qu'à table.

Quel doux spectacle, quel plaisir
De voir ces sauces parfumées
Dont toujours, prompt à les saisir,
L'odorat pompe les fumées !
On rit, on chante, on mange, on boit...
De bonheur source intarissable !
Le cœur pourrait-il rester froid,
Quand il voit tout fumer à table !

Deux rivaux entendent sonner
L'instant qui menace leur vie :
A faire un dernier déjeuner
Un témoin sage les convie.
Dans le vin tous deux par degrés
Éteignent leur haine implacable :
Ils seraient peut-être enterrés,
S'ils ne s'étaient pas mis à table.

Le gros Raymond voit chaque jour
Cent wiskys assiéger sa porte :
Il reçoit la ville et la cour ;
La Renommée aux cieux le porte.
« Il a donc de rares vertus?
— Non. — A-t-il un rang remarquable,

* La société épicurienne du Caveau Moderne s'assemblait tous les mois au Rocher de Cancale.

Des talents, de l'esprit? — Pas plus.
— Qu'a-t-il donc? — Il a bonne table. »

Grands yeux bien noirs et bien piquants,
Oreille ou poitrine rôtie,
Petite bouche, belles dents,
Cervelle grasse et bien farcie,
Taille légère, bons gigots,
Sein de lis, langue délectable,
Jambe mignonne, pieds de veaux,
Voilà ma maîtresse et ma table.

A table, on compose, on écrit;
A table, une affaire s'engage;
A table, on joue, on gagne, on rit;
A table, on fait un mariage;
A table, on discute, on résout;
A table, on aime, on est aimable;
Puisqu'à table on peut faire tout,
Vivons donc sans quitter la table.

IMPROMPTU

ADRESSÉ PAR UNE JEUNE DAME A UN DE SES PARENTS.

Quoi! vous désirez mon portrait!
De vos bontés quelle preuve nouvelle!
Je croyais qu'il vous suffirait
De vous être assuré tout l'amour du modèle.
Le voici, ce portrait; je tremble en vous l'offrant;
Et mon dernier désir (je n'en forme point d'autre),
C'est que vous le trouviez à peu près ressemblant.
J'aimerais mieux qu'il fût parlant,
Il vous demanderait le vôtre.

ÉPITRE A UN CONVIVE* CONVALESCENT.

Vous, cher confrère, *in extremis!*
Quel coup *pro vestris amicis*,
S'il nous avait fallu, *jacis*,
Dîners et chansons *remotis*,
Escorter d'un *de profundis*
Votre voyage *in excelsis!*
Ah! c'est pour le coup que *Piis*,
Philipon, *Antignac*, *Francis*,
Et *Capelle* le cadédis,
Tous nos frères *in opimis*,
Seraient tombés *in lacrymis.*
Mais enfin *proximus mensis*
Pourra vous voir *nostris mensis*
Et boire et manger comme six.
Douce espérance! *spes dulcis!*
Gratias agamus Diis,
In sancto nomine patris
Et tuæ carœ salutis.

Fait *sub oculo LAUJONIS.*
Président, *corde juvenis.*

DÉSAUGIERS, frère *in gaudiis*
Secrétaire *in auxiliis.*

A la fin d'*Augusti mensis***,
Et anno priore pacis.

FAUTE D'UN MOINE,

L'ABBAYE NE MANQUE PAS.

AIR : Ça n' se peut pas.

De Comus nous ouvrons le temple;
Gourmands, buveurs, accourez tous,

* Du *Caveau moderne.*
** 1807.

Et pour mieux suivre notre exemple,
Soyez exacts au rendez-vous ;
Car la soupe, une fois servie,
Si l'un de nous manque au repas,
Faute d'un moine, l'abbaye
Ne manque pas. (*bis.*)

Avez-vous vu la pauvre Ursule
Depuis que son mari n'est plus?
Sa maison est une cellule,
Tous les hommes en sont exclus.
Les uns pensent qu'elle s'emuie,
Et les autres disent tout bas :
Faute d'un moine, l'abbaye
Ne manque pas.

La nuit, la frileuse Laurence
Au feu d'un moine avait recours ;
Sa vieille maman, par prudence,
Proscrit le moine pour toujours ;
Mais quand une fille jolie
Craint de grelotter dans ses draps,
Faute d'un moine, l'abbaye
Ne manque pas.

Santeuil, de joyeuse mémoire,
Du couvent s'échappait sans bruit,
Pour aller chanter, rire et boire
Le jour et quelquefois la nuit.
« Autant vaut, se disait l'impie,
Rire ici que ronfler là-bas ;
Faute d'un moine, l'abbaye
Ne manque pas. »

Jurons, quoique tout ait son terme,
De ne jamais nous désunir ;
Amis, verre en main, tenons ferme
Jusqu'à notre dernier soupir ;
Et si la mort me congédie,
Chantez tous après mon trépas :
Faute d'un moine, l'abbaye
Ne manque pas.

LES COUPS.

Air du vaudeville du *Chapitre second.*

Tout homme ici bas a sa part
Des coups qui menacent la vie :
Le joueur craint ceux du hasard,
Le riche craint ceux de l'envie,
L'ennemi craint ceux du canon,
Le poltron craint les coups de canne,
Et l'homme à talent est, dit-on,
Sujet au coup de pied de l'âne.

Un coup de tête bien souvent
Aux jeunes gens devient funeste ;
Un coup de langue est du méchant
L'arme qu'à bon droit on déteste ;
L'espérance du laboureur
Par un coup de vent est trompée ;
Un coup de patte à son auteur
Parfois attire un coup d'épée.

Un coup de théâtre mal fait
Indispose tout un parterre,
Et l'auteur, au coup de sifflet,
Est frappé d'un coup de tonnerre ;
Les coups fourrés ont des attraits
Pour la beauté la moins friponne ;
Mais, chez elle, on sait que jamais
Un coup manqué ne se pardonne.

Tout fiers de leurs nouveaux succès,
Nos riches étonnés de l'être
Se vantent que leurs coups d'essais
Ont été de vrais coups de maître.
Mais de la fange étant sortis,
Malgré l'éclat de leurs carrosses,
La poussière de leurs habits
Résiste à tous les coups de brosses.

Il est des coups que ne craint pas
L'amant bien épris de sa belle;
Un seul coup d'œil lui dit tout bas :
« Au coup de minuit sois fidèle. »
Minuit sonne : au coup de marteau
S'ouvre la porte clandestine,
Et ceints de l'amoureux bandeau,
Ils font leurs coups à la sourdine.

Chers amis, comme en vous chantant
Coup sur coup six couplets, je tremble
D'avoir perdu des coups de dent,
Buvons au moins un coup ensemble;
Si de ma chanson sur les coups
L'assommante longueur vous lasse,
Je consens, par pitié pour vous,
A vous donner le coup de grâce.

TOUT CE QUI LUIT N'EST PAS OR *.

AIR : Dans la paix et l'innocence.

Pour une chanson nouvelle
J'invoquais mon Apollon,
Quand je vis à ma chandelle
Se brûler un papillon ;
Et cet accident tragique
M'inspira, sans nul effort,
Ce refrain philosophique :
Tout ce qui luit n'est pas or.

Sans argent, sans espérance,
Figeac plaignait son destin.
« Hé, morgué! d' la patience,

* Je sais qu'on dit : *Tout ce qui* RELUIT *n'est pas or;* mais j'ai cru pouvoir me permettre la soustraction d'une syllabe qui aurait contrarié les rapprochements que je voulais établir, en offrant le verbe *luire* dans les diverses acceptions qu'il présente ; d'ailleurs cette licence réduit chacun de mes vers à *sept* syllabes ; et *numero Deus impare gaudet.*

Lui dit Pierre, son voisin ;
L' soleil luit pour tout le monde.
— Il luit, j'en tombé d'accord :
Mais lorsqué l'estomac gronde,
Tout cé qui luit n'est pas or. »

De la nuit perçant les voiles,
Un faux savant, un vrai sot,
Au feu brillant des étoiles
Croit faire bouillir son pot ;
Mais loin de faire fortune,
Il se perd dans son essor,
Et voit qu'autour de la lune
Tout ce qui luit n'est pas or.

Dans mille pièces mesquines
Qu'un jour voit s'évanouir,
Costumes, décors, machines,
Tout est fait pour éblouir ;
Mais au bout de la quinzaine,
La baisse du coffre-fort
Prouve au caissier qu'à la scène
Tout ce qui luit n'est pas or.

Le jour de l'hymen d'Hortense,
Son papa dit au futur :
« C'est la vertu, l'innocence ;
Le jour qui luit est moins pur. »
Mais la nuit, dit la chronique,
L'époux, déplorant son sort,
S'écria d'un ton tragique :
« Tout ce qui luit n'est pas or. »

Quand une Agnès se dit riche,
Quand un fat vante son nom,
Quand un médecin s'affiche,
Quand une belle dit non,
Quand un voyageur bavarde,
Quand un Anglais se dit lord,
Mes amis, prenez-y garde,
Tout ce qui luit n'est pas or.

PETITE PLUIE ABAT GRAND VENT.

AIR du partage de la richesse, *ou* du Petit Matelot.

Lundi matin, un grand tumulte
Réveille toute ma maison ;
C'est un créancier qui m'insulte
Et veut m'envoyer en prison ;
Les soufflets pleuvent sur sa face,
Et mon juif, en les recevant,
Plus poli, me demande grâce :
Petite pluie abat grand vent.

Je sors, je rencontre une belle
Au teint de lis, aux doux contours ;
Je la poursuis en dépit d'elle,
Elle veut crier au secours ;
J'use aussitôt d'une recette
Qui réussit assez souvent :
Ma Danaé devient muette.
Petite pluie abat grand vent.

Comblé des bontés de la dame,
Je cours chez l'ami Roberto :
Ce tendre époux battait sa femme
Prise... *in flagrante delicto*.
Mais, au plus fort de la tempête,
Il la voit de pleurs s'abreuvant ;
Son courroux meurt, son bras s'arrête :
Petite pluie abat grand vent.

Deux hommes écumant de rage,
Plus loin se prenaient aux cheveux,
Voilà que d'un premier étage
On les arrose tous les deux ;
Voilà nos héros de l'ondée
A droite, à gauche se sauvant ;
Voilà la querelle vidée :
Petite pluie abat grand vent.

Le soir, je livrais au parterre
Le sort d'un enfant nouveau-né :
Je verse le punch à plein verre
A maint claqueur déterminé ;
On veut siffler, et ma cohorte,
Tour à tour claquant et buvant,
Met tous les siffleurs à la porte :
Petite pluie abat grand vent.

Je regagne enfin ma demeure,
Où m'attendait certain minois ;
Je l'embrasse... il était une heure ;
Le baiser dura jusqu'à trois :
Mais tôt ou tard l'amour sommeille,
Et bientôt Morphée, arrivant,
Vint tout bas me dire à l'oreille :
Petite pluie abat grand vent.

L'EAU VA TOUJOURS A LA RIVIÈRE.

Air : J'étais bon chasseur autrefois.

Amis, il est un fait certain
Que ne doit ignorer personne ;
La Moselle s'unit au Rhin,
Et la Dordogne à la Garonne ;
L'Oise dans la Seine se rend,
Le Rhône se joint à l'Isère,
Et, bien ou mal, voilà comment
L'eau va toujours à la rivière.

Armateur, jadis porteur d'eau,
Mondor, qui se nommait Antoine,
Achète, équipe maint vaisseau ;
L'Océan est son patrimoine ;
Humble autrefois, fier aujourd'hui,
Au Pactole il se désaltère,
Et les faveurs pleuvent sur lui :
L'eau va toujours à la rivière.

L'ami Vigier, tous les matins,
Chez lui voit accourir la foule ;
Et tant qu'il coulera des bains,
Nous ne craignons pas qu'il se coule.
Vigier roule et nage dans l'or,
Sa fortune est liquide et claire,
Et chaque été la double encor :
L'eau va toujours à la rivière.

Un Jean-Baptiste, vigneron,
Ayant adopté pour système
D'imiter en tout son patron,
Honorait son vin du baptême.
Un jour, la Seine débordant
Vient inonder sa cave entière.
Il devait prévoir l'accident :
L'eau va toujours à la rivière.

Je voulais boire ce matin
A la source de l'Hippocrène ;
Vous m'avez coupé le chemin,
Et je reviens tout hors d'haleine.
Chaque mois vous m'opposerez
Cette insurmontable barrière ;
Plus vous buvez, plus vous boirez :
L'eau va toujours à la rivière.

LA MOUTARDE APRES LE DINÉ.

AIR : Au clair de la lune.

Ma chanson à faire
Jusqu'à ce moment
Ne m'occupa guère ;
Ce matin pourtant,
Ma muse musarde,
Avant déjeuné,
A fait la Moutarde
Après le dîné.

Qu'une tragédie
Ait un plein succès,
Et, par jalousie,
Que, deux jours après,
Un journal bombarde
L'auteur couronné,
C'est de la moutarde
Après le dîné.

Jaloux de sa belle,
Certain vieux galant
Trouve un jour près d'elle
Son représentant;
Le sot qu'on brocarde
Crie en déchaîné...
C'est de la moutarde
Après le dîné.

Dans la capitale
Un pauvre ingénu
Boit, joue et régale
Le premier venu;
Mais s'il se hasarde
A traiter Phryné,
Gare la moutarde
Après le dîné.

Roch, purgeant Ragonde,
Que l'âge accablait,
Disait que ce monde
Était un banquet.
« Alors, dit la garde,
Tout votre séné
Est de la moutarde
Après le dîné. »

Madame Gertrude
Veut, à soixante ans,
Faire encor la prude,
Mais il n'est plus temps.
En vain elle farde
Son teint suranné;

C'est de la moutarde
Après le dîné.

Amis, je m'arrête,
Et crains, entre nous,
Qu'un grand mal de tête
Ne vous prenne à tous.
A tort je bavarde ;
Rien ne monte au né
Comme la moutarde
Après le dîné.

COUPLET

D'UNE JEUNE FEMME A SON AMANT EN LUI ADRESSANT UNE LETTRE.

Dans cette feuille de papier
Je vois ton image chérie ;
Comme elle, tu te sais plier
Aux caprices de ton amie.
Elle est aussi de mon amour
La dépositaire fidèle ;
Mais, hélas ! je crains bien qu'un jour
Tu ne sois aussi léger qu'elle.

LE FOIN.

AIR du vaudeville du Mameluck.

Nous, qui pour payer nos dettes
Chantons ici tous les mois*,
Allons, gais, friands poëtes,
Que le foin nous mette en voix !
Mardi, près d'une bruyère,
Un fait dont je fus témoin,
M'a prouvé qu'on pouvait faire
Quelque chose sur le foin.

* La Société Épicurienne, séante au Rocher de Cancale.

Aussitôt, vaille que vaille,
J'ai griffonné ce couplet :
La misère est sur la paille,
Le luxe est sur le duvet,
La grandeur est sous un dôme,
Le talent est dans un coin,
Le repos est sous le chaume,
Le plaisir est sur le foin.

Puis, aux traits de la satire
Abandonnant mon esprit,
J'ai fait un malin sourire,
Et tout bas je me suis dit :
« Maint fat que j'ai sur mes notes
N'eût jamais été si loin,
S'il n'avait pas dans ses bottes
Mis quelques bottes de foin. »

Foin du censeur trop austère,
Foin des fats, foin des pédants,
Foin des fous, foin de la guerre,
Foin des sots, foin des méchants,
Foin des riches qu'importune
L'aspect touchant du besoin...
Ils mangeraient leur fortune,
Si l'or se changeait en foin.

Le malheureux, par un songe,
Dans un palais transporté,
Prend d'abord ce doux mensonge
Pour une réalité ;
Mais bientôt le pauvre diable
Voit, dès que le songe est loin,
Que Dieu mit dans son étable
Plus de paille que de foin.

Chercher l'esprit dans un drame,
Le bon sens dans un roman,
La raison chez une femme,
L'honneur chez un charlatan,
La froideur chez une fille,

Mille écus dans un besoin,
Ah ! c'est chercher une aiguille
Dans une botte de foin.

LES BROUILLARDS.

AIR : Tenez, moi, je suis un bon homme.

Pour un gastronome intrépide
Quel triste sujet à chanter !
Mais comme il est assez humide,
Je commence par m'humecter :
Si le vin trouble un peu ma vue,
Amis, pardonnez mes écarts ;
On peut bien faire une bévue,
Lorsque l'on est dans les brouillards.

Le papier brouillard ne peut guère
Garder l'empreinte d'un écrit ;
Aussi, chez Plutus, chez Cythère,
Ce papier a-t-il du débit :
Serment d'amour, vœu d'être sage,
Billets payables sans retard,
Jusqu'aux contrats de mariage,
Tout s'écrit sur papier brouillard.

Figeac à son futur beau-père
Disait : « Sandis ! s'il faisait beau,
Sur l'autre bord de la rivière,
Vous admireriez mon château ;
Mais un nuage l'environne,
Et nous dérobe ses remparts...
Les biens placés sur la Garonne
Sont presque tous dans les brouillards. »

Brouillons tous les vins de la cave,
Brouillons tonnerre et malaga,
Brouillons mâcon, champagne et grave,
Brouillons et madère et rota ;
Que de leurs vapeurs salutaires

Jaillissent des couplets gaillards ;
Mais entre nous, mes chers confrères,
Jamais, jamais d'autres brouillards.

VOEU D'UN IVROGNE.

AIR : Un Chanoine de l'Auxerrois.

Si l'eau de la Seine un matin
Venait à se changer en vin
(Ce que je n'ose croire),
Puissé-je à l'instant voir aussi
Chacun de mes bras raccourci
Se changer en nageoire ;
Et, troquant ma forme et mon nom
Pour ceux de carpe ou de goujon,
Hé ! bon, bon, bon,
Devenir poisson,
Pour ne faire que boire !

COUPLETS

CHANTÉS PAR UN SEXAGÉNAIRE

A JACQUELINE B***

LE 1er DU MOIS DE MAI, JOUR DE SA FÊTE.

AIR : Dans la paix et l'innocence.

Pour chanter de Jacqueline
Le nom, l'esprit et le cœur,
Vite une chanson badine,
Et qu'on la répète en chœur ;
Du doux feu qui me pénètre
Que chacun soit animé ;
Au plaisir on doit renaître,
Le premier du mois de mai.

C'est l'époque où la nature
Reprend ses riches couleurs,

Où nous voyons la verdure
S'émailler de mille fleurs :
Tour à tour notre patronne
Présente à notre œil charmé
Fleurs du printemps, fruits d'automne,
Le premier du mois de mai.

D'après un antique usage,
On voyait en ce beau jour
Un jeune arbre offrir l'image
Du bonheur et de l'amour :
Au lieu des vers que je chante,
J'aurais aussi mieux aimé
Te planter ce que l'on plante
Le premier du mois de mai.

Que t'offrirai-je? Une rose
Te peindrait mal mon amour ;
Quelques vers sont peu de chose
Pour fêter un si beau jour :
Jacqueline, il fut un âge
Où mon cœur, plus enflammé,
T'en aurait fait davantage
Le premier du mois de mai.

VERS

ADRESSÉS A M. GODDE *

En lui envoyant une loge pour la première représentation du vaudeville intitulé *la Comédie chez l'Épicier*, fait en société avec M. Gentil.

Ah! qu'il doit être triomphant
L'ami, le protecteur des lettres,
Qui du dernier de nos grands maîtres
A sauvé le dernier enfant!
Quel droit à la reconnaissance
Lui mérite un pareil bienfait!

* C'est M. Godde qui, par le hasard le plus heureux, a arraché à l'oubli la comédie des *Deux Frères*, ouvrage posthume de Collin d'Harleville.

Hélas! sans lui, c'en était fait;
Cet ouvrage plein d'élégance,
De sentiment et de candeur,
Anéanti dès sa naissance,
Expirait avec son auteur!
Heureux mortel qui de Thalie,
Dans la douleur ensevelie,
Consolant le trop juste deuil,
Avez de la nuit du cercueil
Rappelé Collin à la vie,
Que ce bienfait, digne d'envie,
A dû vous inspirer d'orgueil!
C'est lui seul qui de notre lyre
A dicté les faibles accords;
A nos couplets venez sourire,
Venez soutenir nos efforts ..
Heureux si cette bagatelle,
Qu'avec frayeur nous hasardons,
Vous fait goûter une parcelle
Des plaisirs que nous vous devons!

COUPLETS A UNE JEUNE MARIÉE.

AIR : J'étais bon chasseur autrefois.

Sophie, au gré de nos désirs,
L'hymen va couronner ta tête;
Nouveaux devoirs, nouveaux plaisirs,
Voilà ce que ce dieu t'apprête.
Pour toi tout change; et dès demain,
Par une douce expérience,
Tu diras : Du soir au matin,
Ah! bon Dieu! quelle différence!

Aujourd'hui, ton heureux époux,
Brûlant et d'amour et d'ivresse,
N'aspire qu'à l'instant si doux
Qui doit te prouver sa tendresse.
Ah! puisses-tu, de ses serments
Regrettant la vive éloquence,

Ne pas dire dans quelque temps :
Ah ! bon Dieu ! quelle différence !

Unis par l'âge et par le cœur,
Que peut-il vous manquer encore ?
L'âge fuit, c'est un grand malheur,
Mais le cœur reste à son aurore.
Vieux, on s'aime toujours autant,
Soit habitude, soit constance ;
On se le prouve moins souvent,
Voilà toute la différence.

COUPLETS D'UNE JEUNE DAME

A son retour auprès de son mari, après un séjour de trois mois dans la capitale.

AIR du vaudeville de Lasthénie.

Enfin me voilà de retour !
C'était le seul vœu de mon âme.
Combien il est heureux le jour
Qui rend un époux à sa femme !
Ah ! mon ami, je te réponds
Que loin de celui que j'adore.
Les jours me paraissaient bien longs,
Et les nuits plus longues encore.

Pendant trois mois, que j'ai souffert,
Quoique dans le cours du voyage
Mille jeunes gens m'aient offert
De me consoler du veuvage !
Séquestrée ainsi loin de toi,
Hélas ! quel pénible trimestre !
Quelques jours de plus, et, ma foi !
J'aurais pu lever le séquestre.

Mais n'en conçois pas de frayeur :
Embrasse une épouse qui t'aime ;
T'en voilà quitte pour la peur,
Et plus d'un n'en dit pas de même.

Ah ! ne va jamais à Paris ;
Je ne veux pas te voir paraître
Dans une ville où les maris
Sont presque tous fâchés de l'être.

J'en ai pourtant vu dont jamais
Le temps n'avait éteint l'ivresse :
A chaque instant ils étaient prêts
A faire preuve de tendresse.
Tous les ans, leur fidèle ardeur
Double une famille chérie ;
Mais mon cher époux, par malheur,
N'était pas de la compagnie.

Puisque aujourd'hui tu m'es rendu,
Ami, quel bonheur est le nôtre !
A réparer le temps perdu
Il faut s'occuper l'un et l'autre.
Mais, monsieur, pendant ce temps-là,
Vous-même... Chut ! bientôt, j'espère,
Ce que vous ferez m'instruira
De ce que vous avez pu faire.

ÉPITRE

ADRESSÉE LE 6 MAI 1816

A MADEMOISELLE ADÈLE CALLIAVA,

Qui invitait l'auteur, malade alors, à un souper qu'elle devait donner le 10, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de son père.

Plaignez, plaignez, aimable Adèle,
Un pauvre auteur souffrant, perclus,
Qui, quoique disciple fidèle
De Bacchus, Comus et Momus,
Ne rit, ne boit, ne chante plus.
O métamorphose cruelle !...
Privé de l'usage d'un bras
Par je ne sais quelle foulure,
De mon mal, qui ne finit pas,

J'accuse tour à tour, hélas!
La médecine et la nature.
Si du moins je pouvais, lundi,
D'un cercle invité par les Grâces
Et par l'Amitié réuni,
Clopin-clopant suivre les traces,
Et mêler ma tremblante voix
A ces chorus bruyants, grivois,
Enfants d'une folie aimable!
Vain espoir! mon docteur me dit
Qu'il faudra souffrir dans mon lit,
Tandis que vous rirez à table.
Mais par le danger que je cours
Je ne me laisse point abattre;
Du ciel j'implore le secours:
Puisqu'il fit le monde en sept jours,
Il peut bien me guérir en quatre.
S'il se refuse à mes désirs,
Irai-je troubler vos plaisirs
Par ma sombre mélancolie?
Et voulez-vous qu'un pauvre auteur,
A votre délire enchanteur
Substituant la tragédie,
Mal à propos se fasse un jeu
De transformer en Hôtel-Dieu
Le joyeux boudoir de Thalie?
Non, non, vraiment; le verre en main,
Chantez l'heureux anniversaire
D'un fidèle ami, d'un bon père,
Et du rival de Poquelin...
Cailhava, ta gaîté légère
A trompé les ailes du Temps;
Le laurier, le myrte et le lierre
S'enlacent sur tes cheveux blancs,
Et nous chantons en toi le père
Et des amours et des talents:
Reçois les vœux d'un cœur qui t'aime;
Crois à ses pénibles regrets...
Avec quelle ivresse j'irais
Te porter mon bouquet moi-même!

Mais non ; au lieu de vins exquis;
J'avalerai des boissons fades :
Tu boiras à pleines rasades,
Et tu traiteras tes amis
Mieux qu'un médecin ses malades.
Mais, chers convives, lorsque enfin
Vous aurez, pendant le festin,
Épuisé la liqueur vermeille,
Égouttez bien chaque bouteille ;
Et si quelque doigt de vin vieux
S'en échappe encore à vos yeux,
Prenez pitié de ma souffrance,
Et que ces restes précieux
Soient bus à ma convalescence

SOUVENIRS NOCTURNES DE DEUX ÉPOUX

DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Il avait plu toute la journée ; et n'ayant pu aller le soir faire leur partie de loto chez madame Caquet, sage-femme, rue des Martyrs, monsieur et madame Denis s'étaient couchés de bonne heure. Au bout de vingt-trois minutes, madame Denis, qui ne dormait pas, impatientée du silence obstiné de son mari, qui n'avait pas cessé de lui tourner le dos, soupira trois fois et prit la parole :

MADAME DENIS.

Air : Premier mois de mes amours.

Quoi ! vous ne me dites rien ?
Mon ami, ce n'est pas bien ;
Jadis c'était différent ;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
J'étais sourde à vos discours,
Et vous me parliez toujours.

MONSIEUR DENIS, *se retournant*.

Mais, m'amour, j'ai sur le corps
Cinquante ans de plus qu'alors ;
Car c'était en mil sept cent,

Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
An premier de mes amours,
Que ne duriez-vous toujours!

MADAME DENIS, *se ravisant.*

C'est de vous qu'en sept cent un
Une anguille de Melun
M'arriva si galamment!
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Avec des pruneaux de Tours
Que je crois manger toujours.

MONSIEUR DENIS.

En mil sept cent deux, mon cœur
Vous déclara son ardeur :
J'étais un petit volcan;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Feu des premières amours,
Que ne brûlez-vous toujours!

MADAME DENIS.

On nous maria, je crois,
A Saint-Germain-l'Auxerrois.
J'étais mise en satin blanc;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Du plaisir charmants atours,
Je vous conserve toujours.

MONSIEUR DENIS, *se mettant sur son séant.*

Comme j'étais étoffé!

MADAME DENIS, *s'asseyant de même.*

Comme vous étiez coiffé!

MONSIEUR DENIS.

Habit jaune en bouracan;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...

MADAME DENIS,

Et culotte de velours
Que je regrette toujours.

(*Continuant.*)

Comme, en dansant le menuet,
Vous tendîtes le jarret !
Ah ! vous alliez joliment !
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Aujourd'hui nous sommes lourds ;

MONSIEUR DENIS.

On ne danse pas toujours.

(*S'animant.*)

Comme votre joli sein
S'agitait sous le satin !
Il était mieux qu'à présent ;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Belles formes, doux contours,
Que ne duriez-vous toujours !

MADAME DENIS.

La nuit, pour ne pas rougir,
Je fis semblant de dormir.
Vous me pinciez doucement ;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Mais à présent, nuits et jours
C'est moi qui pince toujours.

MONSIEUR DENIS.

La nuit, lorsque votre époux
S'émancipait avec vous,
Comme vous faisiez l'enfant !
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Mais on fait les premiers jours
Ce qu'on ne fait pas toujours.

MADAME DENIS.

« Comment avez-vous dormi? »
Nous demandait chaque ami :
« Bien, » répondais-je à l'instant ;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Mais nos yeux et nos discours
Se contredisaient toujours.

MONSIEUR DENIS, *lui offrant une prise de tabac.*

Demain songez, s'il vous plaît,
A me donner mon bouquet.

MADAME DENIS, *tenant la prise de tabac sous le nez.*

Quoi ! c'est demain la Saint-Jean ?

MONSIEUR DENIS, *rentrant dans son lit.*

Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Époque où j'ai des retours
Qui me surprennent toujours.

MADAME DENIS, *se recouchant*

Oui, jolis retours, ma foi !
Votre éloquence avec moi
Éclate une fois par an ;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Encor votre beau discours
Ne finit-il pas toujours.

(*Ici M. Denis a une réminiscence.*)

MADAME DENIS, *minaudant,*

Que faites-vous donc, mon cœur ?

MONSIEUR DENIS.

Rien... je me pique d'honneur.

MADAME DENIS.

Quel baiser !... il est brûlant....

MONSIEUR DENIS, *toussant.*

Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...

MADAME DENIS, *rajustant sa cornette.*

Tendre objet de mes amours,
Pique-toi d'honneur toujours !

Ici le couple bâilla,
S'étendit et sommeilla.

L'un marmottait en ronflant :
« Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en... »
L'autre : « Objet de mes amours,
Pique-toi d'honneur toujours ! »

SOIRÉE DE CADET BUTEUX

PASSEUX D' LA RAPÉE,

AUX EXPÉRIENCES DU SIEUR OLIVIER.

AIR : Voulez-vous savoir l'histoire.

Je n' vois, en fait de pestacles
Foi d' Cadet Buteux,
Rien qui vaille les miracles
D' nos escarmoteux ;
J'en savons un passé maître,
Qu' j'avons vu l'aut' soir ;
Gn'y a qu'un moyen de l' connaître,
Et c'est d'aller l' voir.

J' crois que c' luron-là s'appelle
Monsieur Olivier ;
Et c'est dans la ru' d' Guernelle
Qu' travaille l' sorcier ;
I' sait vous r' tourner, vous prendre
Qu'on n'y connaît rien,
Et j' dis qu' s'il ne s' fait point pendre,
C'est qu'il le veut bien.

J' pensons un' carte, i' m' la nomme,
C'était l' roi d' carreau :
V'là qu' d'un' main il prend z'un' pomme,
Et d' l'autre un couteau ;
Il la partage, il la montre,
Et, voyez l' malin !
V'là mon roi qui s'y rencontre
En guise d' pépin.

C' qu'est pus fort, c'est qu'il prépare
Un grand verre d' vin,
Et vous l' flanque, sans dir' gare,
Au nez d' mon voisin :
L' diable d' vin s' mitamorphose
En rose, en œillet ;
V'là, m' dis-je en restant tout chose,
Un vin qu'a l' bouquet !

J' li prêtons, à sa prière,
Mon castor à glands,
Parc' qu'il avait z'envi' d' faire...
Une om'lette d'dans ;
Gn'y a point z'à dire, il l'a faite,
Et ça sous not' né,
Et, jarni, moi, d' voir c't' om'lette.
Ça m'a tout r'tourné.

Il me d'mande que j' li garde
Six écus tournois ;
J' les prenons, mais quand j'y r'garde
V'là qu'i' m'en manqu' trois ;
On les trouv' dans un' aut' poche :
A Paris, quoiqu' ça,
N' faut point z'un' lunett' d'approche
Pour voir ces coups-là.

Il perce un mouchoir d' percale
D' la grosseur d'un œuf ;
Il souffle d'sus, il l'étale,
Crac, le v'là tout neuf.
Pour nos fill's, ah ! queu trouvaille,
Dans c' siècle d' vartus,
Si, pour boucher z'une entaille,
N' fallait qu' souffler d'sus !

V'là qu' tout à coup la nuit tombe...
Et, pour divartir,
J' vois comm' qui dirait d'un' tombe
D's esquelett's sortir ;
A leux airs secs et minables,
On s' disait comm' ça :

C'est-i' d's artist's véritables
Qui jou'nt ces rôl's-là ?

Mais avant qu'un chacun sorte,
(Et c'est là l' chiendent !)
V'là l' Fanfan qui nous apporte
Deux torches d' rev'nant.
Morgué ! que l' bon Dieu t' bénisse,
Suppôt d' Lucifer !
J' croyions qu' j'avions la jaunisse
Tant j'avions l' teint vert.

Bref, c't Olivier z'est capable,
Dans l' méquier qu'i fait,
D'escamoter jusqu'au diable,
Si l' diable l' tentait ;
Par ainsi, sans épigrammes,
Crainte d'accident,
Faut toujours, messieurs et dames,
S' tâter en sortant.

CADET BUTEUX A L'OPÉRA

DE

LA VESTALE.

POT-POURRI EN TROIS ACTES.

AIR : V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.

L'aut' matin, je m' disais comm' ça :
Mais qu'est-c' qu' c'est donc qu'un opéra ?
V'là qu' dans un' rue, au coin d' la Halle,
J' lisons : *la Vestale ;*
Faut que j' m'en régale :
C'est trois liv's douz' sous qu' ça m' coût'ra...
Un' vestale vaut ben ça.

AIR : Tous les bourgeois de Châtres.

L'heur' du spectacle approche,
J' me r'quinqu' pus vite qu' ça,

Et les sonnett's en poche,
J' courons à l'Opéra ;
Mais voyant qu' pour entrer l'on s' bat dans l'antichambre,
Je m' dis : Voyez queu chien d'honneur
Quand pour c'te Vestale d' malheur
J' me s'rai foulé z'un membre !

AIR du lendemain.

N' croyez pas, ma cocotte,
Qu' tout exprès pour vos beaux yeux,
J'allions, à propos d' botte,
M' fair' casser z'un' jambe ou deux ;
Je r'vien'rons, n' vous en déplaise...
N' sait-on pas qu'il est d's endroits
Où c' qu'on entre plus à l'aise
La s'conde fois ?

AIR : Tarare Pompon.

J' n'ons pas pus tôt ach'vé,
Qu' la parole étouffée,
Par un' chienne d' bouffée
Je m' sentons soulevé ;
Le déluge m'entraîne,
Et me v'là z'en deux temps,
Sans billet z'et sans peine,
Dedans.

AIR : A boire ! à boire ! à boire !

Silenc' ! silenc' ! silence !
V'là qu' la première act' commence ;
Chacun m' dit d' mettre chapeau bas,
Je l' mets par terre, il n' tomb'ra pas.

AIR : Il était une fille.

J' voyons un monastère
Où c' qu'un' fille d'honneur
Était r'ligieuse à contre-cœur.
C'était monsieur son père
Qui, l' jour qu'il trépassa,
D' sa fille exigea ça...
Ha !...

AIR : Quoi ! ma voisine, es-tu fâchée?

Quand aux règles du monastère
Un' fill' manquait,
On vous la j'tait tout' vive en terre
Comme un paquet.
Si la terre aujourd'hui de nos belles
Couvrait l's abus,
J' crais ben qu' j'aurions pus de d'moiselles
Dessous que d'sus.

AIR : Dans les Gardes-Françaises.

V'là z'enfin un bel homme,
Qu'alle avait pour amant,
Qui r'vient vainqueur à Rome
Avec son régiment ;
Il apprend que l' cher père
A cloîtré son objet...
Il pleure, il s' désespère ;
Mais c'est comm' s'il chantait.

AIR : Traitant l'Amour sans pitié.

Dans c' pays-là, par bonheur,
La loi voulait qu'on choisisse
La Vestal' la plus novice
Pour couronner le vainqueur.
« Tu r'viens comm' Mars en carême,
(Lui dit tout bas cell' qu'il aime),
Pour r'cevoir le diadème,
Du cœur dont t'as triomphé. »
Il veut répondre, il s'arrête,
Il la r'garde d'un air bête ;
Et le v'là qui perd la tête
Au moment d'être coiffé. (*bis.*)

AIR : Bonsoir la compagnie.

Enfin,
Un serr'ment de main
Lui dit : « Prends garde,
On nous regarde. »

Le v'là qui se remet ;
V'là qu'elle lui met
Un beau plumet.
« A c'te nuit, j' te l' promets.
— A c'te nuit, j' te l' permets.
— Puisqu' la cérimonie,
Dit l'abbesse, est finie,
Rentrez dans vot' dortoir ;
Jusqu'au revoir,
Bon soir. »

AIR : A boire ! à boire ! à boire.

Silenc' ! silenc' ! silence !
V'là qu' la seconde act' commence,
Et j' vois l'enceinte du saint lieu
Avec un réchaud z'au milieu.

AIR : J'arrive à pied de province.

On ordonne à la religieuse
D'entret'nir le feu ;
S'il s'éteint, la malheureuse
N'aura pas beau jeu.
A son devoir ell' s'apprête,
N'osant dir' tout haut
Qu'ell' a bien d'aut's feux en tête
Que l' feu du réchaud.

AIR : Des fraises.

La v'là seule, et dans son cœur,
Où qu' la passion s' concentre,
Elle appelle son vainqueur ;
Mais que d'viendra son honneur,
S'il entre, s'il entre, s'il entre ?

AIR : Du haut en bas.

« Il entrera,
S' dit-elle au bout d'un bon quart d'heure ;
Il entrera,
Et puis après il sortira.
Gn'y a bien assez longtemps que j' pleure ;

Du moins j' dirai,
S'il faut que j' meure :
Il est entré. »

AIR : Une fille est un oiseau.

Sitôt pris, sitôt pendu ;
Elle court ouvrir la porte :
L'amant que l' plaisir transporte,
Accourt, d'amour éperdu.
« Faut qu' ce soir je t'appartienne ;
J'ai ta parole, t'as la mienne,
Pus d' feu, pus d' réchaud qui tienne.
— Ciel ! m'arracher de c' lieu saint ! »
Bref, mêm' rage les consume ;
Et tandis qu' leur feu s'allume,
V'là-t-i' pas qu' l'autre s'éteint ! (*bis.*)

AIR : Au coin du feu.

« O ciel, je suis perdue !
Dit la Vestale émue ;
Gn'y a pas d' bon dieu. »
Et v'là qu' la pauvre amante
Tombe glacée et tremblante
Au coin du feu. (*trois fois.*)

AIR des Trembleurs.

Les cris d' la belle évanouie
Donn'nt l'alerte à l'abbaye,
Qui s'éveill' tout ébahie :
Et l'amant qui s' sent morveux,
Voyant qu'on crie à la garde,
S'esbigne en disant : « Si j' tarde,
Si j' m'amuse à la moutarde,
Nous la gobons tous les deux. »

AIR : Dépêchons, dépêchons, dépêchons-nous.

« Ah ! mam'zell', qu'avez-vous fait là !
Dit d'un' voix de tonnerre
Le révérend du monastère ;
Ah ! mam'zell', qu'avez-vous fait là !
Vot' feu s'est éteint, mais il vous en cuira.

D'shabillez, d'shabillez, d'shabillez-la ;
Son affaire
Est claire :
Qu'à l'instant même on l'enterre,
Et qu'ça, mor.., et qu'ça, mor.., et qu'ça, morbleu !
L'i apprenne une aut' fois à bien souffler son feu ! »

AIR des Pendus.

Là-d'sus on lui couv' l'estomac
D'un ling' tout noir qu'a l'air d'un sac ;
L'orchest' li pince à sa manière
Un' marche à porter l' diable en terre ;
Et la patiente, d' son côté,
S' dit tout bas : « J' m'en avais douté. »

AIR : A boire ! à boire ! à boire !

Silenc' ! silenc' ! silence !
V'là qu' la troisième act' commence.
J' vois six tombeaux, sept, huit, neuf, dix,
Qu' c'est gai comme un *De profundis*.

AIR : Au clair de la lune.

Au clair de la lune
L'amant, tout en l'air,
Sur son infortune
Vient chanter z'un air,
Où c' qu'il dit : « Qu'all' meure,
Et j' varrons beau train !
S'il fait nuit à c't' heure,
Il f'ra jour demain. »

AIR des Fleurettes.

Mais drès que d' la Vestale
Il entend v'nir l' convoi,
Crac, le v'là qui détale...
On n' sait pas trop pourquoi.
D'vant la fosse il s'arrête :
On croit que l' pauvre officier
D' chagrin va s'y j'ter l' premier ;
Mais pas si bête !

AIR : Le port Mahon est pris.

Du plus haut d' la montagne,
L'enfant
Descend,
Tout l' mond' l'accompagne
Et tout bas chaq' compagne
S' dit, en allongeant l' cou :
« V'là son trou, v'là son trou, v'là son trou. »
Pendant l' *Miserere*
Qu'entonne m'sieu l' curé,
Blême et plus morte qu' vive,
Au bord du trou la Vestale arrive :
Tout l' monde d'mand' qu'all' vive ;
L' curé répond : « Nenni,
N, i, ni, c'est fini. »

AIR : Bonjour, mon ami Vincent.

« C'tapendant, qu'il dit, j' veux bien
Faire encor queuq' chose pour elle ;
Sur c' réchaud où gn'y a plus rien
Mettez l' fichu d' la d'moiselle ;
Si l' ling' brûle, on n' l'enter'ra pas ;
S'il n' brûle pas, ell' n' l'échapp'ra pas.
Vous l' voyez, aucune étincelle
N' vient contremander son trépas :
Or plus d' débats ;
Du haut en bas,
Gn'y a point zà dir', faut qu'ell' saute l' pas. »

AIR : Nous nous mari'rons dimanche.

« Doucement,
Dit l'amant,
Qui guettait l' moment,
Faut qu'enfin l' chap'let s' débrouille :
C'est moi qu'a tout fait,
Grâc' pour mon objet,
Sinon j'ai là ma patrouille.
Par son trépas
D'un crim' vot' bras

Se souille ;
Si ça n'est pas,
J' veux qu' mon damas
Se rouille !
— Mon Dieu ! comme il ment !
Dit la pauvre enfant ;
Ni vu, ni connu, j' t'embrouille. »

AIR : Rlantanplan tirelire.

« Vite, à moi, mon régiment !
En plein, plan,
Rlantanplan,
V'là z'un enterr'ment
Qu'à l'instant
Et d' but en blanc
Il faut mettre en déroute ;
Battons-nous, coût' qui coût',
Quoique j' n'y voyons goutte. »
Mais l' régiment
Du couvent,
En plein, plan,
Rlantanplan,
Qu'est pour l'enterr'ment,
Répond qu'il vers'ra son sang
Jusqu'à la dernièr' goutte.
Pendant queuqu' temps on doute
Qu'est-c' qu'emport'ra la r'doute.
Au bout d'un combat sanglant,
En plein, plan,
Rlantanplan,
Au lieu d' l'enterr'ment,
C'est l' régiment
De l'amant
Qui s' trouve être en déroute.

AIR : Il a voulu, il n'a pas pu.

Gn'y a pas d' milieu,
Faut s' dire adieu ;
C'est-i ça qui vous l' coupe?
Rien que d' les voir,

V'là mon mouchoir
Qu'est trempé comme un' soupe.

AIR : N'est-il, amour, sous ton empire.

L' pauvre agneau descend dans la tombe !
Qu' c'est pain béni !
Sur sa tête l' couvercle r'tombe ;
V'là qu'est fini.
Pour si peu s' voir si maltraitée !
L' beau chien d' plaisir !
Et n' la v'là-t-i pas ben plantée
Pour raverdir !

AIR : Ciel ! l'univers va-t-il donc se dissoudre.

Mais, patatras, v'là z'un éclair qui brille ;
Et l' Tout-Puissant, qui, j' dis, n'est pas manchot,
Pour sauver la pauvre fille,
Vous lâche un pétard qui grille
L' diable d' chiffon qui pendait sur l' réchaud.
Vive l' Père Éternel,
Qui d' son tonnerre
Arrang' l'affaire !
J' n'y comptions guère ;
C'est z'un coup du ciel.

AIR : Ah ! mon Dieu ! que je l'échappai belle !

« Ah ! mon Dieu ! que je l'échappe belle !
Dit en haussant l' cou
Au-d'sus du trou
La demoiselle ;
Au bon Dieu je d'vons un' fièr' chandelle !
Car je n' pouvons pas
M' dissimuler qu' j'étions ben bas. »

AIR : O Filii et Filiæ.

Tant y a que l' coupl' s'épousa,
Et qu' chaqu' vestal' dit, voyant ça :
« Quand est-c' qu'autant m'en arriv'ra ?
Alleluia ! »

CADET BUTEUX

AU SPECTACLE DES CHIENS SAVANTS.

AIR : Ton humeur est, Catherine.

Hier, j'ons vu c'te nouvell' salle,
Là z'où c' que, vantez-vous-en,
Olivier z'et la Vestale
N' sont, morgué, que d' la Saint-Jean.
Pour voir d's homm's ou d's automates,
Je n'aurions, jarni, point payé ;
Mais c'est d's artis's à quat' pattes,
Et qui n' se mouch'nt pas du pié.

Qui sort de c'te toil' fendue ?
Un' walseuse, ah ! qu'elle est bien !
Mais si j' n'ons pas la berlue,
J' crais qu'elle a z'un museau d' chien.
Dieu m' pardonne ! à sa tournure,
Je n' l'aurions point deviné...
Si l'enfant n' sent pas la m'sure,
C' n'est pas faut' d'avoir du né.

Dans un' forêt d' chaises d' paille
Un autr' chien voudrait percer ;
Comme il court, jappe et s' travaille,
A c'te fin d' la traverser !
Bref, il fait tant qu'il pénètre
D' part en part c'te muraill'-là,
Et m'est avis qu'il faut z'être
Un artis' à poil pour ça.

V'là z'un soldat qui déserte ;
Six chiens lui fris'nt les mollets...
On l' saisit, il s' déconcerte ;
Zeste, on li fait son procès ;
Et l' déserteur qu'on canarde,
Tomb' raid' mort d' la premièr' main,
Comme s'il avait, par mégarde,
Mangé z'un' boulette en ch'min.

L'un s' met deux pieds en écharpe,
Et court plus vite que l' vent...
Ravel*, avec ses sauts d' carpe,
En aurait-il fait z'autant ?
Un aut' vient danser l'all'mande,
Et d' tous les canich's qu'on voit,
Pas un qui, lorsqu'on l' demande,
N' sach' son rôl' sur l' bout du doigt.

Et c't aut' mâtin qui s' cramponne
Sous un globe de feu qui part...
C'est Garnerin z'en personne :
Ferme au post' comme un César,
Il n' lâch'ra pas qu'on n' l'assomme,
Et dans l'occasion j' maintiens
Que ce fanfan-là n'est point z'homme
A laisser sa part aux chiens.

Mais c'est dans l'assaut d' la place
Qu'il faut les voir travailler ;
Pour leur donner tant d'audace,
Comme on a dû l's étriller !
C'est pis qu' des lions, pis qu' des diables,
Quand ils sont en train z'une fois...
Parlez-moi d' soldats semblables
Pour mettre un' place aux abois !

A Paris c'est z'un miracle
Quand un théâtre va bien ;
Chaqu' directeur de spectacle
Dit que c'est un métier d' chien :
Mais, sans exposer sa rente,
J' crais ben qu'on peut z'engager
Une troupe qui s' contente
D'avoir un os à ronger.

Gn'y a pourtant z'un point qui, je pense,
N'aurait pas dû s'oublier...
Quand une entrepris' commence,
Il est bon d' la publier :

* Fameux danseur de corde.

Et, pour piquer la pratique,
Je n' sais comment l' directeur
A la porte d' sa boutique
N'a pas mis un aboyeur.

CADET BUTEUX

A LA TRAGÉDIE D'*ARTAXERCE*.

AIR des Folies d'Espagne.

Écoutez-moi, vous tous, qui d'Altaxerce
N' connaissez point la tragédie en vers ;
C'est, voyez-vous, un ouvrage qui perce...
L'âme d' tous ceux qui n' l'ont point à l'envers.

AIR : Aussitôt que la lumière.

Dans c'te pièce gn'y a z'un père
Qui d'abord, d'un air en d'sous,
Vient nous dire qu'à la guerre
Son garçon fait les cent coups,
Et qu'un jour dans un' mêlée,
Sans lui, du vieux roi Xercès
Les enn'mis auraient d'emblée
Envoyé l' fils *ad patres*.

AIR : J'ons un curé patriote.

« Faut, dit-il, qu'enfin j' m' hasarde
A faire un coup dign' de moi ;
V'là z'assez longtemps qu' la garde
S' monte à la porte du roi ;
Sitôt qu' mon fils arriv'ra,
C'est pour lui qu'on la mont'ra,
Et Xercès (*ter*) la descendra (*ter*).

AIR : Oui, je suis soldat, moi.

« Oui, qu'il règne aujourd'hui,
Maugré qu'on en glose ;
Quand on s'est battu comm' lui,
C'est ben la moindre chose. »

Sur c' mot-là son fils paraît ;
V'là qu'Artaban l'embrasse,
Et qu' tout plein d' son beau projet,
Lui dit : « Cher Alsace,
J'entendons qu' tu sois roi,
Maugré qu'on en glose ;
Quand on s'est battu comm' toi,
C'est ben la moindre chose,

AIR : Bon ! bon, mariez-vous.

— Ah ! papa, pourriez-vous bien...
— Mais, paix donc ! faut du mystère.
— Mais, papa, c'est z'un coup de chien,
— Paix ! qui n' risque rien n'a rien.
— Nous, nous, nous, nous, sommes six,
Qui nous chargeons d' tuer l' père ;
Tu, tu, tu, tûras l' fils,
Et j'aurons l' trône *gratis*...
— Ah ! papa, pourriez-vous bien...
— Mais, paix donc ! faut du mystère.
— Mais, papa, c'est z'un coup d' chien.
— Paix ! qui n' risque rien n'a rien.

AIR : J'arrive à pied de province.

— V'là qu' pour faire ton commerce,
T'arrives tout chaud.
C'est qu'à la tête d' la Perse
N' faut point z'un manchot !
L' maintien de c' peuple indocile
D'mande un autre bras ;
Xercès est un imbécile ;
Tu lui succéd'ras.

AIR du vaudeville d'*Arlequin Cruello.*

— Hé quoi ! lorsque je m' suis battu
Contre vent et marée,
Vous voudriez voir ma vertu
Ainsi déshonorée !
Après avoir vengé mon roi,
Puni les enn'mis d' sa loi,
J'aurais l'âme assez fausse

Pour aller comm' ça d' but en blanc,
D' Sa Majesté percer l' flanc !
Papa (*bis*), ça s'rait gâter la sauce.

AIR : Sur l' port, avec Manon, un jour.

—Quand j' te dis qu' t'es fait pour régner !
Ainsi qu'y a point à barguigner ;
Songe qu'il y va de ta gloire...
— Tuer l' père par-ci, tuer l' fils par-là
Je n' vois, papa,
Pas d' gloire à ça...
L' premier vaurien
Qui m'a dit que j' f'rais bien,
J' li ai cassé la gueule et la mâchoire. »

AIR : Courons d' la brune à la blonde.

Là-d'ssus le papa, qui s' damne,
Connaissant l' faible d' l'enfant
Quand il d'mande à voir Madame,
Lui dit que le roi l' défend.
« Jarni ! c'est ainsi qu'il m' traite,
Dit l' jeune homme tout en feu,
Et j' serions assez bête...
Non, morbleu !
Non, corbleu ;
Berdi, berda,
Patati, patata ; »
Le papa,
Croyant qu' ça
L'irrit'ra,
L' décid'ra,
L' plant' là,
Et s'en va...
Mais l' jeune homme est honnête.

AIR : La bonne aventure.

Las d' s'avoir tant fatigué
Sans toucher son âme,
D' l'avoir ainsi harangué
Pour l' succès d' sa trame,

L' papa r'vient l'air intrigué,
L'œil hagard et l' visage gai
Comme un mélodrame,
O gué,
Comme un mélodrame.

Air : Lise épouse l' beau Germance.

« Ah! te v'là, qu'il dit : silence,
Va-t-en... reste... la couronne...
La vengeance .. c'est fini...
La nature... c'est pour toi...
On vient... c'est égal .. Que dire?
— Mais, répond l' fils étonné,
Tout c' que vous dit's là, mon père,
N'a ni rime, ni raison. »

Air : Réveillez-vous, belle endormie.

Bref, par sa main il nous dit comme
Le roi vient d'être poignardé...
Il fallait que le pauv' cher homme
Fût c' jour-là bien mal gardé.

Air : Du haut en bas.

« Le roi z'est mort,
Répond le jeun' héros qui bisque,
Le roi z'est mort!
Ah! papa, c'est z'un peu trop fort ;
N' savez-vous pas l' danger que j' risque...
Vous n' fûtes jamais mon père, pisque
Le roi z'est mort.

Air : Pierrot, sur le bord d'un ruisseau.

— Queu trai d' sournois! queu rag' d'enfer!
C' coup diabolique
D'viendra du tragique...
Si dans vos mains on trouve c' fer,
Vous s'rez pendu, rien n'est plus clair.
Daignez permettre
Que j'aille l' mettre
Dans certain coin

Où je n' crains pas d' témoin... »
Et crac, le v'là qui s'enfuit l'arme au poing...
Ha ! ha ! comme on n' le verra point !

AIR : Y a de l'ognon.

Il s'esbigne en cachette ;
Mais au bas d' la maison
Un' patrouille en védette
Surprend l' pauvre garçon...
Y a d' l'ognon (*bis*), d' l'ognon,
D' l'ognette...
Y a d' l'ognon.

« C'est lui, dit-on sur l'heure,
C'est lui qui a tué l' patron.,.
Il faut, il faut qu'il meure,
Ce n' s'ra pas sans raison...
Y a d' l'ognon (*bis*), d' l'ognon,
Il pleure....
Y a d' l'ognon. »

AIR : A la façon de Barbari.

V'là qu'on amène l' criminel
Par devant z'Altaxerce...
Mais voyez l' respect paternel !
Pas d' danger qu' rien n' transperce.
« J' vois trop qu'il n'est pas innocent,
Dit l' juge en l' chassant ;
Qui n' dit mot, consent.
Et toi, ma sœur, toi dont pour lui,
Aujourd'hui,
L'amour s'était encore accru,
L'euss'-tu cru ?

AIR : J'ai perdu mon âne.

— Hé quoi ! dit Mandane,
Vot' bouche l' condamne !
Mais j' vous dis devant témoins
Que c' n'est là ni plus ni moins,
Qu'un jugement d'âne.

Air de Marcelin.

— Ne t'a-t-il pas sauvé le jour ?
Sans lui l' destin tranchait ta vie ;
Sans lui, j' te perdais sans retour ;
La lumière t'était ravie ;
L'air qu' tu respires, tu li dois :
Si j' te r'vois, c'est lui qu'en est cause. »
Enfin la pauv' sœur aux abois
Disait toujours la même chose.

Air : A la papa.

— Qu' tes discours sont éloquents !
Dit à la sœur ce bon frère :
S'rait-il revenu des camps
Pour des crim's si conséquents ?
C'est des cancans.
Artaban qu'est là
Décidera l'affaire,
Et puisque le v'là,
Il va nous juger ça
A la papa,
A, à, à la papa. (*bis.*) »

Air : Je vous comprendrai toujours bien.

N' sachant trop sur queu pied danser,
V'là z'Artaban qui perd la tête.
I' d'mande la permission d' walser...
V'là z'Altaxerce qui l'arrête.
Accusé du crime infernal,
Albac' paraît, tout l' monde tremble,
Et pour remplir le tribunal,
V'là papa tout seul (*ter*) qui s'assemble.

Air : Quoi, vous ne me dites rien ?

« A l'av'nir, dit-il, mon fils,
Suivrez-vous mieux mes avis ?
Qu' vous conseillait Artaban ?
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Vous avez fait des façons,
Et nous v'là jolis garçons !

AIR : Cadet Roussel est bon enfant.

— Allons, dit l' prince, il faut parler.
— Allons, dit l' père, il faut parler.
— Songe, dit l'un à n' pas r'culer.
— Parl', dit l'autre, sans te troubler;
Si t'es innocent, j' te pardonne,
Sinon, c'est ton trépas qu' j'ordonne. »
Mais, mais, fort heureus'ment,
L' fils de Xercès est bon enfant.

AIR : O Richard ! ô mon roi ! (*fragment.*)

« O mon ch' père, ô mon roi !
Qu' voulez-vous que j' vous dise?
C' n'est pas moi, non, non, c' n'est pas moi
Qu'ai fait un' pareille sottise. »
Là d'ssus l' père interdit
Le r'garde d'un œil qui dit :
« N' va pas faire encore un' bêtise.
— O mon ch' père, ô mon roi !

AIR : C'est un enfant.

— Veux-tu parler? réplique l' prince.
— Non, répond-il, je n' sors pas d'là.
— Nomme l' coupable, qu'on l' pince.
— S'il en faut z'un, hé ben, me v'là ;
Que l'on m' mène au supplice,
Ou qu'on m'ensev'lisse
Dans un cachot, *in sœcula...*
Je n' sors pas d' là. (*bis.*)

AIR : Si Dorilas.

— J'opinons pour qu' l'accusé meure,
Dit l' père en roulant de grands yeux.
— En c' cas-là, qu' ça soit tout à l'heure,
Dit l' fils en l'vant les bras aux cieux.
— Jarni ! l'étonnant caractère !
Dit l' prince en sortant à grands pas...
V'là z'un fils comme on n'en voit guère,
Un papa comme on n'en voit pas. »

AIR : J' commençons à m'apercevoir.

Mais dans l' tarrible désespoir
Où l' met la mort d' son père,
Savez-vous c' qu'il va faire ?
Vite sur l' trône il va s'asseoir :
V'là c' qui s'appelle
Un fils fidèle !
V'là c' qui s'appelle
Un fils fi, fi, fidèle ;
Au lieu d' perdre l' temps en regrets,
Sur un malheur encor tout frais,
Voyez (*bis*) comme, un quart d'heure après,
C' bon fils est pressé d' faire
Comme faisait son père !

AIR du ballet des Pierrots.

Mais Artaban, qui sait qu' la mode,
Quand on est roi, c'est d' boire un coup,
S'avis' d'un expédient commode
Pour s' tirer d'affair' tout d'un coup ;
Certain du succès d' l'entreprise,
Il s' dit tout bas : « Ah ! queu bonheur !
Avant qu' mon fils boive ma sottise,
L' cher prince aval'ra la douleur. »

AIR : Nous nous mari'rons dimanche.

Il va pour sortir ;
Crac, il voit s'ouvrir
Deux superbes rideaux d' Perse :
Moi j' pense d'abord
Qu' c'est le lit du mort...
C'est l' couronn'ment d'Altaxerce.
Quel appareil !
Gn'y a z'un soleil,
En face
Un p'tit buffet
Sur lequel est
Un' tasse,
Et vingt-cinq soldats,

La hall'barde au bras,
Qui r'présentent l' peuple en masse.

AIR : Tous les bourgeois de Châtres.

L' prince allait boir' la tasse,
Quand un garde du corps
Vient lui dire qu'Albace
Fait le diable au dehors ;
Qu'il a de sa prison fui z'à la dérobée ;
Qu'il porte partout l' fer et l' feu ;
Et qu' si le roi n' se montre un peu,
Sa couronne est flambée.

AIR : Mon père était pot.

« Ah ! dit Mandane en accourant,
Qu'Albace est un fier homme !
Criant, courant de rang en rang,
Mill' z'yeux ! il faut voir comme,
Pour l'amour de toi,
D' sa belle et d' son roi,
Il renverse et vous perce
Jusqu'en ce palais,
Mon frère, tous les...
Tous les enn'mis d' la Perse.

AIR : Le saint, craignant de pécher.

Eh ! t'nez, messieurs, vous l' voyez... »
Sur c' mot v'là qu'Albace
Se présente, et tombe aux pieds
D' son roi qui l'embrasse.
« Mais, dit c' bon prince au vainqueur,
J'ai toujours papa sur l' cœur...
Vers le ré, ré, ré,
Vers le gi, gi, gi,
Vers le ré,
Vers le gi,
Vers le régicide...
J' veux qu' ton bras me guide

AIR : Je n' saurais danser.

—Je n' saurais l' nommer,

Non, répond-il, non, morguienne !
Je n' saurais l' nommer,
Quand on devrait m'assommer ;
Mais si vous pensez
Qu' la mort du roi d'mand' la sienne,
Je l'aimons assez
Pour payer les pots cassés.

AIR : Avale, avale, avale.

—Hé bien, dit le roi,
J' m'en rapporte à ta foi ;
Mais c' peup' qu'est la
Veut une autre preuve que ça.
Tu sais comment
J' prêtons ici serment ?
Bois d' ce flacon
Pour dissiper l' soupçon ;
C'est z'Altaxerce qui t' régale ;
Avale, avale, avale, avale, avale, avale... »
L'aut', qui n'en peut plus,
Dit qu' ça n'est pas de r'fus.

AIR du vaudeville du *Sorcier*.

L' jeune homme, auparavant que d' boire,
Jure au public qui l' contemplait,
Qu'il n'a pas fait d' brèche à sa gloire,
Qu' ses mains sont blanches comme du lait.
A c' mot, il va pour boir' la tasse :
L' papa sur lui tomb' tout à coup,
Et s' résout
A boir' tout.
D'un seul coup...
« Ah ! dit tout le monde, queu grimace !
J' vois d' quoi zi r'tourne ; il a l' frisson...
C'est d' la poison, c'est d' la poison. (*bis.*)

AIR du Pas redoublé.

—Gageons, dit Mandane en pleurant,
Qu' c'est lui qu'a tué not' père.
—Et n' me r'merciez pas, dit l' mourant

Si j' n'ai pas tué vot' frère :
Cont' son sort on a beau r'gimber,
Jamais on n' s'y dérobe ;
J' voulais la lui faire gober...
Et c'est moi qui la gobe.

AIR : Cœurs sensibles, cœurs fidèles.

Altaxerce... je succombe...
Au v'nin... qu' j'allais te r'passer...
Me v'là un pied. . dans la tombe ;
L'autre... y va bientôt... passer...
Bonsoir donc. » La toile tombe
Sitôt qu'il a trépassé...
Requiescat in pace.

MES CHATEAUX EN ESPAGNE.

AIR des Triolets.

Je voudrais, pour mon entretien,
N'avoir que mille écus de rente !
Deux amis, y compris mon chien,
M'aideraient à manger mon bien,
Que confondrait avec le sien
Une douce et jeune parente...
Dieux, pour qu'il ne me manque rien,
Donnez-moi mille écus de rente !

J'aimerais pourtant beaucoup mieux
Avoir deux mille écus de rente.
Dans un boudoir délicieux,
Jusqu'à trente ans, quel train joyeux !
Petite cave de vin vieux
Me rajeunirait à soixante...
Oui, je le sens, pour être heureux,
Il faut deux mille écus de rente.

Mais on dit que le jeune Armand
A dix mille livres de rente ;
Dans un cabriolet charmant

Il se promène mollement;
Chantant, dansant, buvant, aimant,
Il charme ainsi sa vie errante...
Bornons-nous donc décidément
A dix mille livres de rente.

C'est pourtant un bien bel avoir
Que vingt mille livres de rente;
Ce lot comblerait mon espoir :
J'aime beaucoup à recevoir,
Et tout Paris viendrait me voir :
D'ailleurs, mon voisin en a trente...
Or, le moins que je puisse avoir,
C'est vingt mille livres de rente.

Mais pourquoi Mondor, sans parents,
A-t-il vingt mille écus de rente?
Je me marîrai ce printemps;
Dans dix ans, j'aurai treize enfants,
Car ma femme n'a que seize ans,
Et ma femme est, ma foi, charmante.
A mon tour, enfin, je prétends
Avoir vingt mille écus de rente.

Mais rien n'est tel, pour vous lancer,
Que cent mille livres de rente.
Comme cela vous fait percer!
Vous êtes certain de passer
Pour mieux écrire et mieux penser
Que tous les savants qu'on nous vante...
Je ne puis donc pas me passer
De cent mille livres de rente.

A présent me voilà jaloux
D'avoir cent mille écus de rente :
Si je les avais, entre nous,
Ce serait pour vous loger tous,
Et tenir au milieu de vous
Table splendide et permanente...
Jugez donc s'il me serait doux
D'avoir cent mille écus de rente!

AUX CONVIVES DU CAVEAU.

Mais pour moi (puis-je l'oublier!)
Il est une plus douce rente;
Voici le jour de mon quartier;
Le plaisir va me le payer;
Je vis depuis un mois entier
Dans cette espérance enivrante :
Votre Apollon est mon banquier,
Et je touche aujourd'hui ma rente.

LES CHIENS MUSELÉS.

VAUDEVILLE MORAL.

AIR : J'ons un curé patriote.

Oh ! quel attirail fantasque !
Sommes-nous dans les jours gras ?
Quoi ! tous les chiens ont un masque !
— C'est pour qu'ils ne mordent pas.
— Si l'on eût su tout prévoir,
Ah ! combien on pourrait voir
De chrétiens (*bis.*)
Muselés comme des chiens, } *Bis en chœur.*
Oui, muselés comme des chiens ! }

Voyez-vous ce bon apôtre
A l'œil tendre, au ton mielleux,
Flattant l'un, caressant l'autre,
Et les déchirant tous deux !
Sa dent ne ménage rien.
Amis, muselez-le bien ;
C'est un chien (*bis.*)
Sous la forme d'un chrétien ;
Oui, c'est un chien ; oui, c'est un chien.

Et ce triste parasite,
Faux ami, franc animal,
Qui vous dédaigne et vous quitte
Dès que vous le traitez mal !

Pour qu'il ne mange plus rien,
Amis, muselez-le bien ; etc.

Et ce fat dont l'âme impure,
Reniant son Créateur,
Sans frémir, de la nature
Ose blasphémer l'auteur !
Arrêtez-moi ce païen :
Amis, muselez-le bien ; etc.

Et ce poëte à la rame,
Fier d'un succès acheté,
Qui consacre au mélodrame
Sa féconde nullité !
Pour qu'il ne déclame rien,
Amis, muselez-le bien ; etc.

Et cet avocat sans âme,
Acheté, vendu vingt fois,
Pour un criminel infâme
Invoquant l'appui des lois !
Pour qu'il n'invoque plus rien,
Amis, muselez-le bien ; etc.

Et ce bavard d'empirique,
Empoisonneur patenté,
Des drogues de sa boutique
Infectant notre santé !
N'en déplaise à Galien,
Amis, muselez-le bien ; etc.

Et ce Zoïle qui tue
Jusqu'au germe des talents,
Qui chaque jour prostitue
Et sa plume et son encens !
Pour qu'il ne morde plus rien,
Amis, muselez-le bien ; etc.

Et ce fléau de la scène,
Dont l'intrépide sifflet
A Thalie, à Melpomène,
Tous les soirs donne un soufflet !
Pour qu'il ne siffle plus rien,
Amis, muselez-le bien ; etc.

Et cet ami charitable
Qui d'un époux malheureux
Va, par un rapport coupable,
Sottement ouvrir les yeux.
Pour qu'il ne rapporte rien,
Amis, muselez-le bien ; etc.

Et cet acteur emphatique
Dont le pas fait tout trembler,
Qui, burlesquement tragique,
Aboie au lieu de parler ;
Oh ! le plaisant tragédien !
Amis, muselez-le bien ; etc.

Et ce sot que rien n'enflamme,
Et que n'ont jamais tenté
Ni les grâces d'une femme,
Ni la croûte d'un pâté !
Nous n'en ferons jamais rien ;
Amis, muselez-le bien ; etc.

Et ce traiteur sec et maigre,
Qui, réformant chaque plat,
Pour vin donne du vinaigre,
Et pour lièvre sert du chat !
Pour l'honneur épicurien,
Amis, muselons-le bien ;
C'est un chien (*bis.*)
Sous la forme d'un chrétien ;
Oui, c'est un chien ; oui, c'est un chien.

CONSEILS A UNE COQUETTE.

Ecoute-moi, jeune Sophie,
Non comme un ennuyeux censeur,
Mais comme un ami qui t'en prie ;
Fais un effort en ma faveur,
Et réfléchis une fois dans ta vie.
Tu sais qu'il ne faut que te voir
Pour qu'à l'instant même on t'adore ;

Tu consultes trop ton miroir
Pour pouvoir t'ignorer encore ;
Mais ton miroir ne t'a pas dit
Que tu serais bien plus jolie,
Si tu joignais à ta folie
Plus de bon sens et moins d'esprit.
De bonne foi ! comment veux-tu qu'on aime
Un jeune objet qui, tour à tour,
Accueille deux amants et leur sourit de même?
Il est aimé le premier jour,
Négligé le second, oublié le troisième.
Tes grâces, qu'embellit un aimable abandon,
Ont souvent au désir fait céder la raison;
Mais le cœur ne prend point le change;
Et tôt ou tard l'Amour se venge
Des traits qu'on lance, au mépris de son nom.
Je vois dans ton fichu, qui souvent se dérange
Pour mieux montrer un sein dont tu sais le pouvoir,
L'étendard sous lequel le matin je me range,
Et que, pour un plus doux, je déserte le soir ;
Lorsque, sous cette mousseline,
Que le zéphyr agite et soulève à son gré,
J'ai longtemps admiré cette jambe divine
Dont le contour m'a d'abord enivré,
Glacé par ton dessein, que bientôt je devine,
En riant je me dis tout bas :
Pourquoi faut-il qu'une jambe si fine
Auprès de moi perde ses pas?
Cesse donc, aimable Sophie,
De recourir à cet art imposteur
Que le besoin de plaire offrit à la laideur,
Et que doit dédaigner une femme jolie.
De la simple candeur, pour charmer, suis la loi ;
La modestie est le fard d'une belle.
Sois sensible, et surtout fidèle :
La nature a tout fait pour toi ;
Fais donc quelque chose pour elle.

IL FAUT BOIRE ET MANGER.

AIR : Ça n' dur'ra pas toujours.

Disciples d'Épicure,
Suivons sans déroger
Cette loi que Nature
Sait si bien propager :
Il faut boire et manger. (*Quatre fois.*)

Puisqu'on ne voit sur terre
Qu'ennui, peine et danger,
Amis, que faut-il faire
Pour ne pas y songer ?
Il faut boire et manger.

Amour, gloire, richesse,
Votre charme est léger ;
Le seul qui me paraisse
N'être pas mensonger,
C'est de boire et manger.

Lorsque notre maîtresse
S'avise de changer,
Pour narguer la traîtresse
Qui croit nous affliger,
Il faut boire et manger.

Verrait-on de ce monde
Tant d'hommes déloger,
S'ils chantaient à la ronde,
Avant de s'égorger :
Il faut boire et manger.

Mœurs, usage, costume,
Tout finit par changer ;
Il n'est qu'une coutume
Qu'on ne peut négliger :
C'est de boire et manger.

Quel est du pauvre hère
Le bonheur passager,

N'eût-il que de l'eau claire
Et qu'un os à ronger ?
C'est de boire et manger.

J'ai, par terre et sur l'onde,
Visité l'étranger,
Dans tous les coins du monde
Où j'ai pu voyager,
J'ai vu boire et manger.

Amant, qui te disposes,
A l'heure du berger,
Veux-tu de quelques roses
Voir ton front s'ombrager ?
Il faut boire et manger.

Fi du docteur maussade
Qui, pour mieux le gruger,
Soutient à son malade
Qu'il ne peut sans danger
Ni boire ni manger !

De Paris jusqu'en Chine
On aime à vendanger ;
De Rome en Cochinchine
On court au boulanger :
Il faut boire et manger.

Jusqu'à l'heure fatale
Où le noir messager
Dans sa barque infernale
Viendra tous nous ranger,
Il faut boire et manger.

A MADEMOISELLE ***,

SUR UN RUBAN QUE L'AUTEUR LUI AVAIT DÉROBÉ.

Christine, à vos genoux, vous voyez un coupable ;
L'auteur d'un vol bien grand... Je crains votre courroux ;
Cependant ce larcin, ce vol impardonnable
Consiste en un ruban ; mais il était à vous !

Quel diadème, à ce titre si doux,
A ce ruban chéri peut être comparable ?
On devine aisément quelle en est la couleur :
Christine, vous l'aimez, et personne n'ignore
Que le rose toujours fut la couleur de Flore.
Pour son éclat, pour sa fraîcheur,
On rapporte qu'Hébé le chérissait encore ;
Vous avez conservé les goûts de votre sœur.
Je ne sais dans votre parure
Quelle place occupait ce ruban fortuné ;
Mais soit que par vos mains en turban façonné,
Captivant les trésors de votre chevelure,
D'une jeune sultane à notre œil étonné
Il retraçât en vous la charmante tournure,
Ou bien qu'en nœuds brillants dans ses jolis contours
Il nuançât les lis d'un sein qu'on idolâtre,
Ou, plus heureux encor, qu'il caressât l'albâtre
D'une jambe arrondie, ouvrage des Amours,
Sa place près de vous était digne d'envie,
Et pour la posséder j'aurais donné ma vie.
Mais ce bonheur n'était pas fait pour moi,
Et, d'un fatal désir, trop coupable victime,
Je pense encor, non sans effroi,
A l'énormité de mon crime.
Mais quand sur vous mes regards attachés
Attestent dans mon sein le feu qui me tourmente,
Lorsque ma bouche amoureuse et brûlante
Ne peut même effleurer vos charmes trop cachés,
Quand bientôt par un autre (ô pensée accablante !)
Ils me seront peut-être à jamais arrachés,
Pouvez-vous m'envier la douceur consolante
De caresser au moins ce qui les a touchés?
Mais à votre courroux si ce larcin m'expose,
Si ce ruban vous était précieux,
Pour ne pas vous déplaire, oui, j'atteste les dieux
Que j'aurais mieux aimé vous voler autre chose.

COUPLETS

FAITS EN SOCIÉTÉ AVEC M. MOREAU,

POUR LA FÊTE DE M. CHAUVEAU-LAGARDE.

AIR : Eh ! voilà la vie.

Lorsqu'en c' jour de fête
Tout m'impos' la loi
D' faire un' chansonnette,
Trop heureux, ma foi,
Si Chauveau-Lagarde
La garde, (*bis.*)
Si Chauveau la garde
Pour se souv'nir de moi.

Chez Thémis charmée,
C't appui d's innocents
Doit sa renommée
A ses seuls talents,
Et Chauveau-Lagarde
La garde, (*bis.*)
Et Chauveau-Lagarde
La gardera longtemps.

Voit-il une fille,
Notre ami, soudain,
Sur elle en bon drille
Jette le grappin ;
Et Chauveau-Lagarde
La garde, (*bis.*)
Et Chauveau la garde
Jusques au lendemain.

Gn'y a jamais d' dispute
Chez ce luron-là,
Et dans aucun' lutte
Personn' n'appell'ra
Chez Chauveau-Lagarde
La garde, (*bis.*)

Chez Chauveau la garde
Pour mettre le holà !

Gn'y a-t-il un' couronne
Pour l' talent l' plus beau,
Chacun l'ambitionne,
Mais l' dieu du barreau
Pour Chauveau-Lagarde
La garde, (*bis.*)
Pour Chauveau la garde,
La garde pour Chauveau.

A-t-il une pièce
De vin vieux exquis,
En cave il la laisse
Pour doubler son prix ;
Et Chauveau-Lagarde
La garde, (*bis.*)
Et Chauveau la garde
Pour ses meilleurs amis.

C'est pour l'innocence
Et lætitiam
Qu'il r'çut l'existence ;
Amis, *utinam*
Que Chauveau-Lagarde
La garde, (*bis.*)
Que Chauveau la garde
In vitam æternam.

LE CARILLON BACHIQUE.

AIR : Et zig, et zig et zog, et fric, et fric et froc.

(*Tous les convives doivent trinquer en mesure à chaque refrain.*)

Et tic, et tic et tic, et toc et tic, et tic et toc ;
De ce bachique tintin } *bis.*
Vive le son argentin ! }

De la harpe enchanteresse,
Du clavier qu'une main presse,

Le charme entraîne et séduit.
Mais, chers convives, je nie
Qu'il existe une harmonie
Plus touchante que ce bruit :

Et tic, et tic et tic, etc.

Le premier buveur d'eau claire
Qui tira des sons d'un verre,
Contre Bacchus forniqua ;
Et pour moi, qui ne m'éveille
Qu'aux glouglous de la bouteille,
Voici mon harmonica :

Et tic, et tic et tic, etc.

C'est à tort que de sa lyre
Orphée exerça l'empire
Pour séduire Lucifer ;
Ce seul bruit, rempli de charmes,
Eût attendri jusqu'aux larmes
Tous les diables de l'enfer.

Et tic, et tic et tic, etc.

D'une syrène à la mode
Qu'on admire la méthode,
L'art et le goût infinis ;
Des deux verres en cadence
L'admirable discordance
Vaut trente Catalanis.

Et tic, et tic et tic, etc.

Du Très-Haut les saints ministres,
Avec leurs cloches sinistres,
Effarouchent les mortels ;
Mais si l'heure des prières
S'annonçait au bruit des verres,
Quelle affluence aux autels !

Et tic, et tic et tic, etc.

Combien je t'aime, ô fougère !
Lorsque, discrète et légère,
Tu sers de trône aux plaisirs ;

Ou quand, fragile et sonore,
Par le jus qui te colore
Tu ranimes nos désirs !
Et tic, et tic et tic, etc.

Au choc redoublé du verre,
Le vieillard au front sévère
Se déride, reverdit ;
Et la belle qu'on adore
Paraît plus piquante encore,
Quand avec elle on a dit :
Et tic, et tic et tic, etc.

La peste soit du bélître
Qui le premier de la vitre
Fonda le maudit abus !
Il nous ôte par fenêtre
Trente verres que peut-être
Aujourd'hui nous aurions bus.
Et tic, et tic et tic, etc.

Vingt juifs (que le diable emporte) !
Sont consignés à ma porte,
Peut-être à la vôtre aussi.
Mais, ma foi, je me résigne,
Et lèverai la consigne
Dès qu'ils sonneront ainsi :
Et tic, et tic et tic, etc.

O vous ! poissons, volatiles,
Quadrupèdes et reptiles,
Combien vous devez pester !
Quand le hasard vous rassemble,
Vous avez beau boire ensemble,
Vous ne pouvez pas chanter :
Et tic, et tic et tic, etc.

Gloire au soldat intrépide
Qu'à l'honneur le tambour guide !
Mais je n'en suis point jaloux :
Rlantanplan répand l'alarme;

Tic, tic, toc, a plus de charme :
Or, mes amis, chantons tous :

Et tic, et tic et tic, et toc et tic, et tic et toc ;
De ce bachique tintin
Vive le son argentin !

LE CODE ÉPICURIEN.

AIR : Quand Biron voulut danser.

ARTICLE Ier.

Santé, joie, *et cætera*, } *bis.*
A qui ces statuts lira : }
C'est du divin Épicure
La morale toute pure,
Et remise à neuf } *bis.*
Pour mil huit cent neuf*. }

ART. II.

Ordre à tout Épicurien
De ne s'affliger de rien ;
Fils heureux de la Folie,
Rien n'aura droit, dans la vie,
De le chagriner
Qu'un mauvais dîner.

ART. III.

Dès que son printemps viendra,
L'Épicurien aimera,
Mais jamais d'ardeur fidèle,
Attendu que chaque belle
Doit, en fait d'amour,
Réclamer son tour.

ART. IV.

Lui défendons toutefois
De changer avant un mois ;
Et si la Parque traîtresse

* Époque où cette chanson a été faite.

Vient lui ravir sa maîtresse,
Il la pleurera...
Le moins qu'il pourra.

ART. V.

S'il naît de ce doux lien
Un petit Épicurien,
De peur qu'il ne dégénère
Des qualités de son père,
Ordre à l'innocent
De boire en naissant.

ART. VI.

L'Épicurien, des autels
Fuira les nœuds *éternels*,
Attendu que ce qu'on aime
Ne peut, fût-ce Vénus même,
Paraître charmant
Éternellement.

ART. VII.

D'une femme quand l'époux
Sera quinteux et jaloux,
L'Épicurien, de la belle
Embrassera la querelle,
Et la vengera
Le mieux qu'il pourra.

ART. VIII.

Ordonnons que, le matin,
Quiconque aura soif ou faim
Se contente d'une pinte
Et d'un jambonneau, de crainte
Que le déjeuner
Ne nuise au dîner.

ART. IX.

S'il se trouvait un voisin
A la jalousie enclin,
Il sera réputé traître;
Mais nous lui permettrons d'être

Jaloux de celui
Qui boit plus que lui.

ART. X.

L'Épicurien qu'un censeur
Blâmera d'être buveur,
A son style maigre et fade
Jugeant son esprit malade,
Doit, par charité,
Boire à sa santé.

ART. XI.

L'Épicurien se dira,
Quand sa tête blanchira :
« Dois-je à l'heureuse jeunesse
Reprocher sa folle ivresse ?
Ne crions pas tant,
J'en ai fait autant. »

ART. XII.

Quand son heure sonnera,
Sur sa tombe on inscrira :
Ci-gît un fils d'Épicure,
Qui, malgré dame Nature,
Certe, aurait vécu
Plus... s'il avait pu.

ART. XIII.

Fait au temple où, chaque jour,
Épicure tient sa cour ;
Publié ce vingt décembre,
Au banquet de la grand'chambre,
Par-devant Comus,
Bacchus et Momus.

EN ATTENDANT.

AIR : Chansons, chansons.

Amis, c'est en vain que je guette
Quelque refrain de chansonnette

Qui soit mordant ;
A mes désirs le temps s'oppose :
Je vais donc chanter autre chose
En attendant.

S'il est plus d'un auteur qu'on cite,
Quoiqu'il n'ait encor qu'un mérite
Peu transcendant,
C'est que souvent ces bons apôtres
Ont emprunté l'esprit des autres
En attendant.

Hortense, fillette égrillarde,
Attend de Brive-la-Gaillarde
Un prétendant :
Il arrive, il épouse Hortense ;
Elle avait perdu... patience
En attendant.

Purgon conseille à son malade
D'avaler force limonade,
Force chiendent ;
Le printemps lui rendra la vie...
Mais le cher docteur l'expédie
En attendant.

Damis a fait cinquante pièces
Par le public mises en pièces ;
Et l'imprudent,
Comptant toujours sur la prochaine,
Se fait siffler chaque semaine
En attendant.

Contre un banquier très-honnête homme,
Dont la faillite nous assomme,
On va plaidant :
Le débiteur fait bonne chère ;
Le créancier meurt de misère
En attendant.

L'autre jour la jeune Céphise
Épouse un reître à barbe grise...

Quel accident !
A sa quatre-vingtième aurore
La pauvre enfant était encore
En attendant.

Midas, que l'amour-propre gonfle,
Fait des vers où le public ronfle ;
Et le pédant,
Visant au temple de mémoire,
A Charenton porte sa gloire...
En attendant.

O divin Molière ! ô mon maître !
Quand de toi verrons-nous renaître
Un descendant ?
Hélas ! depuis ta dernière heure,
Thalie en deuil soupire et pleure,
En attendant.

Mais tandis qu'ici je m'amuse,
Contre nous je vois la camuse
Armer sa dent...
Amis, sous le myrte et la treille,
Caressons fillette et bouteille,
En attendant.

L'ÉLOGE DU LONG,

EN RÉPONSE A L'*ÉLOGE DU ROND*

PAR M. DE PIIS.

Air : Gn'y a qu'à Paris (des *Poètes sans souci*).

En l'honneur de notre patron,
Je ne sais quelle chanson faire...
Mais Piis a chanté le rond ;
Or, le plus court, dans cette affaire,
Ma foi, c'est de chanter le long ;
Et flon, flon, flon,
Vive le long ! } *bis.*

Sur tous les vins, c'est au bordeaux
Que je donne la préférence ;
Et le rouge dieu des tonneaux,
Pour signaler son excellence,
L'honora d'un bouchon plus long ;
Et flon, flon, flon,
Vive le long !

Lorsque les objets, vus de loin,
N'offrent plus d'images bien nettes,
Lorsqu'un invincible besoin
Nous prescrit de porter lunettes,
Qu'il est doux d'avoir un nez long !
Et flon, flon, flon,
Vive le long !

Quand La Fontaine, malgré lui,
Cheminait vers l'Académie,
Pressentant l'éternel ennui
De cette séance ennemie,
Il prenait toujours le plus long !
Et flon, flon, flon,
Vive le long !

Pour être partout admiré,
Pour être au-dessus des menaces,
Pour être insolent à son gré,
Pour envahir toutes les places,
Il ne faut qu'avoir le bras long...
Et flon, flon, flon,
Vive le long !

Je tire l'épée un matin ;
Mon rival était un Saint-Georges ;
Et le fer pointu du mutin
Allait me traverser la gorge,
Quand par bonheur le mien plus long...
Et flon, flon, flon,
Vive le long !

De sa maison qu'un vieil époux
Ne s'absente qu'une semaine,

Pour sa tendre épouse, entre nous,
Mes amis, ce n'est pas la peine;
Mais qu'il prenne un congé plus long...
Et flon, flon, flon,
Vive le long!

Quel plaisir de passer la nuit
Dans les bras de celle qu'on aime!
Mais, par malheur, ce plaisir fuit
Avec une vitesse extrême...
Tendre Amour, fais qu'il soit plus long!
Et flon, flon, flon,
Vive le long!

Sur le long, mes amis, voici
Tout ce qu'en gros ma muse enfante;
Souffrez que je m'arrête ici...
Vive le court lorsque je chante!
Mais quand vous chantez tous en rond,
Et flon, flon, flon,
Vive le long!

RONDE PROPHÉTIQUE.

AIR : Lon, lon, la.

Quel est, pour ma chansonnette,
Le refrain qui conviendra?
Est-ce ma tanturlurette,
Ou flon, flon, tourlourifa?
C'est lon, lan, la,
Landerirette;
C'est lon, lan, la,
Et m'y voilà. } *Bis en chœur.*

L'époux que chérissait Laure
L'autre matin expira :
Un noir chagrin la dévore...
Mais Dorval la suit déjà;
Et lon, lan, la,

Huit jours encore,
Et lon, lan, la,
Laure rira.

Honteux de sa rouge trogne,
Lorsque Guillot jurera
Que le bordeaux, le bourgogne
Plus ne le renversera...
Et lon, lan, la,
Serment d'ivrogne ;
Et lon, lan, la,
Guillot boira.

Qu'à belles dents on déchire
Ce que Voltaire enfanta,
Mahomet, Brutus, Zaïre,
La Pucelle, *et cætera*,
Et lon, lan, la,
A la satire,
Et lon, lan, la,
Il survivra.

Du perron ancien pirate,
Sans pudeur Grapin vola ;
Et sur sa dure omoplate
Plus d'un bâton se brisa ;
Et lon, lan, la,
Il rampe, il flatte ;
Et lon, lan, la,
Il parviendra.

De Rose assiégez les charmes,
Crac, on s'évanouira ;
Donnez-lui de l'eau des Carmes,
Zeste, on s'épanouira ;
Et lon, lan, la,
Une ou deux larmes,
Et lon, lan, la,
On se rendra.

Un censeur plein d'amertume
Toujours vous déchirera ;

Sa main, comme sur l'enclume,
Sur vos défauts pèsera ;
Et lon, lan, la,
Graissez sa plume,
Et lon, lan, la,
Il glissera.

La riche et vieille Laurence
Croit que Damis l'aimera ;
Mais Damis, en conscience,
Fera-t-il cet effort-là ?
Et lon, lan, la,
Qu'elle finance,
Et lon, lan, la,
Il le fera.

Le vieux Mondor à la banque
Doit le coffre-fort qu'il a,
Et tous les jours il le flanque
De fonds qu'il centuplera ;
Et lon, lan, la,
Que rien n'y manque,
Et lon, lan, la,
Il manquera.

Paul, demain livre au parterre
Un drame qu'on sifflera ;
Mais du monde littéraire
En vain il disparaîtra ;
Et lon, lan, la,
Chez le libraire,
Et lon, lan, la,
Il restera.

Mais il est temps de me taire ;
Allons, ma muse, halte-là...
Si le public, trop sévère,
Blâme cette ronde-là,
Et lon, lan, la,
Il peut en faire...
Et lon, lan, la,
Ce qu'il voudra.

AVANT ET APRÈS.

AIR : Tarare Pompon.

Entonnons, en buvant,
Notre joyeuse antienne ;
Mais souffrez que la mienne,
Amis se chante *avant*.
Heureux si l'assemblée,
Riant à mes couplets,
Les applaudit d'emblée
Après !

L'amour, le plus souvent,
N'est qu'un moment d'ivresse !
Près de jeune maîtresse
En vain on brûle *avant*.
Pour que notre cœur aime
Et que ses feux soient vrais,
Il doit brûler de même
Après.

A peine en arrivant
Fleur d'amour est cueillie ;
Que fillette est jolie
Une minute *avant !*
Dans l'amoureuse lutte
Que d'esprit, que d'attraits !
Mais gare la minute
D'après !

Nuit et jour écrivant,
Chaque fois que Valère
Livre un drame au parterre,
Il est tout fier *avant* ;
Sa contenance atteste
L'espoir d'un plein succès...
Mais comme il est modeste
Après !

Au sortir du couvent,
L'hymen enchaîne Laure.
La belle était encore
Un ange une heure *avant;*
Mais un bruit effroyable
Suit le calme de près,
Et notre ange est un diable
Après

Hypocrite savant,
Qu'un de ses parents meure,
Paul se désole et pleure
Huit ou dix mois *avant;*
Mais devant l'héritage,
Insultant aux cyprès,
Comme il se dédommage
Après !

D'une tête à l'évent
Dorante fait emplette ;
Il sait que la coquette
Fit parler d'elle *avant :*
Mais l'indulgent Dorante
Aura château, laquais...
Puis arrive qui plante
Après !

Amis, en bien buvant,
Étourdissons la Parque ;
Moquons-nous de sa barque,
Et rions bien *avant :*
Fût-elle à notre porte,
Mangeons chaud, buvons frais,
Et qu'elle nous emporte
Après.

PARIS EN MINIATURE.

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville du *Sorcier.*

Amour, mariage, divorce,
Naissances, morts, enterrements,

Fausses vertus, brillante écorce,
Petits esprits, grands sentiments,
Dissipateurs, prêteurs sur gages,
Hommes de lettres, financiers,
Créanciers,
Maltôtiers
Et rentiers,
Tièdes amis, femmes volages ;
Riches galants, pauvres maris...
Voilà Paris. (*Quatre fois.*)

Là, des commères qui bavardent,
Là, des vieillards ; là, des enfants ;
Là, des aveugles qui regardent
Ce que leur donnent les passants ;
Restaurateurs, apothicaires,
Commis, pédants, tailleurs, voleurs,
Rimailleurs,
Ferrailleurs,
Aboyeurs,
Juges de paix et gens de guerre,
Tendrons vendus, quittés, repris...
Voilà Paris.

Maint gazetier, mainte imposture,
Maint ennuyeux, maint ennuyé,
Beaucoup de fripons en voiture,
Beaucoup d'honnêtes gens à pié,
Épigrammes, compliments fades,
Vaudevilles, sermons, bouquets,
Et ballets,
Et placets,
Et pamphlets,
Madrigaux, contes bleus, charades,
Vers à la rose, pots-pourris...
Voilà Paris.

Ici, des fous qui se ruinent,
Ici, d'avides grapilleurs,
Et plus loin, d'autres fous qui dînent,
Quand on va se coucher ailleurs.

Là, jeunes gens portant lunettes,
Là, vieux visages rajeunis,
Bien munis,
Bien garnis
De vernis ;
Acteurs vantés, marionnettes,
Grands mélodrames, plats écrits...
Voilà Paris.

Hôtels brillants, places immenses,
Quartiers obscurs et mal pavés,
Misère, excessives dépenses,
Effets perdus, enfants trouvés,
Force hôpitaux, force spectacles,
Belles promesses sans effets,
Grands projets,
Grands échecs,
Grands succès ;
Des platitudes, des miracles,
Des bals, des jeux, des pleurs, des cris...
Voilà Paris.

CADET BUTEUX A LONGCHAMP.

AIR : La plus belle promenade.

La plus belle promenade
Est de Paris à Longchamp ;
Tout' la ville y est en parade,
Trottant, roulant ou marchant ;
Autrefois, au son des cloches,
Ce ch'min m'nait dans un saint lieu ;
A c't heure on fait des bamboches
Où c' qu'on allait prier Dieu.

AIR : Et flon, flon, flon.

C'est là qu' la mijaurée
En plein va s'étaler :
Suzon la délurée
Y trouv' à qui parler.

Eh flon, flon, flon, la veuve éplorée
Et gai, gai, gai, va s'y consoler.

AIR : Ah ! de quel souvenir affreux !

Qu'est-c' qu' c'est donc que c' tendron voilé
Qui jou' d' la prunelle sous cape ?
Dans son char le v'là z'envolé
Comme un sansonnet qui s'échappe.
V'là qu' sa main vient, sans y penser,
D' r'lever son voile modeste.
Jarni ! si l' char vient à varser,
La pauvre enfant risque d' casser
La dernière dent qui lui reste.

AIR : Trouverez-vous un parlement ?

Voyez donc c't aut' gros enflé-là ;
Depuis trois ans il fait l' négoce.
Ah ! jarni, l' bon métier que v'là,
Puisqu'on y roul' si tôt carrosse !
Il a pourtant fait trois faux pas...
D'où c' que sans peine on peut conclure
Que l'honneur n'est, en pareil cas,
Qu' la cinquièm' roue à la voiture.

AIR : Le port Mahon est pris.

V'là z'un' belle amazone..
Eh mais oui-dà...
C'est elle en parsonne.
Où qu' tu vas donc, mignonne,
Avec c' grand dadais-là,
A dada, à dada, à dada ?
Paix donc, m' dit un passant...
C'te dame est un' ci-d'vant...
Oui, ci-devant blanchisseuse ;
J' li conseillons d' fair' sa dédaigneuse !
Gar' là, qu' sur sa baigneuse
J' li r'passions un savon,
Et zon, zon, zon,
Allez donc.

Air du Pas redoublé.

Et toi, p'tit muscadin pimpant,
A la mine éventée,
Qui vas à tout' brid' galopant
Sur un' jument prêtée ;
Sans peine j' devinons, malin,
Au train dont tu la pousses,
Qu' tu crains qu' les Anglais de c' matin
N' soient encore à tes trousses.

Air : Amusez-vous, jeunes fillettes.

V'là tout là-bas un' nymph' qu'est faite
Comm' l'Apollon du Belvéder ;
Et tout' ces plumes sur sa tête
N' laiss'nt pas que d' li donner bon air
Sa voix pourtant est un brin rauque...
Elle approche... A ses r'gards pâmés,
J' vois qu' sa coiffure est la défroque
D' tous les dindons qu'elle a plumés.

Air : Du haut en bas.

Du haut en bas
Alle a tout d' même assez bonn' grâce ;
Du haut en bas
J'allumons d' l'œil tous ses appas.
Ah, jarni ! v'là l' lacet qui casse,
Et tout son embonpoint qui passe
Du haut en bas.

Air : Ton humeur est, Catherine.

Mais en trottant d' belle en belle,
Ventregué ! je n' voyais pas
C'te superbe ribambelle
D'équipages qui vont l' pas ;
C'est des amis qui, sans doute,
Ce soir n' voulont pas s' quitter ;
Car, de peur de s' perdre en route,
Ils s' sont fait numéroter.

AIR : Jeune fille et jeune garçon.

L's honnêt' gens qui n'ont pas l'honneur
D'avoir un carrosse à leur ordre,
Pour mieux jouir de tout c' biau désordre,
Ayant cru d'voir dîner par cœur
Y gobent pour se r'faire
D' la poussière à gogo ;
Puis l' verre de coco
Vient z'humecter l' gâteau
De Nanterre.

AIR : Tout le long de la rivière.

Mon Dieu ! que v'là d' monde arrivant
Et par derrière et par devant !...
Par ici d's amants qui s' chamaillent,
Par là des vieux époux qui bâillent,
Des ch'vaux, des ân's au milieu d' ça ;
Puis, pour égayer c' tableau-là,
Le sabre en main, v'là la maréchaussée,
Galopant,
Frappant
Le long de la chaussée,
Tout le long, le long de la chaussée.

AIR des Pierrots.

Bref, au milieu de tant d' merveilles,
C' que j'avons remarqué le mieux,
C'est un train à fendre l's oreilles,
Un' poussière à crever les yeux.
Bell's dont l's époux d'humeur maussade
N' font qu' tarabuster vos amours,
Envoyez-les à c'te prom'nade ;
Ils en r'viendront aveugl's et sourds.

LE PETIT GARGANTUA.

RONDE GOURMANDE.

AIR : Quand on sait aimer et plaire.

Quand on sait manger et boire,
A-t-on besoin d'autre bien ?

Sans son ventre et sa mâchoire,
Le plus riche n'aurait rien.

La table, amante fidèle,
Eut notre premier désir,
Et du vieillard qui chancèle
Elle est le dernier plaisir.

Quand on sait manger, etc.

D'une science importune
Le pédant se targue en vain ;
Où le traiteur fait fortune,
Le libraire meurt de faim.

Quand on sait manger, etc.

Les noms si beaux de Corneille,
Démosthène et Scipion,
Sonnent moins à mon oreille
Que celui d'Amphitryon.

Quand on sait manger, etc.

Pauvre au sein de l'abondance,
Midas, Tantale nouveau,
Eût troqué son opulence
Contre un plat de fricandeau.

Quand on sait manger, etc.

Si de l'amoureux manége
La fatigue me séduit,
C'est qu'elle a le privilége
De tripler mon appétit.

Quand on sait manger, etc.

A parcourir les deux mondes
Colomb en vain s'illustra ;
Amis, des machines rondes
La plus belle, la voilà *.

Quand on sait manger, etc.

* En se frappant le ventre, ou celui de son voisin, si le chanteur est maigre.

Le chagrin, la sombre envie,
Mangent peu, n'engraissent point.
Mais la bonté, la folie,
Ont pour cachet l'embonpoint.

Quand on sait manger, etc.

Si Jean-Jacque eut l'humeur aigre,
Si Panard ne boudait pas,
C'est que Jean-Jacque était maigre,
C'est que Panard était gras.

Quand on sait manger, etc.

Élevons dans cette enceinte
Une statue à Comus ;
Et, pleins d'une ferveur sainte,
Gravons-y cet *oremus* :

Quand on sait manger, etc.

Que la statue embaumée
Protége nos gais festins,
Et s'anime à la fumée
Et des sauces et des vins.

Quand on sait manger, etc.

Qu'enfin en vapeur épaisse
L'encens monte vers les cieux,
Et porte ce cri d'ivresse
Jusqu'à la table des dieux :

Quand on sait manger et boire,
A-t-on besoin d'autre bien ?
Sans son ventre et sa mâchoire,
Le plus riche n'aurait rien.

LE RETOUR DE L'HIVER.

AIR : Chantons les matines de Cythère.

Faisons nos adieux à la verdure
Qui favorisa nos gais loisirs,
Et charmons le deuil de la Nature
Par l'attrait de mille autres plaisirs.

Le plaisir ne fond-il pas les glaces
Du farouche hiver et des vieux ans,
Et partout où paraissent les grâces,
Ne retrouve-t-on pas le printemps?

Faisons nos adieux, etc.

L'arbre jaunissant va de ses feuilles
Nous retirer l'ombrage léger ;
Mais, Suzon, la grappe que tu cueilles
Saura bien nous en dédommager.

Faisons nos adieux, etc.

Sous le domino de la Folie,
Le Dieu malin, cachant son carquois,
Attaque et soumet la plus jolie :
Que fait-il de plus au fond du bois?

Faisons nos adieux, etc.

Lise, sur la neige éblouissante,
Offre-t-elle à nos yeux moins d'appas?
Et là, comme sur l'herbe naissante,
Ne peut-elle pas faire un faux pas?

Faisons nos adieux, etc.

Un joli sein, quand le schall s'entr'ouvre,
Charme en été les yeux de chacun :
Mais la palatine qui le couvre
Ne s'écarte en hiver que pour un.

Faisons nos adieux, etc.

Tandis qu'Orgon, oubliant sa femme,
Pleure au coin du feu l'argent qu'il perd,
Un *lieutenant* fait rire madame
Pour égayer son quartier d'hiver.

Faisons nos adieux, etc.

En hiver, sous la voûte éthérée,
La foudre jamais ne murmura ;
Et qui craint le souffle de Borée,
Retrouve Zéphire à l'Opéra.

Faisons nos adieux, etc.

Quittons Cérès pour Iphigénie
Le garçon de ferme pour Pasquin,
Les saules pleureurs pour Mélanie,
Et les mérinos pour Arlequin.

Faisons nos adieux, etc.

Si les fruits dont l'été nous régale
Sont ravis à nos friands transports,
Pour nous consoler, amis, Cancale
De son sein nous ouvre les trésors.

Faisons nos adieux, etc.

Non, jamais vents, grêle, pluie et neige
N'auront le droit de nous alarmer,
Tant que nous aurons le privilége
De chanter, et de boire et d'aimer.

Faisons nos adieux à la verdure
Qui favorisa nos gais loisirs,
Et charmons le deuil de la Nature
Par l'attrait de mille autres plaisirs.

IL FAUT RIRE.

CHANSONNETTE.

AIR : Turlurette, ma tanturlurette.

Janvier recommence encor,
Et nous retrouve d'accord :
Gaîté, viens monter ma lyre ;
Il faut rire...
Il faut rire, } *Chorus.*
Rire et toujours rire,

Fidèles à notre plan,
Depuis le premier de l'an
Jusqu'à l'heure où l'an expire,
Il faut rire... etc.

L'an qui fuit ne revient plus ;
Mais nos regrets superflus

Ne pouvant le reproduire,
Il faut rire... etc.

L'hiver nous glace aujourd'hui ;
Mais en songeant qu'après lui
Un nouveau printemps va luire,
Il faut rire... etc.

Tant que nous aurons des yeux
Pour voir minois gracieux,
Taille fine et doux sourire,
Il faut rire... etc.

Tant que nous aurons des dents
Et des repas abondants,
De nos goûts dût-on médire,
Il faut rire... etc.

Tant que la foudre en éclats
Dans nos caves n'ira pas
Tourner le vin qu'on en tire,
Il faut rire... etc.

Tant qu'un merveilleux blondin
Sifflera Georges Dandin
Avant de savoir écrire,
Il faut rire... etc.

Tant que, voyant ses monts d'or,
La jeune Agnès à Mondor
Dira : *Pour vous je soupire!*
Il faut rire... etc.

Tant qu'un sot et vieux barbon
Dira, croira tout de bon
Qu'a sa femme il peut suffire,
Il faut rire... etc.

Tant qu'un médecin savant
Au nombre des ci-devant
Ne viendra pas nous inscrire :
Il faut rire... etc.

Dût-il en un tour de main
Nous expédier demain.

En entrant au sombre empire,
Il faut rire... etc.

Sûrs d'y rencontrer Favart,
Vadé, Piron et Panard,
Le moyen de ne pas dire :
Il faut rire... etc.

Avec eux dansant en rond,
Aux échos de l'Achéron
Que nos chants fassent redire :
Il faut rire... etc.

Que l'infernal souverain,
Brisant son sceptre d'airain,
Avec nous chante en délire :
Il faut rire... etc.

Par cet exemple entraînés,
Que les diables aux damnés
Disent : « C'est trop longtemps frire ;
Il faut rire... etc. »

Qu'enfin de l'enfer au ciel,
Un chorus universel
Crie à tout ce qui respire :
Il faut rire...
Il faut rire,
Rire et toujours rire.

LES AMOURS DE GONESSE,

OU V'LA C' QUE C'EST QUE L' SENTIMENT.

AIR : V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.

A Gonesse, un jour, dans ses lacs
L'Amour prit Thérèse et Colas :
Colas n' pouvait voir sa Thérèse
Sans se pâmer d'aise,
Et la p'tite niaise
Trouvait son grand Colas charmant :
V'là c' que c'est que l' sentiment.

Ça leur coupa pendant un mois
L'appétit, l' sommeil et la voix ;
Quand ils s' voyaient, n'osant se dire
L' sujet d' leur martyre,
Ils s' mettaient à rire,
Puis r'tournaient moudre le froment :
V'là c' que c'est que l' sentiment.

Mais comm' l'amour nous étouff'rait,
Si queuqu' jour il ne transpirait,
Colas d' sa belle un soir s'approche,
Lui lâche un' taloche ;
Thérès' lui décoche
Un grand soufflet... bien tendrement :
V'là c' que c'est que l' sentiment.

Après un aveu si flatteur,
On sent qu' la goutte est de rigueur.
Thérès', dont l'œil d'amour pétille,
Accepte du drille
Roquill' sur roquille :
Puis tout d'son long tomb'sans mouv'ment :
V'là c' que c'est que l' sentiment.

Les bras pendants, sur c' coup Colas
Reste droit comme un échelas ;
Mais quand on a bu plus d'un verre,
Qu' sa belle est à terre,
Et qu'on n'y voit guère,
On n' peut répondre du moment :
V'là c' que c'est que l' sentiment.

On s'aperçoit au bout d' queuqu' mois
Que l' corset n' va plus comme aut'fois ;
Frère, oncle, tante, père et mère
Écument d' colère,
Et d' la téméraire
Veulent s' venger en l'assommant :
Vlà c' que c'est que l' sentiment.

Thérèse, enfin poussée à bout,
Et préférant Colas à tout,
Dit tout haut : « Je m' moque d' mon père,

Je m' moque d' ma mère,
D' ma famille entière ;
Je n'aime et n'aim'rai qu' mon amant : »
V'là c' que c'est que l' sentiment.

A ces mots, on la met sous clé,
Et l' pauvre Colas désolé,
Pour adoucir un coup si traître,
La nuit, sans paraître,
S'en vient sous sa f'nêtre
Crier, jurer comme un All'mand...
V'là c' que c'est que l' sentiment.

Thérèse, aux cris d' l'infortuné,
Saut' par la f'nêtre et tomb' sur l' né ;
Son sang jaillit comme d'un' fontaine ;
Elle y pense à peine ;
Gn'y a pas d' né qui tienne,
Quand il s'agit d'un enlèv'ment :
V'là c' que c'est que l' sentiment.

Vite, ils s'en vont chez m'sieur l' curé ;
Colas lui dit tout effaré :
« Mam'selle et moi, v'nons côte à côte
Vous dir' qu' par ma faute,
Par ma très-grand' faute,
All' s'ra mère avant l' sacrement : »
V'là c' que c'est que l' sentiment.

L' curé leur fait un beau sermon
Au sujet d' l'œuvre du démon.
« Tout ça, dit Thérèse, est d' l'eau claire ;
Dans l'instant, mon père,
Il s'agit de faire
Not' mariage ou notre enterr'ment... »
V'là c' que c'est que l' sentiment.

L' curé dit qu'il n' peut les unir,
Si leurs parents n' vienn'nt les bénir.
L' bouillant Colas qu' ce r'fus poignarde,
Du suiss' prend l'hall'barde ;
On crie : A la garde!...

Thérèse accouche d' saisiss'ment :
V'là c' que c'est que l' sentiment.

Chez m'sieur l' maire on a bientôt m'né
Colas, Thérèse et l' nouveau-né.
Thérès' lui cont' sa peine amère,
Lui dit : « Vous êt' maire,
N'ach'vez pas un' mère
Qu'a fait ce qu'on fait en aimant : »
V'là c' que c'est que l' sentiment.

A c'te voix, l' cœur du maire s' fend,
Il dit : « Faut un père à c't enfant...
Puisqu' vous avez fait la sottise.
Qu' voulez-vous que j' dise?
Dimanche, à l'église,
Vous s'rez mariés conjugal'ment : »
V'là c' que c'est que l' sentiment.

De plaisir tous deux, à ces mots,
Se mett'nt à pleurer comm' des veaux ;
Et moi-même qui vous l' raconte,
Je l' dis à ma honte,
Je m' sens pour mon compte
Prêt à pleurer d'attendriss'ment.
V'là c' que c'est que l' sentiment.

ENCORE UN' CHANSON A FAIRE.

VAUDEVILLE.

AIR : Encore un cart'ron, Claudine.

Je voudrais bien me taire,
Je le dis sans façon ;
Mais je suis tributaire,
Et vous dois ma rançon :
Encore un' chanson
A faire,
Encore un' chanson !

Est-il, j'en désespère,
Après Panard, Piron,

Et maint autre confrère
Dont vous savez le nom,
Encore un' chanson, etc.

Mais quel rayon m'éclaire ?
Je vois un avorton
Oser juger Molière
Sans duvet au menton !
Encore un' chanson, etc.

Et ce sexagénaire,
Antique papillon,
Qui, quatre fois grand-père,
Se donne pour garçon !
Encore un' chanson, etc.

Et ce folliculaire
Qui croit, petit Fréron,
Pouvoir tuer Voltaire
Avec un feuilleton !
Encore un' chanson, etc.

Et l'écrivain sévère
Ne rêvant que prison,
Éclair, spectre, tonnerre,
Poignard, flamme, poison !
Encore un' chanson, etc.

Et l'auteur éphémère
Qui, le jour de frisson,
Achète son parterre
Pour mieux avoir raison !
Encor un' chanson, etc.

Et ce visionnaire
Qui, coulant tout à fond,
Brûle une flotte entière,
Et chez lui se morfond !
Encore un' chanson, etc.

Et l'époux débonnaire
Qui cède son tendron
Pour que son ordinaire,

A l'avenir, soit bon !
Encore un' chanson, etc.

Grâce au dieu de Cythère,
Aux docteurs, aux Gascons,
Au fat, au plagiaire,
Dans cent ans nous aurons
Encore un' chanson, etc.

Que la faux meurtrière
Me mène chez Caron,
Je veux, armé d'un verre,
Avoir sur l'Achéron
Encore un' chanson
A faire,
Encore un' chanson.

LES PLAISIRS DU DIMANCHE.

AIR : Nous n'avons qu'un temps à vivre.

Vive, vive le dimanche!
Vieil enfant du Carnaval,
De la gaîté la plus franche
Ce beau jour donne le signal.

Jeunes et vieux de leur demeure
S'empressent de déloger,
Et le même instant sonne l'heure
De la messe et du berger.

Vive, vive le dimanche ! etc.

Réunis en grande famille,
Ce jour-là, nos bons lurons
Vont chanceler à la Courtille
Et tomber aux Porcherons.

Vive, vive le dimanche ! etc.

Javotte, désertant la halle,
Court étaler à Clichi

Son déshabillé de percale
Que la veille elle a blanchi.

Vive, vive le dimanche! etc.

L'ouvrier promène sa femme
Du Bon-Coin au Soleil-d'Or,
Du Soleil-d'Or au mélodrame,
Où le couple heureux s'endort.

Vive, vive le dimanche! etc.

Le laquais, dédaignant sa veste,
Se déguise en habit neuf;
Et l'homme de bien, plus modeste,
Brosse son habit d'Elbeuf.

Vive, vive le dimanche! etc.

Le marchand, muni d'une assiette
Et d'un petit vin nouveau,
Pour déjeuner à la Muette,
Porte une langue de veau.

Vive, vive le dimanche! etc.

A l'église on voit la grisette
Prier Dieu dévotement,
Pour que le beau temps lui permette
D'aller trouver son amant.

Vive, vive le dimanche! etc.

Le commis au tendron qu'il aime
Dépêche un billet galant;
Et l'écolier fait de son thême
L'oreille d'un cerf-volant.

Vive, vive le dimanche! etc.

A chaque porte de la ville
Le chagrin est consigné,
Et le débiteur, plus tranquille,
Ne craint pas d'être assigné.

Vive, vive le dimanche! etc.

Si quelquefois l'ennui conspire
Contre un désordre aussi beau,
Un refrain combat son empire,
Et le vin est son tombeau.

Vive, vive le dimanche!
Vieil enfant du Carnaval;
De la gaîté la plus franche
Ce beau jour donne le signal.

LE TRAIN DU MONDE.

VAUDEVILLE MORAL.

AIR du Curé de Pompone.

Amis, je ne sais quel frisson
Vient de saisir ma muse,
Et je crains bien que ma chanson
N'ait rien qui vous amuse.
Mais tout n'est-il pas inégal
Sur la machine ronde?
Tantôt bien, tantôt mal,
Au total,
Voilà le train du monde. } *Bis en chœur.*

S'agit-il d'un emploi brillant
Dont l'utile exercice
Exige probité, talent,
Humanité, justice,
En vain qui le méritera
Sur son bon droit se fonde;
C'est celui qui paîra
Qui l'aura...
Voilà le train du monde.

Fille de parents malheureux,
Lucile est vertueuse;
De Laure, qu'on cite en tous lieux,
La vie est scandaleuse.
Lucile est en butte aux caquets,

Sa misère est profonde...
Laure a chevaux, jockeis
Et laquais...
Voilà le train du monde.

J'avais des amis sans parents,
Sans place et sans fortune ;
A chacun d'eux, depuis longtemps,
Ma bourse était commune
Pour eux le sort a varié,
Dans leurs mains l'or abonde,
Et tous m'ont sans pitié
Renié...
Voilà le train du monde.

Que d'Horteuse on touche la main,
Son teint se décompose ;
Sur sa joue on voit le carmin
Succéder à la rose :
Épousez, amant fasciné,
Cette Agnès pudibonde,
Et vous serez mené
Par le né...
Voilà le train du monde.

Un chef-d'œuvre attire aujourd'hui
Une foule idolâtre ;
Cet ouvrage est déjà l'appui,
La gloire du théâtre ;
L'acteur, sous les lauriers plié,
Éclabousse à la ronde,
Et l'auteur oublié
Trotte à pié...
Voilà le train du monde.

A son cher mari, l'autre jour,
Ursule offre l'hommage
D'un beau garçon, fruit de l'amour
Plus que du mariage.
L'époux, fier du don que lui fait
Cette mère féconde,
Croit y voir trait pour trait

Son portrait...
Voilà le train du monde.

Le sot va comptant ses hauts faits,
Le fat son épigramme;
Le courtier maudissant la paix,
Et le mari sa femme;
Le buveur bronchant et chantant
La liqueur rubiconde,
Le médecin purgeant
Et tuant...
Voilà le train du monde.

Mais pour nous, amis, qu'ici-bas
Nul chagrin ne menace,
Étourdissons de nos ébats
Cythère et le Parnasse;
Poursuivant la nuit à tâtons
Et la brune et la blonde,
Aimons, buvons, sautons
Et chantons :
Voilà le train du monde.

STANCES SUR LA MORT DE P. LAUJON.

Air : C'est à mon maître en l'art de plaire.

Le philosophe de la Grèce,
L'aimable et tendre Anacréon,
Aux préceptes de la sagesse
Du plaisir unit la leçon.
Toujours à l'abri de l'envie,
Autant aimé qu'il sut chérir,
Anacréon perdit la vie...
Laujon, Laujon devait mourir.

Épicure, notre modèle,
Le chantre de la volupté,
De Bacchus l'apôtre fidèle,
L'amant constant de la gaîté,
A son flacon, à son amie,

Adressant son dernier soupir,
Épicure perdit la vie...
Laujon, Laujon devait mourir.

Piron, dont la muse légère
Nous laisse un souvenir si doux;
Piron, dont l'ombre toujours chère
Plane encore ici parmi nous,
Après avoir vu de Thalie
Sur son front le laurier fleurir,
Piron, hélas! perdit la vie...
Laujon, Laujon devait mourir.

Favart, dont les vers pleins de charmes
Joignaient la grâce à l'enjoûment;
Collé, qui fit couler les larmes
Du plaisir et du sentiment;
Et toi, Panard, dont la folie
Si souvent a su les tarir,
N'avez-vous pas perdu la vie?...
Laujon, Laujon devait mourir.

MA VIE ÉPICURIENNE.

AIR de chasse de l'opéra *le Roi et le Fermier.*

Le jour,
Chantant l'amour,
Et souvent le faisant sans bruit
La nuit;
Des yeux
Ou noirs ou bleus
Je fus toujours également
Amant.
Content
Et bien portant,
Lorsque ma bourse est aux abois,
Je bois:
J'espère que c'est bien,
Heim?
Agir en Épicurien.

Je fuis,
Tant que je puis,
Des sots, des méchants les travers
Divers ;
Je plains
Les gens enclins
A croire que sur terre rien
N'est bien ;
Par goût
Content de tout,
Le monde, ma foi, tel qu'il est,
Me plaît.
J'espère que c'est bien
Heim?
Penser en Épicurien.

Combien
De *gens de bien*,
Par l'intrigue ont eu des wiskis
Acquis!
Leur nom
Est en renom ;
Mais en secret ils sont haïs,
Trahis.
Joyeux,
Moi, j'aime mieux
Presser le bras de l'amitié,
A pié!
J'espère que c'est bien,
Heim?
Sentir en Épicurien.

Quand, par
Un grand hasard,
Je sens, hélas! mon appétit
Petit,
En vain
Mon médecin
Dit que je ne puis sans danger
Manger ;
Jamais,

Lui dis-je, un mets
N'a surpris encore ma dent
Boudant...
J'espère que c'est bien,
Heim ?
Parler en Épicurien.

Un sot,
Au moindre mot,
Souvent nous envoie un cartel
Mortel ;
Mais fi
D'un tel défi !
Moi, j'ai pour toute arme un foret
Tout prêt ..
Ma main
Perce, et soudain
Nous nageons dans les flots d'un vin
Divin...
J'espère que c'est bien,
Heim ?
Se battre en Épicurien.

Loyal,
Toujours égal,
Je ne fus jamais à demi
Ami.
A qui
M'aime aujourd'hui
Puis-je être utile, à son secours
Je cours :
Mon bien
Devient le sien ;
Je veux enfin qu'on soit chez moi
Chez soi...
J'espère que c'est bien ,
Heim ?
Aimer en Épicurien.

On voit,
Sous l'humble toit

Où voulut me placer le Sort,
D'abord
Un chien,
Mon seul gardien,
Une table, un banc, puis après,
Tout près,
Un lit
Simple et petit,
Qui peut, au besoin, faire deux
Heureux.
J'espère que c'est bien,
Heim?
Loger en Epicurien.

Aucun
Trouble importun
N'altère de mes heureux jours
Le cours.
Tout voir
Sans m'émouvoir
Fut toujours la suprême loi
Pour moi.
J'attends
La faux du Temps;
Mais je ne l'attends, morbleu! qu'en
Trinquant.
J'espère que c'est bien,
Heim?
Vieillir en Épicurien.

Enfin
Jusqu'à ma fin,
Aimant, riant, buvant, sautant,
Chantant,
Je veux
Voir mes cheveux
Et de pampre et de myrte verts
Couverts.
Je veux
Que mes neveux

Disent : « Il ne recula pas
D'un pas... »
J'espère que c'est bien,
Heim ?
Mourir en Épicurien.

TOUT LE MONDE SAIT ÇA.

AIR : Pierrot sur le bord d'un ruisseau.

Quel air choisir, et sur cet air
Quels couplets faire
Pour vous satisfaire ?
Dirai-je qu'il gèle en hiver,
Et qu'en été tout arbre est vert?
Dirai-je que l'homme sur terre
Dans tous les temps aimera, peuplera ?
Belle
Nouvelle,
Oui-dà,
Que voilà !...
Ha ! ha !
Tout le monde sait ça.

Dirai-je qu'au siècle présent
Nos tragédies
Sont des rapsodies ?
Que le drame est assoupissant ?
Le vaudeville languissant?
Que l'on pleure à nos comédies,
Et que souvent on bâille à l'Opéra ?
Belle, etc.

Dirai-je que du bon Scarron
Momus regrette
La gaîté parfaite ?
Ou que les plaisirs dans Piron
Ont perdu leur joyeux patron ?
Dirai-je que la chansonnette,
Grâce à Panard, à Favart, s'illustra ?
Belle, etc.

Dirai-je que, l'hiver dernier,
Ce gros visage
Qui roule équipage
Était simple palefrenier,
Et jeûnait dans un noir grenier?
Que sa moitié, modeste et sage,
Est caressante, aimante, *et cætera*...
Belle, etc.

Dirai-je que toujours *Fleury*
Captive, entraîne,
Et charme la scène?
Que de *Mars* le talent chéri
Toujours parle au cœur attendri?
Dirai-je que de Melpomène
Le sceptre auguste est aux mains de *Talma?*
Belle, etc.

Dirai-je que telle beauté,
Dont le sourire
Tout bas nous attire,
A, ce matin même, acheté
Cet éclat dont l'œil est flatté?
Que de son sein, que l'on admire,
Le doux contour ce soir se détendra?
Belle, etc.

Dirai-je enfin... eh! pourquoi non?
Quelle trouvaille!
Oui, vaille que vaille,
Disons que je suis un luron
Bien gai, bien gras, bien franc, bien rond,
Grand partisan de la futaille,
Qui but, qui boit, et qui toujours boira.
Belle, etc.

Disons donc, s'il faut du nouveau,
Que je suis maigre,
Que le miel est aigre,
Que le vin est moins bon que l'eau,
Que rien n'est gai comme un tombeau,
Qu'il n'est rien d'aussi blanc qu'un nègre.

Et pour le coup peut-être on s'écrîra
Quelle
Nouvelle,
Oui-dà,
Est cela ?...
Ha ! ha !
Nous ne savions pas ça.

CONSOLATIONS DE LA VIEILLESSE.

Air du pas des *Trois Cousines* (dans la *Dansomanie*).

Quand des ans la fleur printanière
S'effeuille sous les doigts du temps,
Poursuivons gaîment la carrière ;
Un bel hiver vaut un printemps.

Pour moi l'impitoyable horloge
A soixante fois retenti :
Mais s'il faut que l'amour déloge,
Momus n'est pas encor parti.

Quand des ans, etc.

J'aimais les couleurs de Rosine,
J'aime les couleurs du raisin ;
Je trinquais avec ma voisine,
Je m'enivre avec mon voisin.

Quand des ans, etc.

Chez moi plus de tendres missives ;
Mais lorsque je veux rajeunir,
Je relis mes vieilles archives,
Et j'y retrouve un souvenir.

Quand des ans, etc.

Au sopha, trône des caresses,
Succède un couvert toujours mis ;
Aux baisers de jeunes maîtresses,
La gaîté de bons vieux amis.

Quand des ans, etc.

A ma voix ma jument normande
Ne lutte plus avec le vent ;
Mais Pégase, que je gourmande,
Me désarçonne encor souvent.

Quand des ans, etc.

Sur le galoubet, en cadence,
J'aime parfois à m'exercer,
Et j'ai du moins, si je ne danse,
Le plaisir de faire danser.

Quand des ans, etc.

Si mon luth, sous ma main tremblante,
Ne produit plus que de vains sons,
De ma fille la voix naissante
Rajeunit mes vieilles chansons.

Quand des ans, etc.

Quand je bronche en suivant des belles,
Chloé rit et me montre au doigt ;
Mais sa mère eut de mes nouvelles,
Et sait bien que je marchais droit.

Quand des ans, etc.

Hier, voulant tenter une intrigue,
Tout à coup ma force expira ;
De ce soufflet, nouveau Rodrigue,
C'est mon fils qui me vengera.

Quand des ans, etc.

Sachons donc de la destinée
Sous les fleurs amortir les coups,
Et qu'à leur soixantième année,
Nos enfants chantent comme nous :

Quand des ans la fleur printanière
S'effeuille sous les doigts du Temps,
Poursuivons gaîment la carrière ;
Un bel hiver vaut un printemps.

COUPLETS

CHANTÉS LE JOUR DE L'AN 1812, DANS UN MÉNAGE DE LA RUE DES BONS-ENFANTS.

Air du Lendemain.

Bon mari, tendre épouse,
C'est vous que j'allons chanter ;
Pour moi mil huit cent douze
Pouvait-il mieux commencer?
En vous offrant pour étrennes
La première d' mes chansons,
Oh ! c'est bien plutôt les miennes
Que j' me r'passons.

V'là ben longtemps, ce m' semble,
Qu' toujours gais, toujours heureux,
Vous vous livrez ensemble
Au doux plaisir d'être deux.
Et si mon calcul est l' vôtre,
Depuis l' jour d' ces nœuds constants,
M'est avis qu' l'un portant l'autre,
Y a ben vingt ans.

C' que c'est que d' bien s'entendre !
Chacun d' vous, depuis c't instant,
Est d' pus tendre en pus tendre,
D' mieux portant en mieux portant.
Ça n' m'étonn' pas, ça d'vait être...
Et comme moi qui ne sent
Qu' vingt ans d' bonheur n' peuvent qu' mettre
Du baum' dans l' sang?

L'usage de tout l' monde,
Quand l' jour d'emménager vient,
Est d' choisir à la ronde
Le log'ment qui lui convient,
Et c'est un' chose r'connue,
Qu'un' famille d' braves gens
Devait loger dans la rue
Des Bons-Enfants.

BIEN FORT ET TOUT DOUCEMENT.

Air : Je suis fille d'un conseiller. (*Air très-ancien.*)

Vieux galants qui craignez d'apprendre
Quel est votre sort,
Voulez-vous ne jamais surprendre
Vos belles en tort?
Quand vous rentrez, frappez (*ter*) bien fort ;
L'amant s'échappe sans esclandre,
Et sans soupçon votre œil s'endort.

Amants qui, près de votre belle,
Guettez le moment,
Quand l'époux ronfle à côté d'elle
Conjugalement,
Il faut frapper tout doux (*ter*) cement.
Qui rend une femme infidèle,
Doit le faire au moins décemment.

Maris que votre femme somme
De céder d'abord,
Et de reconnaître que l'homme
N'est pas le plus fort,
Sans hésiter, frappez (*ter*) bien fort ;
Dans les ménages, voilà comme
On finit par être d'accord.

Vous dont les marteaux en cadence
Tombent lourdement,
Bons artisans, quand l'indigence
Sommeille un moment,
Il faut frapper tout doux (*ter*) cement ;
L'infortuné sans espérance
Ne peut être heureux qu'en dormant.

Auprès des grands, de qui nous viennent
Bon ou mauvais sort,
Voulez-vous que vos vœux obtiennent
Un facile abord?

Solliciteurs, frappez (*ter*) bien fort.
Les importuns toujours parviennent,
Et les honteux ont toujours tort.

Vous que d'un fils alarme et blesse
Le déréglement,
Si vous voulez qu'il reconnaisse
Son aveuglement,
Parents, frappez tout dou (*ter*) cement.
La rigueur fait fuir la tendresse,
Et la douceur est un aimant.

Justes lois, faites pour proscrire
Les cœurs sans remord,
Toujours du méchant qui conspire
Réprimez l'essor,
Et sans pitié frappez (*ter*) bien fort...
Les méchants empêchent de rire,
Et qui ne peut pas rire est mort.

Huissiers, sergents, race maussade,
Qui journellement
Venez assiéger par brigade
Mon appartement,
Frappez chez moi tout dou (*ter*) cement.
Sans argent je suis bien malade,
J'ai besoin de ménagement.

Mais vous qui venez de bonne heure
M'apporter de l'or,
Dût-il, Messieurs, dans ma demeure
Faire nuit encor,
Frappez toujours, frappez (*ter*) bien fort.
Ma santé me semble meilleure
Quand on remplit mon coffre-fort.

Vous qui, possédant de la cave
Le département,
Bouchez bordeaux, tonnerre et grave
Hermétiquement,
Valets, frappez tout dou (*ter*) cement.
Pour que le liége, sans entrave,
Cède et vole plus aisément.

J'ai terminé ma chansonnette.
Et non sans effort ;
Mais est-elle bien ou mal faite?
Je l'ignore encor :
Des mains, amis, frappez (*ter*) bien fort ;
Je dirai, l'âme satisfaite :
« Grâce au ciel, j'arrive à bon port. »

COUPLETS

SUR LE MARIAGE D'UN JEUNE MÉDECIN.

Air du vaudeville d'*Arlequin Musard.*

A LA MARIÉE.

Enfin d'un heureux hyménée
Tu viens donc de serrer les nœuds !
Lucile, te voir fortunée
Est le plus doux de tous mes vœux.
Ton époux avait la main sûre
Le jour qu'à ton cœur il frappa ;
Mais, amant, s'il fit la blessure,
Médecin, il la guérira.

AU MARIÉ.

Aux saints devoirs de votre chaîne
Soumettez-vous, jeune mari ;
Toujours, sans murmure et sans peine,
D'hymen comblez le vœu chéri.
Réparant, grâce à votre amie,
Des torts trop souvent répétés,
Époux, sachez donner la vie
Que, médecin, vous nous ôtez.

CADET BUTEUX

A LA REPRÉSENTATION DES *DEUX GENDRES.*

Air du vaudeville de *M. Guillaume.*

De d'puis longtemps j'avions le cœur tout en cendres
Pour les appas d' mam'sell' Manon Giroux ;

Nous v'là fiancés... J' lis : *les Deux Gendres !*
J' m' dis : Gna queuqu' mariage là-d'sous. (*bis.*)
Pour aller voir cette pièce nouvelle
Faut se mett' sur un pied z'élegant ;
J' sis au moment d'avoir la main de ma belle,
Et ça m' va comme un gant. (*ter.*)

AIR : Lison dormait dans un bocage.

L' jour qu'il maria ses deux filles,
Un bon papa, comme un nigaud,
A ses deux gendres, mauvais drilles,
S'avisit d' donner son magot :
Chacun des fils, en bon apôtre,
A bais' main reçut son argent,
Et l'indigent
S'en va logeant
Six mois chez l'un, six mois chez l'autre,
Se doutant bien
Qu' par ce moyen
Son loyer ne lui coût'ra rien.

AIR du vaudeville du *Ballet des Pierrots.*

Faut que j' vous dise des deux gendres
Les caractèr's et les états ;
D'abord les cailloux sont plus tendres
Qu' les cœurs de ces maudits r'négats :
L'un, tranchant d' l'homme d'importance,
En eau d' boudin mange son bien :
L'autre, au comité d' bienfaisance,
Reçoit son père comme un chien.

AIR : Bonsoir la compagnie.

Forcé d' changer d' séjour
Au premier jour
De l'échéance,
De chez l' fils bienfaisant
L' papa se rend
Chez l'important,
Qui, pour tout compliment,
Lui dit ben poliment :

« J'attends un' compagnie
Honnête et ben choisie ;
Je n' peux pas vous r'cevoir ;
Jusqu'au revoir,
Bonsoir. »

AIR : Mon père était pot.

A c' mot, l' papa mystifié,
Tout interdit s'arrête,
N' sachant le jour où mettre l' pié,
La nuit où mett' la tête.
N'est-il pas cruel
Pour l' cœur paternel
D'un père qui vous aime,
De s' dire tout bas :
Je n' dînerai pas,
Et je m' couch'rai tout de même.

AIR : On doit soixante mille francs.

Le v'là dans la rue installé,
Et sans l' sous joliment callé...
C'est ce qui le désole ; (*bis.*)
Mais un ancien ami d' Bordeaux
Lui tomb' là comme un à-propos...
C'est ce qui le console. (*bis.*)

AIR : Regard vif et joli maintien.

L' papa lui cont' son embarras.
« Hélas ! de queuqu' côté qu' j' me r'tourne,
Dit-il en l' serrant dans ses bras,
Je vois la ville de Libourne. »
L' Bordelais le traite de fou,
Et lui dit tout net qu'un beau-père
Qui s' met comm' ça la corde au cou
Et donn' jusqu'à son dernier sou,
N'a pas pour deux liards (*bis*) d' caractère.

AIR : Un chanoine de l'Auxerrois.

Mais comm' l'instant de déjeuner
N'est pas l'instant de sarmoner,

C' qu'aisément on peut croire,
L' Bord'lais lui dit : « V'là mon wiski ;
Viens-t'en, mon vieux, viens, et mont'-z'y
J' voulons venger ta gloire... »
L' papa saisit la balle au bond,
Ben sûr qu'en fait d' vin et d' jambon,
Eh ! bon, bon, bon,
L' Bord'lais a du bon
A manger comme à boire.

Air : Ah ! Monseigneur ! ah ! Monseigneur !

L' déjeuner fait : « Çà, dit l'ami,
Voyant l' barbon plus raffermi,
Ça n'est pas tout qu' boire et manger.
Du tour qu'on t' joue il faut t' venger.
Et c'est d' l'écrire en tout pays
Par la p'tit' poste de Paris. »

Air de la Chasse de *le Roi et le Fermier.*

C'est dit ;
V'là qu'il est écrit,
Et bientôt d' la ville à la cour
Ça court.
De c' bruit,
L' ministre instruit,
Contre les gendr's en est d'autant mieux
Furieux,
Que l' cœur
De c' bon seigneur
Mitonnait pour l'un d' ces mauvais
Sujets
Un ministèr' vacant,
Quand
On vint lui dire l' cancan.

Air : Nous nous marierons dimanche.

L' vanitieux tremblant,
Pour en sortir blanc,
Fait tout r'tomber sur son frère.
« Paix ! lui jette au né

L' ministre indigné,
Chasser ainsi son beau-père !
Vous êtes d' mes
Protégés, mais
J' vous r'tranche ;
J' vous avais cru
Jusqu'à ce jour u-
Ne âm' franche...
Vot' pèr' vous maudit !
D'après c' que ça m' dit,
Vous serez placé... dimanche.

Air du Pas redoublé.

« J' vois pourtant encore un moyen
D'arranger votre affaire...
A c' soir, j'aurai grand cercle ; eh bien !
Am'nez-moi vot' beau-père.
S'il n' vient pas, comm' lui j' vous r'nirai,
Voyez, que vous en semble ?
Si vous v'nez tous deux, je verrai
Qu' vous êtes bien ensemble. »

Air du vaudeville de *Lasthénie.*

L' fils bienfaisant qui sait comm' quoi,
Si jamais son frère est ministre,
Il s'ra toujours, en cas d'emploi,
L' premier en tête d' son registre,
Court aussi caliner l' bon vieux,
Qui, les voyant changer d' manière,
Pour n'êt' pas en reste avec eux,
Chang' tout à coup de caractère.

Air : Tenez, je suis un bon homme.

« Me prenez-vous pour un' ganache ?
Leur dit l' papa, fier comme un paon.
Je m' moque d' vous, d' vous je m' détache,
Et c' n'est-plus d' vous qu' mon sort dépend ;
Tout c' bian r'pentir, t'nez, ça fait brosse,
Et vous n' me dit's ces bell's chos's-là
Qu' parc' qu'on m'a vu dans un carrosse ;
On n' me fait pas aller comme ça.

AIR : Aussitôt que la lumière.

« Vous n'épous'riez plus not' fille,
Si c' n'était pas fait déjà ;
Vous rougissez d' not' famille...
— Non, qui dit, z'et preuve d' ça,
Quittez c't air sombre et sinistre,
Rasez-vous ben, c'est vot' jour,
Et j' vous présente au ministre
A la barbe d' tout' la cour.

AIR : Dans la vigne à Claudine.

— Encore un' mauvais' niche
Qu' vous voulez m' faire là ;
Mais j' dis : pas si godiche...
J' vous connais trop pour ça :
Vous êtes deux p'tits drôles. »
Et crac, sans plus de façons,
Il leur hauss' les épaules,
Et leur montr' les talons.

AIR : Ce mouchoir, belle Raimonde.

A propos, bête que j' sommes,
J' crois vraiment que jusqu'ici
J' n'avons parlé que des hommes...
Gn'a pourtant deux femm's aussi.
L'une est fraîche comm' la rose,
Et, jarni ! l'aut' la vaut bien...
Mais comme ell's n' dis'nt pas grand'chose,
C'est c' qui fait que j' n'en dis rien.

AIR : A la façon de Barbari.

Pour en r'venir à nos moutons,
L' conseilleux du biau-père
S'en vient dire à l'homme aux grands tons :
« Pour vous tirer d'affaire,
Suivez l' conseil d'un franc Gascon,
La faridondaine, la faridoudon,
Et vous verrez qu' vous s'rez servi,
Biribi,

A la façon de Barbari
Mon ami. »

AIR : Tous les bourgeois de Châtres.

L' Bordelais, fin comm' l'ambre,
Sachant qu' l'autre vaurien
S'est caché dans un' chambre
D'où c' qu'il ne perdra rien,
Dit : « Tout l' bien que l' papa dans l' temps vous a fait prendre,
J' sais qu' vous ne l'avez pas ménagé ;
Mais c' qui n'est pas encor mangé,
J' vous conseille de l' rendre.

AIR : Sur l' port, avec Manon, un jour.

« Ça fait que d' la restitution
Vot' frèr' n'ayant pas eu d' notion,
C'est vous qu'en aura tout' la gloire ;
Vot' père y s'ra sensible au point,
Que j' réponds qu'il n'accept'ra point,
Puis à vot' frère, à coup d' pied, à coup de poing,
Il cass'ra la gueule et la mâchoire. »

AIR : Une fille est un oiseau.

Après ce p'tit entretien,
L' sournois sort de sa cachette,
Content comme un chat qu'on fouette,
Et dans un' colère d' chien,
« J' n'ai, dit-il, qu'une chose à faire,
C'est d' restituer au beau-père
Avant qu' mon fripon d' frère
A sa porte n'aill' sonner...
J' sais ben qu' c'est dur de tout rendre ;
Mais si l' papa n' doit pas l' prendre,
Qu'est-ce que j' risque de l' donner ? »

AIR : Rien n'était si jolie qu'Adèle.

L'un après l'autre chaque frère
S'en vint au papa
Dir' son *mea culpâ*...
« Vous qu' longtemps vot' bon cœur dupa,

C'est enfin l' jour
D' rire à vot' tour.
V'là votre bien,
J' n'en voulons rien,
Jouissez-en, cher père;
V'là votre bien,
N' vous r'fusez rien,
Et portez-vous bien.

AIR : Au clair de la lune.

— Vraiment, dit l' beau-père,
Vous m' confusionnez,
Et j' vois, d' la manière
Dont vous me l' donnez,
Qu' j'aurais beau m' défendre,
Il faudra céder,
Et c' qu'est bon à prendre
Est bon à garder.

AIR : O ciel! est-il possible? (*fragment de* Félix.)

— O ciel! ô ciel! c'est-y possible?
Père dénaturé!

AIR : Grâce à la mode.

— Vous v'nez de m' dire
Qu' vous m' rendiez mon bien;
Quoiqu' je m' doutions bien
Qu' c'était pour rire,
Je l' prends pour de bon,
Eh! allez donc. »

AIR : J'ons un curé patriote.

V'là là-d'sus la sall' qui crève
D'applaudiss'ments et d' bravos;
Puis à chaqu' gendre qu'endève
L' papa dit, f'sant le gros :
« J' vous tancerions encor bien,
Mais puisqu' vous n'avez plus rien.
Ça m' suffit; (*bis.*)
Faites-en votre profit. »

AIR : Aux soins que je prends de ma gloire.

Sur c' dernier mot, la toile tombe,
Et je m' dis : « L'auteur a bien fait;
Il faut qu'un mauvais fils succombe,
Chaqu' fois qu'il n'est pas bon sujet. »
C'te pièc'-là prouv' que d' son biau-père
Il est juste qu'on soit l'appui,
Et que, n'eût-on rien sur la terre,
On doit l' partager avec lui.

LA PAUVRE LISE

CHANSONNETTE MORALE.

AIR : Non, tu ne l'auras pas, Nicolas.

Lise était un' fillette
Ben pauvre et sans esprit;
Mais on dit
Qu'elle était gentillette,
Et v'là c' qu'un jour ell' fit :
Chez un grand personnage
Ell' s'en fut tristement,
Tout bonn'ment,
D'mander un peu d'ouvrage,
Afin d' vivre honnêt'ment.

L' Monsieu, voyant ses charmes,
Tout à coup s'attendrit,
Et lui dit :
« Ma p'tit' séchez vos larmes,
Vous m' plaisez, ça suffit :
Voyez-vous c't équipage,
Et c't or et ces bijoux?
C'est pour vous;
Laissez là vot' village,
V'nez jouir d'un sort plus doux.

— Mais m'sieu, répliqua Lise,
Dit'-moi donc c' qu'il faudra

Fair' pour ça ?...
— Il n' faudra qu'êtr' soumise,
Et belle comm' vous v'là. »
Gn'a pas d' filles que n' tente
Et que n' séduis' d'abord
Un tel sort ;
Aussi not' innocente
Consentit sans effort.

« Ah ! monsieu, lui dit-elle,
J' n'avons pas mérité
Tant d' bonté,
Et toujours avec zèle
J' f'rons votre volonté. »
Lis', d'après sa promesse,
Fit si ben tant qu'elle put
C' qu'on voulut,
Qu' fraîcheur, gaîté, jeunesse,
Bientôt tout disparut.

Et pour prix d' ses services,
Son maître un beau jour la
Planta là.
Fillett's encor novices,
C'te leçon vous apprendra
Qu' fortun' peu méritée
Vous tomb' souvent d' la main
L' lendemain,
Et qu' voiture empruntée
Vous laiss' toujours en ch'min.

LE PANPAN BACHIQUE.

Air : Repas en voyage.

Lorsque le champagne
Fait en s'échappant
Pan, pan,
Ce doux bruit me gagne
L'âme et le tympan.

Le mâcon m'invite,
Le beaune m'agite,
Le bordeaux m'excite,
Le pomard me séduit ;
J'aime le tonnerre,
J'aime le madère ;
Mais, par caractère,
Moi qui suis pour le bruit...

Lorsque le champagne, etc.

Quand, aidé du pouce,
Le liége que pousse
L'écumante mousse,
Saute et chasse l'ennui,
Vite je présente
Ma coupe brûlante,
Et gaîment je chante
En sautant avec lui :

Lorsque le champagne, etc.

Qu'Horace en goguette,
Courant la guinguette,
Verse à sa grisette
Le falerne si doux ;
S'il eût, le cher homme,
Connu Paris comme
Il connaissait Rome,
Il eût dit avec nous :

Lorsque le champagne, etc.

Maîtresse jolie
Perd de sa folie,
Se fane et s'oublie,
Victime des hivers.
Mais ma Champenoise,
Grise comme ardoise,
En est plus grivoise,
Et me dicte ces vers :

Lorsque le champagne, etc.

De ce véhicule
Où roule et circule
Maint et maint globule,
Si le feu me séduit,
C'est que de ma tête,
Qu'aucun frein n'arrête,
L'image parfaite
Toujours s'y reproduit.

Lorsque le champagne, etc.

Quand de la folie
La vive saillie
S'arrête affaiblie,
Vers la fin du banquet,
Qui vient du délire
Remonter la lyre ?
Du jus qui m'inspire
C'est le divin bouquet.

Lorsque le champagne, etc.

Pour calmer la peine,
Adoucir la gêne,
Éteindre la haine
Et dissiper l'effroi,
Que faut-il donc faire ?
Sabler à plein verre
Ce jus tutélaire,
Et chanter avec moi :

Lorsque le champagne
Fait en s'échappant
Pan, pan,
Ce doux bruit me gagne
L'âme et le tympan.

VIVENT LES GRISETTES.

AIR : Je suis Madelon Friquet.

Je ris du qu'en dira-t-on,
Et, sans mystère,

Je préfère
A nos dames du grand ton
La simple et gentille Marton.

Souvent, pendant un siècle, il faut
De ces rebelles
Citadelles
Faire, comme un sot,
L'assaut.

Je ris du qu'en dira-t-on, etc.

Marton à moi s'intéressait,
Et, pour toute arme,
Une larme
Fit céder lacet,
Corset.

Je ris du qu'en dira-t-on, etc.

Leurs équipages, leurs écus,
Qui toujours sonnent,
Ne leur donnent
Charmes ni vertus
De plus.

Je ris du qu'en dira-t-on, etc.

A pied cheminant en tous lieux,
Sa jambe fine
Qu'on devine
N'en séduit que mieux
Les yeux.

Je ris du qu'en dira-t-on, etc.

Jamais, jamais ne me prenez
Une coquette
Qui vous jette
Vous me chiffonnez. .
Au nez.

Je ris du qu'en dira-t-on, etc.

En un clin d'œil sous mes verrous,
Faite ou défaite

Sa toilette
Obéit à tous
Mes goûts.

Je ris du qu'en dira-t-on, etc.

Pour nous cacher un joli sein,
Leur cachemire
Qu'on admire
Ne vaut pas un lin
Bien fin.

Je ris du qu'en dira-t-on, etc.

Que j'aime à voir son fichu vert
Sur sa peau blanche,
Le dimanche,
Par un souffle d'air
Ouvert...

Je ris du qu'en dira-t-on, etc.

Riches cristaux, nombreux valets,
Gaîté forcée
Et glacée,
Font de leurs banquets
Les frais.

Je ris du qu'en dira-t-on, etc.

Quand, pour boire à notre lien,
Marton, peu fière,
Cherche un verre,
Elle fait du mien
Le sien.

Je ris du qu'en dira-t-on, etc.

Quels que soient les trésors qu'on a,
Les nobles flammes
De ces dames
Mettent bientôt à
Quia.

Je ris du qu'en dira-t-on, etc.

Une épingle qu'à son corset
D'ôter ou mettre
Je suis maître,
Lui semble un bienfait
Parfait.

Je ris du qu'en dira-t-on, etc.

De l'ennui doublant les pavots,
Le musc et l'ambre
De leur chambre
Assassinent vos
Cerveaux.

Je ris du qu'en dira-t-on, etc.

L'artifice est ce qu'elle craint ;
Sa cheminée
Est ornée
De fleurs où se peint
Son teint.

Je ris du qu'en dira-t-on, etc.

Les rubis surchargent leurs cous ;
Mais sous la bure
La nature
Place de plus doux
Bijoux.

Je ris du qu'en dira-t-on, etc.

Pour mieux traiter cette chanson,
D'une grisette
Joliette
J'ai pris sans façon
Leçon.

Je ris du qu'en dira-t-on,
Et, sans mystère,
Je préfère
A nos dames du grand ton
La simple et gentille Marton.

MA PETITE CHANSON.

AIR : Ah ! qu'il est doux de vendanger !

De la romance l'abandon
Séduit le Céladon :
La fable offre mainte leçon,
L'ode est incomparable...
Mais moi, pour la chanson,
J'enverrais tout au diable.

Glacé par un maudit frisson,
Gardez-vous la maison,
Opposez pour contre-poison
Au mal qui vous accable
La petite chanson...
Et la fièvre est au diable.

Aux champs de Mars le plus poltron
Veut-il se faire un nom,
Qu'il marie au feu du canon,
A son bruit effroyable
La petite chanson...
Et la peur est au diable.

On se défie à l'espadon
Pour un *oui* pour un *non*...
Faites entendre, en gai luron,
Au couple impitoyable
La petite chanson...
Le cartel est au diable.

Faut-il d'un innocent tendron
Subjuguer la raison,
Apprenez-lui sur le gazon,
Sous un feuillage aimable,
La petite chanson...
L'innocence est au diable,

On va représenter, dit-on,
Un drame à pamoison ;

Faites succéder à son ton
Lugubre, lamentable,
La petite chanson...
Et le drame est au diable.

Depuis son veuvage, Lison
Ne parle que poison....
Qu'un bon vivant, sous un balcon,
Chante à l'inconsolable
La petite chanson...
Et le mort est au diable.

Quand la sueur couvre le front
Du pauvre bûcheron,
Vienne, entre un baiser de Suzon
Et le clairet qu'il sable,
La petite chanson...
Et la peine est au diable.

Quand, après la belle saison,
Vient le triste glaçon,
Chantez, les pieds sur le tison,
Les coudes sur la table,
La petite chanson...
Et l'hiver est au diable.

Vous, enfin, qui craignez Caron
Et le sombre Achéron,
Chantez gaîment à l'unisson,
Traitant la mort de fable,
La petite chanson...
Et la barque est au diable.

LES PROGRÈS DE L'AGE.

AIR : Et voilà comme l'homme.

Dès le moment où je naquis,
Ma bouche, avec un charme exquis,
Caressa le sein de ma mère ;
Aujourd'hui celui de Glycère

Me paraît plus appétissant...
Et voilà comme
L'homme
Change en grandissant.

Quand mon père me soufflетait,
Ma vanité s'en irritait;
Mais bientôt ce soufflet infâme,
Donné par la main d'une femme,
Me parut plus doux qu'offensant...
Et voilà comme, etc.

Lorsque l'on m'envoyait coucher,
J'étais sujet à me fâcher;
A présent, souvent il arrive
Que, dans le lit qui me captive,
J'éprouve un plaisir ravissant!...
Et voilà comme, etc.

J'avais, dès l'âge de dix ans,
Cinq ou six *maîtres* différents;
Mais, troquant leçons pour caresses,
Plus tard je trouvai des *maîtresses*
Le savoir plus intéressant...
Et voilà comme, etc.

A quinze ans, trop jeune et trop fou,
Je ne disposais pas d'un sou;
Mais dès que, devenu plus sage,
De mon argent je fis usage,
Mes dettes allèrent croissant...
Et voilà comme, etc.

A seize ans, j'aimais à la fois
Une vingtaine de minois;
A dix-sept, j'en aimai quarante,
A dix-huit, j'en aimai soixante;
A dix-neuf, j'en adorai cent...
Et voilà comme, etc.

A vingt ans, mes premiers essais
Au théâtre eurent du succès;

A vingt-cinq, ma muse enhardie
Accoucha d'une comédie
Qui fut sifflée en paraissant...
Et voilà comme, etc.

J'aimai jadis le malaga,
Puis j'ai préféré le rota,
Puis j'ai raffolé du madère,
Puis du bordeaux, puis du tonnerre ;
Je les aime tous à présent...
Et voilà comme, etc.

Jusqu'à ce jour, me mesurant,
On m'a trouvé plus gros que grand ;
Ma taille est cependant honnête ;
Mais que le temps courbe ma tête,
J'irai toujours rapetissant...
Et voilà comme
L'homme
Change en grandissant.

L'ANGLAIS AU CAVEAU MODERNE.

AIR des Confessions.

L'ANGLAIS, *baragouinant.*

Messieurs du Rocher,
Puis-je approcher
Sans vous déplaire ?
A votre Caveau
Ein Anglais est di fruit nouveau.

LE PRÉSIDENT, *se levant.*

Chez nous, milord qui ne riez guère,
Que venez-vous faire ?

L'ANGLAIS.

Je viens, député
Par un comté
De l'Angleterre,

Savoir le moyen
De devenir Épicurien.

LE PRÉSIDENT.

Avant tout, milord, en Angleterre
Que savez-vous faire?

L'ANGLAIS.

Nous buvons beaucoup,
Et coup sur coup,
Rum et madère;
Et, quand tout est bu,
Sous la table on tombe étendu.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce là, milord, en Angleterre
Tout ce qu'on sait faire?

L'ANGLAIS.

Le soir, réunis
Chez nos amis,
Après la bière
Nous buvons di thé
Pour nous donner plus de gaîté.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce là, milord, en Angleterre
Tout ce qu'on sait faire?

L'ANGLAIS.

Quand nous nous trouvons
Un peu plus ronds
Qu'à l'ordinaire,
Nous ne craignons point
De nous rosser à coups de poing.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce là, milord, en Angleterre
Tout ce qu'on sait faire?

L'ANGLAIS.

Lorsque nous aimons,
Nous finançons,

Afin de plaire ;
D'où vient qu'en tout lieu
On dit : Ein milord pot-au-feu.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce là, milord, en Angleterre
Tout ce qu'on sait faire?

L'ANGLAIS.

Tout autant que vous,
L'Anglais, jaloux
De bonne chère,
Se régale avec
Di plumb-pudding et di bifstech.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce là, milord, en Angleterre
Tout ce qu'on sait faire?

L'ANGLAIS.

Le banquet fini,
Chaque lady
Quittant son verre,
Va dans les salons,
Et puis sans elles nous fumons.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce là, milord, en Angleterre
Tout ce qu'on sait faire?

L'ANGLAIS.

Plus libres alors
Dans nos transports,
Pour nous distraire,
Nous parlons procès,
Guerre, banqueroute et décès.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce là, milord, en Angleterre
Tout ce qu'on sait faire?

L'ANGLAIS.

On nous croit lourds, mais
C'est que l'Anglais,

Par caractère,
Chante entre ses dents,
Et ne rit jamais qu'en dedans.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce là, milord, en Angleterre,
Tout ce qu'on sait faire?

L'ANGLAIS.

Si nous ne jouions,
Nous péririons
D'ennui sur terre;
Et quand nous perdons,
Tout aussitôt nous nous pendons.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce là, milord, en Angleterre
Tout ce qu'on sait faire?

L'ANGLAIS.

Toujours au malheur,
A la douleur
Faisant la guerre,
Lorsque nous souffrons,
Le *spleen* nous gagne, et nous mourons

LE PRÉSIDENT, *se rasseyant.*

Si c'est là, milord, en Angleterre
Tout ce qu'on sait faire,
Cessez de troubler,
De violer
Ce sanctuaire,
Et de profaner
Nos chansons et notre dîner.

L'ANGLAIS.

Eh quoi! faut-il que je désespère?

LE PRÉSIDENT.

Nous pourrons vous faire
Enfants de Vénus,
Quand, sans écus,
Vous saurez plaire,

Et fils de Momus,
Lorsque vous ne vous pendrez plus.

LE VERRE.

Air : La bonne chose que le vin !
ou air du vaudeville du *Fandango*.

Quand je vois des gens ici-bas
Sécher de chagrin ou d'envie,
Ces malheureux, dis-je tout bas,
N'ont donc jamais bu de leur vie !
On ne m'entendra pas crier
Peine, famine, ni misère,
Tant que j'aurai de quoi payer
Le vin que peut tenir mon verre.

Riche sans posséder un sou,
Rien n'excite ma jalousie ;
Je ris des mines du Pérou,
Je ris des trésors de l'Asie ;
Car sans sortir de mon taudis,
Grâce au seul Dieu que je révère,
Je vois et topaze et rubis
Abonder au fond de mon verre.

Tout nous atteste que le vin
De tous les maux est le remède,
Et les dieux n'ont pas fait en vain
Un échanson de Ganymède.
Je gage même que ces coups
Que l'homme attribue au tonnerre,
Sont moins l'effet de leur courroux
Que du choc bruyant de leur verre.

Chaque jour l'humide fléau
Des cieux ne rompt-il pas les digues ?
Si les immortels aimaient l'eau,
Ils n'en seraient pas si prodigues ;
Et quand nous voyons par torrent
La pluie inonder notre terre,
C'est qu'ils rejettent en jurant

L'eau que l'on verse dans leur verre.

Le bon vin rend l'homme meilleur,
Car du monarque assis à table
Vit-on jamais le bras vengeur
Signer la perte d'un coupable?
De son cœur le courroux banni
N'obscurcit plus son front sévère :
Armé du sceptre, il l'eût puni ;
Il lui pardonne, armé du verre.

Je ne sais par quel vertigo
Ou quelle suffisance extrême,
Narcisse, en se mirant dans l'eau,
Devint amoureux de lui-même.
Moi, fort souvent je suis atteint
De cette risible chimère,
Mais c'est lorsque je vois mon teint
Pourpré par le reflet du verre.

Dieu du vin, dieu de l'univers,
Toi qui me fis à ton image,
Reçois ce tribut de mes vers ;
Et, pour couronner ton ouvrage,
Fais, jusqu'à mes instants derniers,
Que dans ma soif je persévère,
Et qu'à ma mort mes héritiers
Ne trouvent plus rien dans mon verre.

LA PROMENADE SENTIMENTALE,

OU LE DANGER DE SORTIR SANS ARGENT.

AIR : Partant pour la Syrie.

Partant pour la Villette,
Le jeune et beau François
Dit un jour à Fanchette :
« Veux-tu t'en v'nir au bois? »
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui, pour prom'ner sa belle,
N'a pas un sou vaillant.

Ils partent : l' temps s' barbouille,
Si ben qu' ça tombe à seau,
Et qu' l'averse les mouille,
Qu' tout collait sur leur peau.
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui, pour sécher sa belle,
N'a pas un sou vaillant.

Fanchette alors propose,
Passant d'vant z'un bouchon,
D' s'y rafraîchir d' queuqu' chose,
N' fût-ce qu' d'un pied d' cochon.
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui, pour traiter sa belle,
N'a pas un sou vaillant.

De son cou blanc comm' cire,
L' vent fait voler l' mouchoir,
Et j' n'ai pas besoin d' dire
Tout c' que ça laisse voir.
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui, pour voiler sa belle,
N'a pas un sou vaillant.

Bientôt nouvell' disgrâce :
En sautant un ruisseau,
L' sabot d' Fanchette s' casse,
Et v'là son pied dans l'eau.
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui, pour chausser sa belle,
N'a pas un sou vaillant.

Plus loin, autre anicroche :
L' parasol d'un benêt
D' la pauvr' Fanchette accroche
Et déchire l' bonnet.
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,

Qui, pour coiffer sa belle,
N'a pas un sou vaillant.

Tandis qu' Fanchette endève,
L' carrosse d'un péquin
D'un coup d' brancard lui crève
Tout le dos d' son casaquin.
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui, pour nipper sa belle,
N'a pas un sou vaillant.

Un gros doguin qui joue,
Sur Fanchett' s'élançant,
L'y carresse la joue,
Qu'elle en est tout en sang.
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui, pour panser sa belle,
N'a pas un sou vaillant.

La voyant z'évanouie,
Chacun dit qu'un mat'las
La rendra z'à la vie ;
V'là François dans d' beaux draps.
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui, pour coucher sa belle,
N'a pas un sou vaillant.

Chez ell' François la r'mène,
Et l'y d'mand', par pitié,
Qu' pour prix de tout' sa peine,
All' d'vienne sa moitié.
Va donc, z'amant fidèle,
Dit-elle en s' rhabillant,
Faut, pour avoir un' belle,
Avoir queuqu's sous vaillant.

ENVOI AUX AMATEURS.

V'là ma chanson finie ;
Mais comme c' n'est pas l' Pérou,
A tout' la compagnie

J' la donne pour un sou.
Et faut qu' l'amant fidèle
Qui r'fus'rait, z'en passant,
D'en régaler sa belle,
N'ait pas un sou vaillant.

LA MAUVAISE ET LA BONNE CHANSON.

Air du vaudeville des *Deux Edmond.*

N'en déplaise aux chanteurs modernes,
Avec leurs ritournelles ternes
Et leur diapazon doctoral,
On chante mal (*bis*).
Quand la chanson, fruit du délire,
Part comme l'éclair qui l'inspire,
Avec son chorus pour soutien,
On chante toujours bien (*bis*).

En dépit des auteurs tragiques,
Avec de grands vers léthargiques,
Et l'espoir d'un prix décennal,
On chante mal.
Mais avec un gai vaudeville,
Qui va proclamant par la ville
Que rire et boire est le vrai bien,
On chante toujours bien.

Lorsqu'en l'honneur d'une coquette,
Il faut, cédant à l'étiquette,
Rimer un éloge banal,
On chante mal.
Mais quand notre muse endormie
Se réveille au nom de l'amie
Sans qui tout l'univers n'est rien,
On chante toujours bien.

De nos Crésus de contrebande,
Dans une chanson de commande,
Faut-il vanter l'air jovial,
On chante mal.
Mais chez celui dont la fortune

A tous ses vieux amis commune,
Atteste un cœur épicurien,
On chante toujours bien.

A la fin d'un repas splendide,
Auquel presque toujours préside
L'ennui d'un bon ton glacial,
On chante mal.
Mais au banquet de la folie,
Donné par hôtesse jolie
Ou par un aimable vaurien,
On chante toujours bien.

Époux d'une femme méchante,
Faut-il qu'à sa fête l'on chante
Les douceurs du nœud conjugal,
On chante mal.
Mais faut-il d une réjouie
Chanter la mine épanouie,
L'œil fripon, l'agaçant maintien,
On chante toujours bien.

Lorsqu'aux pieds d'un objet céleste
Le gousset, par un sort funeste,
Est dans un dénûment total,
On chante mal,
Mais qu'à la chanson qu'on entonne
Se joigne une bourse qui sonne,
Le couplet ne valût-il rien,
On chante toujours bien.

Faut-il chanter d'un tendre père,
D'un bon fils, d'un ami sincère
Le *De profundis* sépulcral,
On chante mal.
Mais à celui d'un oncle riche,
Goutteux, méfiant, vieux et chiche
Dont on va recueillir le bien,
On chante toujours bien.

Sur les rives de la Tamise,
Où la gaîté n'est pas de mise,
Où l'on sert du thé pour régal,

On chante mal.
Mais aux bords chéris de la Seine,
Où Bacchus verse l'hypocrène,
Où Momus est notre doyen,
On chante toujours bien.

LE NEC PLUS ULTRA DE GRÉGOIRE.

AIR : Joyeux enfant de la bouteille.

J'ai Grégoire pour nom de guerre,
J'eus en naissant horreur de l'eau ;
Jour et nuit armé d'un grand verre,
Lorsque j'ai sablé mon tonneau,
Tout fier de ma victoire,
Encore ivre de gloire,
Reboire,
Voilà (*bis*)
Le *nec plus ultrà*
Des plaisirs de Grégoire.

En latin, en droit, en physique,
Je fus toujours un ignorant ;
Poésie, algèbre, musique,
Tout me paraît de l'Alcoran ;
Fable, roman, histoire,
Sont pour moi du grimoire ;
Mais boire !
Voilà (*bis*)
Le *nec plus ultrà*
Des talents de Grégoire.

Qu'un poëte de l'Athénée,
De ses éphémères travaux
Sur la clientèle abonnée
Aille répandre les pavots :
Son fatras oratoire
Assomme l'auditoire ;
Bien boire !
Voilà (*bis*)
Le *nec plus ultrà*
De l'esprit de Grégoire.

A Cythère, dans mon jeune âge,
Si j'ai brûlé beaucoup d'encens,
Aujourd'hui, plus mûr et plus sage,
Je me dis, maître de mes sens :
Œil tendre, dents d'ivoire
N'ont qu'un charme illusoire ;
Mais boire !
Voilà (*bis*)
Le *nec plus ultrà*
Des amours de Grégoire.

Me trouver, en sortant de table,
Et sans soif et sans appétit ;
Voir ma cave si délectable
S'épuiser petit à petit.
N'avoir dans mon armoire
Que la Seine ou la Loire
A boire...
Voilà (*bis*)
Le *nec plus ultrà*
Des chagrins de Grégoire.

Mais doué d'une âme assez ferme
Pour maîtriser les coups du sort,
De mes maux avancer le terme,
Et savoir vendre, sans effort,
Lit, vaisselle, écritoire,
Tout, jusqu'à l'écumoire,
Pour boire...
Voilà (*bis*)
Le *nec plus ultrà*
Des vertus de Grégoire.

Lorsqu'enfin vers l'empire sombre
Il faudra prendre mon essor,
Oubliant que je suis une ombre,
Le verre en main pouvoir encor,
En dépit du déboire,
Chanter sur l'onde noire :
A boire...
Voilà (*bis*)
Le *nec plus ultrà*
Des désirs de Grégoire.

L'INCONVÉNIENT D'AVOIR DES DENTS.

AIR : Dans la vigne à Claudine.

Quoiqu'en tous lieux on dise :
« Rien n'est tel que les dents, »
Je n'ai pas la bêtise
De donner là-dedans ;
Car si le premier homme
Sans une dent fût né,
Le monde pour la pomme
N'eût pas été damné.

Ces dents, dont l'amant vante
L'éclatante beauté,
Et dont le gourmand chante
L'heureuse utilité,
De notre premier âge
Sont le premier tourment.
Et leur chute présage
Notre dernier moment.

De belles dents, sans doute,
J'aime l'accord parfait ;
Mais que de maux nous coûte
Ce funeste bienfait !
La perte de la belle
En qui tout nous séduit,
Fait moins souffrir que celle
D'une dent qui nous fuit.

Des serpents qui se tordent
La dent donne la mort ;
L'ours et le lion mordent,
Le chien enragé mord ;
Et que Dieu vous préserve
Du méchant, du jaloux,
Qui dans l'ombre conserve
Une dent contre vous !

Les dents ont droit de plaire

A l'heure des repas ;
C'est un mal necessaire,
Je n'en disconviens pas ;
Encor, souvent cruelles
Jusqu'en leurs fonctions,
Que nous procurent-elles ?
Des indigestions.

Les dents ne servent guère
Qu'à causer du chagrin...
Oui, jusqu'à ma dernière
Ce sera mon refrain...
Puis, qu'un morceau l'emporte
A la fin d'un repas,
Je m'écrirai : « N'importe !
Pour boire, il n'en faut pas. »

CONSEILS AUX GARÇONS.

AIR du vaudeville des *Deux Edmond*.

Ruinés par mainte folie,
Vous qui trouvez femme jolie,
Riche en vertus, or et bijoux,
Mariez-vous (*bis*).
Mais vous à qui femme charmante
N'apporte pour dot et pour rente
Que ses dettes et ses appas,
Ne vous mariez pas (*bis*).

Vous qui, contraints par vos affaires,
D'être nuit et jour sédentaires,
Pouvez dépister les jaloux,
Mariez-vous.
Mais vous dont les fâcheux voyages,
De vos solitaires ménages
Jour et nuit éloignent les pas,
Ne vous mariez pas.

Vous de qui l'heureux ministère
N'exige point de secrétaire,

Au ton galantin, à l'œil doux,
Mariez-vous.
Mais vous de qui la place entraîne
Des commis, des clercs qui, sans gêne,
Viennent partager vos repas,
Ne vous mariez pas.

Vous que des arts l'amour anime,
Qui brûlez de leur feu sublime,
Pour propager ces nobles goûts,
Mariez-vous.
Mais vous dont l'esprit méthodique,
Plein de son calcul algébrique,
Ne rêve que règle et compas,
Ne vous mariez pas.

Vous qui vous sentez le courage
De subir, à peine en ménage,
La chance commune aux époux,
Mariez-vous.
Mais vous dont l'humeur trop jalouse
Voudrait exiger d'une épouse
Fidélité jusqu'au trépas,
Ne vous mariez pas.

Vous dont la noble confiance
Ne commande pas la constance
Par des grilles et des verrous,
Mariez-vous.
Mais par un esclavage infâme
Vous qui prétendez qu'une femme
Peut être à l'abri d'un faux pas,
Ne vous mariez pas.

Vous enfin dont l'épouse aimable
Doit se plaire à vous voir à table
Et boire et chanter comme nous,
Mariez-vous.
Mais vous dont la femme bégueule
Voudrait à sa personne seule
Réduire vos joyeux ébats,
Ne vous mariez pas.

AH! MON DIEU! QUE J' SUIS BÊTE!

AIR : Ah! qu'il est drôle.

Quand je vois un joli minois,
Pour moi queu fête!
Quand il me r'garde une ou deux fois,
J'en perds la tête :
A l'entraîner dans un p'tit coin,
Quand ça n' peut pas aller plus loin,
Tout aussitôt j' m'apprête; (*bis*)
Mais dès qu' nous sommes sans témoin,
Ah! mon Dieu! que j' suis bête!

Quand on joue un ouvrag' nouveau,
Pour moi queu fête!
Lorsque j'entends crier *bravo!*
J'en perds la tête;
Et, jaloux d' faire aussi mon ch'min,
V'là t'y pas que le lendemain
A composer j' m'apprête; (*bis*)
Mais dès qu' j'ai la plume à la main,
Ah! mon Dieu! que j' suis bête!

Quand je m' sens le gousset garni,
Pour moi queu fête!
Si j' puis obliger un ami,
J'en perds la tête;
Et m' disant, lorsque j' n'ai plus d' ça...
C'ti-là qu' j'obligeai m'oblig'ra,
A l' visiter j' m'apprête; (*bis*)
Mais dès qu'il me faut en v'nir là,
Ah! mon Dieu! que j' suis bête!

Quand j' vois passer un régiment,
Pour moi queu fête!
Quand j' sais qu'il s'est battu brav'ment;
J'en perds la tête :
C'est que j' n'aimons pas la lâch'té,
Et jamais je n' suis insulté,

Qu'a m' venger je n' m'apprête ; (*bis*)
Mais dès qu' j'ai l'épée au côté,
Ah ! mon Dieu ! que j' suis bête !

Quand j'ons dit queuqu' joli p'tit rien,
Pour moi queu fête !
Quand d' tout côté j' vois qu' ça prend bien,
J'en perds la tête.
Si tout haut l' voisin applaudit,
Si tout bas la voisin' sourit,
A r'commencer j' m'apprête ; (*bis*)
Mais dès qu' chacun m' dit qu' j'ai d' l'esprit,
Ah ! mon Dieu ! que j' suis bête !

Quand j' vas aux Français par hasard,
Pour moi queu fête !
Quand j'y vois Molière ou Regnard,
J'en perds la tête ;
Je sors d' là riant comme un fou,
Et, dussé-j' m'y fair' casser l' cou.
A v'nir les r'voir j' m'apprête ; (*bis*)
Mais dès que j' sors de... j' sais ben où,
Ah ! mon Dieu ! que j' suis bête !

Quand ma femme est de bonne humeur,
Pour moi queu fête !
Quand ell' m'embrass', mais là..d' bon cœur,
J'en perds la tête !
Ell' s'emporte bien quelquefois...
Alors, en qualité d' bourgeois,
A riposter j' m'apprête ; (*bis*)
Mais dès qu'ell' prend sa grosse voix,
Ah ! mon Dieu ! que j' suis bête !

Quand on m'invite à queuqu's festins,
Pour moi queu fête !
Qu'on m' place d'vant deux yeux lutins,
J'en perds la tête.
Quand on m'échauffe le cerveau
Avec du vin vieux ou nouveau,
A bavarder j' m'apprête ; (*bis*)

Mais dès qu'on m' verse un verre d'eau,
Ah! mon Dieu! que j' suis bête!

Quand je dois entendre vos chansons,
Pour moi queu fête!
Un mois d'avance j'y pensons,
J'en perds la tête;
Et lorsque arrive c' jour si doux,
Au plaisir d' vous applaudir tous,
En m'éveillant j' m'apprête; (*bis*)
Mais dès qu' faut que j' chante après vous,
Ah! mon Dieu! que j' suis bête!

PARLEZ-MOI D' ÇA.

AIR : Mon galoubet.

Ne m' parlez pas
De ces repas
Où l'on sert des mets que d'avance
Sur leurs fourneaux l'ennui glaça;
Mais s'agit-il d'une bombance
Où fillettes, flacons, tout danse,
Parlez moi d' ça. (*Quatre fois.*)

Ne m' parlez pas
De ces appas
Que l'artifice dénature,
Et que Plutus seul caressa...
Mais ces charmes sans imposture,
Et dont quinze ans font la parure,
Parlez-moi d' ça.

Ne m' parlez pas
De ces ébats
Que, sans l'Amour, l'Hymen ordonne,
Que toujours le cœur repoussa,
Mais ceux où l'âme s'abandonne,
Goûtant les plaisirs qu'elle donne,
Parlez-moi d' ça.

Ne m' parlez pas
De ces débats
Où s'égorgent deux adversaires
Qu'un seul mot souvent courrouça ;
Mais ces querelles passagères
Qui se vident avec les verres,
Parlez-moi d' ça.

Ne m' parlez pas
De ces pieds-plats
Tout fiers du brillant équipage
Où leur bassesse les plaça ;
Mais l'or devient-il l'apanage
Ou du génie ou du courage,
Parlez-moi d' ça.

Ne m' parlez pas
De ce fatras
Qui de la fange du Parnasse
Sortit et nous éclaboussa.
Mais ces vers dont l'esprit, la grâce
Font revivre Tibulle, Horace...
Parlez-moi d' ça.

Ne m' parlez pas
De ces prélats
Qui ne chantent que patenôtres
Et que la paresse engraissa ;
Mais ces abbés, joyeux apôtres,
Scarron, Chaulieu, Bernis et d'autres...
Parlez-moi d' ça.

Ne m' parlez pas
De l'embarras
Qui suit une fortune immense,
Que bien ou mal on amassa ;
Quelques amis, un peu d'aisance,
Folle gaîté, sage dépense,
Parlez-moi d' ça.

Ne m' parlez pas
De ce trépas

Que plus d'un docteur nous attire
Par les juleps qu'il nous versa ;
Mais après cent ans de délire,
Faut-il enfin mourir de rire...
Parlez-moi d' ça. (*Quatre fois.*)

LES INCONVÉNIENTS DE LA FORTUNE.

AIR : Adieu paniers, vendanges sont faites.

Depuis que j'ai touché le faîte
Et du luxe et de la grandeur,
J'ai perdu ma joyeuse humeur :
Adieu, bonheur ! (*bis.*)
Je bâille comme un grand seigneur...
Adieu, bonheur !
Ma fortune est faite.

Le jour, la nuit, je m'inquiète :
La chicane et tous ses suppôts
Chez moi fondent à tous propos ;
Adieu, repos ! (*bis.*)
Et je suis surchargé d'impôts...
Adieu, repos !
Ma fortune est faite.

Toi dont la grâce gentillette,
En me ravissant la raison,
Sut charmer ma jeune saison,
Adieu, Suzon ! (*bis.*)
Je dois te fermer ma maison...
Adieu, Suzon !
Ma fortune est faite.

Plus d'appétit, plus de goguette ;
Dans un carrosse empaqueté,
Je promène ma dignité,
Adieu, gaîté ! (*bis.*)
Et par bon ton je prends du thé...
Adieu, gaîté !
Ma fortune est faite.

Pour le plus léger mal de tête,
Au poids de l'or je suis traité,
J'entretiens seul la Faculté :
Adieu, santé ! (*bis.*)
Hier, trois docteurs m'ont visité...
Adieu, santé !
Ma fortune est faite.

Vous, qui veniez dans ma chambrette
Rire et boire avec vos tendrons,
Qui souvent en sortiez si ronds,
Adieu, lurons ! (*bis.*)
Quand je serai gueux, nous rirons...
Adieu, lurons !
Ma fortune est faite.

Mais je vois, en grande étiquette,
Chez moi venir ducs et barons :
Lyre, il faut suspendre tes sons.
Adieu, chansons ! (*bis.*)
Mon suisse annonce, finissons...
Adieu, chansons !
Ma fortune est faite.

L'ATELIER DU PEINTRE,

OU LE PORTRAIT MANQUÉ.

Air de la Catacoua.

Jaloux de donner à ma belle
Un duplicata de mes traits,
Je demande quel est l'Apelle
Le plus connu par ses portraits.
C'est, me répond l'ami Dorlange,
Un artiste nommé Mathieu.
Il prend fort peu...
Mais ventrebleu !
Quel coloris, quelle grâce, quel feu !
Il vous attrape comme un ange,
Et loge près de l'Hôtel-Dieu.

Vite je cours chez mon Apelle,
J'arrive et ne sais où j'en suis ;
Son escalier est une échelle,
Et sa rampe une corde à puits.
Un chantre est au premier étage,
Au second loge un chaudronnier,
Puis un gaînier,
Un rubanier,
Puis au cinquième un garçon cordonnier...
Je reprends haleine et courage,
Et j'arrive enfin au grenier.

J'entre, et d'abord sous une chaise
Je vois le buste de Platon ;
Sur un Hercule de Farnèse
S'élève un bonnet de coton ;
Un briquet est dans une mule,
Dans un verre un peigne édenté ;
Un bas crotté
Sur un pâté,
Un pot à l'eau sous une Volupté,
L'Amour près d'un tison qui brûle,
Et la Frileuse à son côté.

Le portrait d'un acteur tragique
Est vis-à-vis d'un mannequin ;
Je vois sur la Vénus pudique
Une culotte de nankin ;
Une tête de Diogène
A pour pendant un potiron ;
Près d'Apollon
Est un poëlon ;
Psyché sourit à l'ombre d'un chaudron,
Et les restes d'une *romaine*
Sont sous l'œil du cruel Néron.

Devant une vitre brisée
S'agite un morceau de miroir,
Et sous la barbe de Thésée
Est une lame de rasoir ;
Sous un Plutus une Lucrèce ;

Sur un tableau récemment peint
Je vois un pain,
Un escarpin,
Une Vénus sur un lit de sapin,
Et la Diane chasseresse
Derrière une peau de lapin.

Seul, j'admirais ce beau désordre,
Quand un homme, armé d'un bâton,
Entre, et m'annonce que par ordre
Il va me conduire en prison.
Je résiste... il me parle en maître,
Je lui lance un Caracalla,
Un Attila,
Un Scévola,
Un Alexandre, un Socrate, un Sylla,
Et j'écrase le nez du traître
Sous le poids d'un Caligula.

A ses cris, au fracas des bosses,
Je vois, vers moi, de l'escalier
S'élancer vingt bêtes féroces,
Vrais visages de créancier.
Sur ma tête, assiettes, bouteilles,
Pleuvent au gré de leur fureur ;
Et le traiteur,
Le blanchisseur,
Le perruquier, le bottier, le tailleur,
Font payer à mes deux oreilles
Le nez de leur ambassadeur.

Au lieu d'emporter mon image,
Comme je l'avais espéré,
Je sors n'emportant qu'un visage
Pâle, meurtri, défiguré.
O vous ! sensibles créatures,
Aux traits bien fins, bien réguliers,
Des noirs huissiers,
Des noirs greniers
Évitez bien les périls meurtriers,
Et que Dieu garde vos figures
Des peintres et des créanciers !

PORTRAIT DE MAM'SELLE *MARGOT*,

LA REMPAILLEUSE,

PAR SON CHER AMANT DUBELAIR, PEINTRE-DOREUR.

AIR : Ça n' devait pas finir par-là.

A ma Margot,
Du bas en haut,
Vous n' trouverez pas un défaut. (*bis.*)
Pour commencer par sa chev'lure,
Ah, dam! les jours de grand' colure,
Faut voir queu tour ses ch'veux vous ont!
Et s'ils étaient moins roug's qu'ils n' sont..
Ah, mon Dieu! (*bis.*) mon Dieu, qu'c'est dommage!
Mais, à ça près, j' gage
Qu'à ma Margot,
Du bas en haut,
Vous n' trouverez pas un défaut.

C'est-i sa peau qu'il faut vous peindre?
Jarni! quand all' l'aurait fait teindre,
Ell' n' l'aurait pas plus blanch' qu'ell' n' l'a,
Sauf queuqu' rousseurs par-ci, par-là...
Ah! mon Dieu! etc.

Pour les yeux, personne, j' m'en pique,
N'est dans l' cas d' l'i faire la nique;
Drès qu' sur vous son œil droit est l'vé,
Vous r'grettez que l' gauch' soit crevé...
Ah! mon Dieu! etc.

Son nez vous a certain' tournure
Qui r'lèv' joliment sa figure;
Et quoiqu'il descende un peu bas,
Si son menton ne l' frisait pas...
Ah! mon Dieu! etc.

Ses dents, faut les voir pour y croire!
Jarni! c'est d' la perle et d' l'ivoire.

Quand ell' m' les montre j' sis heureux ;
Pourquoi faut-il qu'all' n'en ait qu' deux !
Ah ! mon Dieu ! etc.

D' la beauté d' son sein rien n'approche ;
C'est dur comm' neige et blanc comm' roche ;
Ça m' fait l'effet de deux soleils ;
S'ils étaient tant seul'ment pareils...
Ah ! mon Dieu ! etc.

Pour c' qu'est d' la souplesse d' sa taille,
Gn'a point d'anguille qui la vaille ;
Vous jureriez qu'elle n'a point d'os ;
Et sans l' malheur qu'elle a sur l' dos...
Ah ! mon Dieu ! etc.

.....
.....
.....
.....
.....

Ses jamb's sont un' aut' paire d' manches :
Ah dam ! faut les voir les dimanches !
Ell' dans' pu pir' qu' la Camargot ;
Et si c' n'est qu'ell' cloch' d'un ergot...
Ah ! mon Dieu ! etc.

Sur l' portrait que j' venons d' vous faire,
P't-êt' vous direz qu' ma parsonnière,
Du haut en bas, n'est qu'un' guenon ;
J' sis trop poli pour vous dir' non ;
Mais conv'nez, (*bis.*) conv'nez que c'est dommage;
Car, à ça près, j' gage
Qu'à ma Margot,
Du bas en haut,
Vous n' trouveriez pas un défaut.

C'EST ÉGAL.

Air nouveau.

Chantons tous à perdre haleine ; } *bis.*
Chanter n'a rien d'illégal ;

Fût-on dans le Sénégal,
A Rome, en Chine, à Cayenne,
C'est égal ;
La p'tit' chanson n' fait pas d' peine.
La p'tit' chanson n' fait pas d' mal. *bis.*

Deux yeux d'azur ou d'ébène
Pour moi sont un vrai régal ;
Qu'on soit friand ou frugal,
Jeune ou dans sa soixantaine,
C'est égal ;
Deux beaux yeux ne font pas d' peine,
Deux beaux yeux ne font pas d' mal.

Moi, pour une cave pleine,
J'irais jusqu'en Portugal.
Du soldat au cardinal,
Et du champagne au surène,
C'est égal ;
Un p'tit coup ne fait pas d' peine,
Un p'tit coup ne fait pas d' mal.

En veste d' bure, en bas d' laine,
On vous traite d'animal ;
Fussiez-vous un Annibal,
Un Thémistocle, un Turenne,
C'est égal ;
Un bel habit n' fait pas d' peine,
Un bel habit n' fait pas d' mal.

Qu' la curiosité m'amène
A l'institut doctoral,
Puis aux l'çons d' Feinagle ou Gall,
Puis d' chez eux chez Melpomène,
C'est égal ;
Un p'tit somme n' fait pas d' peine,
Un p'tit somme n' fait pas d' mal.

Quoiqu'on puisse êtr' dans la gêne
Sans cesser d'être loyal,
Et quoiqu' l'or, ce vil métal,
Souvent au vic' nous entraîne,

C'est égal ;
Un peu d'or ne fait pas d' peine,
Un peu d'or ne fait pas d' mal.

Un gros voyageur du Maine,
De r'tour au toit conjugal,
Y trouve un fruit peu légal,
Et s' dit : « De queuqu' part qu' ça vienne,
C'est égal ;
Un enfant ne fait pas d' peine,
Un enfant ne fait pas d' mal. »

L' soir où la tendre Mad'leine
Paya mes feux au Vauxhall,
Ell' me dit avant le bal :
« Vous m' trompez, j'en suis certaine,
C'est égal ;
Un peu d' plaisir n' fait pas d' peine,
Un peu d' plaisir n' fait pas d' mal. »

A chaque amant de Climène
Succède un heureux rival,
Et son cœur sentimental
Répète à chaque douzaine :
« C'est égal ;
Un de plus ne fait pas d' peine,
Un de plus ne fait pas d' mal. »

J'ai terminé mon antienne ;
Gare messieurs du journal !
Mais à leur grand tribunal
Qu'elle déplaise ou convienne,
C'est égal ;
Un journal ne fait pas d' peine,
Un journal ne fait pas d' mal.

LE DÉLIRE BACHIQUE.

Air : Pomm's de reinette, pomm's d'api.

Quand on est mort, c'est pour longtemps,
Dit un vieil adage

Fort sage ;
Employons donc bien nos instants,
Et contents,
Narguons la faux du Temps.

De la tristesse
Fuyons l'écueil ;
Évitons l'œil
De l'austère Sagesse.
De sa jeunesse
Qui jouit bien,
Dans sa vieillesse
Ne regrettera rien.
Si tous les sots,
Dont les sanglots,
Mal à propos,
Ont éteint l'existence,
Redevenaient
Ce qu'ils étaient,
Dieu sait, je pense,
Comme ils s'en donneraient !

Quand on est mort, etc.

Pressés d'éclore,
Que nos désirs,
Que nos plaisirs
Naissent avec l'aurore ;
Quand Phébus dore
Notre réduit,
Chantons encore,
Chantons quand vient la nuit ;
Des joyeux sons
De nos chansons
Étourdissons
La ville et la campagne,
Et que, moussant
A notre accent,
Le gai champagne
Répète en jaillissant :

Quand on est mort, etc.

Jamais de gêne,
Jamais de soin ;
Est-il besoin
De prendre tant de peine,
Pour que la haine,
Lançant ses traits,
Tout à coup vienne
Détruire nos succès ?
Qu'un jour mon nom
De son renom
Remplisse ou non
Le temple de mémoire,
J'ai la gaîté,
J'ai la santé,
Qui vaut la gloire
De l'immortalité.

Quand on est mort, etc.

Est-il monarque
Dont les bienfaits,
Dont les hauts faits
Vient désarmé la Parque ?
Le souci marque
Leur moindre jour,
Et puis la barque
Les emporte à leur tour.
Je n'ai pas d'or,
Mais un trésor
Plus cher encor
Me console et m'enivre ;
J'aime, je bois,
Je plais parfois ;
Qui sait bien vivre
Est au-dessus des rois.

Quand on est mort, etc.

Au lit, à table,
Aimons, rions,
Puis envoyons
Les affaires au diable.

Juge implacable,
Sot chicaneur,
Juif intraitable,
Respectez mon bonheur.
Je suis, ma foi,
De mince aloi;
Épargnez-moi
Votre griffe funeste...
Sans vous, hélas!
N'aurai-je pas
Du temps de reste
Pour me damner là-bas?

Quand on est mort, etc.

Quand le tonnerre
Vient en éclats
De son fracas
Épouvanter la terre,
De sa colère,
Qu'alors pour nous
Le choc du verre
Amortisse les coups.
Bouchons, volez!
Flacons, coulez!
Buveurs, sablez!
Un dieu sert les ivrognes.
Au sein de l'air,
Que notre œil fier,
Nos rouges trognes
Fassent pâlir l'éclair.

Quand on est mort, etc.

De la guinguette
Jusqu'au boudoir,
Matin et soir
Circulons en goguette.
Guerre aux grisettes,
Guerre aux jaloux,
Guerre aux coquettes,
Surtout guerre aux époux.

Sur vingt tendrons,
Bien frais, bien ronds,
En francs lurons,
Faisons rafle à toute heure ;
Puisque aussi bien,
Sage ou vaurien,
Il faut qu'on meure,
Ne nous refusons rien.

Quand on est mort, c'est pour longtemps,
Dit un vieil adage
Fort sage ;
Employons donc bien nos instants,
Et contents,
Narguons la faux du Temps.

CONFESSION AUX PRÊTRES DE MOMUS,

RONDE CHANTÉE AUX SOUPERS DE MOMUS, LE 5 JUIN 1815.

AIR : J'ons un curé patriote.

LE PÉNITENT

Dans ce temple respectable,
Frères qui m'admettez tous,
Reconnaissez un coupable
Qui ne saurait être absous.
J'ai fait l'horrible serment
De vivre et mourir gaîment.

LES PRÊTRES.

Absolvons (*ter*) ce pénitent,
Car nous en faisons tous autant.

LE PÉNITENT.

Mais de plus je me confesse,
Sans scrupule et sans regret,
De me montrer à la messe
Moins souvent qu'au cabaret ;

D'entonner bien plus souvent
La chanson que le plain-chant..

LES PRÊTRES.

Absolvons (*ter*) ce pénitent,
Car nous en faisons tous autant.

LE PÉNITENT.

Quand je vois une fillette,
Soudain mon cœur fait tic-tac...
Pour peu qu'elle soit bien faite
Ma tête se monte, et crac,
Chaque route qu'elle prend,
Je l'enfile adroitement.

LES PRÊTRES.

Absolvons (*ter*) ce pénitent,
Car nous en faisons tous autant.

LE PENITENT.

Si je rencontre une femme
Délaissée à ses ennuis,
Maudissant au fond de l'âme
Et ses devoirs et ses nuits,
Supplanter le délinquant,
Me paraît toujours piquant.

LES PRÊTRES.

Absolvons (*ter*) ce pénitent,
Car nous en faisons tous autant.

LE PÉNITENT.

Partisan de la paresse,
Ami de l'oisiveté,
Quelque besoin qui me presse,
Je chante avec volupté :
« Travailler est assommant,
Et ne rien faire est charmant. »

LES PRÊTRES.

Absolvons (*ter*) ce pénitent,
Car nous en faisons tous autant.

LE PÉNITENT.

Lorsque, par hasard, je joue
La bouillotte ou le boston,
Toute laide, je l'avoue
Que soit cette passion,
J'aime mieux être, en partant,
Le gagnant que le perdant.

LES PRÊTRES.

Absolvons (*ter*) ce pénitent.
Car nous en faisons tous autant.

LE PÉNITENT.

Qu'autour d'une large table
Que surchargent cent flacons,
J'entende une troupe aimable
S'écrier : « Trinquons ! trinquons ! »
De tous les verres je prends
Les plus pleins et les plus grands.

LES PRÊTRES.

Absolvons (*ter*) ce pénitent,
Car nous en faisons tous autant.

LE PÉNITENT.

J'ai des dettes, que j'espère
En aucun temps ne nier ;
Mais toujours prompt à les faire,
Je suis lent à les payer ;
Et lorsque j'ai de l'argent,
Je les oublie en mangeant.

LES PRÊTRES.

Absolvons (*ter*) ce pénitent,
Car nous en faisons tous autant.

LE PÉNITENT.

Qu'un bon vivant me convie
Pour un banquet de gourmand ;

Qu'à la même heure on me prie
D'être d'un enterrement,
Je lâche le plus souvent
Le mort pour le bon vivant.

LES PRÊTRES.

Absolvons (*ter*) ce pénitent,
Car nous en faisons tous autant.

LE PÉNITENT.

En un mot, mon plus grand vice,
Frères, c'est la vanité ;
Quelque vers que j'écrivisse,
J'ai sans cesse répété :
Des neuf Sœurs heureux amant,
Je fais maint couplet charmant.

LES PRÊTRES.

Absolvons (*ter*) ce pénitent,
Car nous en faisons tous autant *.

LA MANIÈRE DE VIVRE CENT ANS.

Si de votre vie,
Joyeux Troubadours,
Vous avez l'envie
D'étendre le cours,
Écoutez les sons
De ma lyre sexagénaire ;
Prêcher en chansons
Est ma fantaisie ordinaire.
Daignez donc vous taire
Pour quelques instants :

* Ce dernier couplet embarrassa d'abord les convives des Soupers de Momus ; mais bientôt leur modestie leur inspira l'idée de changer le dernier vers, et ils chantèrent en chœur :

Condamnons (*ter*) le pénitent
Car nous n'en faisons pas autant.

Voici la manière
De vivre cent ans.

S'endormir à l'heure
Où le jour s'enfuit ;
Quitter sa demeure
Dès que le jour luit ;
Au loin de ses pas
Porter la marche irrégulière ;
Pour chaque repas
Nouvelle course auxiliaire ;
Et l'année entière
Même passe-temps,
Voilà la manière
De vivre cent ans.

Fier sur une tonne,
Narguer le chagrin ;
Prévoir, quand il tonne,
Un ciel plus serein ;
Se montrer soumis
Aux coups du sort parfois sévère ;
Tendre à ses amis
Sa bourse, sa main et son verre ;
Suivre la bannière
De Roger-Bontemps,
Voilà la manière
De vivre cent ans.

Des beautés factices
Redouter l'accueil,
De leurs artifices
Éviter l'écueil ;
Sauver sa gaîté
Des flots de la gent chicanière ;
De la Faculté
Fuir la doctrine meurtrière ;
Ne faire la guerre
Qu'aux cerfs haletants.
Voilà la manière
De vivre cent ans.

Toujours honnête homme,
Marcher hardiment ;
Toujours économe,
Jouir sobrement ;
Être par accès
Des neuf Sœurs heureux tributaire ;
Puis, avec succès,
Volant du Parnasse à Cythère,
A rimer et plaire
Consacrer son temps,
Voilà la manière
De vivre cent ans.

Lorsque du jeune âge
L'on sent fuir l'ardeur,
Dans un doux ménage
Chercher le bonheur ;
Au gré de ses vœux
Voir bientôt son épouse mère,
Toujours plus heureux,
Au bout de dix ans se voir père
D'une pépinière
D'enfants bien portants,
Voilà la manière
De vivre cent ans.

Du gai vaudeville
Fidèles troupeaux,
Parcourir la ville
Au son des pipeaux ;
Convives grivois,
Chaque mois faire bonne chère,
Serrer chaque mois
Les nœuds d'une amitié si chère,
Se revoir, se plaire,
Se quitter contents,
Voilà la manière
De vivre cent ans.

Faut-il par l'exemple
Vous convaincre tous ?

J'en vois dans ce temple
Un bien doux pour nous.
Regardez Laujon,
L'honneur de notre sanctuaire;
Fils d'Anacréon,
Il boit et chante octogénaire;
Toute sa carrière
Fut un long printemps :
Voilà la manière
De vivre cent ans.

LE SANS-SOUCI,

OU MA PROFESSION DE FOI.

AIR : Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi ?

Un refrain dont le vulgaire
A bercé mes premiers ans,
Sous mes doigts reconnaissants
Va renaître à la lumière.
Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi,
Qu'on me nomme plagiaire?
Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi,
Quand je chante et quand je boi ?

Tout refrain qui mène à boire,
(N'en déplaise aux buveurs d'eau)
Paraîtra toujours nouveau,
Fût-il vieux comme l'histoire.
Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi,
Qu'un autre en ait eu la gloire?
Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi,
Quand je chante et quand je boi ?

Que l'on trouve fort étrange
Que je ne maigrisse point,
Qu'on raille mon embonpoint
Et l'appétit dont je mange...
Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi?
C'est ma santé qui me venge.

Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi,
Quand je chante et quand je boi ?

Qu'un objet tout adorable
Me jure éternel amour,
Et me délaisse un beau jour
Pour un amant plus aimable...
Eh ! qu'est'c' qu' ça m' fait à moi ?
De ses bras je passe à table.
Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi,
Quand je chante et quand je boi ?

Qu'un savant s'épuise en veilles
Pour savoir par quel secret
Du soleil l'heureux effet
Enfante autant de merveilles...
Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi,
Pourvu qu'il dore mes treilles ?
Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi,
Quand je chante et quand je boi ?

De Tufière second tome,
Que l'épais et sot Mondor
Marche sur des tissus d'or
Et sous les lambris d'un dôme...
Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi,
Ou la pourpre ou l'humble chaume ?
Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi,
Quand je chante et quand je boi ?

Après mainte et mainte entrave,
Livrée au grand tribunal,
Que ma pièce, au jour fatal,
Éprouve un choc assez grave...
Et qu'est-c' qu' ça m' fait à moi ?
J'en ai d'autres dans ma cave.
Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi,
Quand je chante et quand je boi ?

Celui-ci du vin de Beaune
Vante le goût délicat ;
Celui-là veut du muscat ;

C'est l'aï qu'un autre prône...
Eh! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi,
Qu'il soit rouge, ou blanc, ou jaune?
Eh! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi,
Quand je chante et quand je boi?

En wisky qu'un jour Gros-Pierre,
Voulant narguer les passants,
Quitte, pour être dedans,
La place qu'il eut derrière...
Eh! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi?
Il la reprendra, j'espère.
Eh! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi,
Quand je chante et quand je boi?

Qu'un marin, dans l'espérance
D'un grand nom, d'un grand butin,
Entreprenne un beau matin
Le tour de ce globe immense...
Et qu'est-c' qu' ça m' fait à moi?
J'en ai deux en ma puissance.
Et qu'est-c' qu' ça m' fait à moi,
Quand je chante et quand je boi?

Qu'un journal, quand j'ose écrire
Un couplet contre l'ennui,
Le croyant fait contre lui,
Le lendemain me déchire...
Eh! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi,
Si ma chanson vous fait rire?
Eh! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi,
Quand je chante et quand je boi?

SUR LA MORT DE SCARRON.

La gaîté qu'à ses maux il opposa toujours
Ne peut se comparer qu'à celle qu'il inspire;
Et la Parque étonnée, en terminant ses jours,
A vu sa dernière heure et son dernier sourire.

LA TREILLE DE SINCÉRITÉ.

AIR nouveau.

Nous n'avons plus cette merveille,
Ce phénomène regretté,
La treille
De sincérité. } *bis.*

Cette treille miraculeuse,
Dont la vertu tient du roman,
Passa longtemps pour fabuleuse
Chez le Gascon et le Normand ; (*bis.*)
Mais des garants très-authentiques
Ont lu, dans un savant bouquin,
Que son raisin, des plus antiques,
Existait sous le roi Pepin ..
Nous n'avons, etc.

Un docteur qui faisait parade
De son infaillibilité,
Allant visiter un malade,
Vit le raisin, et fut tenté.
Puis, de son homme ouvrant la porte,
Et le trouvant sans pouls ni voix :
« C'est, dit-il (le diable m'emporte),
Le trentième depuis un mois. »
Nous n'avons, etc.

Un auteur, sous son frais ombrage,
Lisant un poëme fort beau,
A chaque feuille de l'ouvrage,
S'humectait d'un raisin nouveau.
« Çà, lui dit-on, un tel poëme
Vous a coûté six mois et plus?...
— Non, reprit-il à l'instant même...
Il m'a coûté cinquante écus. »
Nous n'avons, etc.

Sous la treille, un petit Pompée
Criait aux badauds étonnés :

« Dans ma vie, ah ! quels coups d'épée,
Quels coups de sabre j'ai donnés !
Quels coups de fusil ! quels coups... » Zeste,
Il mord la grappe là-dessus,
Et poursuit d'un air plus modeste :
« Quels coups de bâton j'ai reçus ! »
Nous n'avons, etc.

Au moment de donner la vie
A l'héritier de son époux,
Une jeune femme eut envie
De ce raisin si beau, si doux !...
Et le pauvre homme, ayant pour elle
Cueilli le fruit qu'elle happa :
« Que mon cousin, lui dit la belle,
Sera content d'être papa ! »
Nous n'avons, etc.

Un curé, que le saint bréviaire
Amusait moins que le bon vin,
S'avisa de monter en chaire
Plein du jus du fatal raisin.
« Frères, dit-il à l'auditoire,
Malgré tout ce que je vous dis,
Je sais aimer, chanter et boire,
Et je fais gras les vendredis... »
Nous n'avons, etc.

Mais, hélas ! par l'ordre du prince,
Ce raisin, justement vanté,
Un jour du fond de sa province,
Près du trône fut transplanté.
Pauvre treille, autrefois si belle,
Que venais-tu faire à la cour ?
L'air en fut si malsain pour elle,
Qu'elle y mourut le premier jour.
Nous n'avons plus cette merveille,
Ce phénomène regretté,
La treille
De sincérité.

LE CÉLIBATAIRE.

AIR : Tout le long de la rivière.

Jeunes gens, qui, sans raisonner,
N'aspirez qu'à vous enchaîner,
Suivez votre amoureuse envie ;
Mais, voulant jouir de la vie,
Moi, messieurs, j'ai toujours chanté :
« Pas de bonheur sans liberté. »
Ce que j'en dis n'est pas que je vous blâme ;
Car j'aime beaucoup que l'on prenne une femme,
Car j'aime que l'on prenne une femme.

Votre moitié sans doute aura
Grâces, vertus, *et cætera ;*
Mais si vous découvrez qu'une autre
En a plus encor que la vôtre,
Certain regret va vous saisir...
Garçon, je puis toujours choisir...
Ce que j'en dis, etc.

Vous jurerez d'aimer toujours
Ces traits charmants, ces doux contours...
Mais leur fraîcheur, leur grâce extrêmes,
Pourront bien n'être plus les mêmes
A leur soixantième printemps :
Ma maîtresse a toujours seize ans.
Ce que j'en dis, etc.

Vos dames seront des moutons ;
Cependant donnez-vous les tons
De ne rentrer qu'avec l'aurore,
Le tendre agneau qui vous adore
Boudera, grondera, crîra.
Moi, mon chien me caressera...
Ce que j'en dis, etc.

De vos feux, pour un court trajet,
Quittez le légitime objet...

Voilà qu'une fièvre jalouse
Vient, loin de votre chère épouse,
Tourmenter vos jours et vos nuits ;
Ma femme est partout où je suis.
Ce que j'en dis, etc.

Un jeune tendron vous séduit ;
Chez lui le désir vous conduit.
Mais s'il apprend que l'hyménée
Enchaîne votre destinée,
Son cœur pour vous devient glaçon ;
Et la fille est pour le garçon...
Ce que j'en dis, etc.

Conduisez-vous madame au bal,
N'en déplaise au nœud conjugal,
Il faut, de peur du ridicule,
Souffrir que votre effet circule...
Le bon ton vous en fait la loi.
Elle est à Pierre, à Paul, à moi...
Ce que j'en dis, etc.

Enfin, le premier feu passé
L'un de l'autre bientôt lassé,
Pour couronner gaîment l'affaire,
On finit, messieurs, par vous faire...
Mais je vous vois déjà trembler !
De quoi vais-je aussi me mêler ?
Ce que j'en dis, n'est pas que je vous blâme ;
Car j'aime beaucoup que l'on prenne une femme ;
Car j'aime que l'on prenne une femme.

LE FRANC VAURIEN.

HISTORIETTE.

Air : Pon, pon, pon, petit patapon.
ou Il était un p'tit moine.

Je vins jadis au monde
En carnaval,

Après un bal,
La face rubiconde,
Comme un verre de vin
Tout plein,
Comme un verre de vin. } *bis.*

« A boire ! à boire ! à boire ! »
Fut aussitôt
Mon premier mot ;
Et d'un vase d'ivoire
Avec transport je bus
Le jus,
Avec transport je bus.

Mais le lait, un peu fade,
Me pâlissant
Et me glaçant,
On rendit le malade,
Avec du Clos-Vougeot,
Rougeot,
Avec du Clos-Vougeot.

Je fus par ma famille
Choyé, fêté,
Flatté, gâté ;
Et Vert-Vert, sous la grille,
Jurait bien moins que moi,
Ma foi,
Jurait bien moins que moi.

Quand j'avais dans l'armoire
Volé biscuits,
Bonbons ou fruits,
Après cette victoire,
Qu'il était triomphant,
Fanfan !
Qu'il était triomphant !

Bien loin de me réduire,
Instituteurs,
Pédants, rhéteurs,
Perdirent à m'instruire

Leur latin et leur grec
Avec,
Leur latin et leur grec.

J'avais dix ans à peine,
Que de Babet,
Qui nous servait,
Ma main, déjà mondaine,
Fit sauter le mouchoir
Pour voir...
Fit sauter le mouchoir.

Sur la machine ronde,
Libre à quinze ans
Et sans parents,
Je fis le tour du monde,
Et toujours en chantant,
Sautant,
Et toujours en chantant.

Sans avoir dans ma caisse
Un sou comptant,
J'étais content;
Et je riais sans cesse
De mon besoin urgent,
D'argent,
De mon besoin d'argent.

Aux femmes sûr de plaire,
Tant j'avais bien
L'air d'un vaurien,
J'ai souvent su leur faire
Oublier leurs maris
Chéris,
Oublier leurs maris.

Une vieille duchesse
De moi s'éprit;
Elle me prit,
Appuyant sa tendresse
De trois cent mille francs,
Bien francs,
De trois cent mille francs.

Mais ayant plus l'usage
De dépenser
Que de penser,
La fortune volage
S'échappa de ma main
Grand train,
S'échappa de ma main.

La roulette maudite
Sembla d'abord
Changer mon sort,
Puis me renvoya vite
Comme j'étais venu,
Tout nu,
Comme j'étais venu.

Alors commis, corsaire,
Soldat, abbé,
Auteur tombé,
Je me mis à tout faire,
Et ne fis jamais rien
De bien,
Et ne fis jamais rien.

Malgré ma quarantaine,
Encor courant,
Sans cesse errant,
De ma vie incertaine
J'attends le dénoûment
Gaîment,
J'attends le dénoûment.

Mais toujours, quoiqu'on fronde,
Je chanterai,
Rirai, boirai,
Tout prêt à dire au monde,
Demain, s'il plaît à Dieu,
Adieu,
Demain, s'il plaît à Dieu.

VERSE ENCORE.

AIR nouveau.

Verse encor,
Encor, encor, encor,
Encor un rouge bord,
Dieu joufflu de la treille!
Verse encor.
Encor, encor, encor,
Par toi tout se réveille,
Et sans toi tout est mort.

Toi, qui déplorant
Les misères humaines,
Vas partout jurant
Et te désespérant,
Pourquoi fulminer?
Moi, pour guérir mes peines,
Au lieu de tonner,
J'aime mieux entonner :

Verse encor, etc.

Si, toujours heureux,
Alcide a tant su faire
D'exploits amoureux
Et d'exploits valeureux,
C'est que, chaque fois
Qu'il partait pour la guerre,
Sa tonnante voix
Disait d'un ton grivois :

Verse encor, etc.

Amant qui toujours
De soupirs et d'alarmes
Attristes le cours
De tes sottes amours,
Répands loin de moi
Tes longs torrents de larmes :

Nous avons, ma foi,
Bien assez d'eau sans toi...

Verse encor, etc.

A quoi bon ce gros,
Ce lourd dictionnaire,
Que mal à propos
Surchargent tant de mots ?
N'eût-il pas suffi
Au bonheur de la terre
D'en avoir un qui
Contînt ces seuls mots-ci :

Verse encor, etc

Je tiens pour certain
Que notre premier homme
Eût, d'un tour de main,
Sauvé le genre humain,
Si ce bon Adam,
Mettant, au lieu de pomme,
Un broc sous sa dent,
Eût dit en le vidant :

Verse encor, etc.

Pourquoi, Turcs damnés,
Par un décret céleste
Êtes-vous tous nés
A rôtir condamnés ?
C'est que, réduits tous
Au sorbet indigeste,
Aucun d'entre vous
Ne peut dire avec nous :

Verse encor, etc.

Du sort inhumain
Suivant l'arrêt sévère,
Puisque, hélas ! ta main,
Peut-être dès demain,
Ne versera plus
Dans mon sein ni mon verre,

Bienfaisant Bacchus,
Ton ivresse et ton jus,

Verse encor,
Encor, encor, encor,
Encor un rouge bord,
Dieu joufflu de la treille !
Verse encor
Encor, encor, encor !...
Par toi tout se réveille,
Et sans toi tout est mort.

CADET BUTEUX ÉPICURIEN,

OU L'ÉPICURÉISME DES PORCHERONS.

AIR : L'aut' jour à Fanchon, j'dis : Ma fille.

L'on m'a dit qu'au rocher d' Cancale,
L's Épicuriens mangiont, buviont
Et chantiont ;
Puisque j' somm' un tas d' bouff' la balle,
Dans ces Porch'rons
Si fameux en lurons,
Au *Pied d' Cochon* d'main j' les installe...
Oui, nom d'un chien !
J' veux t'être Épicurien.

Comme président d' l'assemblée,
Que d' vin j'allons m' couler, pour l' coup,
Par le cou !
Dix-huit brocs y pass'ront d'emblée ;
Et le lend'main,
Un reste d' verre en main,
On me r'lèv'ra dans mon allée...
Car, nom d'un chien !
J' veux t'être Épicurien.

Moi, qui ne r'fuse point l' service,
Drès qu'il s'agit de s'étouffer
A bouffer,

J' f'rons si ben que de chaqu' sarvice
J'aval'rons tout,
Jusqu'au dernier ragoût ;
L'eau chaude * après f'ra son office...
Car, nom d'un chien !
J' veux t'être Épicurien.

A fille qui m' paraîtra fraîche,
J' dirons galamment : Parl' donc, toi,
Veux-tu d' moi?
C'est oui z'ou non, faut qu'on s' dépêche ;
J' n'avons pas l' temps
De droguer trent'-six ans...
J'en aurons d'aut', si t'es trop r'vêche...
Car, nom d'un chien !
J' veux t'être Épicurien.

Quand, pour l' plaisir, j' quitt'rons l'ouvrage,
Si ma femm' s'avise d' bouder
Ou d' gronder,
Enn'mi d' la moue et du tapage,
A coups d' bâton
J' l'y rabattrons l' ton,
Pour lui prouver qu' dans mon ménage
J' veux, nom d un chien !
J' veux t'être Épicurien.

Gn'y a plus qu' la chanson qui m' tourmente ;
Car un poëte et Cadet Buteux
Ça fait deux...
Mais, pour deux sous, j'en aurai trente,
Si j' vas sur l' quai
D' Voltaire ou Malaquai...
Ça s'rait quat' sous, faut qu' j' me contente,
Vu qu' nom d'un chien !
J' veux t'être Épicurien.

Bref, gn'aura pas d' lurons que j' n' hante,
Point d' cabar'tiers qu' matin et soir
J' n'allions voir,

* Le thé.

Point d' bambocheuse qu' je n' fréquente,
D' nuits qu' je n' rompions
Réverbère ou lampions,
Point de complainte, enfin, qu' je n' chante ;
Car, nom d'un chien!
J' veux t'être Épicurien.

LE POUR ET LE CONTRE.

AIR : Ah! le bel oiseau, maman !

Mourons, mes amis, mourons !
Dans la vie
Tout ennuie ;
Mourons, mes amis, mourons
Le plus tôt que nous pourrons.

Venir au monde tout nu,
Rêver ou fortune ou gloire,
Partir comme on est venu,
Voilà toute notre histoire ..

Mourons, etc.

Cependant, bon appétit,
Bonne cave, bonne chère,
Bonne fortune et bon lit,
Ne se trouve que sur terre...

Vivons, mes amis, vivons !
Fuir la vie,
C'est folie ;
Vivons, mes amis, vivons
Deux cents ans si nous pouvons.

Mais la vie est un jardin
Où l'homme épris d'une rose,
N'y peut toucher que soudain
Un peu de sang ne l'arrose.

Mourons, etc.

Mais, hélas ! si nous mourons,
De vingt minois pleins de charmes
Les yeux que nous adorons
Vont s'éteindre dans les larmes...
Vivons, etc.

Mais si nous vivons, hélas !
Nous risquons de voir nos belles
Tôt ou tard en d'autres bras
Porter leurs flammes fidèles...
Mourons, etc.

Eh quoi ! mourir dans leurs fers !
Elles seraient trop contentes...
Et croyons-nous aux enfers
En trouver de plus constantes ?
Vivons, etc.

Là-bas pourtant nous verrions
Les Racines, les Molières,
Les Panards, les Crébillons,
Qu'ici nous ne voyons guères...
Mourons, etc.

Ce parti, fort bon d'ailleurs,
N'est pourtant pas des plus sages. .
Nous verrions ces grands auteurs,
Mais verrions-nous leurs ouvrages ?
Vivons, etc.

Mais un maudit charlatan,
Suivant la mode commune,
Peut, avant qu'il soit un an,
Nous tuer dix fois pour une...
Mourons, etc.

Mais au ténébreux manoir
Quand par miracle on échappe,
Il est si doux de revoir
L'épi, la rose et la grappe !
Vivons, etc.

Mais ces trésors de nos champs,
Jusques au plus faible arbuste,
Fleurissent pour les méchants
Aussi bien que pour le juste.

Mourons, etc.

Mais puisqu'à tous ces abus
Le ciel opposa sur terre
Le champagne et les vertus,
Les talents et le madère.

Vivons, etc.

Deux cents ans sont un peu longs :
A cet âge rien ne tente...
Mais sitôt que nous aurons
De cent vingt-cinq à cent trente...

Mourons, mes amis, mourons!
Dans la vie
Tout ennuie ;
Mourons, mes amis, mourons
Le plus tard que nous pourrons.

L'ÉPICURIEN ENTRE DEUX AGES.

Air : Tonton, tonton, tontaine, tonton.

C'en est donc fait! j'ai des folies
Passé la trop courte saison,
A moi (*bis*), carafe et raison!
Mais je veux aux femmes jolies
Boire au moins un dernier flacon ;
A moi, bouteille et chanson.

L'âge, m'arrachant aux grisettes,
M'unit à dame de grand ton ;
A moi (*bis*), carafe et raison ;
Mais j'étais prisonnier pour dettes,
L'hymen a payé ma rançon ;
A moi, bouteille et chanson!

Voilà que ma petite Estelle
Vient me répéter sa leçon,
A moi (*bis*), carafe et raison !
J'entends sa mère qui l'appelle,
Je vois entrer un bon garçon ;
A moi, bouteille et chanson !

Une place des plus flatteuses
Me vaut des ennuis à foison,
A moi (*bis*), carafe et raison !
Mais d'aimables solliciteuses
Le matin cernent ma maison ;
A moi, bouteille et chanson !

Hai ! hai ! hai ! la goutte ennemie
Vient m'ordonner l'eau pour boisson,
A moi (*bis*), carafe et raison !
La voilà, je crois, endormie...
Adieu, tisane, adieu, poison ;
A moi, bouteille et chanson !

L'heure à mon poste me rappelle,
Il faut regagner ma prison,
A moi (*bis*), carafe et raison !
Mais en route un ami fidèle
M'invite à monter chez Grignon,
A moi, bouteille et chanson !

Sur moi pourtant prompt à descendre,
L'hiver déjà me rend grison,
A moi (*bis*), carafe et raison !
Que dis-je ? ah ! plutôt pour défendre
Mes sens de son triste frisson,
A moi, bouteille et chanson !

Gilbert fut vieux dans sa jeunesse,
Pour avoir dit, nouveau Caton :
A moi (*bis*), carafe et raison !
Laujon fut jeune en sa vieillesse,
Pour avoir dit, nouveau Piron :
A moi, bouteille et chanson !

Tristes pédants que rien n'enivre,

Chantez d'un débile poumon :
A moi (*bis*), carafe et raison !
Moi, je chante, ne pouvant vivre
Sans un glouglou, sans un flonflon :
A moi, bouteille et chanson !

A quatre vingt-dix ans peut-être,
J'entonnerai cette oraison :
A moi (*bis*), carafe et raison !
Jusque-là, Bacchus, sois mon maître,
Et toi, Momus, mon échanson...
A moi, bouteille et chanson !

LE DINER D'ÉTIQUETTE.

AIR : Eh ! gai, gai, mon officier.

Eh ! gai, gai, gai, qu'ils sont joyeux
Les dîners d'étiquette !
Eh ! gai, gai, gai, pas de goguette
Où l'on s'amuse mieux.

Lundi, Mondor m'invite ;
Il faut l'habit de cour,
Et je dépense vite
Mon trimestre en un jour.

Eh ! gai, gai, gai, etc.

J'arrive juste à l'heure ;
Tout le monde est en noir :
M'imaginant qu'on pleure,
Je tire mon mouchoir.

Eh ! gai, gai, gai, etc.

Tous ont la langue morte,
Le maintien composé...
Personne, sous la porte,
N'est pourtant exposé.

Eh ! gai, gai, gai, etc.

Arrive un gros notaire.

Puis un maigre avocat,
Puis un court commissaire,
Puis un long magistrat.

Eh ! gai, gai, gai, etc.

L'un, dans une embrasure,
Pour me désennuyer,
Me lit la procédure
De Michel et Reynier.

Eh ! gai, gai, gai, etc.

L'autre prend la gazette,
Et, politique fin,
Me parle de la diète,
Lorsque je meurs de faim.

Eh ! gai, gai, gai, etc.

Enfin paraît l'Olive...
On ne sait s'il dira
Que le potage arrive,
Ou que le mort s'en va.

Eh ! gai, gai, gai, etc.

Ivresse délectable !
Tous, d'un air solennel,
S'avancent vers la table,
Comme on marche à l'autel.

Eh ! gai, gai, gai, etc.

A sa tristesse étrange,
On croirait quelquefois
Que chaque invité mange
Pour la dernière fois.

Eh ! gai, gai, gai, etc.

Au plat qu'on me présente
A peine j'ai goûté,
Que, trompant mon attente,
Il fuit escamoté.

Eh ! gai, gai, gai, etc.

Soudain l'hôte se lève,
Et qu'on ait soif ou faim,
Défense qu'on achève
Son biscuit ni son vin.

Eh ! gai, gai, gai, etc.

Le café pris, pour rire,
A quel jeu joûra-t-on ?
L'ivresse et le délire
Réclament un boston.

Eh ! gai, gai, gai, etc.

Mais bientôt je m'oublie...
Et vole transporté
De folie en folie
Jusques à l'écarté.

Eh ! gai, gai, gai, etc.

Pour prolonger l'orgie,
En joueur enchanté,
Le verre d'eau rougie
Entretient la gaîté.

Eh ! gai, gai, gai, etc.

Dévalisé d'emblée,
Je prends, en enrageant,
Congé de l'assemblée,
Congé de mon argent.

Eh ! gai, gai, gai, etc.

Surpris par une averse,
Sans un denier comptant,
Tandis que l'eau me perce,
Je chante en barbotant :

Eh ! gai, gai, gai, qu'ils sont joyeux
Les dîners d'étiquette !
Eh ! gai, gai, gai, pas de goguette
Où l'on s'amuse mieux.

A M. B***,

A QUI L'AUTEUR AVAIT ENVOYÉ SON PORTRAIT.

Dans le simple présent que je te fais ici,
Dût-il ne pas t'offrir les traits de son modèle,
Si tu reconnais un ami,
Je me dirai : Mon portrait est fidèle.

LA PHILOSOPHIE DU PAUVRE DIABLE.

AIR : En revenant au village.

Chacun me dit, à la ronde,
Que je suis mal loti
Et mal bâti ;
Mais il faut bien dans ce monde
Prendre enfin son parti.

Je suis pauvre, et n'attends même
Ni place, ni soutien ;
Mais, n'ayant rien,
Je suis sûr que lorsqu'on m'aime,
Ce n'est pas pour mon bien.

Chacun me dit, etc.

Je suis sot ; mais dans la vie,
Si c'était par l'esprit
Qu'on réussît,
Verrions-nous donc, je vous prie,
Tant de gens en crédit?

Chacun me dit, etc.

Je suis borgne ; mais le nombre
Des méchants entassés,
Des sots pressés,
Est tel que, même dans l'ombre,
Un œil en voit assez.

Chacun me dit, etc.

Je suis bossu ; mais Esope
Qui, dit-on, fut si laid,
Si contrefait,
Sous sa difforme enveloppe
Fit la barbe au mieux fait.

Chacun me dit, etc.

Je suis sourd ; mais sur la terre,
Tout, pour m'intimider,
Peut s'accorder ;
Créanciers, femme, tonnerre,
Je n'entends rien gronder.

Chacun me dit, etc.

Je suis boiteux des deux jambes ;
Mais combien on en voit
En maint endroit,
Qui, bien qu'ils soient très-ingambes,
N'en marchent pas plus droit !

Chacun me dit, etc.

Je suis manchot, mais qu'y faire ?
Me plaindre de mon sort
Serait un tort...
Un bras, pour remplir mon verre,
N'est-il pas assez fort ?

Chacun me dit, etc.

Si je suis court de stature,
Après ma mort, ma foi,
Le plus grand roi
Ne tiendra pas, je vous jure,
Plus de place que moi.

Chacun me dit, etc.

Ainsi, tous tant que vous êtes,
Gens, de la tête aux pieds,
Estropiés,
Borgnes, bossus, boiteux, bêtes,
Riez-en, et criez :

Chacun me dit, à la ronde,
Que je suis mal loti
Et mal bâti ;
Mais il faut bien dans ce monde
Prendre enfin son parti.

LA CHAISE ET LE FAUTEUIL,

COUPLETS CHANTÉS A UN BANQUET DONNÉ A L'AUTEUR PAR UNE SOCIÉTÉ D'ACADÉMICIENS, LE 2 JUILLET 1815.

AIR : Un matin que Gros-René.

Membres chers à l'Institut,
Ma soif qui s'apaise
N'ordonne plus que mon luth
Devant vous se taise,
Et je vais chanter l'accueil
Qu'aujourd'hui votre fauteuil
A fait à ma chaise.

Messieurs, croyez que s'il est
Un jour qui me plaise,
Ah ! c'est bien le deux juillet
De dix-huit cent treize,
Puisque vous me permettez
De m'asseoir à vos côtés
Sur une humble chaise.

Fils de Pline et Massillon
Et de Pascal (Blaise),
De Molière, Crébillon,
Et de Pergolèse,
Je suis tout gonflé d'orgueil
De voir à votre fauteuil
Se frotter ma chaise.

Pourquoi tant d'honneur à moi,
Qui, par parenthèse,

Près de vous ne suis ma foi,
Qu'un niais de Falaise ;
Et qui craignant d'approcher,
M'assieds sans oser toucher
Le bord de ma chaise ?

Je n'ai d'aucunes façons
Soutenu la thèse ;
Je n'ai fait que des chansons,
Dont mainte mauvaise ;
Je ne tiens pas de bureau,
Et ne connais pour barreau
Que ceux de ma chaise.

Et cependant vous m'offrez
Gigot à la braise,
Perdrix, filets, pois sucrés,
Pomme, poire, fraise ;
Et quand vous m'ouvrez vos bras,
En fauteuil n'est-ce donc pas
Transformer ma chaise ?

Mais, par malheur, tour à tour,
La chaire française
Voit l'un de vous partir pour
L'ardente fournaise ;
Car l'infernal souverain
Ne connaît, quand il a faim,
Ni fauteuil ni chaise.

Qu'a donc, Messieurs, le cercueil
Qui si fort vous plaise ?
Chaque jour un nouveau deuil
Sur notre âme pèse.
Sauvez ces pleurs à notre œil. .
Ou bien cédez le fauteuil
Au père La Chaise.

ON NE VIT QU'UNE FOIS.

AIR : Eh ! qu'est-c' qu'ça m' fait à moi ?

Loin de moi, censeur morose,
Toujours prêt à découvrir
Le regret près du plaisir,
L'épine près de la rose...
J'aime mieux cette voix
Qui me dit : « Quoiqu'on en glose,
Aime, ris, chante et bois ;
Tu ne vivras qu'une fois. »

La morale en vain nous crie :
« Vivez de privation,
Mourez de consomption,
Vous aurez une autre vie. »
Je ne cède et je ne crois
Qu'à ce cri de la folie :
« Aime, ris, chante et bois;
Tu ne vivras qu'une fois. »

Chaque hiver qui, de ses glaces,
Venant attrister nos yeux,
Ote à l'amant quelques feux,
A la beauté quelques grâces,
Dit à l'homme : « Prévois
L'ennui qui suivra mes traces. .
Aime, ris, chante et bois,
Tu ne vivras qu'une fois. »

Contemplez cette pendule
Dont l'aiguille, dans son cours,
Avançant toujours, toujours,
Jamais, jamais ne recule...
Son timbre est une voix
Qui vous dit : « Point de scrupule...
Aime, ris, chante et bois ;
Tu ne vivras qu'une fois. »

Ce vieillard sur sa béquille
Avec peine s'appuyant,
Et qui soupire en voyant
Passer une jeune fille...
D'un air encor grivois,
Semble dire à chaque drille :
« Aime, ris, chante et bois ;
Tu ne vivras qu'une fois. »

Voyez-vous cet Esculape,
Dont le docte et vain secours
Doit du banquet de vos jours
Bientôt enlever la nappe?
Il vous dit, comme aux rois :
« Avant que chez toi je frappe,
Aime, ris, chante et bois ;
Tu ne vivras qu'une fois. »

Quand les foudres de la guerre,
A la voix de ces fléaux
Follement nommés héros,
Ont ravagé notre sphère,
Que disent tant d'exploits
A ce qui reste sur terre?
« Aime, ris, chante et bois ;
Tu ne vivras qu'une fois. »

Quand, par une grâce insigne,
A l'homme un dieu bienfaiteur
Accorda des sens, un cœur,
Une compagne, une vigne,
Il lui dit bien, je crois :
« Mortel, voilà ta consigne...
Aime, ris, chante et bois;
Tu ne vivras qu'une fois. »

Froid pédant, sache donc rire;
Garçon, hâte-toi d'aimer;
Fillette, apprends à charmer ;
Toi, secondant mon délire,
O mon luth ! sous mes doigts,

Dis à tout ce qui respire :
« Aime, ris, chante et bois ;
Tu ne vivras qu'une fois. »

L'ORIGINAL SANS COPIE.

AIR : Bon ! bon ! mariez-vous !

Feu, feu
Monsieur Mathieu
Était un singulier homme ;
Feu, feu
Monsieur Mathieu
Était comme
On en voit peu.

Quoique maître d'un grand bien,
Et de famille fort bonne,
Il faisait souvent l'aumône,
Et ne devait jamais rien.

Feu, feu, etc.

D'un habit de camelot
Il avait pris la coutume,
Prétendant que le costume
Ne prouve pas ce qu'on vaut.

Feu, feu, etc.

Au joug de l'hymen soumis,
On l'a vu, du fond de l'âme,
Toujours préférer sa femme
A celles de ses amis.

Feu, feu, etc.

Enchanté de voir grandir
Ses trois garçons et sa fille,
Il promenait sa famille
Sans bâiller et sans rougir.

Feu, feu, etc.

Il bravait avec mépris
Nos usages et nos modes,
Et c'était aux plus commodes
Que mon sot donnait le prix.

Feu, feu, etc.

On le vit, lorsque des ans
Le poids vint courber sa tête,
A la *titus* la mieux faite
Préférer ses cheveux blancs.

Feu, feu, etc.

Il s'avisa de rimer
Des morceaux dignes d'envie,
Et notre auteur, de sa vie,
N'osa se faire imprimer.

Feu, feu, etc.

A la faveur comme au rang
Il croyait que le mérite
Devait conduire plus vite
Que l'apostille d'un grand.

Feu, feu, etc.

Un jour on lui proposa
Un emploi considérable,
Et s'en jugeant incapable,
Sans regret il refusa.

Feu, feu, etc.

Jamais ce fou, s'il en fut,
Ne voulut faire antichambre,
Pour obtenir d'être membre
Du beau corps de l'Institut.

Feu, feu, etc.

Aux honneurs il fut admis
Par je ne sais quel miracle ;
Et jamais, sur le pinacle,
Il n'oublia ses amis.

Feu, feu, etc.

Eh bien ! on le chérissait ;
Et malgré ses faux systèmes,
Il fut pleuré par ceux mêmes
Que sa mort enrichissait.

Feu, feu
Monsieur Mathieu
Était un singulier homme ;
Feu, feu
Monsieur Mathieu
Était comme
On en voit peu.

LE PREMIER ET LE DERNIER AGE.

AIR de la ronde du Camp de Grandpré.

Si notre premier père
Coula des jours heureux,
C'est que sur cette terre
Il sut borner ses vœux.
Or, la seule manière
De jouir ici-bas,
C'est de ne jamais faire (*bis.*)
Ce qu'Adam n'y fit pas. (*bis.*)

Soumis à l'étiquette,
Nous voyons chaque jour
L'homme armé d'une brette,
Aux grands faire sa cour.
Ces visites d'usage
Ne donnent qu'embarras...
Plus libre et bien plus sage,
Adam n'en faisait pas.

Dans l'ennui qui l'accable,
Le riche tour à tour
Réunit à sa table
Vingt convives par jour ;
Et souvent sa ruine

Suit de près ces repas :
Modeste en sa cuisine,
Adam n'invitait pas.

D'une plainte importune
Fatiguant le destin,
Pour fixer la fortune
Et tripler son butin,
L'extravagant expose
Tout son bien sur un as...
Content de peu de chose,
Adam ne jouait pas.

Esclave de nos modes,
L'homme porte toujours
Des habits incommodes,
Ou des souliers trop courts.
Son pantalon le gêne,
Il ne peut faire un pas...
Exempt de cette peine,
Adam n'en portait pas.

En se réveillant, l'homme
Ne serait pas content,
S'il ne savait pas comme
Le Grand-Turc est portant...
Des journaux, à la ronde,
Il parcourt le fatras :
Se mêlant peu du monde,
Adam n'en lisait pas.

L'homme, qui toujours n'aime
Que ce qui vient de loin,
Dans sa manie extrême
Éprouve le besoin,
Le désir invincible
Des cafés, des tabacs...
Et si j'en crois la Bible,
Adam n'en prenait pas.

L'homme, à sa renommée
Immolant son repos,

Pour un peu de fumée
Se consume en travaux ;
L'Institut, qu'il assiége,
Déjà lui tend les bras...
Dormant fort bien sans siége,
Adam n'en était pas.

Mais j'entends la cabale
Me dire avec raison :
« Au rocher de Cancale
Tu fis mainte chanson ;
Il est temps de te taire...
Car, mon cher, tu sauras
Qu'Adam ne chantait guère,
Qu'Adam ne rimait pas. »

COUPLETS

POUR L'ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE M. BOURDOIS, DOCTEUR EN MÉDECINE.

AIR du verre.

Chantons, célébrons tous en chœur
Le jour qui donna la naissance
A l'ami dont l'art bienfaiteur
De l'homme assure l'existence.
Pour Bourdois, dans ces doux instants,
Quels vœux doivent être les nôtres ?
Ah ! c'est qu'il vive aussi longtemps
Qu'il sait faire vivre les autres.

Par un effet miraculeux,
Les clients que Bourdois visite,
Presque morts quand il vient chez eux,
Sont bons vivants quand il les quitte.
C'est que ce riant médecin,
Né dans la saison de la treille,
Sert ses pilules en raisin,
Et ses tisanes en bouteille.

Et comment craindre pour son sort,

Avec un joyeux Esculape
Qui semble défier la mort
Que jamais elle vous attrape?
Offrant, d'un air toujours content,
Vin blanc ou médecine noire,
Qu'on soit malade ou bien portant,
Son premier mot, c'est : *Il faut boire.*

Amis, si Bourdois seul devait
Fournir aux Parques leur pâture,
Le cher trio bientôt aurait
Les dents fort longues, je vous jure.
Ah ! puissé-je comme aujourd'hui
Passer tous les jours de ma vie,
Puisqu'on ne peut mourir chez lui
Ni de faim ni de maladie!

MA TACTIQUE.

AIR : J'ai vu la meunière.

Amis, pour embellir le cours
De ma vie entière,
Savez-vous quelle fut toujours
Ma seule manière ?
D'abord, tacticien savant,
J'ai soin de dire, en me levant :
« Chagrins, en arrière !
Plaisirs, en avant ! »

Après un ample déjeuné,
Affaire première...
Après un succulent dîné,
Suite nécessaire...
Certain minois me captivant,
Le soir, je chante, en m'esquivant :
« Comus, en arrière !
Amour, en avant! »

Toutes les fois que d'un tendron
Je suis la bannière,

Je chante, gardant d'un luron
L'humeur cavalière :
« Fi ! d'un amant toujours rêvant,
Toujours de larmes s'abreuvant !...
Romance, en arrière !
Chanson, en avant ! »

Lorsque ma fauvette, en son vol
Un peu journalière,
Après avoir pour moi fui Paul,
Me quitte pour Pierre,
Tout aussi gai qu'auparavant,
Je dis, cédant au gré du vent :
« Regrets, en arrière !
Désirs, en avant ! »

Qu'un homme, dont je fus trahi,
Soit dans la misère,
Mon cœur, qui n'a jamais haï,
Prévient sa prière ;
Et du superflu me privant,
Il me voit bien vite arrivant,
La plainte en arrière,
La bourse en avant.

Accablé de fièvre et d'ennuis,
Quand, sur la litière,
Au jour, à peine, hélas ! je puis
Ouvrir ma paupière.
« Bacchus, dis-je d'un ton fervent,
Protégera son desservant...
Frayeur, en arrière !
Espoir, en avant ! »

J'use alors d'un remède sain,
Et que, d'ordinaire,
N'ordonne ni le médecin,
Ni l'apothicaire...
C'est de m'écrier en buvant
A verre plein et très-souvent :
« Tisane, en arrière !
Bourgogne, en avant ! »

A force de recommencer,
Quand ma chambrière,
De ce julep vient me verser
La goutte dernière,
Loin de pleurer mon ci-devant,
Gaîment je chante en l'achevant :
« Bourgogne, en arrière !
Champagne, en avant ! »

Si jusqu'ici du noir trio
La main meurtrière,
N'a pas mis, d'un coup de ciseau,
Fin à ma carrière,
C'est que jusqu'ici le bravant,
J'ai toujours dit en bon vivant :
« Parques, en arrière !
Momus, en avant ! »

LA PETITE FEMME BIENHEUREUSE

OU LES PLAISIRS D'UN BON MÉNAGE.

AIR : Encore un cart'ron, Claudine.

Mais qu'as-tu donc, Marie,
Qui tout bas t' fait souffrir ?
Ta bouch' n'est plus fleurie,
J' vois tes appas maigrir...
Tu n'as pas d' plaisir,
Marie,
Tu n'as pas d' plaisir.

Morgué, ça m' contrarie
D' te voir comm' ça languir ;
Mais si l'on nous marie
Suivant notre désir...
Ah ! qu' t' auras d' plaisir, etc.

D'un' belle robe en soierie,
C' jour-là, j' veux te r'vêtir ;
Mais d' peur qu'elle n' soit flétrie,

N' faut sauter ni courir...
Ah ! qu' t' auras d' plaisir, etc.

Moi, n' boirait-on qu' du brie,
J' saurais si bien m' remplir,
Qu'on m' ramèn'ra, j' parie,
Ivre à n' pas m' soutenir...
Ah ! qu' t' auras d' plaisir, etc.

D' peur qu' ta mine jolie
Ne r'vienne à dépérir,
Je f'rons deux lits, ma mie,
Pour qu' tu r'pos' à loisir...
Ah ! qu' t' auras d' plaisir, etc.

A la moind' maladie
Qui viendra te saisir,
Méd'cine et chirurgie
Près d' toi vont accourir...
Ah ! qu' t' auras d' plaisir, etc.

Aux danses d' la prairie
Si j' vons nous divertir,
Queuqu' beau garçon qui t' prie,
C' n'est qu' moi qu' faudra choisir...
Ah ! qu' t' auras d' plaisir, etc.

Si j'ons d's enfants, ma mie,
Il t' faudra les nourrir ;
L' matin fair' leur bouillie,
Et l' soir les endormir...
Ah ! qu' t' auras d' plaisir, etc.

A ta fille chérie
T' apprendras à blanchir,
A fair' la ravaud'rie,
A r'passer, à pétrir...
Ah ! qu' t' auras d' plaisir, etc.

J' verrons, s'lon notre envie,
Not' famille grandir,
Tandis que d' compagnie,

Je nous verrons vieillir...
Ah ! qu' t' auras d' plaisir, etc.

Bref, s'il t' faut de c'te vie
Avant moi déguerpir,
J' n'épargn'rai rien, ma mie,
Pour t' fair' ben ensev'lir...
Ah ! qu' t' auras d' plaisir,
Marie,
Ah ! qu' t' auras d' plaisir !

LES BONS AMIS DE PARIS.

AIR : Il était un p'tit homme,

Ma fortune était mince,
Mais j'avais un parent
Dont le rang
Annonçait que du prince
Il était bien connu,
Bien venu...
Chacun me flatta,
Chacun me fêta,
Chacun me visita...
Qu'ils sont polis,
Qu'ils sont jolis,
Nos bons amis
D' Paris.

Mais (affreuse disgrâce !)
Par un coup du destin,
Un matin
De mon parent en place
La faveur disparut ;
Il mourut !
Chacun défila,
Chacun détala,
Chacun me planta là.
Qu'ils sont polis, etc.

L'acte testamentaire

Qu'avait fait mon parent,
En mourant,
Me nommant légataire
D'un large coffre-fort
Rempli d'or,
On me reflatta,
On me refêta,
On me revisita...
Qu'ils sont polis, etc.

Lancé dans les affaires
Par l'appât d'un butin
Incertain,
Des calculs téméraires
Ayant réduit à rien
Tout mon bien,
On redéfila,
On redétala,
On me replanta là...
Qu'ils sont polis, etc.

Par pure bonté d'âme,
La charmante Élisa
M'épousa.
Des charmes de ma femme
Le bruit se répandit,
S'étendit...
On me reflatta,
On me refêta,
On me revisita...
Qu'ils sont polis, etc.

L'un d'entre eux, qui sans cesse
D'amitiés me comblait,
M'accablait,
Un jour de ma princesse
M'enleva les appas,
Les ducats :
On redéfila,
On redétala,
On me replanta là ..
Qu'ils sont polis, etc.

De mon argenterie
Je fis ressource, et crac
Dans un sac,
Vite à la loterie
Le magot fut donné :
Je gagnai...
On me reflatta,
On me refêta,
On me revisita...
Qu'ils sont polis, etc.

Une fièvre soudaine
M'ayant glacé de son
Noir frisson,
Chez moi l'on vit à peine
Succéder le docteur
Au traiteur,
Qu'on redéfila,
On redétala,
On me replanta là...
Qu'ils sont polis, etc

Malgré soins et prières,
La fièvre prévalut ;
Il fallut
Mettre ordre à mes affaires...
Au bruit du testament,
Poliment,
On me reflatta,
On me refêta,
On me revisita...
Qu'ils sont polis, etc.

Mais comme sur leur compte
J'ouvrais enfin les yeux
Un peu mieux,
Aucun d'eux, à sa honte,
N'étant même héritier
D'un denier,
On redéfila,
On redétala,

On me replanta là...
Qu'ils sont polis, etc.

Voyant, chez mes ancêtres,
Mon voyage remis,
J'ai promis
Qu'après ma mort les prêtres,
Devant le trépassé
Délaissé,
Pour tout *oremus*,
Pour tout *in manus*,
Chanteraient en *chorus* :
Qu'ils sont polis,
Qu'ils sont jolis,
Nos bons amis
D' Paris !

LE PRISONNIER POUR DETTES.

Air : J'arrive à pied de province.

Nargue des plaisirs que l'homme
Goûte en liberté...
Moi, d'un monde qui m'assomme
Je vis écarté ;
Et, ma foi, de ma manie
Rira qui voudra...
Vive *Sainte-Pélagie !*...
Je ne sors pas d' là. (*bis.*)

Combien d'amis dans le monde
Vont vous visiter
(Lorsque chez vous l'or abonde)
Pour vous emprunter !
Chez nous jamais cette envie
Ne les amena...
Vive *Sainte-Pélagie !*...
Je ne sors pas d' là.

Ici, quelque temps qu'il fasse,
Été, comme hiver,

Du soleil et de la glace
On est à couvert.
Point de triste comédie,
Jamais d'opéra..
Vive *Sainte-Pélagie!...*
Je ne sors pas d' là.

Voltiger à gauche, à droite,
Ne me convient pas...
Plus la prison est étroite,
Plus elle a d'appas;
Sitôt qu'elle est élargie,
Le plaisir s'en va...
Vive *Sainte-Pélagie!...*
Je ne sors pas d' là.

LE BAILLEUR ÉTERNEL.

(*Le refrain de chaque couplet doit se chanter en étendant les bras et en bâillant.*)

AIR de *la Chercheuse d'Esprit.*

Ah! ah! ah! ah! ah! comment faire,
Hélas!
Pour s'amuser sur cette terre?
Ah! ah! ah! ah! ah! comment faire,
Hélas!
Pour ne point bâiller ici-bas?

Des mortels quel est le rôle?
Travailler, manger, courir,
Intriguer, vieillir, mourir:
Cela n'est-il pas bien drôle?

Ah! ah! ah! etc.

Du soleil l'éclat ne touche
Ni mon âme ni mes sens;
Voilà déjà si longtemps
Qu'il se lève et qu'il se couche!...

Ah! ah! ah! etc.

Dans leur course monotone
On voit, depuis cinq mille ans,
L'été suivre le printemps,
Et l'hiver suivre l'automne.

Ah ! ah ! ah ! etc.

De ma montre qui m'abuse
L'aiguille, en son long circuit,
Me dit comment le temps fuit,
Jamais comment on l'amuse.

Ah ! ah ! ah ! etc.

J'ai couru tout l'hémisphère
Pour voir où l'on s'amusait,
Et partout on ne faisait
Que ce que j'avais vu faire.

Ah ! ah ! ah ! etc.

Dans mon ennui détestable,
Voulant tâter des grandeurs,
J'ai dîné chez des seigneurs,
Et j'ai dit, sortant de table :

Ah ! ah ! ah ! etc.

Voulant voir si, lorsqu'on aime,
La vie offre plus d'appas,
J'ai fait l'amour ; mais, hélas !
On le fait partout de même.

Ah ! ah ! ah ! etc.

Voyant qu'à la fleur de l'âge
De tout j'étais fatigué,
Dans l'espoir d'être plus gai,
Je me suis mis en ménage...

Ah ! ah ! ah ! etc.

Dans le faubourg que j'habite,
Séduit par l'occasion,
L'Institut et l'Odéon
Chaque jour ont ma visite...

Ah ! ah ! ah ! etc.

J'avais cru, vaille que vaille,
M'égayer par ces couplets ;
En les faisant, je bâillais ;
En vous les chantant, je bâille.
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! comment faire,
Hélas !
Pour s'amuser sur cette terre ?
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! comment faire,
Hélas !
Pour ne point bâiller ici-bas ?

LE RÉFORMÉ CONTENT DE L'ÊTRE.

AIR : J'ons un curé patriote.

Béni soit le prince auguste
Qui nous est enfin rendu !
Béni soit le règne juste
Par lequel j'ai tout perdu !
Prisonnier comme un perclus,
Je ne m'appartenais plus...
Tout va bien, (*bis.*)
Grâce au ciel, je n'ai plus rien,
Je n'ai plus rien, je n'ai plus rien.

Par un caprice incroyable
Dont j'enrageais chaque jour,
Le sort, ou plutôt le diable,
M'avait fait homme de cour.
Comme je m'y régalais !
Ah ! que d'ennui j'avalais !
Tout va bien, etc.

A Pâques (non par ma faute)
Je fus baron breveté,
Ministre à la Pentecôte
Et prince à la Trinité ;
A la Saint-Martin, ma foi,
J'aurais peut-être été roi...
Tout va bien, etc.

Tous mes amis de collége
Qui n'étaient point parvenus,
Par un bon ton sacrilége,
Me devaient être inconnus.
Maintenant, mes vieux amis,
Chez moi vous serez admis...
Tout va bien, etc.

O ma voiture coupée,
Combien vous m'assoupissiez!
O mon innocente épée,
Combien vous m'embarrassiez!
Plumets, manteau de velours,
Bon Dieu! que vous étiez lourds!
Tout va bien, etc.

Plus de grands, plus de contrainte,
Plus d'honneurs, plus d'embarras;
Je puis remuer sans crainte
Et mes jambes et mes bras;
Je puis dîner chez Lison,
Je puis souper chez Suzon...
Tout va bien, etc.

Réduit à mon nécessaire,
Ah! quel heureux avenir!
Sans médecin ni notaire,
Je me verrai donc finir!
Et lorsqu'on m'enterrera,
Aucun parent ne rira...
Tout va bien, etc.

Francs amis de la goguette,
Je redeviens votre égal;
Ma chambre est une guinguette,
Où je tiens festin et bal...
Qu'avec vous le peu que j'ai
Désormais soit partagé...
Tout va bien,
Grâce au ciel, je n'ai plus rien,
Je n'ai plus rien, je n'ai plus rien.

COUPLETS

POUR LA FÊTE DE MADAME ADÈLE B*****,

LE 16 DÉCEMBRE

AIR de *Julie*, ou le Pot de fleurs.

De l'hiver où sont donc les glaces?
L'aquilon a-t-il déjà fui?
En vain j'en cherche ici les traces;
Un jour plus doux enfin a lui,
Et des cieux la bonté fidèle,
Hâtant pour nous le vol du temps,
Nous rend les roses du printemps
Dans l'âge et les grâces d'Adèle.

Cependant le printemps n'inspire
Qu'une douce et tendre chaleur...
De l'air brûlant que je respire
D'où peut donc naître ici l'ardeur?
Ah! la cause en est naturelle :
C'est qu'aujourd'hui la volupté
Nous rend tous les feux de l'été
Dans ceux dont nous enflamme Adèle.

Mais je crois voir... (surprise extrême!)
Enivré d'un nectar divin,
Sur sa tonne, Bacchus lui-même
De la grappe exprimer le vin.
Ce dieu que le plaisir appelle,
De l'automne, en ses gais transports,
Nous rend les liquides trésors,
Pour qu'ils soient bus au nom d'Adèle.

Ainsi sa fête fortunée,
Exauçant trois fois nos désirs,
Des trois plus beaux temps de l'année
Nous rappelle les doux plaisirs.
Automne, été, printemps, en elle

Pour nous renaissent aujourd'hui,
Et l'hiver n'est que pour celui
Qui ne connaît pas notre Adèle.

LA BOUCHE ET LE NEZ,

DIALOGUE NOCTURNE.

AIR : Mon père était pot.

Jugez si je fus étonné,
Lorsque, la nuit dernière,
Je sentis ma bouche et mon né
S'agiter en colère.
« Qui donc, en sursaut,
Me dis-je aussitôt,
Si matin me réveille ? »
Le nez se moucha,
La bouche cracha,
Et je prêtai l'oreille.

LA BOUCHE, *bâillant.*

AIR : Je suis né natif de Ferrare.

Maudit nez ! le diable t'emporte !
Ronfla-t-on jamais de la sorte ?

LE NEZ.

Morbleu ! quel démon m'installa
Près de cette bavarde-là ?

LA BOUCHE.

Et c'est au milieu du visage
Qu'on loge un si sot personnage !...

LE NEZ.

Tout sot que je suis, je me croi
Encor moins mâchoire que toi.

LA BOUCHE, *piquée.*

AIR de la fanfare de Saint-Cloud.

Que m'importe ta colère
Et tes sarcasmes mordants ?

LE NEZ.

Est-ce pour me faire taire
Que tu me montres les dents?

LA BOUCHE.

Va, je ris de tes sottises;
Entends-tu, vilain camus?

LE NEZ.

Quelque chose que tu dises,
J'aurai toujours le dessus.

LA BOUCHE.

AIR : Réveillez-vous, belle endormie.

Nécessaire autant qu'agréable,
Je sers l'enfant et le barbon;
Et de toi, qui fais le capable,
On ne peut rien tirer de bon.

LE NEZ.

AIR : La bonne aventure.

De quelque titre plâtré
Que tu t'autorises,
Jamais je ne souffrirai
Que tu me maîtrises.
Si tu le veux, fâche-toi...
Je n'ai jamais craint, ma foi,
D'en venir aux prises,
Moi...
D'en venir aux prises.

LA BOUCHE.

AIR : Si Dorilas.

Je suis utile à mille choses!

LE NEZ.

De ses dons le ciel m'a comblé:
C'est pour moi qu'on plante les roses.

LA BOUCHE.

C'est pour moi qu'on sème le blé. (*bis.*)

LE NEZ.

Par moi l'on respire sur terre.

LA BOUCHE.

C'est moi qui préside aux repas.

LE NEZ.

L'homme sans moi ne vivrait guère. (*bis*)

LA BOUCHE.

L'homme sans moi ne vivrait pas. (*bis.*)

LE NEZ.

AIR de *l'Avare et son ami.*

Dans une maison lorsqu'on entre
A l'instant même du dîné,
Ne dit-on pas, frappant son ventre :
« Ma foi ! je sens que j'ai bon né? »

LA BOUCHE.

De tous les mets auxquels on touche,
Celui qu'on croit du meilleur goût,
N'est-il pas celui que partout
On garde pour la bonne bouche ? (*bis.*)

LE NEZ.

AIR : Jeune fille et jeune garçon.

Tu conviens pourtant que jamais
Tu ne cessas d'être gourmande. (*bis.*)

LA BOUCHE.

C'est bien toi que tout affriande,
Jusqu'à la seule odeur des mets.

LE NEZ.

Oui, leur parfum me touche ;
J'en dois faire l'aveu...
En tout temps, en tout lieu,
Je fus toujours un peu
Sur la bouche. (*bis.*)

LA BOUCHE.

AIR : A moins que dans ce monastère. (Vaudeville des *Visitandines.*)

Quand, pour les louanges des belles,
Je me plais à m'exténuer,
Toi, tu restes muet près d'elles,
Si ce n'est pour éternuer. (*bis.*)

LE NEZ.

Il faut pourtant qu'on me chérisse,
Car, malgré ce bruit importun,
A mes éternûments chacun
Répond toujours : *Dieu vous bénisse !* (*bis.*)

LA BOUCHE.

AIR des Fleurettes.

D'une bouche amoureuse
Quand j'effleure les bords,
Combien je suis heureuse !

LE NEZ.

J'ai part à tes transports.
De son haleine embaumée
Par moi le charme est senti.

LA BOUCHE.

Oui, mais tu n'as du rôti
Que la fumée.

AIR du Curé de Pompone.

Lorsqu'à la suite du baiser
Un doux feu vous consume,
Ce feu que tout semble attiser,
C'est bien moi qui l'allume.

LE NEZ.

Mais on a vu, d'une autre part,
A la Porte-Ottomane,
Un cœur, de part en part,
Percé par
Le nez de Roxelane.

LA BOUCHE, *écumant de rage.*

AIR : Dans la vigne à Claudine.

As-tu juré de mettre
Ma patience à bout ?
C'est trop me compromettre
Avec ce marabout.

LE NEZ.

En vain tu voudrais feindre,
J'ai su te battre...

LA BOUCHE.

Moi ?
Que puis-je avoir à craindre
D'un morveux comme toi ? (*Trois fois.*)

LE NEZ, *rouge de colère.*

AIR : Tenez, moi, je suis un bon homme.

Qui ? moi ? morveux ! Dans ma colère,
Je vais te prouver, sans pitié,
Que le nez est un adversaire
Qui ne se mouche pas du pié.

(*Après une réflexion.*)

Je me salis si je te touche...
Il vaut bien mieux nous séparer...
Et d'ailleurs, le nez et la bouche
Sont-ils faits pour se mesurer?

LA BOUCHE.

AIR : Bon voyage, cher Dumollet.

Bon voyage,
Mon cher voisin ;
Nous en ferons tous deux meilleur ménage.
Bon voyage,
Mon cher voisin ;
Loin l'un de l'autre on est toujours cousin.

LE NEZ, *se détachant, et lui tournant les talons.*

Tu vas savoir si du nez l'on se passe.

LA BOUCHE.

Dans quel quartier vas-tu donc demeurer?

LE NEZ.

Je ne tiens pas une si grande place,
Que je ne trouve enfin où me fourrer.

LA BOUCHE.

Bon voyage,
Mon cher voisin;
Nous en ferons tous deux meilleur ménage.
Bon voyage,
Mon cher voisin;
Loin l'un de l'autre on est toujours cousin.

(*Le nez sort par une vitre cassée.*)

LA BOUCHE, *se regardant.*

AIR : Ah! maman! que je l'échappai belle!

Oh! grands dieux! sans nez, que je suis laide!
J'ai tort, j'en conviens;
Cher nez, reviens
Vite à mon aide...
Oh! grands dieux! sans nez, que je suis laide!
Je sens qu'en effet
La nature avait tout bien fait.

LE NEZ, *dehors, cherchant à se poser quelque part.*

Mais où donc faut-il que je me place?
Mon œil étonné
Rencontre un né
Sur chaque face...
Mais où faut-il donc que je me place?
Où donc me jucher?
Où me nicher? où me percher?

LA BOUCHE, *au désespoir.*

Oh! grands dieux! sans nez, que je suis laide!
J'ai tort, j'en conviens;
Cher nez, reviens
Vite à mon aide...

Oh ! grands dieux ! sans nez, que je suis laide !
Je sens qu'en effet
La nature avait tout bien fait.

LE NEZ, *un peu honteux, revenant prendre sa première place.*

AIR : Qu'il pleuv', qu'il vent', qu'il tonne.

J' voulais faire un coup d' tête...
Mais, tout' réflexion faite,
Je reste où le destin m'a mis ;
Peut-être ailleurs serais-je pis.

MOI.

AIR : Aussitôt que la lumière.

A ces mots, ils s'embrassèrent ;
Et se tenant par la main,
Tous les deux ils se jurèrent
Alliance, accord sans fin.
« C'est ainsi que sur la terre,
(Me dis-je alors en secret)
La discorde sait se taire
A la voix de l'intérêt. »

L'HOMME CONTENT DE TOUT,

OU L'OPTIMISTE.

AIR : Et voilà comme l'homme.

Mortels qui maudissez le sort,
Que vous ayez raison ou tort,
Venez me voir dans ma chambrette,
Du vrai bonheur j'ai la recette ;
Et vous direz en me quittant :
Oui, voilà comme
L'homme
Est toujours content.

Dans un bien modeste séjour,
Vivant, hélas ! au jour le jour,
Je n'ai de bien que l'espérance ;

Mais pour m'en consoler, je pense
A ceux qui n'en ont pas autant...
Et voilà comme, etc.

J'entends les gens se désoler
En voyant le temps s'envoler ;
Et moi, tous les ans je répète :
« Un an de plus est sur ma tête,
Mais mon vin a vieilli d'autant... »
Et voilà comme, etc.

Pour ma fortune ai-je conçu
Un plan qui se trouve déçu,
Je pense qu'une banqueroute,
Du peu que j'ai m'aurait sans doute
Bientôt enlevé le restant...
Et voilà comme, etc.

La foudre a-t-elle ravagé
Les blés et les vignes que j'ai,
Je me dis : « Si sa rage extrême
M'eût, par malheur, frappé moi-même,
Je serais bien plus mal portant... »
Et voilà comme, etc.

Roch a soixante mille écus;
Mais il a soixante ans de plus ;
Moi, je suis fier, dans ma détresse,
De pouvoir, près d'une maîtresse,
Bien mieux que lui payer comptant...
Et voilà comme, etc.

Suis-je trahi dans mon amour,
Bien loin de détester le jour,
De mes serments me voyant quitte,
Je cours, du tendron qui me quitte,
A la bouteille qui m'attend...
Et voilà comme, etc.

Le beau temps enchante mes yeux...
Pleut-il, la vigne en viendra mieux ;
S'il gèle, à table je dévore ;

Dégèle-t-il, « Bon ! dis-je encore,
Bon ! l'hiver n'a plus qu'un instant... »
Et voilà comme, etc.

Un rhumatisme me survient,
Et dans mon lit il me retient :
« Fort bien, me dis-je, plus d'affaire !
Plus de sotte visite à faire !...
Je puis respirer un instant... »
Et voilà comme, etc.

S'il me fallait mourir demain,
Je m'écrirais, le verre en main :
« Vive le trépas ! car peut-être
M'épargne-t-il le malheur d'être
Goutteux, hypocondre, impotent... »
Et voilà comme
L'homme
Est toujours content.

CADET BUTEUX AU BOULEVARD DU TEMPLE.

AIR : Faut d' la vertu, pas trop n'en faut.

La seul' prom'nade qu'a du prix,
La seule dont je suis épris,
La seule où j' m'en donne, où je ris,
C'est l' boul'vard du Temple, à Paris.

Ce boul'vard est vraiment l'unique
Pour piquer la curiosité...
On y voit l'Ambigu-Comique
Qu'est à côté de la Gaîté.

La seul' prom'nade, etc.

Y a l' spectacle de mam'sell' Rose,
Qui, sans jamais s' donner d'efforts,
Moyennant queuq's sous (c' qu'est peu d' chose)
Fait tout c' que l'on veut de son corps.

La seul' prom'nade, etc.

On y voit sur un p'tit théâtre
Un' fill' qui du pied brode, écrit...
Plus loin la passion d' Cléopâtre
A côté d' celle d' Jésus-Christ.

La seul' prom'nade, etc.

L' café d'Apollon nous r'présente
Des pièc' où, pour doubler l'effet,
C' n'est *qu'à deux* qu'on parle et qu'on chante :
Ah jarni ! queu *trio* ça fait !

La seul' prom'nade, etc.

L' café d' Apollon est tout contre
Une espèce de p'tit salon,
Où l'univers, que l'on y montre,
A trois pieds d' large et deux pieds d' long.

La seul' prom'nade, etc.

A droite, j' voyons l's Irzabelles
Avec leurs Gilles s' qu'reller ;
A gauch', pour les yeux de leurs belles,
J' voyons les Paillasses brûler.

La seul' prom'nade, etc.

L' café Turc est l' jardin des Grâces...
Aussi vient-on, après les r'pas,
Y prend' café, liqueurs ou glaces,
Ou punch, ou... qu'este' qu'on n'y prend pas ?

La seul' prom'nade, etc.

Du Marais les mamans tout' fières
Y mèn'nt leur fill's au cou tendu,
Dont la pudeur baiss' les paupières,
Et dont l'empois enfle l' fichu.

La seul' prom'nade, etc.

Chaqu'jour, pour queuqu's nouveaux ménages,
L' *Cadran-Bleu* sonn' l'heure du bal ;
Mais j' crois qu' s'il fait ben des mariages,
Il en défait aussi pas mal.

La seul' prom'nade, etc.

Viens-t'en, m' dit l'aut' soir un' petite,
Qui d' l'œil semblait me provoquer ;
L'affair' d'un moment, et j' te quitte ;
J'ai queuqu' chose à t' communiquer...

La seul' prom'nade, etc.

D' *Curcius* voyez le factionnaire,
Comme il regarde l' monde en d'sous!
Si j' l'échauffons, dans sa colère,
Il est homme à fondre sur nous.

La seul' prom'nade, etc.

Qu'est-c' donc qu' j'entends? c'est d' la musique.
V'là tous les dindons du quartier
Qui s' pressent, s' foulent ; mais bernique...
Ils ont beau faire, j' suis l' premier.

La seul' prom'nade, etc.

« D' mon Barbaro v'nez voir l'adresse ;
V'nez voir l'esprit d' mon p'tit ânon ;
V'nez voir mon lapin batt' la caisse ;
V'nez voir mon s'rin tirer l' canon. »

La seul' prom'nade, etc.

Et la trompette qui résonne
L'ivrogn' qui jur', l' tambour qui bat,
Les chiens qui jou'nt, la cloch' qui sonne,
Et moi, d' crier pendant c' sabbat :

La seul' prom'nade, etc.

Mais tandis qu' pour voir tant d' bamboches,
Je m' tords l' jarret, les yeux et l' cou,
Me v'là, quand j' fouillons dans mes poches,
Sans mouchoir, sans montre et sans l' sou.

La seul' prom'nade qu'a du prix,
La seule dont je suis épris,
La seule où j' m'en donne, où je ris,
C'est l' boul'vard du Temple, à Paris.

CADET BUTEUX

SORTANT DE LA REPRÉSENTATION DES *DANAÏDES*.

« D'MANDEZ-MOI donc un peu ou c' qu'est allé c' flaneux « d'Cadet ? c' qu'il peut fichumacer à l'heure qu'il est, et « quand il r'vien'ra ? Gageons qu'il est avec queuques « effrontées du Gros-Caillou ou queuq' godailleux comm' « lui, tandis que j' sommes depuis deux heures, avec c't « enfant sur les bras, à croquer l' marmot d'vant c'te table, « et que j' pourrais aussi ben qu' lui faire tout' aut' chose... « Eh ben ! non : ces chiens d'hommes ! je n' sais pas à quoi « ça tient, mais pus y vous en font, pus on les aime. Ah ! « qu' la commère Bonbec avait ben raison avant-z'hier, « quand ell' m' disait en écumant son pot : « Les maris, « voisine ? n' m'en parlez pas : j'en ai tâté pendant qua- « ran'-sept ans, et j' sais c' qu'en vaut l'aune... Les pieds « leux brûlent à la maison, on n' peut pas en jouir ; et quand « un' fois ils sont sortis, c'est l' diable pour les faire ren- « trer. » Il paraît que l' mari d' la mère Bonbec était juste « l' pendant d' mon Cadet... Voyez un peu s'il r'vien'ra !..... « Mais, Dieu m' pardonne, v'là minuit z'au concou..... Ah ! « pauv' Javotte ! pauv' Javotte ! » *Tel était le sentimental monologue de madame Cadet Buteux, quand une odeur de pipe lui annonça enfin l'arrivée de Cadet, qui ouvrit la porte, en s'écriant tout essoufflé :*

AIR du Curé de Pompone.

A la fin me v'là donc r'venu
De c'te diable d' bouch'rie !
Aux abattoirs jamais j' n'ons vu
Un' semblabl' tuerie...
L' gentil exemple qu' l'Opéra
Donne aux jeun's femm's timides !
Ah !
Il m'en souviendra,
Larira,
D' leux chiennes d' Danaïdes !

AIR : Encore un quart'ron, Claudine.

Va, jusqu'à temps qu' mon âme
Soit r'mise d' son effroi,

Quoiqu' l'hymen me réclame,
Pas d' danger, jarnigoi !
Que j' couche avec toi,
Ma femme,
Que j' couche avec toi.

AIR : Je n' saurais danser.

T'auras beau pleurer,
T' lamenter comme un' Mad'leine,
T'auras beau pleurer,
T' lamenter, t' désespérer,
Faudra t'en sevrer ;
C' n'est pas qu' je n' sachions qu' t' es pleine
D'amour et d' vertu...
Mais cach' moi c't eustach' pointu ;

AIR : Des fraises.

Cach-le, queu mal ça t' fait-il ?
Sans pein' tu pourras croire
Que d' ces couteaux j' n'aim' pas l' fil,
Quand j' vas t'avoir mise au fil
D' l'histoire. (*Trois fois.*)

AIR : V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.

Danaüs est frère d'Égyptus,
Comme Égyptus l'est d' Danaüs.
Danaüs était roi d' la Grèce :
Mais sans qu' ça paraisse,
Son frère eut l'adresse
D' le découronner un beau jour,
Disant : « Faut qu' chacun ait son tour. »

AIR : Cadet Roussel est bon enfant.

Égyptus a cinquante fils (*bis.*)
Ben doux, ben sages, ben gentils ; (*bis.*)
Danaüs a cinquante filles
Ben douc', ben sages, ben gentilles...
Ah ! ah ! trouvez maint'nant
Des pères qu'en fassiont autant.

Air : Une fille est un oiseau.

Un beau matin Danaüs,
Qu'est rancuneux comm' personne,
S' dit tout bas : Faut (Dieu m' pardonne !)
Que j' mett' dedans Égyptus.
« J'ai, lui dit-il, cinquant' filles ;
Toi, t'as cinquante bons drilles :
Eh ben ! marions nos familles.
— Si tu l' veux, dit l'autre, soit... »
Cinquant' mariag's d'une haleine,
C'était un' jolie aubaine
Pour la paroisse d' l'endroit. (*Quatre fois.*)

Air de la Croisée.

Les bans n' tard'nt pas à s' publier :
V'là tout' la ville en réjouissance ;
Et c'est au moment d' les marier
Qu' la pièc' des Danaïd's commence.
On voit la toile se lever
Pour la grande cérimonie...
Et tout l' mond' s'accorde à trouver
L'ouverture jolie.

Air du vaudeville du *Sorcier*.

D' chanteux, d' danseux, d' garcons et d' filles,
Jarni ! comme l' théâtre est plein !
C'est les mariés, c'est leux familles,
L's amis, l' curé, l' diable et son train.
Mais qu'est c' que c'est donc que c't' espèce
D' cass'role ou d' chaudron étamé
Qu'on apporte allumé,
Enflammé?...
Il paraît qu'aut' fois dans la Grèce
On se mariait sur un réchaud...
C'était plus chaud. (*Quatre fois.*)

Air : C'est un enfant.

Mais c'est mad'moiselle Hypermnestre
Qu' faut voir ou plutôt écouter.

Y a des moments où c' que l'orchestre
Pour l'entendre est prêt d' s'arrêter.
Elle est la fiancée
De monsieur Lyncée,
Qu' son amour n'a pas trop maigri...
Comm' c'est nourri ! comme c'est nourri !

AIR : Gai, gai, mariez-vous.

« Gai, gai, mariez-vous,
Plus de guerre,
Dit le père ;
Gai, gai, mariez-vous,
Et qu' la paix soit avec nous.
Mais l'av'nir est incertain ;
Or, drès c' soir, sans plus attendre,
Jouissez, dit-il à chaqu' gendre,
P't-êtr' vous n' vivrez plus demain.
Gai, gai, mariez-vous,
Plus de guerre
D' frère à frère,
Gai, gai, mariez-vous,
Et qu' la paix soit avec nous. »

AIR : Au clair de la lune.

Là d'sus des pirouettes,
J' dis, à tour de bras...
C'est comm' des girouettes
Qui n' s'arrêtont pas ;
Ils tournent d' manière,
Filles et garçons,
Qu'on jur'rait, ma chère,
D' toupi's et d' tontons.

AIR : Jeune fille, jeune garçon.

L' bal finit, et v'là qu' subito
L' machiniss', pour changer l' théâtre, (*bis.*)
Lâche un coup d' chifflet gros comm' quatre :
J'ons vu l'heure où l'y avait d' l'écho.
J'allions nous-même, en brave,
C'mencer l'hostilité...

C'tapendant j' patientai,
Quand je m' vis transporté
Dans un' cave. (*bis.*)

AIR : A la papa.

L' pèr' Danaüs, à pas d' loups,
Vient suivi d' ses cinquant' filles,
A qui, par un coup de d'sous,
Il a donné rendez-vous,
Sans leurs époux ;
Et quand ell's sont là :
« Si vous êt's ben gentilles,
Leur dit-y comm' ça,
Vous f'rez tout c' qui plaira
A vot' papa,
A, à, à vot' papa. » (*bis.*)

AIR : Mes chers enfants, unissez-vous.

« Vous savez ou vous n' savez pas
Tous les tours qu' m'a faits vot' biau-père...
J' veux m'en venger, et pour ça, dans c'te'affaire,
Mes p'tits agneaux, j'ai compté sur vos bras.
Moquez-vous d' la foi conjugale,
Tuez tous vos maris ce soir,
Et vous aurez rempli l' sacré devoir
De la piété filiale.

AIR : Pomm's de reinette, pomm's d'api.

— Tuer nos époux !
Y pensez-vous ?
Le mêm' jour être femme et veuve !
Tuer nos époux !
Y pensez-vous ?
Y a là de quoi nous
Faire pendre tous.
— Il m' faut c'te preuve
D' votre attach'ment...
— Ça s'rait vraiment
Un' nuit d' noce assez neuve.
— Neuve ou pas neuve,

Je l' veux comm' ça.
— Mais, mon papa...
— Paix là !
N'y a pas d' papa.
Si vous n'osez,
Si vous r'fusez,
L'un d'eux doit m' faire
C'te nuit mon affaire...
— Quel est c' vaurien?
— Je n'en sais rien;
Prév'nez ses coups;
En jurant d' les tuer tous...
— Oui, nous l' jurons,
Nous les tuerons;
C'est, j'espère,
Donner à not' père
Un' fière preuve d'affection,
D' soumission
Et d' bonne éducation.

AIR : Et zic et zic et zoc.

— Tenez, tenez, prenez,
V'là des couteaux. — Donnez, donnez...
Vous s'rez content d' nous, et d'main
Pas plus d' maris qu' sur la main. » (*bis.*)
Là d'sus le papa leur chante :
« Que c'te fermeté m'enchante !
Qu'on n'aill' pas la perdre au lit !
Pas d' faiblesses criminelles...
Malheur à vous, mesd'moiselles,
Si d'vant eux ça s'amollit !
Tenez, tenez, prenez...
V'là des couteaux. — Donnez, donnez...
Vous s'rez content d' nous, et d'main,
Pas plus d' maris qu' sur la main. » *bis.*

AIR : La bonne Aventure.

C' biau sarment un' fois prêté,
V'là z'un air d'orchestre
Sur quoi valsant d' tout côté,
Ell's disparaiss'nt, excepté

La triste Hypermnestre,
O gué,
La triste Hypermnestre.

AIR : Ah ! qu'il est drôle.

« Quoi ! vous n' suivez donc pas vos sœurs?
— Prends gard' de l' perdre.
— Vous n' partagez pas leurs fureurs?
—Prends gard' de l' perdre.
— Étouffez un' coupable ardeur...
Empoignez-moi c' couteau vengeur.
— C' couteau ? prends gard' de l' perdre.
Mon père, il y va d' mon bonheur
Et d' mon...—Prends gard' de l' perdre ! »

AIR : Malgré la bataille.

Là-d'sus grand tapage...
La fill' tombe à g'noux...
L' papa, dans sa rage,
Lui dit : « R'levez-vous,
Vous m'êt's étrangère ; »
Et dans un instant,
V'là z'ume fill' sans père,
Comme on en voit tant.

AIR : Chacun avec moi l'avoûra.

L' théâtre change, on r'vient danser
Pour n'en pas perdre l'habitude ;
J' r'vois Hypermnest' s'avancer,
Et Danaüs, dans l'inquiétude,
La priant de n' plus fair' la prude ;
Après ça, Lyncée, enchanté,
Accourant comm' un dératé,
Présente à sa femme un' tass' pleine,
L'y disant : « Bois à ma santé !
—A ta santé ? (*3 fois*) c' n'est pas la peine. »

AIR : Nous nous mari'rons dimanche.

A c' mot, l' pèr' furieux,
Roulant de gros yeux,

Lui fait une min' hagarde ;
Hypermnest' rougit,
D'un air qui lui dit :
« J' l'avons lâché par mégarde.
— Si t'en dis plus,
Dit Danaïs,
Prends garde ! »
La pauvre enfant,
Pour le moment,
N'a garde...
Et l'amant transi,
N' sachant pas trop si
C'est du lard ou du... les r'garde.

AIR : Entends-tu l'appel qui sonne ?

J'entendons un cliqu'tis d' verres,
R'lintintin (*bis.*) qu'est qu' c'est qu' ça ?
A c' bruit j' ne r'connaissons guères
La majesté de l'Opéra. (*bis.*)
J' voyons chaq' femme et son homme
Pompant d'mi-s'tiers sur d'mi-s'tiers,
Arriver casquettes, comme
S'ils sortiont d' chez Desnoyers... *
A c'te orgie, à c' cliqu'tis d' verres,
R'lintintin (*bis.*), j' dis comm' ça :
Vraiment, j' ne r'connaissons guères
La majesté de l'Opéra.

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Rien que d' les voir, moi, qui dans le parterre
Étais de sueur trempé comm' dans un bain,
J'aurais d' bon cœur accepté z'un p'tit verre,
Mais n'y a pas mèche... enfin ça va si ben,
Et peu z'à peu, de roquill's en roquilles,
Ell's font tell'ment siroter leux maris,
Qu'ell's ont, morgué, ben moins l'air d'êtr' les filles
De Danaïs que d' la mère Radis **.

* Fameux cabaretier de la Courtille.
** Gargotière de la Villette.

Air : Regards vifs et joli maintien.

Mais au milieu d' tous ces glougloux,
V'là tout à coup la nuit qu'arrive,
Et tout's les femm's à leurs époux
Semblont dire : Qui m'aime m' suive.
Pauv's homm's ! les v'là dans d' jolis draps !
Étourdis par le jus d' la treille,
Ben lourds, ben lents, ben longs, ben las,
Ils vont s' coucher, ne s' doutant pas
De ce qui leur pend (*bis.*) à l'oreille. (*bis.*)

Air : A peine au sortir de l'enfance.

Hypermnestre, qu'est la seul' bonne,
Laisse aller ses sœurs en avant,
Disant : « Faites c' qu'on vous ordonne,
Pour quant à moi, j' dis... l' pus souvent...
Ça n'est pas parc' que c'est mon père.
Mais j' peux ben dire un' vérité :
C'est qu'on en a pendu, j'espère, } *bis.*
Qui n' l'aviont pas tant mérité. » }

Air : Mon p'tit cœur, vous n' m'aimez guère.

Lyncée accourt la chercher,
Et l'y dit : « Viens-t'en, ma chère,
V'là l' moment de nous coucher... »
Voyant qu'ell' ne veut pas l' faire :
« Eh ! quoi, z'Hypermnestre, un refus !
Mon p'tit cœur, vous n'aimez guère ;
A moi, z'Hypermnestre, un refus !
Non, non, vous n' m'aimez plus.

Air : Grâce à la mode.

— Fuis, dit-ell', parce
Que si tu d'meurais,
Cher z'amant, tu s'rais
Le dindon d' la farce...
—Qu'est-ce donc qu' tu m' ferais ?
— J' t'égorgerais.

Air : Peut-on affliger ce qu'on aime ? (du *Déserteur.*)

— Peut-on égorger ce qu'on aime ? »

AIR : Tarare Pompon.

D'avouer tout c' qui s' passa
La pauvre enfant forcée,
Conseill' à son Lyncée
D' partir plus vite qu' ça.
— Qui? moi? que je te quitte!
Non, non, je ne le puis?
— T'es mort, si tu n' fuis vite.
— Je fuis. »

AIR : Quand un tendron vient dans ces lieux.

V'là que l' tocsin au même instant
R'tentit dans les ténèbres,
Et que d' la coulisse on entend
Partir ces cris funèbres :
« Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Est-c' ben vous qui nous tuez comme ça,
La la?
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Devions-nous mourir sur c' coup-là
La, la?

AIR des Trembleurs.

Hypermnestre à c' cri se sauve...
Et chaqu' sœur de son alcove
S'élançant comm' un' bêt' fauve,
Accourt un poignard au poing.
Ell's avont un' drôle d' mise,
Car ell's sont tertout's en ch'mise,
C' qui pourtant n'est guère d' mise,
Vu qu' les Grecs n'en portaient point.

AIR : Le petit mot pour rire.

« Enfants, d't l' père, j' suis content d' vous;
Mais un' autr' victim' par vos coups
Doit encore êtr' percée.
— Parlez, qui faut-il qu' nous frappions,
Que nous percions.
Que nous tuions?

— J' veux qu' vous perciez,
J' veux qu' vous tuiez (*bis.*)
Lyncée. »

Air : L'Ours est-il mort? (des *Deux Chasseurs.*)

— Il n'est pas mort?
— Non, pas encor.

Air : Nous nous verrons demain sur le champ de bataille.

Hypermnestre a trahi mon espoir et ma rage :
Allez, cherchez, courez, vengez votre papa.
—Puisque nous sommes en train, ça n'coût' pas davantage; »
Et la chèr' sœur dira,
Fera, chant'ra
Tout c' qu'ell' voudra;
L' cher beau-frère y pass'ra,
Ha! ha! ha! ha!
Un coup d' plus, c' n'est rien qu' ça.

Air des Pierrots.

Ell's partent, mais ell's ne s' doutent guères
Que Lyncée et tous ses amis,
Pour venger ses quarant'-neuf frères,
Dans la couliss' sont réunis;
Ils tombent sur nos enragées,
Qui sont bientôt, comm' chacun l' sent,
Tout's les quarant'-neuf égorgées,
Et Danaüs fait le d'mi-cent.

Air : Ciel! l'univers va-t-il donc se dissoudre.

Ciel, l'Opéra va-t-il donc se dissoudre?
Un chiffiet part,
Et j' voyons de tout' part
Le moment où c' que la foudre
Va brûler et mettre en poudre
Danseurs, chanteurs,
Et p't-être spectateurs.
Tous les planchers s'écroulent,
Les plafonds roulent,
Les murs débloulent.

Et comm' l'éclair
J' tombons en enfer.

AIR : Ah ! ah ! ah ! qu'on n' me parle pas.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
V'là toute la bande infernale,
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Jésus Maria !
Jésus Maria !
Toute la salle
Rôtira.
Si c'est là qu' dans sa colère
Le ciel loge le méchant,
M'est avis que d' not' vivant
J' n' risquons rien de lui plaire.
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Jésus Maria !
Toute la salle
Rôtira.

AIR de *la Monaco.*

Pour quequ' bamboche,
Là, des damnés,
Tournés, r'tournés,
Pass'nt leux temps à la broche ;
Là, sur un' roche,
Un aut' tout nu,
Tout morfondu,
Gigote suspendu.
C'ti-ci jou' la hausse et la baisse
Sur un' rou', d'puis je n' sais combien,
Et c'ti-là s'en va pièce à pièce,
Détaillé par trois gueules d' chien.
L' feu sort d' la terre,
L' feu tomb' d'en-haut,
L' feu sort tout chaud
Du fond d'une rivière ;
L' feu sort, ma chère,
D' la bouche, du nez
D' ces satanés

Renégats incarnés.
Au milieu de c'te canicule,
Faut voir les superbes effets
D' deux ou trois ponts où c' que tout brûle,
Excepté l' bois dont ils sont faits.
Toujours en ch'mises
Pendant tout ça,
Par-ci, par là,
Les Danaïdes prises
Pour les sottises
D' leur cher papa,
N' sav'nt point trop z-à
Queu sauce on les mettra.
C'est-il dur pour ces pauvres femmes,
Qu' tous les lutins vont poursuivant,
D' voir d' main en main passer leurs âmes,
Comme leurs corps de leur vivant?
La rage ronge
L' pèr' Danaüs,
Qu' pour ses vertus
Sur un' pierre on allonge;
Un dindon plonge
Sur le coco,
Et par morceau
Lui déchiqu'te la peau.
L' tonnerre éclate, et c' coup d'épaule
N' laisse pas que d' flatter Lucifer;
Quoiqu' ça, tout l' monde a trouvé drôle
D' voir le feu du ciel en enfer.
Un bruit d' féraille,
Des chifflements,
Des hurlements,
Des explosions d' mitraille,
Le papa qui braille,
Par d'sus tout ça :
J'espère, ha! ha!
Qu' ça fait bu brouhaha!
Et les Danaïd's, cul sur tête,
Dégringolant du haut des ponts;
Et l'eau des Carmes qu' chacun s' prête

Aux premièr's, aux second's, aux balcons.
Là, c'est un' dame
Qui pâlit d' peur,
Ici d' douleur
Un' jeune Anglaise s' pâme,
Un' vieille femme,
Tout près de là,
Grinc', voyant ça,
D' la seule dent qu'elle a;
Une autr' en haut est quasi morte,
Faut la ram'ner à son logis;
Bref, c' n'est qu' des femmes qu'on emporte
D'puis l'enfer jusqu'au paradis;
Et tout' la salle,
D' crier : « Bravo!
Ah comm' c'est beau!
C'est pire qu' la Vestale! »
Oui, bell' morale!
Exempl's charmants!
Papas, mamans,
Am'nez-y vos enfants!
D' la punition d' ces fill's coupables
Vous m' direz qu' j'ons été témoins...
Mais en sont-ell's plus excusables?
Et leux maris la gob'nt-ils moins?
Tant y a, morguienne,
Je t' le redis,
Qu' j' f'rons deux lits
Pendant toute un' huitaine,
Et qu' d'un' quinzaine
Chez moi, drès ce soir,
Je n' veux plus voir
Ni couteau, ni rasoir.

LE PRINTEMPS.

Air : Vivent les fillettes!

Garçons et fillettes,
Voici les beaux jours;

Enflez vos musettes,
Chantez les amours.

La feuille légère
Promet la fraîcheur ;
Plus bas, la fougère
Promet le bonheur.

Garçons et fillettes, etc.

Grâce aux feux de l'âge,
Aux feux du midi,
Colette est moins sage,
Colin plus hardi...

Garçons et fillettes, etc.

Le Zéphyr entr'ouvre
D'un souffle indiscret
Le voile qui couvre
Un trésor secret...

Garçons et fillettes, etc.

Agnès se colore
D'un feu que ses sens
Ignoraient encore
Au dernier printemps.

Garçons et fillettes, etc.

Le lis et la rose
Ornent à la fois
Le boudoir de Rose
Et son gai minois.

Garçons et fillettes, etc.

Bravant une gêne
Dont il se lassait,
Le cœur rompt sa chaîne,
Le sein, son lacet.

Garçons et fillettes, etc.

Saison douce et chère,
Ton charme puissant

Rajeunit la mère
Et mûrit l'enfant.

Garçons et fillettes, etc.

Le vieillard éprouve
Un désir joyeux ;
Le mari retrouve
Sa force et ses feux.

Garçons et fillettes, etc.

L'épouse féconde
Lance avec orgueil
Sur sa taille ronde
Un secret coup d'œil.

Garçons et fillettes, etc.

L'onde qui murmure,
L'agneau qui bondit,
Le ciel qui s'épure,
Tout enfin vous dit :

Garçons et fillettes, etc.

Chaque heure sonnée
Conduit à ce temps
Où pour vous l'année
N'a plus de printemps.

Garçons et fillettes,
Voici les beaux jours ;
Enflez vos musettes,
Chantez les amours.

CADET BUTEUX

A LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE LA *PSYCHÉ* DU VAUDEVILLE.

AIR : J'arrive à pied de province.

L'aut' jour, aux quat' coins d' la ville,
J' voyons affiché

Sur l'affiche du Vaud'ville
Le nom de *Psyché ;*
Et quoiqu' ça fût la première
Représentation,
Crainte qu' ça n' fût la dernière,
J'entr' par précaution.

AIR : Je vous comprendrai toujours bien.

A mon voisin, d'un air poli,
J' dis : « Monsieur, vous savez peut-être
Si c'est queuqu' chose de joli
Que c'te Psyché qui va paraître.
—Quoi ! m' répond-il, vous n' savez pas? ..
— Du tout. — C'est difficile à croire...
Vous êtes le seul, en ce cas,
Qui n' connaisse pas (*ter*) son histoire.

AIR de Marcelin.

Apprenez donc, m' dit-il, que l' vent
Un beau jour emporta c'te belle
Dans un palais qu'auparavant
On avait fait meubler pour elle.
C'était par l'ordre de l'Amour,
Qui, fou pour c'te bell' criature,
La perça d'un trait à son tour...
Vous allez voir ; v'là l'ouverture. » (*bis.*)

AIR : V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.

J' voyons, au lever du rideau,
L'Amour et Psyché f'sant dodo ;
Mais tout à coup, s'marquant que l' monde
Dans la salle abonde,
Il quitte sa blonde,
Et du lit bien vite il descend ;
V'là c' que c'est qu' d'être décent.

AIR : Une fille est un oiseau.

Mais à peine est-il sur pié,
Qu'il nous apprend qu'il n' s'échappe
Que d' peur que l' grand jour n' l'attrappe

Dans les bras de sa moitié.
Il n' veut pas être vu d' sa belle ;
Et quand l' soir il entr' chez elle,
Faut qu'elle éteign' sa chandelle,
Et ça pour son intérêt...
Sûr'ment qu' si, par aventure,
Elle voyait sa figure,
La fill' de joie en mourrait. (*Quatre fois.*)

AIR : Que d'établissements nouveaux !

L'amour a c'tapendant sur l' dos
Deux chos's qui, pour peu qu'elle y touche,
La nuit même, et sous les rideaux,
Doiv'nt lui dire avec qui qu'ell' couche ;
Ou ben faut qu' lorsqu'il est couché,
Not' petit coureur de ruelles
Se place d' façon que Psyché
N' puiss' pas mett' la main sur ses ailes.

AIR : Je suis né natif de Ferrare.

Mais v'là qu'il arrive un' grand dame...
Ça fait tout d' même un biau brin d' femme ;
Jamais artiste n' vous troussa
Un' statue aussi belle qu' ça. (*bis.*)
« J' viens, dit-ell', vous fair' des r'proches,
Mon fi, j' connais tout's vos bamboches... »
Et sur c' mot d' fi, moi, dans l' moment,
J' m'ai douté qu' c'était sa maman.

AIR : Gai, gai, gai.

« Ah ! fi ! fi !
Téméraire,
Fi !
Je n' suis plus votre mère ;
Ah ! fi ! fi !
Téméraire,
Fi !
Vous n'êtes plus mon fi !
Dieux ! une mortelle ose...
Crains de t'en repentir.

— Maman, c'est une rose...
— Je n' peux pas la sentir.
Ah ! fi ! fi !
Téméraire,
Fi !
Je n' suis plus votre mère...
Ah ! fi ! fi !
Téméraire,
Fi !
Vous n'êtes plus mon fils. »

AIR : Aussitôt que la lumière.

All' s'en va, roulant dans l'âme
Queuqu' bon moyen de s' venger ;
L'autre, d' peur d'êtr' vu d' sa femme,
N' tarde pas à déloger.
En s'en allant, il soupire,
Disant : Qu' c'est doux d'être aimé !
Et sa mine a l'air de dire :
J' m'en vas prendre un consommé.

AIR : Lison dormait dans un bocage.

Psyché, sitôt qu'ell' se voit seule,
Ouvre les yeux premièrement ;
Puis, comm' ell' n'était pas bégueule,
Vite elle appelle son amant.
Voyant qu'il n'fusait de l'entendre,
La pauvre petite étala
Le bras droit d'-ci, l' bras gauche d'-là,
Puis elle finit par étendre
L' pied gauch' par-ci, l' pied droit par-là,
Les mit à terre, et puis parla.

AIR : Jeune fille, jeune garçon.

« L' drôl' d'époux que mon époux fait !
La nuit, il ne veut pas de lampe. (*bis.*)
Et dès que l' jour vient, il décampe,
Comme si l' diable l'emportait.
Jamais il ne déjeune...
Et je ne sais s'il est
Blanc, noir, blond, brun, beau, laid ;

Tout c' que j' puis croire, c'est...
Qu'il est jeune. » (*bis.*)

AIR du ballet des Pierrots.

On voit, sur l' peu qu' dit la princesse,
Que c'est un' fille d' condition,
Uniqu' pour l'esprit, la tendresse,
La douceur et la discrétion.
Uniqu' surtout pour la franchise,
Pour la décence et pour les mœurs ;
Mais, à c'te heure, il faut que j' vous dise
Que c'te fille unique a deux sœurs.

AIR : Servantes, quittez vos paniers.

Ell's arrivont dans son hôtel,
Avec un' rage extrême
D' voir qu' ce soit un si rich' mortel
Qui l'ait prise et qui l'aime.
« D'où vient, dis'nt-elles, c' bonheur-là?
Et qu'a-t-ell' donc fait pour cela?
Car, entre nous, tout ce qu'elle a,
J' croyons l'avoir de même. »

AIR d'Exaudet.

Au surplus,
V'là Vénus
En sorcière,
Qui croit qu'on n' devin'ra pas
Son nom et ses appas,
Sous un' robe grossière.
Faut, jarni !
N'avoir ni
Tac ni vue,
Si, rien qu' sur son air fardé,
On n' voit pas qu'on l'a dé-
jà vue.

J' sais ben qu' plus on est jolie,
Plus on a peur d'êtr' vieillie ;
Mais j' suis franc...
Etre blanc
De chev'lure

Et montrer c'te fraîcheur-là,
Ça n'est pas trop dans la
Nature ;
Et d' bonn' foi,
Je crois, moi,
Qu' si personne,
En voyant les traits d' Vénus,
Ne les a reconnus,
C'est qu'avant
Le moment
De paraître,
Elle avait fait promettre à
Chaque acteur de n' pas la
R'connaître.

AIR : Un mouvement de curiosité.

Psyché raconte à not' sorcièr' nouvelle
L' rêv' d'un poignard, qui n' manque pas d' gaîté ;
Puis all' s'en va ; puis, aux deux sœurs d' la belle,
Voulant l's amener à c' qu'elle a projeté,
Vénus dit qu' faut, pour êtr' aussi rich' qu'elle
Queuqu' mouvement de curiosité.

AIR : Ma tante Urlurette.

« Ah ! dis'ent-ell's, entendant ça,
S'il n' faut que d' ces mouv'ments-là,
Dès c' moment, j' nous voyons riches,
Et très-riches,
Oui, très-riches,
Car j' n'en sommes pas chiches. »

AIR : Lise épouse l' beau Germance.

Psyché r'vient en grand' tenue,
Comm' qui dirait moitié nue ;
Ses sœurs l'admir'nt ; après ça,
Lui demand'nt comment ça va.
« Comm' vous voyez, répond-elle.
— Et ton homm' ? tu n'en dis rien.
— Eh ! mais, leur répond la belle,
C' matin il s' portait fort bien.

AIR : Toujours seule, disait Nina.

— Fais-nous son portrait, car jamais

J' n'avons vu not' beau-frère.
—Mon Dieu! je l' voudrions ben, mais
Je n' pouvons pas vous l' faire.
—Pourquoi donc? —C'est que, voyez-vous,
Depuis un mois qu'il est mon époux,
J' causons, j' chantons,
J' rions, j' sautons,
Et tout ça, sans le pouvoir
Voir.

AIR : Nous nous marirons dimanche.

— Il est donc ben p'tit?
—C'est qu'il n' vient qu' la nuit,
Dit not' soi-disant sorcière,
Attendu qu'il est
Si mal fait, si laid,
Qu'il a peur de n' plus lui plaire.
— Qui? lui, vilain?
Avec un' main
Si douce!
—C'est un' laideur,
C'est une horreur
Qui r'pousse. »
L' fait est que l' mari
Avait queuqu' chos' qui
R'poussait les quat' doigts et l' pouce *.

AIR : Tous les bourgeois de Châtres.

Vénus, qui n'est pas bête,
L's asticotant exprès,
Leur met à tout's en tête
De voir le monstre d' près.
« Eh ben! oui, dit Psyché; là-d'sus faut que j' m'éclaire :
Mais v'là le jour qui disparaît ;
Et pour mieux m'éclairer, faudrait
Avoir de la lumière. »

AIR : Eh quoi! déjà je vois le jour?

All' s'en vont, et v'là qu'il r'fait nuit.

* Le rôle de l'Amour a été joué par mademoiselle Betzy.

Bon ! dis-j' tout haut : faut que j' m'abuse ;
J'arriv' quand à peine l' jour luit ;
Zeste, au bout d'une heure il s'enfuit.
« Paix là, m' dit'on, n' fait's pas tant d' bruit.
—Pardon, messieurs, j' vous d'mande excuse : »
C'est pourtant vrai, v'là qu'il r'fait nuit...
Qu' les jours sont courts lorsqu'on s'amuse !

Air : Sur l' port, avec Manon, un jour.

L'Amour s'en revient tout fâché
D' voir qu'on n' veut pas qu'il ait Psyché...
Aisément cela se peut croire.
« Qu'on m'ôt', dit-il, cell' que j' chéris,
Et si dans l' ciel tous les maris
N' sont point maris comm' les maris d' Paris,
J' veux qu'on m' casse la gueule et la mâchoire. »

Air : Encore un quart'ron, Claudine.

Il s' couche, et tout' joyeuse
D' voir enfin son époux,
Avec une veilleuse,
Psyché rentre à pas d' loups...
Prenez garde à vous,
Curieuse,
Prenez garde à vous !

Air des Fleurettes.

Elle approche en silence,
El'vant, baissant les yeux ;
Puis vers le lit ell' lance
Un r'gard qu'en vaut bien deux...
Puis ell' n'os' plus, puis elle ose...
Comm' fait toute fille, j' crois,
Qui, pour la première fois,
Va voir un' chose.

Air : En revenant de Bâle en Suisse.

« Ah ! qu'il est beau ! dit la curieuse ;
Ce monstre-là me plaît beaucoup. »
Chaqu' sœur en devient plus envieuse ;
Mais l' tonnerr' gronde, et v'là, sur l' coup,

Vénus rajeunie,
L'Amour envolé,
Psyché bien punie,
Et moi désolé !...

AIR : Que le sultan Saladin.

Psyché sait bientôt comm' quoi
(Je n' sais trop d'après quell' loi)
Son mari d'vait disparaître
Dès qu'elle aurait pu l' connaître,
Et qu'ell' n' le r'verra jamais..,
Oui, mais (*bis.*)
Sur c' mot-là, queuqu' chos' d'épais
Par derrière v'nant à son aide,
J' dis : Y a du r'mède. (*bis.*)

AIR de la Baronne.

C'était un nuage
Qui descendait droit comme un I ;
L'Amour en sort, fier comme un page,
Et tout l' chagrin qu' j'avions r'senti,
C'était un nuage.

AIR : Sous le nom de l'amitié.

« En peu d' temps on fait du ch'min
Quand on vole à tir' d'aile,
Dit l'Amour à sa belle :
Le maître du genre humain
Vient de t' faire immortelle,
Et voilà notre hymen
De sa main, (*bis.*)
Paraphé sur parchemin. »

AIR : Dans la chambre où naquit Molière.

Là d'sus les deux partis s'écrient :
« Ah ! quel plaisir ! — Ah ! quel affront ! »
Et v'là ceux qui pleuriont, qui rient ;
Et v'là ceux qui riaient qui pleuront.
La maman dit : « Le coup est rude ;
Jupiter sait ben comme on m' prend... »

Tant y a qu'enfin Vénus se rend,
Pour n'en pas perdre l'habitude.

AIR : Faut d' la vertu, pas trop n'en faut.

Faut êtr' curieux, pas trop ne l' faut : } *bis.*
L'excès en tout est un défaut. }
V'là tout' la morale d' la pièce :
Et moi, qu'avais, d' mon boursicot,
Baillé jusqu'à la dernièr' pièce,
J' sortis, chantant, comme eux, tout haut :
Faut êtr' curieux, pas trop ne l' faut } *bis.*
L'excès en tout est un défaut. }

A M. CASIMIR MÉNESTRIER,

EN RÉPONSE AU POT-POURRI QU'IL M'A ADRESSÉ.

AIR : Avec vous sous le même toit.

J'ai reçu, joyeux troubadour,
De vos vers le galant hommage ;
Mais je n'ai pu jusqu'à ce jour
Y reconnaître mon image ;
De votre pinceau délicat
J'aime la grâce et l'élégance ;
Mais pour trop donner à l'éclat,
Vous ôtez à la ressemblance.

J'ai bien reconnu tous mes airs
Animés par votre folie ;
Vous prêtez à mes traits divers
L'esprit d'une touche jolie :
Mais plus vous flattez le portrait,
Moins à mes yeux il est fidèle,
Et j'y vois l'éloge parfait
Du peintre plus que du modèle.

Le poëte et l'épicurien
En vous tour à tour savent plaire ;
J'aime à chanter et je bois bien...
Acceptez l'amitié d'un frère :

A votre cœur, à votre esprit,
D'un commun accord rendant grâce,
Le poëte vous applaudit,
Et l'épicurien vous embrasse.

LES PASSANTS.

DIALOGUE CRITIQUE ET MORAL ENTRE UN PARISIEN ET UN NOUVEAU DÉBARQUÉ.

AIR : Où s'en vont ces gais bergers ?

LE NOUVEAU DÉBARQUÉ.

Où va donc, m'sieur l' Parisien,
Ce déluge de monde,
Dont voilà qu'en moins de rien
L' débordement m'inonde ?

LE PARISIEN.

L'un va chez son débiteur,
L'autre va chez sa brune ;
Plusieurs aussi courent à l'honneur,
Et tous à la fortune.

LE NOUVEAU DÉBARQUÉ.

Où s'en va cet élégant
Qui siffle un' chansonnette,
D'une main agitant son gant,
D' l'autre une moitié d' lunette ?
Est-il danseur ou chanteur ?
Il n' fait qu' sauts et roulades.

LE PARISIEN.

Non, mon cher, c'est un jeune docteur
Qui va voir ses malades.

LE NOUVEAU DÉBARQUÉ.

Où s'en va c' monsieur tout noir,
Les yeux fixés à terre ?
Sur les bras il doit avoir

Une méchante affaire...
Car il a l'air de penser
A queuq' chose d' tragique...

LE PARISIEN.

Il médite un pas qu'il doit danser
A l'Ambigu-Comique.

LE NOUVEAU DÉBARQUÉ.

Où va c' vieillard estropié,
Dont l' corps n'est qu' cicatrice ?

LE PARISIEN.

Ce bon militaire à pié
Regagne son hospice.

LE NOUVEAU DÉBARQUÉ.

Et c' mirliflor en wiski,
Rasant tout's les boutiques...
Où va-t-il?

LE PARISIEN.

C'est un perruquier qui
Va faire ses pratiques.

LE NOUVEAU DÉBARQUÉ.

Où va, s'il vous plaît, encor
Ce monsieur pâle et maigre
A besicl' et boucles d'or ?...

LE PARISIEN.

Oh ! c'est un juge intègre
Qui, mariant sans effort
L'agréable à l'utile,
Vient de condamner un homme à mort,
Et court au Vaudeville.

LE NOUVEAU DÉBARQUÉ.

Où s'en va d' femm's et d'enfants
Cette troupe échappée?
J' gage, à leurs airs triomphants,

Qu'ils vont à la Râpée :
Tant mieux, c'est ben naturel
Que l' peuple s' divertisse...

LE PARISIEN.

Ils vont voir sortir un criminel
Du Palais de Justice.

LE NOUVEAU DÉBARQUÉ.

Où s'en va c'te d'moisell'-là,
Si modeste et si triste ?

LE PARISIEN.

On voit, au carton qu'elle a,
Que c'est une modiste.

LE NOUVEAU DÉBARQUÉ.

Ell' rougit et baiss' les yeux
Sitôt qu'on la regarde...

LE PARISIEN.

Elle va faire, hélas ! ses adieux
Au tambour de la Garde.

LE NOUVEAU DÉBARQUÉ.

Où va c' visage à l'évent,
C'te fac' plate et r'bondie ?
Ah ! v'là qu'il s'arrête d'vant
L's affiches d' comédie ;
J'aurions besoin de l' souffler,
Car je crois qu'il épelle.

LE PARISIEN.

Aux Français ce soir il va siffler
Une pièce nouvelle.

LE NOUVEAU DÉBARQUÉ.

Où s'en va ce p'tit minois ?
Il semble me connaître...
V'là qu'il m'appelle, je crois...
J' vas voir qui ça peut être.

LE PARISIEN.

Adieu donc, enfant gâté
Des plaisirs et des belles...
Demain, j'irai de votre santé
Apprendre des nouvelles.

LE NOUVEAU DÉBARQUÉ.

Encore un mot !... où vont donc
Ces lurons d' bonne mine?

LE PARISIEN.

A leur joyeux abandon,
La chose se devine.
Ils vont tous à l'unisson,
Pleins d'une soif égale,
Entonner le vin et la chanson
Au Rocher de Cancale.

LE SON QUE JE PRÉFÈRE.

AIR : Entends-tu l'appel qui sonne?
(Du vaudeville d'*une Nuit de la Garde Nationale.*)

Quand j'entends mon verre
Faire,
Dès l' matin,
R'lintintin, r'lintintin,
J' dis : V'là l' son que je préfère :
Et j' bois là-d'sus
Un coup de plus. } *bis.*

(*Le verre de vin est obligé après chaque refrain.*)

L' son d'une voix douce et tendre
Comm' celle d' Suzon qu' j'aimais,
Mon oreille n' peut l'entendre
Sans qu' mon cœur s'afflige : mais...

Quand j'entends, etc.

L' son d' l'argent, quand j' n'en ai guère,
M' rend plus pauvre que jamais

Et m' fait maudir' ma misère,
Moi, qui n'en f'sais qu' rire ; mais...

Quand j'entends, etc.

L' son des violons d' mon village,
Auquel aut'fois j' m'animais,
M' dit à c't' heur' que j' suis dans l'âge
Où l'on doit les payer ; mais...

Quand j'entends, etc.

L' son du tambour me rappelle
C' temps où malgré moi j' m'armais
Pour aller chercher querelle
A tous les monarques ; mais...

Quand j'entends, etc.

L' son du cor m' rappell' sans cesse
Qu'un jour où dans le bois j' dormais,
Certain chasseur eut l'adresse
De m' prendr' pour la bête ; mais...

Quand j'entends, etc.

L' son importun d' ma sonnette,
Qui ne se r'pose jamais,
M' fait toujours souv'nir d' queuqu' dette
Que j' voudrais oublier ; mais...

Quand j'entends, etc.

L' son d' la cloche d' not' paroisse
M' rappelle, à chaqu' pas que j' fais,
L' carillon du jour d'angoisse
Où j' me suis marié... ; mais...

Quand j'entends, etc.

A chaque heure, l' son d' l'horloge
Semble m' dire désormais,
Qu' bientôt faudra que j' déloge
De c' monde où j' me plais tant ; mais...

Quand j'entends mon verre
Faire,

Dès l' matin,
R'lintintin, r'lintintin,
J' dis : V'là l' son que je préfère ;
Et j' bois là-d'sus
Un coup de plus.

CADET BUTEUX AU VAMPIRE.

AIR : Que le sultan Saladin.

En v'là ben d'une autre encor !
C'est donc de pus fort en pus fort ?
Qu' les *Danaïd's*, la *Vestale*,
Qui fir'nt fureur et scandale,
Aient fait d' l'or... Dieu sait combien !
C'est bien,
Fort bien ;
J' leux ons aussi porté l' mien...
Mais, hier soir, j'ons vu le *Vampire*...
C'est ben pus pire. (*bis.*)

AIR : Tenez, moi, je suis un bon homme.

Qu'est-c' qui connaît rien d' pus cocasse
Qu'un trépassé qui s' porte bien,
Qui meurt, ressuscite sur place,
Qui mang' de tout et vit de rien ?
C'tapendant pour voir c'te bêtise,
C'est tous les jours foule au bureau !
N'y en a jamais tant à l'église,
Maugré qu'on entre *pro Deo*. } *bis.*

AIR : Décacheter sous ma porte.

Dam ! c'est qu' c'est un' pièce qu'est faite
Pour fair' dresser sur la tête
Les ch'veux de quiconque en a...
J' vas vous conter c't' horreur-là ;
Car moi, qui ne suis qu'un' bête,
J' la sais comme si j' l'avais faite. (*bis.*)

AIR du vaudeville de la *Partie carrée*.

J' voyons d'abord l' pus joli p'tit cim'tière ;

Tout d'bout, dans l' fond, un ange à fair' frémir...
A côté d' lui, tout d' son long sur un' bière,
Un' dame en blanc occupée à dormir.
D'frayeur, tout l' monde est tremblant, muet et blême ;
Un sourd pourrait entendre un' mouch' voler ;
N'y a pas enfin jusqu'au souffleur lui-même
Qui n'ose pas souffler. (*Trois fois*:)

Air : Monsieur le Prévôt des Marchands.

L'ange d' la lun' nous tomb' des cieux
Pour s'entret'nir avec le vieux :
Et, dans cette intention, il m' semble
Que l' voyage était essentiel,
Vu que pour chuchoter ensemble,
Y a z'un peu loin d' la terre au ciel.

Air : Une fille est un oiseau.

Par eux j'apprenons comm' quoi,
Des défunts quittant les d'meures,
L' Vampir', tout's les trent'-six heures,
Doit, aux termes d'une loi,
S' régaler d'une fiancée,
Qui, sucée et ressucée,
Entre ses bras trépassée,
Trent'-six heur's après encor,
Laisse à notre bon apôtre
Le temps d'en r'ssucer une autre...
Sinon l' défunt s'rait ben mort.

Air du ballet des Pierrots.

Mais l'ang', qu'a ben cent ans et l' reste,
Du Vampir' n'étant pas cousin,
S' promet ben, tant il le déteste,
D' la faire danser au voisin.
« J' le r'command'rai, dit-il, au prône ; »
Et j' voyons, sans êt' ben rusé,
Que, quoiqu' l'ange ait un' barb' d'une aune,
C'est le Vampir' qui s'ra rasé.

Air du Pas redoublé.

Mais qu'est-c' qu'c'est donc que c't ang' barbon ?

Me d'mand'ra-t-on peut-être...
C'est un ang' qui n'est pas très-bon,
Quoiqu'il veuille l' paraître.
Et l'on d'vine à son air cassé,
A ses façons sauvages,
A son ton lourd, triste et glacé,
Qu' c'est l'ange des mariages.

AIR : Comme on fait son lit on se couche.

Pour prendre un instant de repos,
Comm' les deux anges se saluent,
Une heur' sonne, et j' vois des tombeaux
Tous les couvercles qui se r'muent.
C'est l'heure d' la récréation :
Et, voyant qu' d'aut' s'en effarouchent,
J' leux dis : « C'est qu' les morts, dans c' canton,
Se lèvent quand les vivants s' couchent. » (*bis.*)

AIR : Rien n'était si joli qu'Adèle.

Pour sortir d' leurs tanières sombres,
Soul'vant sans efforts
La pierre qui couvre leurs corps,
V'là trent'-six morts,
Le nez dehors,
Qui s' disont tous :
« Amusons-nous,
Trémoussons-nous,
Amusons-nous,
Trémoussons-nous,
Ombres. »
Ils prenn'nt leurs ébats,
Puis ils r'gagnont les pays bas.

AIR : Réveillez-vous, belle endormie.

« Réveille-toi, belle endormie !... »
Crie un aut' mort, d' je n' sais quel lieu ;
Et la dormeuse, tout' saisie,
Croyant qu' c'est l'diabl', crie : « Ah ! mon Dieu !

AIR : Nous nous marirons dimanche.

Ah ! queu chien d'effet,

Quand, comm' d'un buffet,
Sort et s'élance au-d'vant d'elle
Un ci-d'vant humain,
L' poignard dans un' main
Et dans l'autre une chandelle !
Sur ell' voyant
Que le r'venant
Se penche,
L'ang' crie : « Alt'-là !
Sinon j' prends ma
Revanche... »
A c' mot, l' loup-garou
Rentre dans son trou,
Et le poignard dans son manche.

Air des Pendus.

Là-d'sus Oscar (car c'est son nom)
R'mèn' la d'moiselle à sa maison ;
Ituriel (c'est l'ange d' la lune)
En r'prend l' chemin maugré la brune ;
Et moi, je m' dis : « Assez causé...
V'là z'un ouvrage ben exposé. »

ACTE PREMIER.

Air du major Palmer.

L' théâtr' change et comme un' masse
J' voyons l' cim'tière enterré,
Puis v'là qu'on nous donne en place
Un beau salon tout doré ;
Puis j'apprenons que la dame
Qui, dans les *de profundis*
Sommeillait de tout' son âme,
Est la d'moisell' du logis.
La veill', d' s' prom'ner tentée,
Pour profiter d'un beau soir,
Ell' s'était tant écartée,
Que l'eau venant à pleuvoir,
Pour s' garantir de la crotte

Qu'elle eût rencontrée en ch'min,
Ell' porta l' pied vers un' grotte
Qui se trouva sous sa main.
Dormir un' nuit tout entière,
Et, comm' si de rien n'était,
Dans l' plus profond d'un cim'tière
Où chaqu' mort ressuscitait !...
Mais tout's les dames conviennent
Qu' la nuit ell's préfèr'nt, tout bas,
Les morts qui queuqu'fois reviennent
Aux vivants qui ne r'vienn'nt pas.

AIR : Tous les bourgeois de Châtres.

Ell' fait à sa servante
Qui pour la r'voir accourt,
D' son rêv' qui l'épouvante
L' récit plus long que court.
« En fait d' peurs, dit la vieille, ah ! j' connaissons les vôtres :
Pour un homm' qu'on a vu la nuit,
Faut-il donc faire tant de bruit !
Moi, j'en ai vu bien d'autres. »

AIR : Non, je ne ferai pas ce qu'on veut que je fasse.

Mais, chut ! j'entendons v'nir m'sieur Aubray, son cher frère,
Et sur c' rêve, d'vant lui, faut avoir soin d' se taire.
Il n' veut entend' parler ni de r'venant ni d' mort ;
C'est un ben faible acteur, mais c'est un esprit fort.

AIR de la Cataçoua.

D'puis queuqu' temps toujours en voyage,
Et pressé de marier sa sœur,
Il portait sur lui son visage
Qu'il montrait à chaqu' voyageur.
De Rutwen, un jour s' trouvant proche,
Il tir' sa sœur de son gousset :
Zeste, ell' lui plaît,
Le contrat s' fait.
Crac, v'là qu'il meurt ; mais son frère paraît.
Aubray r'tire sa sœur d' sa poche ;
L'un remplac' l'autre, et v'là c' que c'est.

AIR : Gai, gai, mariez-vous.

« Gai, gai, gai ! c'est demain
Dit à Malvina l' cher frère,
Gai, gai, gai ! c'est demain
Que Morsden aura ta main.
— Rutwen fut mon prétendu ;
Seul, dit-elle, il a su m' plaire,
Et c'est lui qu' mon cœur préfère,
Quoiqu' je n' l'ayons jamais vu.
— Gai, gai, puisqu'il est mort,
Il faut y r'noncer ma chère ;
Gai, gai, je l' pleure encor,
Mais les morts ont toujours tort. »

AIR : Ah ! Monseigneur.

Brigitte accourt. « V'là, monseigneur,
Le prétendu d' mamsell' vot' sœur. »
L' Vampir' paraît. Ah ! tatigué !
J' veux êtr' pendu, si pour l'air gai,
Pour l'embonpoint et l' teint vermeil,
Le père Lachaise a son pareil.

AIR : Il était une fille.

En mort d' bonn' compagnie,
S'avançant poliment,
Il leur tourne un biau compliment ;
Et la mine ébahie
R'connaissant c' défunt-là...
L' frère et la sœur sont d' là :
Ha !

AIR de Gaspard l'Avise.

L'un s' dit : « C'est lui, la peste m' crève ! »
L'aut' : « C'est l' fantôm' de d'dans mon rêve !
— Rutwen que j' croyais au tombeau !
Ho ! ho ! ho ! ho !
— Quoi ! Rutwen s'rait ce fantôm'-là ?
Ha ! ha ! ha ! ha !
Qu' c'est drôl' (*bis.*) des chos's comm' ça !...
— Cher Rutwen, est-c' que tu s'rais toi ?...

— Qui veux-tu que j' sois, si c' n'est moi ?
—Mais c'tapendant j' t'ons ben vu mort !
—C' qui n'empêch' pas que j' vis encor. »
Et l' nigaud,
Comme un sot,
Toujours d' là... *(l'air étonné.)*
Aval' ça.

Air du Ménage de Garçon.

« Étant le plus ancien en date,
Je r'prends mes droits sur ma moitié ;
Mais une affaire délicate
Veut qu' dès ce soir je sois marié ; *(bis.)*
Mon bonheur, mes jours, tout l' réclame,
J' t'ouvre mon âme sans détour. »
Et l' Vampire, en ouvrant son âme,
Ouvre sa bouche comme un four. } *bis.*

Air des Découpures.

Justes dieux !
Qu'est-ce qu'il a dans l's yeux !
C' n'est plus des prunelles...
C'est comm' de gross's étincelles
Dont le jeu
Ferait, sarpejeu !
R'culer les demoiselles
Les pus fait's au feu.
« Ah ! serr' nos, ah ! serr' nos, ah ! serr' nos nœuds ! »
Dit l' gourmand infâme
Qui voudrait souper d' sa femme,
Il n'en f'ra *(bis.)* qu'un r'pas ou deux
S'il a, l' malheureux,
L' ventre aussi creux qu' les yeux.

Air : J'arrive à pied de province.

Quoiqu' ça, c'te maigreur lui donne
L'air sentimental,
Et déjà la jeun' personne
Ne l' voit pas trop mal.
Moi-mêm', sans êtr' son amie,

J' l'i trouve, à mon gré,
Assez bonn' physionomie
Pour un déterré.

Air : Nous nous verrons demain sur le champ de bataille.

Bref, on fisque au lendemain l' jour de ces nœuds atroces;
La pauvre enfant n' sait point
Qu'ell' jou' son embonpoint
Et qu' feu m'sieu son mari, la premièr' nuit d' ses noces,
La suc'ra,
Ressusc'ra,
Puis ressuc'ra,
Puis ressuc'ra
Tant qu'il ressuscit'ra,
Ah ! ah ! ah ! ah !
Et qu'elle périra.

Air : Tout le long, le long de la rivière.

Mais un repas n' lui suffit pas,
Et comm' d'un tendron plein d'appas,
Un d' ses valets doit dans sa terre
Êtr' ce jour-là propriétaire,
A seul' fin de ne pas l' manquer,
Il court bien vite s'embarquer...
Vu qu'on lui dit qu' pour se rendre à sa terre,
L' pus court c'est le long, le long de la rivière,
L' pus court, c'est le long de la rivière.

Air des Pendus.

La première acte finit là.
Si l's autres n' valont pas mieux qu' ça,
La pièce ne f'ra pas fortune...
Mais faut croir' que, puisque la lune
Y joue un rôle intéressant,
L'intérêt ira z'en croissant.

ACTE DEUXIÈME.

Air : Dans ma chaumière.

Une campagne (*bis.*)
Vient à nos yeux fair' son effet;

Je vois un' chaumièr', un' montagne,
Des arbr's, des herb's, enfin c' qui fait
Une campagne. (*bis.*)

AIR : Cadet Roussel est bon enfant.

Edgard, qu' est l' futur à marier,
Dans l' village accourt le premier
Dire qu' son maîtr', qu'on croyait mort,
N' l'est pas, et qu' même il vit encor.
Effrayé d'un' merveill' si neuve,
Chaqu' mari veuf et chaqu' femm' veuve,
Oh ! oh ! oh ! oh ! marmott' tout bas :
« Pourvu que c'te mod' là n' prenn' pas. »

AIR : La Faridondaine.

Mais tout d'un coup v'là qu'on entend
Des chants, des cris d' guinguette,
C'est tout l' pays dansant, sautant,
Qui s'en vient en goguette,
Fêter au son du chalumeau,
Avec le hameau,
Notre *ecce homo*
Qui les r'çoit d'un air attendri,
Biribi,
A la façon de Barbari.
Mon ami.

AIR du Menuet d'Exaudet.

Pauvre Edgard !
L' premier r'gard
Du Vampire,
De ta bell' du haut en bas
A r'luqué les appas,
Et v'là le mort qui soupire ;
Mais l' futur
Est si sûr
D' sa p'tit' femme,
Qu'il ne cherche pas à voir
C' que l' revenant peut avoir
Dans l'âme ;

« Ce soir, not' contrat se dresse ;
Seigneur, fait's-nous la promesse
De daigner
Y signer...
—Oui ; ta belle
Est, mon cher, un vrai trésor,
Et je f'rais plus encor
Pour elle.
—Quel bonheur,
Quel honneur
Vous nous faites !
—Non, qu'il répond, l'œil hagard,
Pour moi, mon cher Edgard,
Les mariag's sont des fêtes. »
L' pauvre amant
Donn' bêt'ment
Dans la bosse ;
Puis l' mort lui sourit là-d'sus
D' l'air l' pus gracieux et l' pus
Féroce.

AIR : Tarare Pompon.

Tout l' monde au trépassé
Avec respect propose
Un verre de quequ' chose. .
Ça s'ra bientôt varsé ;
La bière n' peut pas nuire ;
Mais on fait de vains efforts ;
Son geste a l'air de dire :
J'en sors.

AIR : J'ai vu la meunière.

J' crois pourtant qu'un rafraîchiss'ment
Lui s'rait salutaire,
Car d' plus en plus sensiblement
Son regard s'altère...
Et Lovett', toujours se sauvant,
A toujours du diable d' ci-d'vant
Un œil par derrière,
Un œil par devant. } *bis.*

AIR : Nage toujours, mais n' t'y fi' pas.

La danse est à pein' commencée,
Que l'ang' barbu malicieus'ment,
Sur un morceau d' harpe cassée
Vient pincer sentimental'ment
Un' romanc' qui
Finit ainsi :
«Défi'-toi-z'en, jeun' fiancée,
Crains d' succomber ;
Qui s' laiss' tomber
N' peut pas manquer que d' la gober. » (*bis.*)

AIR : La boulangère a des écus.

Impatienté d'un air si lent,
Et tout pâle de colère,
Traitant l' musicien d'insolent,
L' bourgeois atrabilaire,
Sans plus d' respect pour le talent,
Envoi' faire
Lanlaire
L'air lent,
Faire
L'air lent
Lanlaire.

AIR : Suzon sortait de son village.

Mais d' mieux en mieux v'là qu'il s'enflamme,
Et qu'il s'en vient dire au marié :
« Laisse-moi seul avec ta femme,
Donne-moi c'te preuv' d'amitié.
— C' que veut not' maître,
Dit l'aut', doit être
Un d'voir, un' loi
Pour ma femme et pour moi ;
Mais, j' vous en prie,
Dans vot' caus'rie,
Tâchez... — Quoi donc ?
— De n' pas être trop long. »
L' Vampir' lui répond qu' sa fiancée
Dans queuqu's minutes lui r'viendra,

Et moi, j' lui réponds qu'il n' l'aura
Que d' la s'conde sucée. (*ter.*)

AIR : des Trembleurs.

Les v'là seuls... Ah ! pauvre p'tite,
Si tu m'en crois, sauv'-toi vite ;
Queu chien d' vertigo l'agite !
Un ch'val n'est pas plus brutal.
Comm' sa figur' s'enlumine !
J' veux que l' diable m'extermine,
Si l'on n' croirait, à sa mine,
Qu'il va tomber du haut mal.

AIR : Nage toujours, mais n' t'y fi' pas.

« Objet d' mon âme et d' ma pensée,
J' sens dans mon cœur l' feu circuler ;
Vas-tu longtemps rester glacée?
Vas-tu longtemps m' laisser brûler?
N'y a pas d' témoin... »
Mais v'là que d' loin
L'ange redit : « Jeun' fiancée,
Crains d' succomber ;
Qui s' laiss' tomber,
N' peut pas manquer que d' la gober. »

AIR : Lubin a la préférence.

Sur c' coup-là, les grand's bamboches,
Crispations, contractions,
Convulsions, contorsions...
Gar' les ceux qui s'raient trop proches !...
Pieds, bras, jamb's *et cætera*,
Tout va ;
Ses ch'veux s' dressent, ses yeux roulent.
« C'est pour moi qu' tes larmes coulent. »
Et puis les grands pas,
Et puis les grands bras...
Et puis... mais non... j' n'osons pas...
Si l'on paie au tribunal
Pour qu'il ne s' pass' rien d'immoral
Dans aucune espèce

De pièce,
J' disons franchement
Qu' du gouvernement,
Les jug's en jugeant
N' volont pas mal l'argent.

AIR : C'est un enfant.

« Viens donc, dit-il, ou tu s'ras cause
Que j' descendrai la garde d'main. »
Puis d' son gousset il tir' queuqu' chose,
Qu'il veut lui mettre dans la main :
« Pas d' bourse, j' suis sage. »
Et l' Vampire en nage
S' dit, voyant r'venir les violons :
« Dissimulons ! » (*bis.*)

AIR : Eh ! voilà la vie.

On se r'désaltère...
D' parent et témoin
L' marié remplit l' verre.
Lovett' pleur' plus loin...
Tandis que l' Vampire
Soupire,
Conspire,
Soupire
Et n'aspire
Qu'à la t'nir dans un coin.

AIR : Du haut en bas.

Ça n' manque pas,
Et l' malin, qui n' perd pas la carte,
Se dit tout bas :
« Voyons où c' qu'ell' port'ra ses pas. »
Et puis, la voyant qui s'écarte :
« V'là l'heur', dit-il, où faut que j' parte... »
Ça n' manque pas.

AIR du Bastringue.

Dépêchez-vous d' boire et d' danser,
J' vous y invite,

Et ben vite ;
Dépêchez-vous d' boire et d' danser,
V'là l' gâchis qui va commencer.
N' voyant plus l' Vampir' ni Lovette,
Edgard, qui d'puis queuqu' temps les guette,
Quittant bouteille et rigodon,
Part à tout' jambe, et gar... l'ognon !...
Dépêchez-vous d' boire et d' danser,
J' vous y invite,
Et ben vite ;
Dépêchez-vous d' boire et d' danser,
V'là l' gâchis qui va commencer.

Air de la Parole.

D' la frayeur et du saisiss'ment
C'est ici le moment l' pus drôle,
Et c'est ici qu' dans l' firmament
La lun' va bientôt jouer son rôle ;
Et pour ça l'auteur, dans c't endroit,
Aux quinquets f'sant succéder l'ombre,
Fait si bien qu'à peine on se voit,
C' qui, d' sa part, n'est pas maladroit,
Vu qu' moins il fait clair, (*bis.*) pus c'est sombre.

Air : Eh quoi ! tout sommeille.

Un cri s' fait entendre.
Deux cris s' font entendre,
Trois cris, quat' cris,
Et tout l' mond' surpris,
A pareille esclandre
N' pouvant rien comprendre,
D' frayeur transi,
S' met à crier aussi.
Moi, qui m'imagine
Que l' Vampir' lutine,
Chiffonn', turlupine,
Lovett' sur l' gazon,
Tout haut v'là que j' crie :
« A-t-on vu, j' vous prie,
Un mort fair' la vie

De c'te façon ? »
Mais v'là qu' la fiancée,
A moitié sucée,
Ses cheveux hagards
Et ses beaux yeux épars,
Criant à tu'-tête,
Se sauve d' son bête
D'Urluberlu,
Qu'en veut comme un goulu.

AIR : Tontaine, tonton.

Le futur, lui donnant la chasse,
Lui lâche un coup de mousqueton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton,
Et vous l' fait pirouetter sur place
Ni plus ni moins qu'un vrai tonton,
Tonton, tontaine, tonton.

AIR du Verre.

Sur l' coup on entraîne l' mari,
Qui n' reparaît pas dans l'ouvrage :
On emmène Lovette aussi,
Qui n' reparaît pas davantage ;
Et, puisqu' l'auteur était en train,
Que n' nous f'sait-il la politesse
D' fair' disparaître d'un coup d' main
Tous les personnages d' la pièce ?

AIR de la Sentinelle.

L'astre des nuits, sur ces singuliers bords,
A la vertu rare et particulière
D' ressusciter les gens tout fraîch'ment morts,
Sitôt qu' sur eux il fait luir' sa lumière.
Aussi dit-on que dans l' pays,
Quand les femmes ferm'nt la paupière,
A la demande des maris, (*bis.*)
C' n'est qu'à midi qu'on les enterre.

AIR : Au clair de la lune.

« Au clair de la lune,
Dit l' mort, j' veux mourir...

Dans mon infortune,
Ça me f'ra plaisir.
Ma chaleur est morte,
Je n'ai plus de feu ;
Vite, qu'on m'y porte,
Pour l'amour de Dieu ! »

AIR : Au coin du feu.

Il d'mande à son beau-frère
Qu' dans l' silence on enterre
C't accident-là...
Sur quoi, l' beau-frèr' docile
Lui dit d' mourir tranquille,
Qu'on l'enterr'ra.

AIR des Pendus.

On l'étale au feu sans pareil
D'un' lun' qui brill' comme un soleil.
Il ferm' les yeux, il pench' la tête,
Un' bonne nuit que je lui souhaite,
Et qu'il peut m' souhaiter pareill'ment,
Car v'là que j' m'endors égal'ment.

ACTE TROISIÈME.

AIR : Il me faudra quitter l'empire.

Réveillé par un coup d' timbale,
Au bout d'un bon quart d'heure ou deux,
Je r'garde autour d' moi dans la salle,
Et j' vois qu'on bâille à qui mieux mieux.
D'où c' que j' conclus que dans c' qu'on vient d'entendre
N'y avait pas d' quoi rir', pleurer, ni frémir, (*bis.*)
Et qu' si queuq'fois l'on n' perd rien pour attendre,
Queuq'fois aussi l'on n' perd rien pour dormir.

AIR : Du partage de la richesse.

J' m'éveille au moment où l' cher frère
Est en train de dissimuler :
Il a tant promis de se taire !...

Mais ça n' l'empêch'ra pas d' parler.
J'oubliais l' décor... quel dommage!...
N'y a rien du tout... mais j' vois, quoiqu' ça,
Qu'un' toil' se lèv'ra pour l' mariage,
Et qu'un' p'tit' chapell' s'ouvrira.

Air : Colin disait à Lise un jour.

Voyant Aubray l' nez dans l' manteau,
L'œil en d'sous, l'oreill' dans l'épaule,
Sa sœur lui d'mand' c' qu'il sait d' nouveau,
Pour avoir comm' ça l'air tout drôle ;
Il dit qu'il n' sait rien :
Je l' crois, morgué ! bien,
Puisqu'il ne sait pas mêm' son rôle.

Air du vaudeville du *Sorcier*.

« Pourquoi, lui dit-ell', mettr' la puce
A l'oreille de Malvina ?
Vaudrait mieux que tout d' suite j' susse...
— C'est ben plutôt ell' qu'on suc'ra. »
Bref, au milieu de c'te bell' scène,
Voyant r'paraître l' prétendu
Qu'il a vu
Raide mort étendu,
Aubray, qui n' peut croir' qu'il en r'vienne,
Dit à sa sœur en l'entraînant :
« C'est un r'venant. » (*Quatre fois.*)

Air : Lise épouse l' beau Germance.

« Vois c'te figur' sèche et blême,
C' n'est plus qu' l'ombre de lui-même,
C'est son esprit qui revient...
Malheur à toi, s'il te tient ! »
Rutwen donn' des preuv's sans nombre
Que dans tout c' qu'il fait et dit
N'y a pas plus d'esprit que d'ombre,
Et pas même ombre d'esprit. (*bis.*)

Air : La fille au coupeur de paille.

« Aubray veut, la chose est claire,
Mett' ma patience à l'essai,

Car Aubray sait bien, j'espère,
Que tout c' que j' lui dis est vrai :
Aubray, mon cher Aubray,
R'connais ton ami, ton frère...
— Oh ! brais tant qu' tu voudras...
Je n' te reconnaîtrai pas.

AIR : Un jour à Fanchon j' dis : Ma fille.

— Sans farc', allons, couronn' ma flamme ;
— Oui, c'est ça, compt' sur l' *conjungo*
Et bois d' l'eau ;
T'es un mort ou t'es un infâme,
Par ainsi, sors,
Ou j' te fais mett' dehors ;
Ma sœur ne s'ra jamais la femme
D'un corps sans âme,
Ni d'une âme sans corps. »

AIR : C'est bien naturel.

L' Vampire en prison l' colloque,
Disant qu'il bat la breloque,
Et l' menant comme un forçat,
C'est-y délicat ? (*bis.*)
Puis Malvina, qui l' voit faire,
A l'emprisonneur d' son frère
Jure un amour éternel...
C'est ben naturel,
J'espère,
C'est ben naturel. (*bis.*)

AIR : Grâce à la mode.

Puisque tu m'aimes,
Puisque j' t'aime aussi,
Puisque j' somm's ici
Entre nous-mêmes,
Viens, courons d' ce lieu
A l'autel...

AIR : Digo, de Jeannette.

— Dieu !
Puis-j' t'y faire

Un coup comme ça
Sans mon frère?
— Pour cette affaire
Il n'a qu' faire là ;
Deviens ma femme,
Ou j' suis mort sans r'tour,
Ma chère âme....
— Embrass' ta femme,
Et vis pour l'amour. »

AIR : Ciel ! l'univers va-t-il donc se dissoudre?

Là-d'sus, un air que l'orchestre nous racle ;
Puis pour l' serment
De l'amante et d' l'amant,
Un' chapell' s'ouvr' par miracle,
Et j'allions voir un pestacle
A peu d' chos' près gai comm' un enterr'ment
Quand l' frère emprisonné,
Qu'a, non sans peine,
Rompu sa chaîne,
Accourt en scène
Comme un déchaîné.

AIR : Ah ! comme c'est drôle !

Furieux, Rutwen veut l' fair' périr,
Mais une heur' sonne,
Et d' la frayeur qu'il a d' mourir,
L' défunt frissonne...
Mais c'est ben pis, quand après ça,
Il voit d' chaqu' fille qu'il suça
L'ombre qui l'environne,
Et qui lui dit : « Rutwen, viens ça...
Tu n' suc'ras plus personne. »

AIR du Lendemain.

Il s' refuse à les suivre,
Il fait façon sur façon.....
C'est si dur de n' pus vivre!
Ell's n'entendont pas raison.
Il leur jure sur sa tête

De n' pus être un mécréant ;
Mais néant à la requête,
Néant ! néant !

AIR des Pendus.

Par un feu d'artific' fort beau
L' Vampire r'descend dans l' tombeau !
Mais mon avis, c'est qu' c'est l' parterre
Qu'aurait dû seul le mettre en terre,
Et je l' donn' pour ben enterré
S'il ne r'vient que quand je r'viendrai.

A M. DE PIIS,

EN VOYAGE DANS LE DÉPARTEMENT DE LA CREUSE,

POUR L'INVITER A REVENIR PRÉSIDER LA SOCIÉTÉ DU CAVEAU MODERNE.

AIR : Ermite, bon ermite.

A l'enfant d'Épicure
Honneur et prompt retour !
Que le ciel lui procure
Jours de paix, nuits d'amour !
Au échos qui savourent
Les doux chants de son luth,
Aux Zéphyrs qui l'entourent,
Plaisir, gloire et salut !
Ermite, aimable ermite,
Écoute ton troupeau
Qui t'appelle et t'invite
A rendre vite
La vie au Caveau.

Assis sur tes montagnes,
Tu suis d'un œil joyeux
L'agneau dans les campagnes
Et l'oiseau dans les cieux.
Des ruisseaux le murmure,
Les bonds du cerf léger
Charment ton âme pure...

Apollon fut berger.
Ermite, aimable ermite, etc.

Cythère et le Parnasse
Implorent ton retour,
Et Momus à ta place
Te rappelle à son tour.
Sans toi les cœurs languissent,
L'appétit est contraint,
Les ébats s'attiédissent,
La soif même s'éteint.
Ermite, aimable ermite,
Écoute ton troupeau
Qui t'appelle et t'invite
A rendre vite
La vie au Caveau.

COUPLETS

POUR LA FÊTE DE DUCRAY-DUMINIL,

LE JOUR DE SAINT FRANÇOIS, SON PATRON.

AIR : J'arrive à pied de province.

Puisque c'est François que s' nomme
Ducray-Duminil,
Faut détacher à c' brave homme
Une chanson qu'ait l' fil ;
J' n'avons pas la suffisance
D' nous croire d' la voix,
Mais il aura d' l'indulgence :
C'est un bon François.

François Premier fut un prince
Aussi bon qu' puissant ;
Not' ami, qui n'est pas mince,
N'est pas moins bienfaisant ;
Et la belle Ferronnière
Dont c' monarque fit choix,
Ne vaut pas la parsonnière
D' not' ami François.

Jarni ! c'est qu' faut voir la trogne
De ce luron-là !
C' n'est point qu' ça soit z'un ivrogne :
Incapable d' ça ;
Mais à son ventre d' chanoine,
A son air grivois,
On s' dit : C'est l' fils d' saint Antoine,
Ou ben d' saint François.

Ici l'on viendrait d'une lieue
Sans en êt' prié ;
Pour François y a toujours queue
Comm' pour sa moitié ;
C'est l' plaisir qui nous y attire,
Et pas d' jour dans l' mois
Qu' l'amour ou l'amitié n' tire
L' cordon d' saint François.

François est rond en affaires,
Rond en embonpoint,
Rond en discours, en manières,
Bref, rond en tout point ;
Et quoiqu'en amour je l' pense
Un rusé matois,
Moi, j' suis franc, gn'y a point z'en France
Un meilleur François.

ÉPITRE

ADRESSÉE A M. LE DOCTEUR D'''.

Mon cher ami, ce n'est plus pour le père
Que je viens réclamer tes soins ;
Boire et manger, voilà ses seuls besoins...
Et sans ton art il peut les satisfaire...
C'est pour la fille qu'aujourd'hui
Avec ardeur je sollicite
Ta complaisance, ta visite,
Ton ordonnance et ton appui,
Devant qui le mal fuit si vite !

Estelle qui, dit-on, me ressemblait si bien,
Comptant maintenant l'heure où l'on dîne... pour rien,
N'aspire en se levant qu'à celle où l'on se couche ;
L'aspect d'un gai festin n'a plus rien qui la touche,
Et ce portrait n'est pas le mien...
« On peut avoir la même bouche,
Sans avoir le même appétit, »
Diras-tu... je le sais ; mais cela m'inquiète ..
Et, vrai .. depuis ce changement maudit,
Je ne suis plus dans mon assiette...
Elle pâlit, elle maigrit...
En quoi nous différons encore...
Car chaque jour ma face se colore,
Et chaque jour mon ventre s'arrondit.
Viens donc, par ton savoir, fruit de tes longues veilles,
Lui rendre ses couleurs vermeilles,
Cet heureux goût du bon.. sans lequel il n'est point
De gaîté, de fraîcheur, de plaisir, d'embonpoint :
Viens aussi délivrer sa petite poitrine
D'une petite toux qui souvent la chagrine...
Viens lui rendre, en un mot, cette belle santé
Dont le bienfait déjà fut deux fois ton ouvrage ;
Viens, dussé-je en retour, par un juste partage,
T'admettre aux doux honneurs de ma paternité.

ABONNEZ-VOUS *

Air : Rien n'était si joli qu'Adèle.

Mil huit cent dix cède sa place,
Saint Sylvestre est là
Pour lui crier : Holà !
Mais peu nous importe cela ;
Et jusqu'au bout,
Riant de tout,
Avec nos flacons
Nous nous moquons
Du temps qui passe ;

* Cette chanson a été faite pour un recueil qui paraissait tous les mois sous le nom de l'Épicurien.

Et vite chez nous,
Jeunes et vieux, abonnez-vous.

Qu'un coup du sort pour nous dérange
D'un plus doux destin
L'espoir trop incertain,
Tournant les yeux vers ce festin,
Et jusqu'au bout
Riant de tout,
Avec nos flacons
Nous nous moquons
Du sort qui change ;
Et vite chez nous,
Gens à projets, abonnez-vous.

J'entends crier de par le monde :
Ces Épicuriens
Sont tous de francs vauriens.
Mais ces propos-là sont des riens ;
Et jusqu'au bout
Riant de tout,
Avec nos flacons
Nous nous moquons
Du fat qui gronde ;
Et vite chez nous,
Mauvais sujets, abonnez-vous

Partisans de toutes les belles,
Voyons-nous un jour
Échouer notre amour,
Changeant et d'idole et de cour,
Et jusqu'au bout
Riant de tout,
Avec nos flacons
Nous nous moquons
Des plus rebelles ;
Et vite chez nous,
Joyeux Faublas, abonnez-vous.

Puisqu'il faut qu'ici-bas tout meure,
Lorsqu'un vieux brutal
Succombe au coup fatal,

Bien loin de déplorer son mal,
Et jusqu'au bout
Riant de tout,
Avec nos flacons
Nous nous moquons
Du sot qui pleure ;
Et vite chez nous,
Veuves en deuil, abonnez-vous.

Qu'au théâtre un méchant persifle
A tort, à travers
Notre prose et nos vers,
Pour nous c'est un faible revers,
Et jusqu'au bout
Riant de tout,
Avec nos flacons
Nous nous moquons
Du vent qui siffle ;
Et vite chez nous,
Jeunes auteurs, abonnez-vous.

Aucun, du plus vieux au plus jeune,
Sans avoir mangé
De nous ne prend congé ;
C'est un sacrifice obligé ;
Et jusqu'au bout
Riant de tout,
Avec nos flacons
Nous nous moquons
Du fou qui jeûne ;
Et vite chez nous,
Restaurateurs, abonnez-vous.

Aucuns besoins ne nous tourmentent,
Jamais courtisans
N'obtiennent notre encens ;
Comptant peu sur les gens puissants,
Et jusqu'au bout
Riant de tout,
Avec nos flacons
Nous nous moquons

Des grands qui mentent ;
Et vite chez nous,
Solliciteurs, abonnez-vous.

Nous trouvons-nous, par aventure,
Dépourvus d'argent
Dans un besoin urgent,
Nous fermons la porte au sergent ;
Et jusqu'au bout
Riant de tout,
Avec nos flacons
Nous nous moquons
Du juif qui jure ;
Et vite chez nous,
Paniers percés, abonnez-vous.

Chez Plutus chacun se faufile ;
Mais le plus souvent
Ses faveurs sont du vent...
Nous, aussi gais après qu'avant,
Et jusqu'au bout
Riant de tout,
Avec nos flacons
Nous nous moquons
De l'or qui file ;
Et vite chez nous,
Pauvres rentiers, abonnez-vous.

Notre table, toujours féconde
En liqueurs et mets,
Ne tarira jamais...
Toujours buveurs, toujours gourmets,
Et jusqu'au bout
Riant de tout,
Avec nos flacons
Nous nous moquons
De tout le monde ;
Et vite chez nous,
Europe entière, abonnez-vous.

Quelques couplets de cette chanson ont été imprimés dans l'*Épicurien français*, premier trimestre de 1811 ; nous la donnons ici en entier, d'après le manuscrit de l'auteur.

CADET BUTEUX

A L'ENTERREMENT DE MADEMOISELLE RAUCOURT.

AIR : Faut d' la vertu, pas trop n'en faut.

Faut êt' dévot, pas trop ne l' faut,
L'excès en tout est un défaut. } *bis.*

V'là c' que les paroissiens en masse
Devant Saint-Roch criaient l'aut' jour ;
Et moi, sans trop savoir c' qui s' passe,
Bien plus fort qu'eux j' crie à mon tour :

Faut' êt' dévot, etc.

On m' dit qu' c'est une actric' qu'est morte
Et qui d'maude un *De profundis* ;
Mais on n' veut pas l'i ouvrir la porte
Du ch'min qui mène en Paradis...

Faut êt' dévot, etc.

Pourquoi l' corps de c'te pauvre femme
D' l'église serait-il banni,
Puisqu' huit jours avant d' rendre l'âme,
Elle avait rendu le pain béni ?

Faut êt' dévot, etc.

Plus d'un' fois, avec son aumône,
Saint Roch secourut l'indigent...
Pourquoi donc r'fuser la personne
Dont on n'a pas r'fusé l'argent ?

Faut êt' dévot, etc.

N'y a qu'un' dévotion qui soit bonne ;
C'est cell' qui nous dit d' fair' le bien...
J'aime mieux un païen qui donne
Qu'un chrétien qui ne donne rien.

Faut êt' dévot, etc.

Parc' qu'elle a joué la tragédie,
L'Église ne veut pas l'avouer ;

J'tez donc Racine à la voirie ;
Car c'est lui qui la faisait jouer.

Faut êt' dévot, etc.

Voyez un peu l' danger d' l'exemple :
A l'instant je r'cevons l'avis
Que l' chien d' saint Roch, hier, au Temple
A fait chasser l' chien d' Montargis.

Faut êt' dévot, pas trop ne l' faut,
L'excès en tout est un défaut. } *bis.*

COUPLETS

CHANTÉS POUR L'INSTALLATION DE M. D.,

Propriétaire d'une verrerie, dans sa maison de la rue du Mont-Blanc.

AIR : Vive le vin, vive l'amour!

C'est dans la rue
Du Mont-Blanc
Que loge un garçon jeune et franc,
Dont l'amitié nous est connue.
Dans sa maison toujours pourvue,
On voit renaître à volonté
Et le plaisir qu'on a goûté,
Et la liqueur que l'on a bue.

L'heureux commerce
Du gaillard
Fournit même, avec le nectar,
Le vase où notre main le verse ;
Et, grâces à l'état qu'exerce
Ce bon buveur, ce franc luron,
Plus d'un tonneau, plus d'un tendron
S'est tour à tour vu mettre en perce.

Cet ami tendre
Pend chez lui
Une crémaillère aujourd'hui :
Chez lui hâtons-nous de nous rendre ;
Car, pour fripons dût-on nous prendre,

Chers compagnons, sans contredit,
Quand de crémaillère il s'agit,
Nous sommes tous des gens à pendre.

Ici je brave
Le chagrin,
Les ennuis, la soif et la faim,
Dont l'espèce humaine est esclave ;
Ici le plaisir, sans entrave,
Trouve, pour combler son espoir,
Chambre à coucher, salon, boudoir,
Salle à manger, cuisine et cave.

ILS SONT CHEZ EUX.

Air de M. Alexandre Piccini.

Que l'on envoie à Tivoli
Jeune fat, beauté surannée,
Un gourmand au café Hardi,
Un bel esprit à l'Athénée,
A Charenton vieil amoureux,
Vieille coquette aux Incurables,
Maris jaloux à tous les diables,
Ils sont chez eux,

Chez nos jeunes gens c'est en vain
Qu'un malheureux créancier sonne :
Il a beau se lever matin,
Il ne trouve jamais personne ;
Mais qu'un tête-à-tête amoureux
Leur amène jeune fillette,
Ah ! pour acquitter cette dette,
Ils sont chez eux.

Combien voyons-nous aujourd'hui
De ces gens nommés parasites,
Fondant sur la table d'autrui
Les intérêts de leurs visites !
Chez nous, par leur estomac creux,
Avertis de l'heure où l'on dîne,

Entre la cave et la cuisine,
Ils sont chez eux.

Conduisez nos jeunes Français
Dans les camps poudreux de Bellonne ;
Armez leurs bras et placez-les
Sous le feu de l'airain qui tonne :
Là, faites briller à leurs yeux
L'espoir d'un trépas plein de gloire,
Entre l'honneur et la victoire,
Ils sont chez eux.

De sa liberté quand pour vous
La beauté fait le sacrifice,
N'imitez pas certains époux
Chez qui bientôt l'ennui se glisse,
Qui, las, au bout d'un mois ou deux,
Des plaisirs purs que le cœur donne,
Presque jamais, quand l'amour sonne,
Ne sont chez eux.

LE FACTOTUM,

OU LE PERRUQUIER GASCON.

AIR : Allons au bois.

Faut-il
Saisir le fil
De quelque plan à votre insu
Tissu ?
Faut-il
D'un alguasil
Dérouter l'œil qui jour et nuit
Vous suit ?
Faut-il
Au plus subtil
Damer, en habile champion,
Le pion ?
Allez trouver Frisac,
Crac...
Votre affaire est dans le sac.

D'un fat
Ou d'un pied-plat
Faut-il rabattre, en un clin d'œil,
L'orgueil ?
Vainqueur
D'un jeune cœur,
Voulez-vous obtenir sa main
Demain ?
Par un
Sort trop commun,
Avez-vous un besoin urgent
D'argent ?
Allez trouver Frisac,
Crac...
Votre affaire est dans le sac.

Enfin,
Mourant de faim,
Voulez-vous soudain déjeuner,
Dîner ?
Ou bien,
En moins de rien.
Faut-il rendre à vos cheveux blancs
Vingt ans ?
Partout,
Utile à tout,
Traiteur, perruquier, gazetier,
Courtier,
Allez trouver Frisac,
Crac...
Votre affaire est dans le sac.

ADÈLE ET LUCAS.

Air breton.

Rien n'était aussi joli qu'Adèle,
Qui, grâce à Lucas,
Arrivait à grands pas
A l'âge où l'Amour dit tout bas :

Amusez-vous,
Belle aux yeux doux,
Amusez-vous,
Trémoussez-vous,
Amusez-vous, belle;
Amusez-vous,
Ne craignez rien,
Trémoussez-vous bien.

Un jour Lucas surprit Adèle
Au fond d'un p'tit bois,
Où l' drôle, en tapinois,
Lui chanta pour la premièr' fois :
Amusez-vous, etc.

Ce r'frain amusa tant Adèle,
Qu'avant de s' quitter,
Sans pouvoir s'arrêter,
Elle et Lucas n' firent qu' chanter :
Amusez-vous, etc.

Mais un soir qu' sur l'herbe nouvelle
Adèl' chantait ça,
Un gros loup la croqua...
Fillett's, d'après cett' leçon-là,
Méfiez-vous
D' ce r'frain si doux :
Amusez-vous,
Trémoussez-vous,
Amusez-vous, belle;
Amusez-vous,
Ne craignez rien,
Trémoussez-vous bien.

LE LOUP N'EST PAS SI MÉCHANT.

Air auvergnat du vaudeville *Il arrive!*

Vous vous souv'nez d' la pauvre Adèle,
Qui chantait tant le r'frain d' Lucas;
Quoiqu'un loup eût croqué la belle,

Vous saurez qu'ell' n'en mourut pas,
Et partout,
En se gaussant d'elle,
On disait : « Mam'selle
A donc vu le loup ! »
Mais c'tapendant,
En gaussant d' la sorte,
Chaque fille au champ
S'en allait chantant :
Drès qu'Adèl' n'est pas morte,
L' loup n'est pas si méchant.

Par la curiosité piquée,
Suzon un soir, en tapinois,
Au risque de se voir croquée,
Va trouver l' loup au fond du bois.
Pour Suzon
Ce croqueur de filles,
C't effroi des familles,
Fut un vrai mouton...
V'là qu' l'événement
Dans l' pays s' rapporte,
Claudine l'entend
Et s' dit en souriant :
Drès qu' Suzon n'est pas morte,
L' loup n'est pas si méchant.

L' lend'main Claudin', en petit' bavarde,
S'en va criant dans tout l' canton
Que l' loup dont tout le monde s' garde,
N'est autre chose qu'un mouton.
V'là qu' sur c' mot
Thérèse, Jeannette,
Victoire, Fanchette,
Javotte, Margot,
Au bois vit'ment
Courent sans escorte,
Et l' soir gaîment
Revienn'nt en chantant :
Drès qu' pas un' n'en est morte,
L' loup n'est pas si méchant.

Au bout d' queuqu's jours, vite et pour cause,
Fallut marier tous ces minois ;
D'autres minois, plus frais qu' la rose,
Vinrent au monde au bout d' queuqu's mois.
Et par nous
Chaque fillette instruite,
Loin d' prendre la fuite
Quand on parle d' loups,
Dit tout bonn'ment,
Sitôt qu'on l'exhorte
A fuir sagement :
Drès qu' maman n'est pas morte,
L' loup n'est pas si méchant.

A MON AMI HIPPOLYTE.

AIR : Verse encor.

Je suis gai, bien gai, très-gai, fort gai,
Et jamais fatigué
Quand je chante Hippolyte ;
Je suis gai, bien gai, très-gai, fort gai ;
Qui plus que lui mérite
D'être harangué ?

Haranguons-le donc
Ce joyeux vénérable,
Ce bon vivant dont
La franchise est le don.
Je n'hésite point,
Et grâces à sa table,
Quoiqu'en embonpoint
Il me gagne d'un point,

Je suis gai, etc.

Qu'il est doux de voir
Sa famille chérie
Obéir ce soir
Au plus tendre devoir !
Et de temps en temps

Chaque ami, chaque amie
Et chaque parent
S'écrier en pleurant :

Je suis gai, etc.

S'il vivait, vraiment
Le joyeux Démocrite
En ce doux moment
Doublerait d'enjoûment ;
Et moins sérieux
Le pleureur Héraclite
Devant ce vin vieux
Dirait, séchant ses yeux :

Je suis gai, etc.

Si demain, ma foi,
Je suis réduit à suivre,
Quoique malgré moi,
Un lugubre convoi,
Je crains franchement
De chanter encore ivre,
Machinalement
Suivant l'enterrement :

Je suis gai, etc.

Quand nous sortirons,
Et que sur quelque place
Nous chancellerons,
Tomberons, ronflerons,
Si, nous voyant soûls,
La garde nous ramasse,
Nous disant : Qu'êt' vous ?
Amis, répondons tous :

Je suis gai, bien gai, très-gai, fort gai,
Et jamais fatigué
Quand je chante Hippolyte ;
Je suis gai, bien gai, très-gai, fort gai ;
Qui plus que lui mérite
D'être harangué !

UN PEU D'ADRESSE.

Air de M. Piccini.

Un peu d'adresse
Sur terre est le premier trésor ;
Et tel fat, dont l'éclat nous blesse,
Eût-il pris un si grand essor,
S'il n'eût pas joint à beaucoup d'or
Un peu d'adresse ?

Un peu d'adresse
Est la devise de l'Amour ;
Et vous, amants dont la tendresse
N'obtint jamais aucun retour,
Que n'aviez-vous, le premier jour,
Un peu d'adresse ?

Un peu d'adresse
De l'hymen entretient les nœuds :
Combien d'époux que l'on délaisse,
Sur leur sort ouvriraient les yeux,
Si leurs belles n'avaient pour eux
Un peu d'adresse !

LA DANSE.

Air : La vie la plus jolie.

En France.
C'est à la danse
Que la beauté
Doit sa gaîté.
Ses grâces, sa légèreté.
Folie,
Douce harmonie,
Désordre heureux,
Trouble amoureux,
Du bal
Y donne le signal.

La danse
Bientôt recommence ;
On se balance,
Et l'on s'élance
Comme l'éclair
Qui fend l'air.
On se sépare,
Puis on s'égare,
Et de plus d'un faux pas
L'Amour se rit tout bas.

En France, etc.

Bacchus avec adresse
Des cœurs double l'ivresse,
Et d'un plus doux plaisir
Fait naître le désir.

En France,
C'est à la danse
Que la beauté
Doit sa gaîté,
Ses grâces, sa légèreté.
Folie,
Douce harmonie,
Désordre heureux,
Troublle amoureux,
Du bal
Y donne le signal.

PHILOSOPHIE D'UN SEXAGÉNAIRE.

A soixante ans on ne doit pas remettre
L'instant heureux qui promet un plaisir ;
Plus tard le sort voudra-t-il nous permettre
De le rejoindre et de le ressaisir ? (*bis.*)
Sur l'avenir je ne compte plus guère :
Le présent seul à mon âge est certain ; (*bis.*)
Mon plus beau jour est celui qui m'éclaire,
Car les vieillards n'ont pas de lendemain. (*bis.*)

Si le destin veut prolonger ma vie,
Je me résigne à ses sages décrets ;
Mais mourir vieux n'est pas ce que j'envie :
L'âge souvent amène des regrets. (*bis.*)
Chacun son tour est la règle du sage ;
Contentons-nous d'égayer nos instants. (*bis.*)
Celui qui plie à soixante ans bagage,
S'il vécut bien, vécut assez longtemps. (*bis.*)

LES REPAS DE NOS PÈRES.

AIR : La fille est pour le garçon.

Festins où le champagne pleut,
Chère abondante et délicate,
Vases dorés, vaisselle plate,
Voilà ce qu'aujourd'hui l'on veut.
Petites tables, larges verres,
Vins naturels et mets bien sains,
Voilà comme, sans médecins,
Vivaient jadis nos pères.

A table, loin de discuter
Et de faire assaut d'éloquence,
On n'affichait d'autre science
Que celle de boire et chanter.
Maintenant de graves chimères
Gâtent le vin que nous buvons :
C'est que maintenant nous avons
Plus d'esprit que nos pères.

VOILA COMME L'ESPRIT VIENT.

AIR : C'est la petite Thérèse.

Ne v'là pas deux mois encore
Qu' j'étais sott' comm' je n' sais quoi !
On m'app'lait p'tite pécore,
Et tout chacun s' moquait d' moi.
J' leur répondais en colère :

Est-c' que l'esprit pouss' comm' ça?
Gn'y a temps pour tout : laissez faire...
P'tit à p'tit, j' sens qu' ça m' viendra.

Chez nous l'aut' jour, sans qu' j'y pense,
Benjamin arrive, et v'là
Qu' tout en badinant il m' lance
R'gards par-ci, p'tits mots par là :
Ma têt' brûle, mon sang s' fige ;
Qu'est-c' qu'c'est donc que l'mal qui m' tient?
Si c'est de l'esprit, mon Dieu! m' dis-je,
Qu' ça fait mal quand ça vous vient!...

D'puis c' moment, ma p'tit' cervelle
A d'mi-mot sait tout saisir.
J' veux toujours paraîtr' plus belle;
Vrai, je m' forme à fair' plaisir.
Plus j'avance, plus je trouve
Queuqu' chose en moi d'inconnu...
Je n' sais pas trop c' que j'éprouve,
Mais j' sens ben qu' l'esprit m'est v'nu.

LA JOURNÉE D'UN ÉLÉGANT.

AIR : Séjour d'amour.

Paris,
Des ris
Douce retraite,
Charme mes loisirs,
Pique mes désirs
Par un essaim de plaisirs,
Qui tous,
Jaloux
De ma conquête,
Semblent s'inviter
Pour se disputer
Le pouvoir de m'enchanter.

A chaque aurore
Qui vient d'éclore,

Plus fraîche encore
Lisette, en secret,
Vient et m'apporte
Lettre... ou n'importe,
Et puis remporte
Un baiser discret.

Mon cheval,
Superbe animal,
A mon lever, m'attend, m'emporte et vole,
Il fend l'air,
Plus prompt que l'éclair ;
C'est le rival, c'est le vainqueur d'Éole.
Au retour,
Beauté faite au tour,
A son tour
Gaîment me propose
Un joli
Déjeuner qu'arrose
Le chably,
Le beaune où l'ay.

Après
Les frais
Que j'ai dû faire,
Je pars en chantant ;
Un concert m'attend :
Je n'y reste qu'un instant.
J'entre au
Caveau,
Où sur la guerre,
Buvant du scubac,
Prenant du tabac,
Je parle *ab hoc et ab hac*.
J'entends qu'on vante
Les mets qu'invente
La main savante
D'un maître d'hôtel ;
Comus m'invite,
Bacchus m'excite,
Et je cours vite

Encenser leur autel.

L'Opéra-
Comique ou buffa,
A du nouveau, j'y suis indispensable.
Jusqu'au bout
Je critique tout ;
Car applaudir est d'un ton détestable.
Pour un thé
Le soir invité,
L'écarté,
Qu'un perdant déserte,
Me séduit,
Et, de perte en perte,
Me conduit
Jusques à minuit.

Alors
Je sors,
Car c'est d'usage,
L'instant obligé
Où l'homme rangé
De son monde prend congé ;
Et dé-
cidé
A rester sage,
Je regagne enfin
L'hôtel du Dauphin,
Au plus tard... le lendemain.

TABLEAU DE

PARIS A CINQ HEURES DU MATIN.

AIR de la contredanse de *la Rosière*, *ou* Rien ne m'échappe.

L'ombre s'évapore
Et déjà l'aurore
De ses rayons dore
Les toits d'alentour :

Les lampes pâlissent,
Les maisons blanchissent,
Les marchés s'emplissent :
On a vu le jour.

De la Villette,
Dans sa charrette,
Suzon brouette
Ses fleurs sur le quai,
Et de Vincenne
Gros-Pierre amène
Ses fruits que traîne
Un âne efflanqué.

Déjà l'épicière,
Déjà la fruitière,
Déjà l'écaillère
Saute à bas du lit.
L'ouvrier travaille,
L'écrivain rimaille,
Le fainéant bâille,
Et le savant lit.

J'entends Javotte,
Portant sa hotte,
Crier : Carotte,
Panais et chou-fleur !
Perçant et grêle,
Son cri se mêle
A la voix frêle
Du noir ramoneur.

L'huissier carillonne,
Attend, jure, sonne,
Ressonne, et la bonne,
Qui l'entend trop bien,
Maudissant le traître,
Du lit de son maître
Prompte à disparaître,
Regagne le sien.

Gentille, accorte,
Devant ma porte

Perrette apporte
Son lait encor chaud ;
Et la portière,
Sous la gouttière,
Pend la volière
De dame Margot.

Le joueur avide,
La mine livide
Et la bourse vide,
Rentre en fulminant ;
Et, sur son passage,
L'ivrogne, plus sage,
Rêvant son breuvage,
Ronfle en fredonnant.

Tout, chez Hortense,
Est en cadence ;
On chante, danse,
Joue, *et cætera*...
Et sur la pierre
Un pauvre hère,
La nuit entière,
Souffrit et pleura.

Le malade sonne,
Afin qu'on lui donne
La drogue qu'ordonne
Son vieux médecin,
Tandis que sa belle,
Que l'amour appelle,
Au plaisir fidèle,
Feint d'aller au bain.

Quand vers Cythère
La solitaire,
Avec mystère,
Dirige ses pas,
La diligence
Part pour Mayence,
Bordeaux, Florence,
Ou les Pays-Bas.

« Adieu donc, mon père ;
Adieu donc, mon frère ;
Adieu donc, ma mère.
— Adieu, mes petits. »
Les chevaux hennissent,
Les fouets retentissent,
Les vitres frémissent :
Les voilà partis.

Dans chaque rue
Plus parcourue,
La foule accrue
Grossit tout à coup :
Grands, valetaille,
Vieillards, marmaille,
Bourgeois, canaille,
Abondent partout.

Ah ! quelle cohue !
Ma tête est perdue,
Moulue et fendue ;
Où donc me cacher ?
Jamais mon oreille
N'eut frayeur pareille...
Tout Paris s'éveille...
Allons nous coucher.

TABLEAU DE

PARIS A CINQ HEURES DU SOIR.

Même air.

En tous lieux la foule
Par torrents s'écoule :
L'un court, l'autre roule ;
Le jour baisse et fuit.
Les affaires cessent ;
Les dîners se pressent,
Les tables se dressent ;
Il est bientôt nuit.

Là, je devine
Poularde fine,
Et bécassine,
Et dindon truffé ;
Plus loin je hume
Salé, légume,
Cuits dans l'écume
D'un bœuf réchauffé.

Le sec parasite
Flaire... et trotte vite
Partout où l'invite
L'odeur d'un repas ;
Le surnuméraire
Pour vingt sous va faire
Une maigre chère
Qu'il ne paîra pas.

Plus loin, qu'entends-je ?
Quel bruit étrange
Et quel mélange
De tons et de voix !
Chants de tendresse,
Cris d'allégresse,
Chorus d'ivresse
Partent à la fois.

Les repas finissent ;
Les teints refleurissent ;
Les cafés s'emplissent ;
Et trop aviné,
Un lourd gastronome
De sa chute assomme
Le corps d'un pauvre homme
Qui n'a pas dîné.

Le moka fume,
Le punch s'allume,
L'air se parfume ;
Et de crier tous :
« Garçons, ma glace !
— Ma demi-tasse !...

— Monsieur, de grâce,
Paris, après vous. »

Les journaux se lisent ;
Les liqueurs s'épuisent ;
Les jeux s'organisent ;
Et l'habitué,
Le nez sur sa canne,
Approuve ou chicane,
Défend ou condamne
Chaque coup joué.

La tragédie,
La comédie,
La parodie,
Les escamoteurs ;
Tout, jusqu'au drame
Et mélodrame,
Attend, réclame
L'or des amateurs.

Les quinquets fourmillent ;
Les lustres scintillent ;
Les magasins brillent ;
Et, l'air agaçant,
La jeune marchande
Provoque, affriande
Et de l'œil commande
L'emplette aux passants.

Des gens sans nombre
D'un lieu plus sombre
Vont chercher l'ombre
Chère à leurs desseins.
L'époux convole,
Le fripon vole,
Et l'amant vole
A d'autres larcins.

Jeannot, Claude, Blaise,
Nicolas, Nicaise,
Tous cinq de Falaise

Récemment sortis.
Élevant la face,
Et cloués sur place,
Devant un Paillasse
S'amusent *gratis*.

La jeune fille,
Quittant l'aiguille,
Rejoint son drille
Au bal de *Lucquet;*
Et sa grand'mère
Chez la commère
Va coudre et faire
Son cent de piquet.

Dix heures sonnées,
Des pièces données
Trois sont condamnées
Et se laissent choir.
Les spectateurs sortent,
Se poussent, se portent...
Heureux s'ils rapportent
Et montre et mouchoir!

« Saint-Jean, la Flèche,
Qu'on se dépêche...
Notre calèche!
— Mon cabriolet! »
Et la livrée,
Quoique enivrée,
Plus altérée
Sort du cabaret.

Les carrosses viennent,
S'ouvrent et reprennent
Leurs maîtres qu'ils mènent
En se succédant;
Et d'une voix âcre,
Le cocher de fiacre
Peste, jure et sacre
En rétrogradant.

Quel tintamarre!

Quelle bagarre !
Aux cris de *gare*
Cent fois répétés,
Vite on traverse,
On se renverse,
On se disperse
De tous les côtés.

La sœur perd son frère,
La fille son père,
Le garçon sa mère
Qui perd son mari ;
Mais un galant passe,
S'avance avec grâce,
Et s'offre à la place
De l'époux chéri.

Plus loin des belles
Fort peu rebelles,
Par ribambelles
Errant à l'écart,
Ont doux visage,
Gentil corsage...
Mais je suis sage...
D'ailleurs il est tard.

Faute de pratique,
On ferme boutique.
Quel contraste unique
Bientôt m'est offert !
Ces places courues,
Ces bruyantes rues,
Muettes et nues,
Sont un noir désert.

Une figure
De triste augure
M'approche et jure
En me regardant...
Un long *qui vive* !
De loin m'arrive,

Et je m'esquive
De peur d'accident.

Par longs intervalles,
Quelques lampes pâles,
Faibles, inégales,
M'éclairent encor...
Leur feu m'abandonne,
L'ombre m'environne ;
Le vent seul résonne :
Silence!... tout dort.

L'AN 1825.

Air : Vive la Lithographie !

Si j'ai bonne souvenance,
Mil huit cent vingt-cinq offrit
Ce qu' jamais n' verra la France
En vertus comme en esprit.

Tout le monde s'entendait,
Tout le monde s'entr'aidait ;
L' riche partageait son bien
Avec c'lui qui n'avait rien.

On n' voyait que bons ménages,
Qu'amis francs et généreux,
Tout's les femmes étaient sages
Et tous les maris heureux ..

Jamais les méd'cins ne tuaient ;
Quequ'fois les commis saluaient ;
Un fripon, pour un milliard,
N'eût été reçu null' part.

Jamais intrigu' ni cabale
Ne v'nait troubler un succès.
On n' connaissait ni scandale,
Ni banqu'route, ni procès.

La sottis' perdait ses pas ;

Les journaux ne mentaient pas,
On avait, dans les bureaux,
Plus d' savoir qu'on n'était gros.

On n' voyait pas d' ces affiches
Fait's pour tromper l's honnêt's gens ;
On n'avait pas pour les riches
Plus d'égards qu' pour l's indigents.

D' l'argent on f'sait très-peu d' cas ;
Les marchands, tous délicats,
N'auraient plutôt rien vendu
Que d' surfaire d'un écu.

On n' voyait dans les boutiques
Qu' meubles propres et décents ;
Point d' ces comptoirs magnifiques
Qu'ont plus d'or autour que d'dans.

Heureus's avec leurs mamans,
Les fill's n'avaient pas d'amants ;
Leur innocence formait
La seul' dot qu'on réclamait.

Un' robe simple et commode,
Un' fleur posée avec goût,
Avaient fait passer de mode
L' cachemire et l' marabout.

Bref, c'était un' loyauté,
Un' modestie, un' bonté,
Un' sympathie, un accord,
Qu'on aurait dit l'âge d'or.

Oui, si j'ai bonn' souvenance,
V'là ben trait pour trait c' qu'était
Mil huit cent vingt-cinq en France...
Ou c'est un rêv' que j'ai fait.

PIERRE ET PIERRETTE.

HISTORIETTE.

AIR : Mon système est d'aimer le bon vin, *ou* de la contredanse du *Diable à Quatre.*

Tic et tic et tac, et tin, tin, tin,
Est l' refrain
De mon cœur et de mon verre ;
Tic et tic et tac, et tin, tin, tin,
Est l' refrain
Qui met Pierre
En train.

Du pays j'arrivais simple et sage,
Grâce aux bonn's leçons de ma mèr'-grand ;
Je v'nais faire mon apprentissage ;
Mais Dieu sait c' qu'à Paris on apprend...

Tic et tic et tac, etc.

J' voulais n'avoir jamais d'amourette,
Mais chez nous un jour Pierrette vint ;
J' voulais n' boire que d' l'eau, mais Pierrette
Était fille d'un marchand de vin.

Tic et tic et tac, etc.

L' jour où j' la vis était un dimanche ;
Elle avait un si joli maintien,
Des ch'veux si noirs, une peau si blanche,
Deux yeux, deux... qu' sais-je ? il n' lui manquait rien

Tic et tic et tac, etc.

Ma mèr', comm' c'était l'heure où l'on dîne,
Du dîner l'invite à prend' sa part ;
Elle accepte, on m' la baill' pour voisine,
Mon cœur s' gonfle, et v'là le bouchon qui part.

Tic et tic et tac, etc.

Drès l' premier coup que j' trinquons ensemble
(Ah ! mon Dieu ! qu' les amoureux sont sots !)

V'là ma main qui tremble, tremble, tremble,
Et mon verre qui s' brise en morceaux.

Tic et tic et tac, etc.

« Voyez donc la jolie équipée!... »
M' dit Pierrette, mais d'un air si doux...
« Ma pauv' jupe est-elle assez trempée?
Ah! monsieur, si ce n'était pas vous!... »

Tic et tic et tac, etc.

J' n'avions pas d' gob'lets en abondance,
Et Pierrette m' dit : « Buvez dans le mien,
J' n'ai pas peur que vous sachiez c' quej' pense,
Car de vous je n' pense que du bien. »

Tic et tic et tac, etc.

Après l' bœuf, les lentill's et l'omelette,
On s' lève, et ma belle m' dit en d'sous :
«Tout's les fois qu' vous pass'rez d'vant Pierrette,
Y aura toujours un p'tit coup pour vous. »

Tic et tic et tac, etc.

Le lend'main encor plus chaud qu' la veille,
J' cours chez elle ; l' père était dehors,
Et Pierrette m' donne une bouteille
Dont le vin fait r'venir les morts.

Tic et tic et tac, etc.

J' la débouche, mais bientôt le père
Nous surprend comme j' nous caressions ;
Moi, j' lui dis, pour arranger l'affaire :
« Excusez, monsieur, c'est quej' trinquions. »

Tic et tic et tac, etc.

« Vous avez trop bu, sortez d' table, »
M' répond-il en m' montrant les gross's dents.
— « Quand on trinque avec un' fille aimable,
Il est permis d' se mettre un peu d'dans. »

Tic et tic et tac, etc.

V'là-t-il pas qu'il veut m' mettre à la porte... ;

Mais bernique, avec ça qu' j'étais gris...
« J'ons payé ; pourquoi vouloir que j' sorte?
— Tu n'as pas payé tout c' que t'as pris. »

Tic et tic et tac, etc.

A la fin pourtant j' gagnions au large,
Parc' qu'au fond c'était vrai qu' j'avions tort ;
Mais le soir, je r'venons à la charge,
Et l' père nous prend à trinquer encor.

Tic et tic et tac, etc.

Un coup d' poing m' jett' sur Pierrette à terre,
L' père sur moi tombe au mêm' moment ;
Maman passe, all' voit ça, tomb' sur l' père,
Et tout l' quartier tombe sur maman.

Tic et tic et tac, etc.

On s' bouscule, on s' cogne, on s'estropie :
C'est un r'mu'-ménage, un brouhaha !
Chaqu' homme est un lion, chaqu' femme est une pie,
L'un dit qu' j'ai fait ci, l'aut' qu' j'ai fait ça.

Tic et tic et tac, etc.

L' père, après ben des cris, ben des bosses,
M' dit, m' jetant mon objet dans mes bras :
« D'main j' prétends qu'on goûte le vin d' tes noces ;
Puisqu' tu l'as tiré, tu le boiras. »

Tic et tic et tac, etc.

« N' faudra pas, morgué, deux fois nous l' dire, »
Que j' répliquons tous deux en sautant :
— « C' mari-là, moi, ça m' va comm' d'la cire.
—C'te femm'-la, moi, ça m' va comm' un gant. »

Tic et tic et tac, etc.

J' saute au cou d' mon biau-père et d' ma mère,
J' saute au cou d' Pierrett', qui me l' rend bien ;
J' saute au cou d' tous les témoins d' l'affaire,
Et j' voudrais pouvoir m' sauter au mien.

Tic et tic et tac, etc.

Dès l' lend'main on pataraphe, on danse ;
L' surlend'main j' faisons encor mieux qu' ça ;
L' jour d'après c' qui s'est fait se r'commence,
Et jour et nuit, depuis c' moment-là,

Tic et tic et tac, et tin, tin, tin,
Est l' refrain
De mon cœur et de mon verre ;
Tic et tic et tac, et tin, tin, tin,
Est l' refrain
Qui met Pierre
En train.

RONDE

CHANTÉE CHEZ LE COMTE REGNAULT,

DANS SA MAISON DE CAMPAGNE QUI ÉTAIT ANCIENNEMENT UNE ABBAYE.

AIR : Pour étourdir le chagrin.

Dans ce séjour sans rival
Tout attire,
Tout inspire ;
Rien au monde n'est égal
Au plaisir qu'on goûte au val.

Ce jour pour mes sens ravis
Est une si grande fête,
Qu'en passant à Saint-Denis,
J'ai pensé perdre la tête.

Dans ce séjour, etc.

Le maître de ce logis
De nos plaisirs est esclave :
Il ouvre à tous ses amis
Son cœur, sa bourse et sa cave.

Dans ce séjour, etc.

Voyez la Grâce ou plutôt
La Muse qui nous préside :

Jamais, non, jamais *Renaud*
N'eut une si belle Armide.

Dans ce séjour, etc.

Le cœur est toujours content,
L'ivresse toujours parfaite,
Quand le maître est bienfaisant.
Et la maîtresse bien faite.

Dans ce séjour, etc.

Contre les feux de l'été,
Ah! quel rempart est le nôtre!
L'eau ruisselle d'un côté,
Et le vin jaillit de l'autre.

Dans ce séjour, etc.

On voit que ce beau séjour
Fut habité par des moines;
Car on y fait chaque jour
Une chère de chanoines.

Dans ce séjour, etc.

En vain de l'antiquité
L'œil parfois y voit les traces :
L'image de la beauté
Rajeunit les vieilles glaces.

Dans ce séjour, etc.

L'amour saint de l'Éternel
S'y joint à l'amour profane,
Et l'âme s'élève au ciel
Tandis que le cœur se damne.

Dans ce séjour, etc.

Où furent le maître-autel
Et les chantres de la messe,
On voit le maître d'hôtel
Et les enfants du Permesse.

Dans ce séjour, etc.

Au val si, comme autrefois,
Chacun faisait sa prière,
La mienne serait, je crois,
D'y passer ma vie entière.

Dans ce séjour sans rival
Tout attire,
Tout inspire ;
Rien au monde n'est égal
Au plaisir qu'on goûte au val.

LES PORTES SECRÈTES.

AIR : Trouverez-vous un parlement?

Craignant du flambeau de l'Amour
Pour son temple quelque étincelle,
L'Hymen l'en bannit un beau jour,
Et depuis ce temps on y gèle.
Mais par bonheur le malin dieu,
Qui n'aime pas battre en retraite,
Pour y faire parfois du feu,
Y garde une porte secrète.

Maint docteur maudit trop souvent
L'éclat des pompes funéraires,
Qui dénonce à chaque passant
Des erreurs... bien involontaires.
De leur art quel cas on ferait,
Si, son affaire une fois faite,
Le malade ne s'en allait
Que par une porte secrète !

Messieurs tels et tels, que l'on voit
A l'Institut avec surprise,
Messieurs tels et tels, que l'on croit
Admis aux honneurs par méprise,
Messieurs tels et tels, dont chez nous
La fortune fut si tôt faite,
Qui peut mieux connaître que vous
Le prix de la porte secrète?

Partout la porte à deux battants
S'ouvre au pouvoir, à la fortune ;
Aux sots, ainsi qu'aux charlatans,
La porte bâtarde est commune.
Toutes les portes aux vainqueurs
S'ouvrent au son de la trompette ;
Et le bienfait chez le malheur
Entre par la porte secrète.

Grétry, Monsigny, Nicolo,
Dalayrac, Méhul, vrais Orphées,
Dont le charme toujours nouveau
Le dispute à celui des fées,
Grâce à vos accords enchanteurs
Qu'à l'univers l'écho répète,
Pour vous le temple des neuf Sœurs
N'a pas eu de porte secrète.

COUPLETS POUR LA FÊTE D'UNE MARIE.

Air : Femmes, voulez-vous éprouver?

On nous vante le paradis ;
Mais, quelque plaisir qu'on y trouve,
Peut-il valoir, mes chers amis,
Celui qu'à Saint-Brice on éprouve?
Oui, de ce paradis charmant,
Moi, je me déclare l'apôtre :
Puisqu'on y peut entrer vivant,
Ne vaut-il pas bien mieux que l'autre?

Une Marie en est aussi
Et l'idole et la souveraine ;
Mais par mille attraits celle-ci
Embellit son joyeux domaine.
Sa douce ivresse y met en train
Et séraphins et séraphines ;
Et de leurs chants le gai refrain
Y tient lieu des hymnes divines.

Son regard seul a la vertu
De soumettre les plus rebelles ;

Mais fallait-il qu'un seul élu
L'emportât sur tant de fidèles ?
Bienheureux est le nom de ceux
Qu'au paradis on daigne admettre ;
Or, si nous sommes bienheureux,
Jugez ce que l'époux doit être !

Cheveux bien noirs, minois bien blanc,
Regard bien doux, voix bien touchante,
Taille bien fine et cœur bien franc,
Voilà la belle que je chante.
Tant d'attraits feraient éprouver
Au plus sage un désir profane :
Où donc aller pour se sauver.
Puisqu'au paradis on se damne?

Belle Marie, ah ! gardez-vous
De monter vers votre patronne ;
Car à l'envi chacun de nous
Vous suivrait au pied de son trône.
Mais le plaisir de voir les dieux
Jusqu'ici ne nous touche guère :
Et nous nous croirons dans les cieux
Tant que vous serez sur la terre.

LE SOLDAT.

AIR nouveau de Plantade.

Ah ! l' bel état
Qu' l'état d' soldat !
Battre, aimer, fumer et boire,
Voilà toute notre histoire...
Et, corbleu ! c't'état-là vaut bien
Celui d' tant d' gens qui n' font rien. (*bis.*)

Entrons-nous vainqueurs dans un' ville,
L's autorités et l's habitants
Nous vienn'nt d'un' façon fort civile
Ouvrir les port's à deux battants.
C'est tout au plus s'ils sont contents ;

Mais c'est tout d' même
Faut qu'on nous aime,
Rataplan ;
Ou bien qu'on en fasse semblant.
Et puis, quand vient le clair de lune,
Chaqu' soldat prend sa chacune,
En qualité de conquérant ;
Et prend, rataplan,
Et prend, rataplan,
Le chemin du régiment.

Ah ! l' bel état, etc.

Au bout d'queuqu' temps lorsqu'en maraude,
Nous sommes las de fair' l'amour,
On va, l' sabre à la main, en fraude
Fair' la chasse à la basse-cour :
Il faut qu' chaqu' victime ait son tour ;
Poul's innocentes,
Intéressantes !
Sans retour,
Hélas ! v'là vot' dernier jour :
Cot, cot, cot, cot, en sentinelle,
Cot, cot, cot, cot, on les appelle ;
Elle's pass'nt la tête en caquetant,
Et v'lan, en avant, (*bis.*)
A la broche du régiment.

Ah ! l' bel état, etc.

Mais c'est quand nous quittons la ville
Qu'il faut voir l'effet des adieux ..
Et toutes les femm's à la file
Se lamenter à qui mieux mieux.
C'est un' rivière que leurs yeux :
« R'viens donc bien vite...
— Oui-dà, ma p'tite. »
Le plus souvent !
J'ai soupé pour le sentiment.
Et puis, à not' retour en France,
Chaqu' village, en goguette et danse,
Nous r'çoit cœur et tambour battant,
Et plan rataplan (*bis.*)

En l'honneur du régiment.

Ah ! l' bel état
Qu' l'état d' soldat !
Battre, aimer, fumer et boire,
Voilà toute notre histoire...
Et, corbleu ! c't'état-là vaut bien
Celui d' tant d' gens qui n' font rien. (*bis.*)

LE CAFÉ DES GOBE-MOUCHES,

OU LE FAUX BOURDON,

Chansonnette en réponse aux bruits qui ont couru de la mort des épicuriens du Caveau moderne.

AIR : Din, don, din, don.

Au café des *Gobe-mouches*,
Hier je musardais un peu ;
Gens aveugles, borgnes, louches,
Y prenaient un air de feu.
« Voilà, dit une ganache,
La cloche de Saint-Eustache...
—Din, don, din, don ! (*bis.*)
— Entendez-vous le bourdon ?
Din, don, din, don !

— En effet, dit un bonhomme,
On a vu tendue en deuil
Une maison qu'on renomme
Dans le quartier Montorgueil.
— Bon ! quel conte vous nous faites !
Monsieur, lui dis-je, vous êtes...
— Din, don, etc.

— Chose assez originale,
Dit un vieil habit râpé,
C'est au Rocher de Cancale
Que les Parques ont frappé.
— Qui vous a fait cette histoire?
— C'est un homme qu'on peut croire...
— Din, don, etc.

— Vingt enfants du Vaudeville
Qui s'y rendaient chaque mois,
Dans une guerre civile
S'y sont tués à la fois,
—Vous croyez cette nouvelle ?
Voilà bien ce qu'on appelle...
— Din, don, etc.

— Je l'ai lu dans une feuille,
Dit un autre roquentin,
Et cette feuille recueille
Chaque événement certain.
D'ailleurs, quoique l'on en glose,
Aucun journal n'en impose...
— Din, don, etc.

— Mettez donc mieux vos besicles,
Dis-je à ces vieux obstinés,
Et ne croyez aux articles
Que lorsqu'ils seront signés.
Je veux bien qu'on soit bonhomme ;
Mais ne le soyez pas comme...
— Din, don, etc.

— Messieurs, les sons funéraires
Qui frappent vos sens troublés,
Proviennent du choc des verres
Des défunts dont vous parlez.
Tâchez donc de mieux entendre,
Et surtout de ne plus prendre,
Din dons, din dons, (*bis.*)
Des tin tin pour des bourdons,
Din dons, din dons ! »

ENVOI A MM. NOS ABONNÉS.

Et vous qui daignez sourire
A nos passe-temps joyeux,
Sachez que, loin qu'il expire,
Le Caveau se porte au mieux.
Que tous nous chantons encore ;
Que chacun de nous dévore

Din dons, din dons! (*bis.*)
Et nommez tous les bourdons
Din dons, din dons!

LE COMMIS INDÉPENDANT,

DIALOGUE ENTRE UN EMPLOYÉ AU MINISTÈRE ET UN GARDE NATIONAL.

AIR : Tout le long de la rivière.

LE GARDE NATIONAL.

Bonjour... que dit-on de nouveau?

L'EMPLOYÉ.

Rien... je m'en vais à mon bureau.

LE GARDE NATIONAL.

Eh! reviens-tu de ton système?

L'EMPLOYÉ.

Non, il sera toujours le même...
L'indépendance est le seul bien...
Sans l'indépendance on n'a rien...
Mais au bureau permets que je me rende ;
Car il se fait tard, et l'heure me commande.

LE GARDE NATIONAL.

Un instant...

L'EMPLOYÉ.

Non, l'heure me commande.

LE GARDE NATIONAL, *le retenant.*

L'indépendance sied très-bien
A ceux qui n'ont besoin de rien...
Mais toi, mon cher...

L'EMPLOYÉ.

Est-ce ma faute
Si j'eus toujours l'âme assez haute
Pour ne pas recevoir de loi

D'un être mortel comme moi?...
Mais au bureau permets que je me rende ;
Je dépends d'un chef, et l'heure me commande...

LE GARDE NATIONAL.

Un instant...

L'EMPLOYÉ.

Non, l'heure me commande.

LE GARDE NATIONAL, *le retenant.*

Soit, je te laisse, mais je veux
Te faire, avant, ouvrir les yeux.

L'EMPLOYÉ.

Mais j'y vois clair : l'homme est son maître,
Rien ne doit l'empêcher de l'être ;
S'il cède à quelque autorité,
Il renonce à sa dignité.
Mais au bureau permets que je me rende ;
Mon chef est sévère, et l'heure me commande.

LE GARDE NATIONAL.

Un instant...

L'EMPLOYÉ.

Non, l'heure me commande.

LE GARDE NATIONAL.

Songe donc, mon cher, que le roi
Dépend lui-même de la loi.

L'EMPLOYÉ.

Il s'est imposé cette entrave,
Il est le maître d'être esclave.

LE GARDE NATIONAL.

Il doit l'exemple à ses sujets...

L'EMPLOYÉ.

Pas de sujets chez les Français...
Mais au bureau permets que je me rende ;
Je crains le ministre, et l'heure me commande.

LE GARDE NATIONAL.

Un instant...

L'EMPLOYÉ.

Non, l'heure me commande.

LE GARDE NATIONAL.

Pensant ainsi, mon pauvre ami,
Tu dois n'être heureux qu'à demi...
Car ta place...

L'EMPLOYÉ.

En rien ne m'occupe.
Me crois-tu, mon cher, assez dupe
Pour m'être chargé d'un emploi
Qui m'enchaînerait?... Non, ma foi.
Mais au bureau permets que je me rende ;
On me pointerait, et l'heure me commande.

LE GARDE NATIONAL.

Un instant...

L'EMPLOYÉ.

Non, l'heure me commande.

LE GARDE NATIONAL.

Ton domestique cependant
N'a qu'à se dire indépendant...,
Tu vas le traiter d'imbécile.

L'EMPLOYÉ.

Oui, parce que l'être servile
Qui vit de la bourse d'autrui
Ne s'appartient plus, n'est plus lui...
Mais au bureau permets que je me rende ;
Ce matin on paie, et l'heure me commande.

LE GARDE NATIONAL, *le retenant.*

Un instant...

L'EMPLOYÉ.

Non, l'heure commande.

Sans adieu, royaliste ardent !

LE GARDE NATIONAL.

Adieu, commis indépendant,
Qui ne veux pas d'un roi pour maître,
Et qui consens à te soumettre
Aux ordres d'un chef de bureau...
Moi, qui suis de garde au château,
Je vole, esclave, où l'honneur me demande :
Toi, va-t'en, plus libre, où l'heure te commande,
Va, plus libre, où l'heure te commande.

CHANT DU SOLDAT.

AIR de la retraite.

Marche au combat !
Voilà mon cri de guerre :
S'il est sur terre
Un bel état,
C'est celui de soldat.
Vivre exempt de soucis,
Défendre son pays
Et boire à ses amis,
C'est le moyen
D'être riche avec rien.

Est-il repos,
Est-il plaisir qui vaille
Une bataille
Où d'un héros
Nous suivons les drapeaux ?
La gloire nous attend,
Nous chantons en partant,
Nous chantons en battant,
Nous chantons quand
Nous revenons au camp.

Pour nous l'amour
Forma toutes les belles ;
Les plus rebelles
S'unissent pour

Chanter notre retour :
Devenu plus humain,
Chaque tendron est vain
D'unir sa douce main
A celle qui
Fit trembler l'ennemi.

L'argent n'est rien
Pour le franc militaire :
Il a son verre
Pour tout soutien,
Et l'honneur pour tout bien.
A ses yeux peu jaloux,
L'espoir d'un sort plus doux,
Tout l'or, tous les bijoux
Ont moins de prix
Qu'un drapeau qu'il a pris.

Ceint d'un laurier,
Et fier sur une tonne,
Nul coup n'étonne
Le cœur altier
D'un valeureux guerrier.
Soir et matin il boit,
Il boit à chaque exploit ;
Jamais on ne le voit
Verser en vain
Ni son sang ni son vin.

LE FROID ET CHAUD.

Air du vaudeville de *M. Blaise.*

Chers auditeurs, qui de mes veilles
Attendez le fruit, quel qu'il soit,
Je crains de glacer vos oreilles
Par mon refrain : Oh ! comm' c'est froid !
Puis, dans l'autre excès tombant vite,
J'ai peur de les échauffer trop,
En répétant six fois de suite :
Oh ! comm' c'est chaud ! oh ! comm' c'est chaud ! (3 *fois.*)

Allez-vous chez un homme en place,

Au ventre large, au cœur étroit,
Solliciter la moindre grâce ..,
Oh ! comm' c'est froid ! Oh ! comm' c'est froid !
Frappez ensuite à la chambrette
De l'artiste qui pour tout lot
N'a que sa mie et sa couchette...,
Oh ! comm' c'est chaud ! oh ! comm' c'est chaud !

Imbu de l'*Art d'aimer* d'Ovide,
Qu'un beau garçon bien maladroit
S'offre à Chloé, le gousset vide,
Oh ! comm' c'est froid ! oh ! comm' c'est froid !
Mais d'un coffre-fort qu'elle lorgne
Que le son annonce un lourdaud,
Fût-il bossu, boiteux et borgne...,
Oh ! comm' c'est chaud ! oh ! comm' c'est chaud !

Dans certains banquets à grimace,
Où, comme l'aï qu'on y boit,
Le convive est frappé de glace,
Oh ! comm' c'est froid ! oh ! comm' c'est froid !
Mais, à cette table bruyante
Où l'esprit n'est pas un impôt,
Où le cœur seul babille et chante,
Oh ! comm' c'est chaud ! oh ! comm' c'est chaud !

Au bout d'un mois de mariage,
Chaque fois qu'Ursule et Benoît
Sont nez à nez dans leur ménage...,
Oh ! comm' c'est froid ! oh ! comm' c'est froid !
Mais par degrés les mots s'ensuivent,
Les reproches viennent bientôt,
Et quand les coups de poing arrivent...,
Oh ! comm' c'est chaud ! oh ! comm' c'est chaud !

L'œil en feu, deux poltrons se toisent,
Et sur le pré marchent tout droit .. ;
Mais sitôt que leurs fers se croisent,
Oh ! comm' c'est froid, oh ! comm' c'est froid !
On s'explique : nos fiers athlètes
Chez le traiteur ne font qu'un saut,
Et quand viennent les côtelettes...,
Oh ! comm' c'est chaud ! oh ! comm' c'est chaud ?

Des feux que l'été nous ramène
Quand chaque jour l'ardeur s'accroît,
Chez Thalie et chez Melpomène
Oh ! comm' c'est froid ! oh ! comm' c'est froid !
Mais quand Mars ou Talma s'en mêle,
Quand de talent ils font assaut...,
Qu'il neige, qu'il vente ou qu'il gèle,
Oh ! comm' c'est chaud ! oh ! comm' c'est chaud !

De tant d'opéras et de drames
Qu'à défaut de mieux on reçoit,
Malgré leurs torches et leurs flammes,
S'il nous faut dire : Oh ! comme c'est froid !
Toujours chers à notre pensée,
Que d'auteurs moissonnés trop tôt,
Du fond de leur tombe glacée
Font encor dire : Oh ! comm' c'est chaud !

LE SOUPER.

Même air.

Qui nous rendra l'antique usage
De ces soupers délicieux
Où la franchise et l'ermitage
Réunissaient nos bons aïeux ?
Ils goûtaient au sein de l'ivresse
L'oubli d'un travail terminé,
L'oubli d'une mauvaise pièce
Et l'oubli d'un mauvais dîné. (*ter.*)

Le souper, fils de la folie,
Est l'âme des joyeux loisirs... ;
C'est l'aiguillon de la saillie,
C'est l'avant-coureur des plaisirs...
Et la première fois qu'un sage,
Que l'histoire ne nomme pas,
Dit : *Aux derniers les bons*, je gage
Qu'il parlait des derniers repas.

Des amourettes clandestines

Le souper trahit le secret,
Des chansonnettes libertines
Il permet l'essor indiscret ;
Tout y séduit, enivre, enchante,
Tout y respire l'abandon...
L'esprit babille, le cœur chante... :
C'est la goguette du bon ton.

Le souper ranime les forces
Qu'épuisa le travail du jour ;
Le feu de ses vives amorces
S'allume au flambeau de l'amour.
Le désir tend au vin qui coule
La coupe de la volupté...,
Et chaque moment qui s'écoule
Ote une épingle à la beauté.

C'est au souper que les ministres
Déposaient leur sévérité ;
Que de leurs fronts souvent sinistres
Ils dépouillaient l'austérité ;
Au plaisir un peu moins rebelles,
Et las de leurs airs protecteurs,
Entre le champagne et les belles
Ils devenaient solliciteurs.

Les soupers exaltaient Voltaire,
Les soupers échauffaient Piron,
Les soupers enflammaient Molière,
Les soupers consolaient Scarron.
C'est là qu'heureux de leur délire,
Avec orgueil, à ses élus
Apollon confiait sa lyre...
Ah ! pourquoi ne soupons-nous plus !

COUPLETS IMPROMPTUS,

CHANTÉS A UNE REPRÉSENTATION DONNÉE AU BÉNÉFICE D'UNE FAMILLE INDIGENTE.

AIR : Ah ! que de chagrin dans la vie !

Hommage au talent qui console,

Qui, combattant la triste adversité,
Exploite notre humeur frivole
Au profit de l'humanité! (*bis.*)
Thalie, au nom de l'indigence,
Voit ses enfants ici se réunir,
Et sur leurs pas la bienfaisance
Accourt à l'appel du plaisir. } *bis.*

Voyez cette foule empressée
De son appui protéger leurs efforts;
Elle partage leur pensée,
Elle sourit à leurs accords (*bis.*)
Ainsi, des arts plus sûrs de plaire
Le noble usage, aidant l'homme abattu,
Fait du théâtre un sanctuaire,
Et du plaisir une vertu. } *bis.*

Quels sont ces modernes Orphées
Dont les doux sons, les célestes accents,
Rappellent du siècle des fées
Tous les prodiges ravissants? (*bis.*)
Euterpe attentive, étonnée,
Cède au plaisir qui fait battre son cœur,
Et Philomèle détrônée
S'envole et nomme son vainqueur*. } *bis.*

De Terpsychore aimable élite,
Vous qui, du pauvre entendant les soupirs,
Pour arriver encor plus vite,
Vîntes sur l'aile des zéphirs, (*bis.*)
D'une égale reconnaissance
Venez aussi recevoir les tributs :
Les pas qu'on fait pour l'indigence,
Jamais, jamais ne sont perdus. } *bis.*

L'HOMME DU BON VIEUX TEMPS.

Air : Boira qui voudra, lariretle.

Comme aujourd'hui tout diffère
De c' que l'on voyait d' mon temps!

* M. Tulou.

La France a changé de sphère,
De mœurs, de goûts, d'habitants,
Et null' part je ne vois plus faire
Ce qu'on f'sait quand j'avais vingt ans :
C' n'est plus c'te gaîté,
C'te légèr'té,
C' je n' sais quoi
Qu' malgré moi
Je regrette...
Qui donc m'apprendra,
Larirette,
Quand ça reviendra,
Larira ? *bis.*

Aujourd'hui la politique
Boul'verse tous les esprits :
Du salon à la boutique
Et du village à Paris,
On juge, on réforme, on critique...
Chacun veut êtr' roi d' son pays.
Le Français d'aut'fois,
Soumis aux lois,
S' bornait à
Régir sa
Maisonnette...
Qui donc m'apprendra, etc.

Aujourd'hui nos jeunes têtes,
Du collége à pein' sortant,
Ont déjà des airs d' conquêtes,
Et s'en vont partout chantant
Les victim's qu' leur mérite a faites,
A son d' trompe et tambour battant.
Aut'fois l'amoureux
Le plus heureux
F'sait sa cour
Sans tambour
Ni trompette...
Qui donc m'apprendra, etc.

Aujourd'hui nos demoiselles

Au teint d' rose, au doux minois,
Dévoilent, pour êtr' plus belles
Et pour doubler leurs exploits,
Des trésors que l'hymen chez elles
Eût dû voir pour la premièr' fois.
Aut'fois ça s' cachait
Et ça s' cherchait
Sous l' linon
Clair ou non
D" la coll'rette...
Qui donc m'apprendra, etc.

Aujourd'hui c'est l'étiquette
Qui préside chez Comus :
Sans faim, on prend la fourchette,
Sans soif, on chante Bacchus ;
Puis, pour prolonger la goguette,
Une aut' table attend vos écus.
Aut'fois, ventregué,
L' souper plus gai
F'saît, dit-on,
Du salon
Un' guinguette...
Qui donc m'apprendra, etc.

Aujourd'hui la comédie,
Pâle et triste en ses portraits,
Par trop d' bon ton engourdie,
Du drame a pris tous les traits ;
Et sur la scène abâtardie
Plus d'Avares, plus d' Turcarets...
Thalie autrefois
F'sait rir' les rois,
L'artisan,
L' paysan,
La grisette...
Qui donc m'apprendra, etc.

Aujourd'hui, dès qu'on s'éveille,
Que lit-on dans son journal ?
Qu' la fièvr' jaune est à Marseille,

Qu' la peste est en Portugal,
Qu'un Anglais s'est pendu la veille,
Qu'un Prussien s'est j'té dans l' canal.
Aut'fois tours malins,
Contes badins,
Variaient,
Égayaient
La gazette...
Qui donc m'apprendra, etc.

Aujourd'hui du temps qui m' glace
J' subis l'arrêt inhumain :
J' vois d'un' bell', sans qu' ça m'agace,
L' pied mignon, la blanche main ;
Et si j'en poursuis un' qui passe,
Essoufflé, je reste en chemin.
Aut'fois, vrai lutin,
Soir et matin
J'attaquais,
Je croquais
Chaqu' poulette.
Qui donc m'apprendra,
Larirette,
Quand ça reviendra,
Larira ? } *bis.*

COUPLETS IMPROMPTUS,

CHANTÉS SUR LE THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN,

A UNE REPRÉSENTATION DONNÉE AU BÉNÉFICE D'UNE FAMILLE INDIGENTE.

AIR : A soixante ans on ne doit pas remettre.

Aux cris plaintifs de l'honnête indigence,
Que j'aime à voir ces enfants d'Apollon,
Le luth en main pour calmer sa souffrance,
Des chastes Sœurs déserter le vallon ! (*bis.*)
Dignes rivaux du chantre de la Thrace,
Leurs doux accords, par un charme vainqueur, (*bis.*)
N'attirent pas les rochers sur leur trace,
Mais, plus heureux, ils font fuir le malheur. } *bis.*

A leurs côtés, ah ! contemplons encore
Ce jeune essaim de nymphes, de zéphyrs !
Du sein des ris, des jeux de Terpsychore,
Ils ont du pauvre entendu les soupirs : (*bis.*)
« Qu'un même élan, disent-ils, nous rallie ;
Et souriant à nos efforts rivaux, (*bis.*)
Que sur nos pas, ce soir de la folie
La bienfaisance agite les grelots. » } *bis.*

Vous dont le cœur au cri de l'infortune
A répondu par un si noble effort ;
Vous que jamais le malheur n'importune,
De vos bienfaits, ah ! jouissez encor. (*bis.*)
Par vous l'effroi fait place à l'espérance,
Le besoin fuit par vos mains repoussé : (*bis.*)
L'or qui produit amour, reconnaissance,
Dans tous les temps est de l'or bien placé. } *bis.*

A MON AMI GENTIL.

COUPLETS CHANTÉS LE JOUR OU IL A ÉTÉ REÇU CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

AIR du verre.

Unis par la tendre amitié
Qui l'un vers l'autre nous entraîne,
Tout entre nous est de moitié,
Chutes, succès, plaisirs ou peines ;
Et dans ce jour cher à ton cœur,
Comme toi, le ciel me seconde.. ;
Car t'accorder la croix d'honneur,
C'est m'en donner une seconde. } *bis.*

Quand de la bonté de Louis
Le premier je reçus ce gage,
Que n'ai-je pu, doublant son prix,
T'en offrir le juste partage !
On semblait frauder mon ami :
La fraude pourtant m'était chère ;
Et mon cœur sous le bon Henri
Battait de joie et de colère. } *bis.*

Je n'ai plus rien à désirer,
Le même serment nous attache ;
Comme moi, tu viens de jurer
Dévoûment au drapeau sans tache.
Désormais doublement unis,
Bénissons le meilleur des pères..!
Nous n'étions encore qu'amis.
Louis vient de nous rendre frères. } *bis.*

IL FALLAIT QU' ÇA FINIT PAR LA.

HISTOIRE VÉRITABLE.

AIR : Ça n' pouvait pas finir par là.

A Nancy, ménestrel aimable
Trouva jouvencelle adorable ;
Premier regard les rapprocha,
Tendre soupir les attacha ;
Et la douce (*bis*) espérance
Suivit l'accointance :
Il fallait qu' ça finît par-là,
Puisque ça commençait comm' ça. (*bis.*)

Aux jeux brillants où Polymnie
Prête ses accords à Thalie,
Le troubadour par ses accents
De sa mie enflamma les sens ;
Et la douce (*bis*) romance
Soumit l'innocence :
Il fallait, etc.

L'Amour, toujours jaloux de faire
Quelque niche à l'Hymen son frère,
Pour mettre à profit les instants
Ayant soudain pris les devants,
Une douce (*bis*) caresse
Comble leur ivresse :
Il fallait, etc.

De l'Amour la forge s'allume,
Et de son marteau sur l'enclume

Il va si bien frappant, qu'un jour,
D'Adèle et de son troubadour
Une douce (*bis*) naissance :
Double l'existence :
Il fallait, etc.

Mais comme on refait, d'ordinaire,
Ce qu'on eut du plaisir à faire,
Le couple, heureux de son succès,
Recommença sur nouveaux frais,
Et la douce (*bis*) *Clémence*
Fut leur récompense :
Il fallait, etc.

Le travail, loin d'abattre Adèle,
Semblait la rendre encor plus belle ;
Ensuite *Eugène* vit le jour,
Ensuite *Amédée* eut son tour ;
Oh ! la douce (*bis*) abondance !
Mais, en conscience,
Il fallait, etc.

Mais comme on peut (c'est mon système)
Aller jusqu'à cinq lorsqu'on aime,
L'autre jour, tendre rejeton,
De rose cinquième bouton,
Oh ! la douce (*bis*) journée !
Amélie est née !
Il fallait, etc.

Diable ! dit le dieu d'hyménée,
C'est, je crois, la sixième année,
Que mon cadet brave mes lois :
Je veux, je veux que cette fois
Une douce (*bis*) vengeance
Lave mon offense.
Il fallait, etc.

Aussitôt chez le couple il vole :
L'Amour, dit-il, est trop frivole ;
Cet enfant n'a ni foi ni loi,
Vous serez plus heureux chez moi ;

Et sa douce (*bis*) parole
Soudain les engeôle :
Il fallait, etc.

L'Amour répond : « Je sais ma faute ;
Mais des rangs crois-tu que je m'ôte?
— Eh ! bien ! pour la première fois,
Confondons, dit l'Hymen, nos droits ; »
Et la douce (*bis*) constance
Signa l'alliance :
Il fallait qu' ça finît par-là,
Puisque ça commençait comm' ça. (*bis.*)

LE MENUISIER SIMON,

OU LA RAGE DE SORTIR LE DIMANCHE.

Air de la Catacoua.

Allons, Suzon, je t'nons dimanche,
Ouvre tes yeux et tes rideaux ;
Quand j'ons six grands jours scié la planche,
Tu sais qu' j'ai d' la maison plein l' dos.
Il faut que j' sortions d'un' barrière...
Débarbouill' vite ton garçon... ;
Passe l' jupon,
Moi, l' pantalon,
Et, zon, zon, zon,
En avant ma Suzon !
J'gob'rons moins de m'ringu's que d' poussière,
Mais je n' serons point z'à la maison.

Ou c' que j'irons? que tu vas m' dire;
C'est aujourd'hui foire à Pantin,
Courons-y vite, que j' respire
L' parfum z'embaumé du matin...
Seul'ment n' mets pas tes plus bell's hardes,
Car ce nuage au-d'ssus d' Charenton
N' promet rien d' bon ;
Tant pis... Quoi donc?
Et zon, zon, zon,

J' sais c' que c'est qu'un bouillon. .
J'allons être inondés d'hall'bardes... ;
Mais je n' s'rons point z'à la maison.

L'enfant sur l' bras, la femm' sous l'autre,
V'là Simon parti pour Pantin :
Arrivés là, le marmot s' vautre
Sur l' gazon près d'un gros mâtin...
En aboyant, Dragon l' regarde,
Puis mord la jambe au p'tit garçon.
L' pèr' frapp' Dragon,
L' maîtr' frapp' Simon,
Et, zon, zon, zon...
D' coups d' pieds en coups d' bâton :
V'là l' menuisier au corps de garde... ;
Mais il n'est point z'à la maison.

Pour queuqu's sous l'affaire s'arrange ;
Les v'là contents, quand par malheur,
Suzon, qu'est fraîche comme un ange,
Rencontre en ch'min un amateur...
L' menuisier tomb' sans crier gare
Sur l' casaquin du Céladon....
L'appell' cochon...,
L'autr' cornichon... ;
Et, zon, zon, zon,
De raison en raison,
Il r'cule et le v'là dans un' marre... ;
Mais il n'est point z'à la maison.

Sorti d' là, fait comme on peut croire,
Au soleil il va pour s' sécher...
Et v'là qu' tous les malins d' la foire
L'i d'mand'nt où c' qu'on vient de l' pêcher...
Il s' sauv' sur des sacs à farine,
R'bondit sur des sacs à charbon...
Et d' bond en bond,
Tomb' dans un fond
Où, zon, zon, zon,
Heurté par un buisson,
Il roul' dans un fagot d'épine... ;
Mais il n'est point z'à la maison.

Comme on n' vit ni d'air ni d' taloches ;
Ils entrent dîner chez Le Noir...
Mais n' sachant pas l'état d' ses poches,
Quand vient l' quart d'heure du comptoir,
Pas seul'ment d' quoi payer l'om'lette,
Et l' traiteur n'entend pas raison...
Paie, ou sinon
Gar' la prison,
Et, zon, zon, zon :
V'là, pour comble d' guignon,
Simon au violon d' la Villette...;
Mais il n'est point z'à la maison.

Sa femme, maudissant l' dimanche,
Court trouver l' maire qui n'y est pas... ;
Près d' son jeun' commis ell' s' démanche,
Pouss' des soupirs, lâch' des hélas!...
Rien qu'all' n' fass' pour qu' son homm' soit libre :
Le jeun' commis ne dit pas non...
Faible Suzon!
Pauvre Simon!
Et, zon, zon, zon,
Le v'là hors de prison...
Sa femme a perdu l'équilibre...,
Mais il n'est point z'à la maison.

Enfin, s' promettant bien sa r'vanche,
Il rentre ; mais, malgré les rieurs,
Pas d' danger qu'il dis' que l' dimanche
On peut êtr' chez soi mieux qu'ailleurs...
Aux anges de sa p'tite prom'nade
Dans la marre et dans la prison,
Gai comm' pinson.
S' moquant d' la leçon,
Et, zon, zon, zon,
Il dit à sa Suzon... :
J' rentrons battu, blessé, malade;
Mais j' s'rais p't'être mort z'à la maison.

AU DIABLE LA RAISON.

COUPLETS IMPROVISÉS CHEZ MON AMI LAUGIER, A VILLEJUIF.

AIR : Zig zag don don.

Nous réinstallons aujourd'hui
Cette aimable campagne ;
Fuis, triste hiver, et que l'ennui
Loin d'ici t'accompagne !
Avec mai, ce mois si doux,
Villejuif renaît pour nous.

Amour, gaîté, saillie,
Le printemps est votre saison ;
Cédons à la folie,
Au diable la raison !

Les champs d'épis vont se couvrir,
Le bourgeon va paraître ;
La rose commence à s'ouvrir,
Le vieillard à renaître ;
L'oiseau chante son refrain,
Laugier nous verse son vin...

Amour, etc.

Amis, en ce jour des plus beaux,
Dépouillons l'humeur noire,
Dépouillons lapins et perdreaux,
Dépouillons cave, armoire,
Dépouillons lilas, rosier..,
Dépouillons tout chez Laugier.

Amour, etc.

De Paris chez Laugier, combien
De coups d'œil faits pour plaire !
C'est *Sainte-Pélagie*, ou bien
C'est la *Salpêtrière* !
Puis, plus haut montez tout droit,
C'est *Bicêtre* que l'on voit...

Amour, etc.

Ressuscitez, jeux innocents,
Hochets de tous les âges,
Champêtres et gais passe-temps
Des fous comme des sages.
Belles, venez, n'importe où,
Avec nous faire joujou.

Amour, etc.

Le champ des jeux nous est ouvert,
Et j'en vois plus de douze :
Découvre-toi, grand tapis vert,
Où le plus fin se blouse...
Ou, si le tir vous plaît mieux,
L'arquebuse est sous vos yeux.

Amour, etc.

L'escarpolette, un peu plus loin,
Qu'un bras nerveux manie,
Peut vous amuser au besoin,
Tendrons, dont la manie
Est d'être poussés souvent
Par derrière et par devant...

Amour, etc.

Mais à quoi bon de tant de jeux
Le brillant assemblage ?
Un charme plus voluptueux
Pare cet ermitage :
Des membres de ce festin
Lolotte est le boute-en-train.

Amour, etc.

Où trouver meilleur déjeuner,
Plus belle compagnie ?
Où trouver plus ample dîner,
Et cave mieux garnie !
Quel qu'en soit le résultat,
Ma seringue est en état.

Amour, etc.

Permets, toi, de tous les Laugiers

Le digne et joyeux père,
Qu'en ton nom l'ami Désaugiers
Vide vingt fois son verre.
A toi je bois ce doux jus,
Sias dé Grasse, iou dé Fréjus,

Amour, etc.

Buvons au printemps renaissant,
Buvons à la verdure;
Buvons au zéphyr caressant,
Au ruisseau qui murmure;
Buvons aux tendres agneaux,
Enfin, buvons... aux oiseaux.

Amour, gaîté, saillie,
Le printemps est votre saison;
Cédons à la folie,
Au diable la raison!

LE NOUVEAU DÉMOCRITE.

AIR: Tout le long, le long de la rivière.

Gai Démocrite, qui vécus
Cent neuf ans et peut-être plus,
Si la céleste Providence
Eût prolongé ton existence
Jusqu'à mon siècle si brillant
En vertu, savoir et talent...,
Mons Héraclite en bas aurait beau dire,
Que d'occasions n'aurais-tu pas de rire!
Que d'occasions, hélas! de rire!

Mais tu n'es plus : permets-moi donc
D'être Démocrite second.
Je prends, je braque ma lorgnette...
Que vois-je? une fille poëte
Qui parle amour comme un roman,
Ou comme ferait sa maman...
Mons Héraclite aura beau faire et dire,

Le moyen, ma foi, de voir cela sans rire !
Le moyen de voir cela sans rire !

Et ce savant expéditif
Dont le procédé lucratif
Enseigne les hautes sciences
En deux, trois ou quatre séances,
Moyennant vingt francs par leçon,
Payés d'avance et pour raison...
Mons Héraclite, etc.

Et ce compositeur en *i*
(Ce n'est Grétri ni Monsigni),
Qui par un orchestre à cymbale,
Trompette, trombone et timbale,
Ravissant les *dilettanti*,
Nous assourdit *tutti quanti*...
Mons Héraclite, etc.

Et cet architecte charmant
Qui bâtit par enchantement
Une maison dont la durée
Pour plus d'un siècle est assurée,
Et dont le premier coup de vent
Fait du derrière le devant...
Mons Héraclite, etc.

Et cette reine de comptoir
Dont le trône, armé d'un boutoir,
Présente aux regards du profane
Une nouvelle Roxelane
Nous écrasant de ses dédains,
Entre une hure et deux boudins...
Mons Héraclite, etc.

Et cet éditeur curieux
Dont le procédé précieux
Tendant à nous rendre tous myopes
Par l'usage des microscopes,
Met Voltaire et Rousseau complets
Dans nos deux poches de gilets...
Mons Héraclite, etc.

Et ces acquéreurs de jardins
Transformant, dans leurs goûts badins,
Nos kiosques en maisons fort chères,
Nos grottes en portes cochères,
Nos labyrinthes en balcons,
Nos pelouses en paillassons...
Mons Héraclite, etc.

Et la sangsue en plein débit,
Et l'*acupuncture* en crédit,
Et les succès que l'or achète,
Et le pouvoir de la fourchette,
Et les effets du trois pour cent
Qui descend, monte et redescend...
Mons Héraclite, etc.

Mais je m'arrête, car vraiment
Ma lorgnette à chaque moment
Présente à mes pinceaux critiques
Tant d'hommes et d'objets comiques,
Qu'en riant je craindrais de voir
Des larmes tremper mon mouchoir...
Et pour l'honneur de mon malin délire,
Je ne voudrais pas pleurer même de rire,
Je ne voudrais pas pleurer de rire.

ÉPITRE A M. LE DUC DE BR.....,

QUI AVAIT INVITÉ L'AUTEUR A UN DÎNER DE FAMILLE.

Pardon pour le passé, pardon pour l'avenir :
Voilà ce que je sollicite
De l'hôte aimable qui m'invite,
Et me cause à la fois regret et repentir.
D'un déjeuner charmant j'ai gardé la mémoire,
Et depuis ce jour-là, je dis chaque matin :
Ce n'est tout que chanter, rire, manger et boire,
Il faut aller voir le voisin.
Mais un contre-temps me chagrine :
Trop tôt il dort, trop tard il dîne,

Le jour passe, et le lendemain,
Même obstacle, même refrain.
Mais bientôt de l'espoir à mes yeux l'éclair brille...
Le voisin me propose un dîner de famille :
Je vais donc corriger, exempt de tout devoir,
Les ennuis du matin par les plaisirs du soir.
C'est le trois de juillet qu'on chômera sa fête :
Un dimanche survient avant ce jour chéri ;
Et voilà pour Issi, Vitri, Choisi, Passi,
Et tant d'autres pays en *i*,
Tout Paris qui bat en retraite.
Moi, qui préfère aux *i* les finales en *on*,
Je m'embarque et pars pour Meudon.

Bois charmants, riantes allées,
Bosquets mystérieux, séduisantes vallées,
Vertes collines, gai hameau,
Pour qui Laure et Pétrarque auraient quitté Vaucluse,
Quels doux chants vous eussiez inspirés à ma muse..,
S'il avait fait un temps plus beau !
Mais, hélas ! à peine j'essuie
Mon front brûlé par les feux du midi,
Que, sur ces bords heureux, par des torrents de pluie,
Nouveau Noé, je me vois accueilli,
Mais sans arche et sans parapluie.
O rage ! ô supplice ! ô douleur !
Vainement j'appelle à mon aide...
L'incarnat sur mon teint fait place à la pâleur ;
Je frissonne, et bientôt succède
A ma sueur brûlante une froide sueur.
De nos projets voilà comme le ciel se joue !...
Me dis-je, près de sangloter :
Je venais à Meudon pour boire et pour chanter,
Je ne bois pas, et je m'enroue !
Je ne bois pas ! j'ai tort : mon maudit médecin
M'a prescrit un breuvage, à ce qu'il dit, très-sain,
Mais inconnu chez la Folie,
Chez l'Amitié qui me convie ;
Breuvage qui, dans aucun cas,
Ne fut versé chez le duc de Br.....

Voudrait-il, à la table où la gaîté s'exhale
En mots joyeux redits par maint écho,
Me voir jouer le rôle de Sancho,
Ou subir le sort de Tantale?
Non, à moins d'y marcher traîné par un licou,
Je n'irai pas troubler une joie aussi vive:
Un convive pris par le cou
Est un assez mauvais convive.

TIN, TIN, TIN, TIN, TIN, TIN.

OU LE RÉVEIL MATIN.

AIR : Tin, tin, tin, tin, tin, tin.

Tin, tin, tin, tin, tin, tin,
Pour les enfants d' la victoire,
Du plaisir et d' la gloire
Est le réveil-matin.

Qui rend aimable et gai
L'ami du jus d' la treille?
Qui console et réveille
Le vieillard fatigué?
A la fin d'un festin
Qui dérid' le plus sage,
Soumet la plus sauvage,
Apais' le plus mutin?

Tin, tin, tin, tin, tin, tin,
D' la ville ainsi qu' du village,
Tin, tin, tin, tin, tin, tin,
Est le réveil-matin.

Qui donne du crédit?
Qui donne d' la confiance?
Qui donne d' la puissance?
Qui donne de l'esprit?
Qui rafraîchit le teint
D' nos antiques d'moiselles?
Qui rallum' chez quelqu's belles
L' feu d'un amour éteint?

(*Geste de compter de l'argent.*)

Tin, tin, tin, tin, tin, tin,
Des vieux, des sots, des infidèles,
Tin, tin, tin, tin, tin, tin,
Est le réveil-matin.

Qui, sur l' battant muet
D' la docile sonnette,
A minuit d' la fillette
Fixe l'œil inquiet?
Qui d' l'amoureux lutin,
L'i annonçant la visite,
Lui fait ouvrir bien vite
Le verrou clandestin?

(*Geste de souner à une porte.*)

Tin, tin, tin, tin, tin, tin,
Du jeune cœur qui palpite,
Tin, tin, tin, tin, tin, tin,
Est le réveil-matin.

Qui satisfait encor
Les oreill's à la ronde?
Qui réjouit tout l' monde,
Qui met tout l' monde d'accord?
C'est à l'heure du festin,
Des cass'rol's, des assiettes,
Des cuillers, des fourchettes,
Tant d'argent que d'étain,

(*Bruit de vaisselle.*)

L' tin, tin, tin, tin, tin, tin,
D' l'ami joyeux des goguettes,
L' tin, tin, tin, tin, tin, tin,
Est le réveil-matin.

Qui réchauff' les soldats
Le jour d'une bataille?
Qui leur fait d' la mitraille
Affronter les éclats?
Qui d'un succès certain
Leur présage les charmes?
Qui fait du bruit d' leurs armes
R'tentir l'écho lointain?

Tin, tin, tin, tin, tin, tin,
Pour les enfants de la Victoire,
Du plaisir et d' la gloire
Est le réveil-matin.

A MA FEMME,

LE PREMIER JOUR DE L'AN (1807).

AIR : Au sein d'une fleur tour à tour.

Toi, dont l'image à chaque instant
Par le plaisir m'est retracée,
Tu dois le premier jour de l'an,
Avoir ma première pensée.
Ce jour charmant dans tout Paris
Semble ranimer la folie...
Mais le premier où je te vis,
Voilà le plus beau de ma vie.

Lorsque chacun forme des vœux,
Que te désirer, ma Sophie?
Vois-moi toujours des mêmes yeux,
Sois toujours fidèle et jolie.
Donne à ton ami quelquefois,
Pour doubler l'ardeur qui l'agite,
Tendre regard quand tu me vois,
Doux souvenir quand je te quitte.

Entre nous une seule fois
Je vis s'élever un nuage :
Mais bientôt, reprenant ses droits,
L'Amour dissipa cet orage.
Ah ! par malheur s'il faut jamais
Que la guerre se renouvelle,
Pour vite ramener la paix,
Courons vite embrasser Estelle.

Combien de fois sur notre cœur
Nous presserons ce tendre gage !
Estelle a doublé mon bonheur,
Puisqu'elle a doublé ton image.

Au Dieu qui daigna la former
Je ne fais plus qu'une prière :
C'est qu'elle ait mon cœur pour t'aimer,
Qu'elle ait tes charmes pour me plaire.

LA MÈRE MAHU ET LA MÈRE GANGAN,

OU LES VOISINES DE VILLAGE.

CHANSON DIALOGUÉE.

AIR : Dérouillons, dérouillons, ma commère,

LA MÈRE MAHU, *entrant chez la mère Gangan.*

Excusez, voisine Claire,
J' n'ai plus d' bois dans mon gal'tas ;
L' vent vient d' souffler ma lumière,
Et j' viens, comm' la s'main' dernière,
Près d' vous, si ça n' vous dérang' pas,
Ravauder (*bis*), ma commère,
Ravauder (*bis*) mes vieux bas.

LA MÈRE GANGAN, *se levant appuyée sur sa béquille.*

V'là, ma fine, une heure entière
Que j' bâille et qu' j'étends les bras...
Seule, j' n'ai cœur à rien faire ;
Le silence m' désespère ;
Mais puisqu' vous v'là, plus d'embarras...
Ravaudons (*bis*) ma commère,
Ravaudons (*bis*), nos vieux bas.

(*Elles s'asseient, et la mère Mahu soupire.*)

Vous soupirez ?

LA MÈRE MAHU, *mettant ses lunettes.*

Oui, ma chère,
En songeant qu' jadis, hélas !
Le matin sur la fougère
Nous cueillions la fleur légère,
Et que le soir nous n' disions pas :
Ravaudons, etc

LA MÈRE GANGAN, *mettant ses lunettes.*

Un' chaussur' moins grossière
Pressait nos pieds délicats ;
Un bas blanc qu' nous n' cachions guère
Dessinait un' jambe... à faire
Sécher d'amour... Pauv' Nicolas !
(*Elle soupire à son tour.*)
Ravaudons, etc.

LA MÈRE BAHU, *tirant son étui.*

J' vois encore l'onde claire
Où je baignais mes appas,
Lorsqu'un soir le p'tit Hilaire
A c't' heur' goutteux et grand-père...,
Mais qui dans c' temps-là n' l'était pas...
(*Elle soupire et enfile son aiguille.*)
Ravaudons, etc.

LA MÈRE GANGAN, *attisant le feu de sa chaufferette.*

L' jour d' ma noce, moi, je vois Pierre
S'en v'nir, vers la fin du r'pas,
En s'cret délier ma jarr'tière,
Qu' j'avais eu soin, pour lui plaire,
De ne pas attacher... trop bas...
(*Autre soupir.*)
Ravaudons, etc.

LA MÈRE BAHU, *tirant son mouchoir.*

N'est-c' pas d'main que monsieur l' maire,
Par des motifs qu'on n' dit pas,
Doit nommer Claudin' rosière?...
En cinquant'-neuf, à Nanterre,
Ça n' m'eût pas manqué, si Lucas...
(*Elle va pour se moucher et s'essuie une larme.*)
Ravaudons, etc.

LA MÈRE GANGAN, *avec l'expression des regrets et de l'amour-propre.*

C'est pourtant ben dur, ma chère,

D'avoir eu quelques appas,
Et d' moisir dans un' chaumière...
J' réponds qu' si c'était à r'faire...

LA MÈRE BAHU, *ôtant ses lunettes.*

Et moi donc...

LA MÈRE GANGAN.

D'main nous n' dirions pas :

Ravaudons, etc.

LA MÈRE BAHU, *avec humeur.*

Sans êtr' des langues d' vipères,
Que d' bell's dames n' voit-on pas
D' leurs carrosses toutes fières,
Dont jadis, comm' nous, les mères
S' disaient à côté d' leurs grabats :

Ravaudons, etc.

LA MÈRE GANGAN, *enflant sa voix et son fichu.*

Si j'avais voulu, j'espère,
A Paris, un jour d' verglas
Qu'ayant trébuché par terre,
Un biau monsieur, secrétaire
D' l'ambassadeur des Pays-Bas...
(*Autre soupir.*)

Ravaudons, etc.

LA MÈRE BAHU, *mystérieusement.*

On dit qu' la femm' du notaire
Qui donn' de si grands galas,
A seize ans, du presbytère,
Moyennant quatr' sous la paire,
Y compris l'apprêt des rabats...

Ravaudait, etc.

LA MÈRE GANGAN, *plus mystérieusement encore.*

Et madam' la marguillière,
Avec ses grands falbalas,
Là, j' vous l' demande, à quoi faire

A-t-elle gagné sa p'tit' serre?
Fi! plutôt qu'un métier si bas...

Ravaudons, etc.

LA MÈRE BAHU, *se levant.*

Mais v'là l'heure d' la prière
Et du souper d' mes deux chats.
R'mercions le ciel d' tout, ma chère...
En songeant qu' bientôt sur terre
Nous ne nous dirons même pas :

Ravaudons (*bis*), ma commère,
Ravaudons (*bis*) nos vieux bas.

(*Elles se séparent en s'embrassant, autant que leurs nez et leurs mentons le leur permettent.*)

MA FEMME EST LA!

COUPLETS CHANTÉS PAR UN MARI A LA FÊTE DE SA FEMME.

AIR : Eh! mais, oui-da.

Amis, j'aime une belle
Dont, jusques à ce jour,
La tendresse fidèle
M'a payé de retour...
Ma femme est là!
Ce n'était pas l'instant de dire ça.

Sous sa figure douce,
Oh! combien j'aime voir
Son beau sein qui repousse
La main et le mouchoir!...
Ma femme est là! etc.

Aussi blanche qu'un cygne,
Elle a sous son menton
Un joli petit signe
Rose comme un bouton...
Ma femme est là! etc.

Ma petite Normande,

A table comme au lit,
A, sans être gourmande,
Assez bon appétit...
Ma femme est là ! etc.

Quoiqu'elle ait l'œil céleste,
Mon plaisir le plus grand
Est, je vous le proteste,
De n'en voir que le blanc...
Ma femme est là ! etc.

Cet objet que j'adore,
Je vous le dis tout bas,
La nuit dernière encore
M'a reçu dans ses bras...
Ma femme est là ! etc.

C'est aujourd'hui sa fête,
Et j'ai tout près d'ici
Ce matin fait emplette
Du peigne que voici...
Ma femme est là !
Et c'est pour elle, amis, que j'ai fait ça.

QU'ELLE SONNE! QU'ELLE SONNE!

AIR nouveau.

Le pauvre diable qu'emprisonne
Un impitoyable usurier,
Jusqu'à ce qu'il puisse payer,
N'est plaint, regretté de personne.
Mais si d'une bourse aujourd'hui
Il reçoit le magique appui,
Qu'elle sonne! qu'elle sonne!
Cœur, prison, tout s'ouvre pour lui.

Le jeune Alain attend Simone
A l'heure qui suivra minuit ;
Son cœur palpite au moindre bruit,
Mais bientôt l'espoir l'abandonne.

Heure trop lente ! il va mourir,
S'il ne l'entend pas retentir :
Qu'elle sonne ! qu'elle sonne !
Il meurt bien, mais c'est de plaisir.

L'homme que Plutus abandonne
Se voit par tous abandonner,
Lorsque la cloche du dîner
Chez lui n'appelle plus personne.
Mais comme Plutus vient et va,
Chez lui quand il reparaîtra,
Qu'elle sonne ! qu'elle sonne !
Combien d'amis il reverra !

Voyez les soucis qui foisonnent
Auprès du modeste artisan ;
Jamais, en aucun jour de l'an,
Chez lui deux écus ne résonnent.
Mais une coupe pleine en main
Une autre en celle du voisin,
Qu'elles sonnent ! qu'elles sonnent !
Il est riche jusqu'à demain.

Je connais certaine friponne,
Prude et galante tour à tour,
Qui, dès qu'on lui parle d'amour,
Menace de sonner sa bonne,
Mais cette bonne est sourde, hélas !
Ne craignez point ces vains éclats :
Qu'elle sonne ! qu'elle sonne !
Justine ne l'entendra pas.

Loin de nous puisqu'enfin Bellone
A porté son ravage affreux,
Jouissons de l'ombrage heureux
Dont l'olivier nous environne.
Mais si la trompette aux combats
Rappelle nos vaillants soldats,
Qu'elle sonne ! qu'elle sonne !
Déjà la gloire est sur leurs pas !

L'ARQUEBUSE,

COUPLETS IMPROMPTUS CHANTÉS CHEZ LE COMTE ***,

DANS UNE FÊTE DONNÉE A SA CAMPAGNE.

Quel beau jour !
La saison nouvelle
Nous rappelle
Dans ce séjour ;
Et l'Amour,
En battant de l'aile,
Applaudit à notre retour.

Sous l'ombrage caché déjà,
Le fripon médite en silence
Sur le trait qu'il faudra qu'il lance,
Et sur le cœur qu'il blessera.

Quel beau jour ! etc.

Après un an, lorsque des jeux
Le printemps ramène l'escorte,
L'amitié n'en est que plus forte,
Et le vin n'en est que plus vieux.

Quel beau jour ! etc.

Mais qu'entends-je ! Au son du tambour
Filles, garçons, tout se réveille,
Et ces mots frappent mon oreille :
« Chacun va tirer à son tour. »

Quel beau jour ! etc.

Dans ces beaux lieux accourez tous,
Amis des plaisirs et des belles ;
Nous allons tirer devant elles,
Elles pourront juger des coups.

Quel beau jour ! etc.

Quoique mon bras n'ait rien de tel
Qu'on le redoute ou le renomme,

J'ai souvent, visant à la pomme,
Fait la barbe à Guillaume Tell.

Quel beau jour! etc.

Belles, pour votre cœur content
Ah! que ces combats ont de charmes!
Que vos mains bénissent nos armes,
Et nous partons au même instant.

Quel beau jour! etc.

Tirer au blanc m'ôte l'espoir :
Cette couleur peu prononcée
Par tant de lis est effacée,
Qu'il vaudrait mieux tirer au noir

Quel beau jour! etc.

Époux, visez au même point :
Quand, prêt au plaisir qu'on convoite,
L'un tire à gauche, l'autre à droite,
Tous ces coups-là ne comptent point.

Quel beau jour! etc.

Arrêtons pour règle du jeu
Que tout amateur d'arquebuse
Ne sera dans son art que buse
S'il ne touche pas au milieu.

Quel beau jour! etc.

Vers le tir, amis, dépêchons;
Mais, si nous voulons tirer juste,
Avant tout il me semble juste
De viser aux tire-bouchons.

Quel beau jour! etc.

De l'eau surtout, joyeux buveurs,
Evitons la fadeur extrême :
L'humide saint Médard lui-même
A pour nous suspendu ses pleurs.

Quel beau jour! etc.

Chez toi par le plaisir admis,
Cher patron, que de cœurs tu comptes !
Mais aussi ce sont les bons *comtes*
Qui font, dit-on, les bons amis.

Quel beau jour ! etc.

Buvons force champagne et rhum
A notre hôtesse bonne et belle,
Et faisons succéder pour elle
Un *Te Deum* au *Te Deum*.

Quel beau jour !
La saison nouvelle
Nous rappelle
Dans ce séjour ;
Et l'Amour,
En battant de l'aile,
Applaudit à notre retour.

PARIS,

OU LE PARADIS DE LA FRANCE *.

AIR du rondeau du *Chapitre Second*.

Cité sans égale,
Reine sans rivale
De tous les pays,
Cette ville immense
De l'heureuse France
Est le Paradis.
Les femmes jolies
Y sont obéies
Au moindre signal ;
Et l'Amour, en maître,
Y sait tout soumettre
A son tribunal.
La gaîté folâtre
Y règne au théâtre,
A table, aux salons ;

* C'est une femme qui parle dans cette chanson.

Ses riants mensonges
Nous bercent en songes
Quand nous sommeillons.
Partout, Terpsichore
Jusques à l'aurore
Charmant nos instants,
Vient, joyeuse fée,
Ravir à Morphée
Ses droits sur nos sens.
La mode infidèle,
Sans cesse nouvelle,
Variant nos traits,
Procure à nos charmes
De secrètes armes,
De nouveaux succès.
Le luth y soupire,
La toile y respire
Et parle à nos yeux ;
Le marbre y palpite,
Le bronze y récite
Les faits glorieux.
Oui, plaisir, folie,
Gloire, amour, génie,
Tout est à Paris.
Cette ville immense
De l'heureuse France
Est le Paradis.

LE JOHN BULL PARISIEN.

Même air.

Paris m'a vu naître,
Et je suis un être
Assez singulier :
La même seconde
Me trouve à la ronde
Dans chaque quartier ;
De tout je m'amuse,
Je flâne, je muse,

Et pour ce défaut
On me gratifie,
On me qualifie
Du nom de *badaud*.
D'humeur curieuse
Et capricieuse,
Je vois, j'entends tout ;
Et nouvelle heureuse,
Nouvelle fâcheuse,
Tout est de mon goût.
Confiant, crédule,
Un bruit qui circule
Me rend ébaubi ;
On m'a vu naguères
Manquer mes affaires
Pour parler d'Albi.
Vienne un incendie,
Soudain je m'écrie :
« Au secours ! au feu !
Sauvez le deuxième,
Sauvez le troisième ; »
Mais je bouge peu.
Quand souvent Molière,
Racine et Voltaire
Ne m'attirent pas,
Une z'Irsabelle,
Un Polichinelle
Arrêtent mes pas.
Mais, quoique frivole,
Ma moindre parole
Devient un arrêt ;
Pas une entreprise
Qui ne soit soumise
A ce qui me plaît.
Bals, cafés, boutiques,
Jeux, fêtes publiques,
C'est à qui m'aura ;
Si je me présente,
C'est vingt fois sur trente
A qui m'ennuîra.

De l'Académie,
Souvent endormie,
Je cours, comme un fou,
Aux Montagnes suisses
Me rompre les cuisses,
Me casser le cou.
Mais le jour s'écoule,
Et je cours en foule
Remplir Tivoli ;
Survient une averse,
Et je me disperse...
Le jour est fini.

PLUS DE POLITIQUE.

AIR de la Treille de sincérité.

Peuple français, la politique
T'a jusqu'ici trop attristé ;
Rappelle ta légèreté,
Ton antique
Joyeuseté.

Souviens-toi de ce temps aimable,
Où, libre de soins importants,
Entre le boudoir et la table
Tu partageais tous tes instants : (*bis.*
Oubliait-on alors en France
Un banquet pour un tribunal,
Un concert pour une séance,
Un billet doux pour un journal ?

Peuple français, etc.

Tes hauts faits, ta noble vaillance
Assez longtemps ont attesté
Que ta patrie était la France ;
Atteste-le par ta gaîté ;
Qu'enfin Momus de son empire
Retrouve en toi le vieil ami,
Et songe bien que ne pas rire

C'est n'être Français qu'à demi...

Peuple français, etc.

A jouir quand tout te convie,
Quand le plaisir te tend les bras,
Insensé ! tu passes ta vie
A chercher comment tu vivras !
Cesse des plaintes impuissantes ;
Pourquoi perdre en vœux superflus,
En peines toujours renaissantes,
Des jours qui ne renaîtront plus !

Peuple français, etc.

Qu'as-tu fait de ce gai délire
Qu'enviait ton sombre voisin ?
Reprends tes grelots et ta lyre,
Chante le myrte et le raisin.
Fidèle appui de la couronne,
Obéis gaîment à ses lois,
Et bois, quand vient le jus d'automne,
Au pays à qui tu le dois ..

Peuple français, etc.

Heureux, tant que tu fus frivole,
Laisse, au lieu de te tourmenter,
Au gré de Neptune et d'Éole
Le vaisseau de l'État flotter ;
Et tandis qu'un pilote habile
Le défendra des coups du sort,
Contente-toi, sage et tranquille,
De mener ta barque à bon port.

Peuple français, etc.

La beauté fidèle ou légère
Sut toujours enflammer tes sens,
Le bon vin sut toujours te plaire,
Toujours la gloire eut ton encens :
Chaque année offre à ton ivresse
Treilles, lauriers, myrtes, appas...
Sous un ciel qui te rit sans cesse

Pourquoi donc ne rirais-tu pas?

Peuple français, la politique
T'a jusqu'ici trop attristé;
Rappelle ta légèreté,
Ton antique
Joyeuseté.

CONSEIL A UNE JOLIE FEMME.

Maudit soit de nos bals le prestige enchanteur!
Eh quoi! charmante Églé, voilà trois nuits entières
Que le sommeil sur tes paupières
N'a versé sa douce fraîcheur!
Ménage ton printemps, tu n'en auras point d'autre,
Et consens à fermer enfin ces yeux si beaux :
Si ce n'est point pour ton repos,
Que ce soit au moins pour le nôtre.

COUPLETS POUR LA FÊTE DE M. PICARD.

AIR : J'ai vu le Parnasse des Dames.

Sur notre ami Picard que dire
Qui n'ait pas été dit déjà?
Ses œuvres, qui nous font tant rire,
En ont plus dit qu'on n'en dira.
Sa gaîté, son esprit, son style,
Sont connus du tiers et du quart;
Pas une *Petite* ou *Grand' ville*
Où l'on ne connaisse Picard.

AIR : J'ai perdu mon âne.

Chacun à la ronde (*bis.*)
A sa r'nommée applaudit,
Et l'on sait comment il fit
Son *Entré' dans l' monde.*

AIR : Réveillez-vous, belle endormie.

Son talent n'est pas un problème,

Car, défiant les plus malins,
Il n' dut ses succès qu'à lui-même,
D'mandez plutôt à ses *Voisins*.

AIR de l'Avare.

Légitime enfant de Thalie,
Il fut baptisé par Momus,
Pour marraine il eut la Folie,
Pour père nourricier Comus.
Je n' suis ici qu' l'écho d' la France
Qui donne comme un fait certain
Qu' Thalie ell'-même un beau matin
A signé son acte d' naissance.

AIR nouveau.

Il eut, très-jeun', le privilége
D' nous divertir et d' nous charmer;
Allez voir ses *Amis d' collége*,
Ils sont là pour nous l'affirmer.
Et l'on dit que par des rout's sûres,
L' voyant marcher droit au succès,
Apollon d' ses heureux essais
Tira de bonnes *Conjectures*.

AIR : Je ne veux pas qu'on me prenne.

Jamais sa plume féconde
Ne réussit à demi ;
Du *Cousin de tout le monde*
Tout le monde fut l'ami.
D' sa verve toujours hardie
L'essor fut toujours égal;
Heureux qui pour le génie
Sera son *Collatéral!*

AIR du vaudeville de *la Partie carrée*.

Ces *Philibert*, où tout Paris se presse,
Et dont cinq ans attestent le succès,
Prouv'nt qu'à la scène avec la même adresse
Il sait traiter bons et mauvais sujets.
Mais être auteur ne fut pas sa seul' gloire :
Comme Molière, acteur, il joua bien;

J'ai de ce fait un témoin qu'on peut croire,
C'est un *vieux Comédien*.

AIR : Aussitôt que la lumière.

Mais, ma foi, sur son éloge,
Moi, je ne tarirais pas...
Et l'aiguille de l'horloge
Me dit de presser le pas.
A sept heur's encore écrire !...
Je me battrais si j'osais...
Pour l' cocher qui va m' conduire
Gar', morbleu, *les Ricochets !*

AIR d'Angélique et Melcourt.

Pardon, amis, si je viens tard,
Mais je vous f'rai l'aveu sincère
Qu'outre que j' suis *monsieur Musard*,
J'avais c'te chansonnette à faire,
Puis mon *Voyage interrompu*
Par des rencontres qui chagrinent,
Font que l' dîner m'est défendu,
Quoiqu'ici les *visitants dinent*.

LA GLISSADE.

MORALITÉ.

Fillettes
Gentillettes
Qu' poursuivent l's amoureux,
Tant qu' dure
D' la froidure
Le souffle rigoureux,
En fuyant leur audace,
De crainte d'accident,
N' courez pas sur la glace,
L' danger s'rait ben plus grand,
Vraiment !

Un jour qu' la p'tite Lise
Sur la rivière prise

Se sauvait de Lucas,
Vint un faux pas,
Et patatras...

Fillettes, etc.

Lucas rit d' la culbute,
Mais d' la force d' la chute
La glace s' cassa ;
Sans s' douter d' ça,
Lise y passa.

Fillettes, etc.

Lucas r'tire la p'tite ;
Mais l' froid l' saisit si vite
Que d' tout ce que Lis' tenta
Rien, d'puis c' moment-là,
Ne l' réchauffa.

Fillettes
Gentillettes
Qu' poursuivent l's amoureux,
Tant qu' dure
D' la froidure
Le souffle rigoureux,
En fuyant leur audace,
De crainte d'accident,
N' courez pas sur la glace,
L' danger s'rait ben plus grand,
Vraiment !

A MADAME DESBORDES VALMORE.

STANCES.

Peintre et poëte tour à tour,
Tendre et touchante Marceline,
Apollon, au nom de l'Amour,
Te prêta sa lyre divine.
Tout cède au prestige charmant
Des chants plaintifs que tu soupires,

Chantre naïf du plus doux sentiment,
Tu le peins comme tu l'inspires.

J'avais vu fuir avec douleur
Cette tendre mélancolie,
Ce vague heureux, premier bonheur
Et premier besoin de la vie.
Je pleurais ce prisme enchanté
Par qui tout plaît, tout se colore,
Mais je t'écoute, et mon cœur agité
Te doit une seconde aurore.

De l'amour les brûlants désirs
A ta voix échauffent mes veines ;
Tu fais envier ses plaisirs,
Et tu fais regretter ses peines.
On voit renaître sous tes doigts
La muse dont Lesbos s'honore,
Et chaque son de ton luth, de ta voix,
Nous dit : Sapho respire encore!

LE PILIER DE CAFÉ.

Air de la Lithographie.

A Paris, messieurs et dames,
Quel est le sort, dites-moi,
Des gens comme moi sans femmes,
Sans fortune et sans emploi ?
Sur les places musarder,
Sur les quais baguenauder ;
Mais on sait que ce métier
N'enrichit que le bottier.
Moi, j'ai pris une méthode
Bien plus conforme à mon goût ;
Elle est douce, elle est commode,
Économique surtout :
Il existe par milliers
Des réduits hospitaliers,
Refuges des désœuvrés
Et des marchands retirés...

J'y trouve, quand je m'ennuie,
Distraction ou sommeil ;
Ils m'abritent de la pluie,
Ils m'abritent du soleil.
Mais déjà vous devinez
Quels sont ces lieux fortunés :
Eh bien ! oui, depuis trente ans,
Qu'il pleuve ou fasse beau temps,
Dès sept heures, par système,
Habillé, rasé, coiffé,
Je descends de mon sixième
Et je me rends au café.
J'entre, un garçon appelé
M'apporte un pain chapelé
Qu'escorte, sur un plateau,
Une bavaroise à l'eau...
De peur qu'on ne les retienne,
Étant venu le premier,
Je saisis la Quotidienne,
Et j'arrête le Courrier ;
Puis le Globe sous un bras,
Et sous l'autre les Débats,
Guettant l'heure où le porteur
Jettera le Moniteur,
Je pourchasse le Pilote,
Que j'atteins, quoique goutteux,
Et clopin-clopant, je trotte,
Après le Diable boiteux.
Eh bien ! voisin, *quid novi?*
Me dit un Picard ravi
De prouver qu'à Saint-Quentin
On sait un peu son latin.
Je lui parle de la Grèce,
De l'Institut, des bouffons,
Des chiens, de la sécheresse,
Et de l'état de nos fonds ;
Puis, s'il ne s'est pas servi
De tout le sucre servi,
Comme il l'a payé comptant,
Je m'adjuge le restant...

J'en ai bien le privilége,
Nul ne peut se récrier,
Et *gratis* par ce manége
J'entretiens mon sucrier.
Dé là je grimpe au billard
Où, connu pour un gaillard
Qui les aurait battus tous,
On me fait juge des coups.
Le procès jugé, j'accepte
La bière et les échaudés,
Car j'eus toujours pour précepte :
Procédés pour procédés.
Frappé de cris indécents,
Au café je redescends,
Et j'entends de tous côtés
Les mots *rente*, *indemnités*.
Au plus fort de la tempête,
Un apprenti commerçant
Va partout criant nu-tête
Qu'on a pris son *trois pour cent* *.
Tandis que je ris tout bas
De leurs comiques débats,
Vu que je n'ai pas l'honneur
D'être rentier, par bonheur,
Du dîner l'heure qui sonne
Calme le plus échauffé,
Et tout le monde abandonne
La querelle et le café.
Moi, je viens de manger... or,
Je puis bien attendre encor;
D'ailleurs, tout seul, je pourrai
Lire l'Étoile à mon gré...
Mais en l'attendant que faire?
Car j'ai lu tous les journaux...
Je prends, je compte, je serre
Tous les jeux de dominos.
L'Étoile arrive, ô bonheur!
J'en suis le premier lecteur :

* Terme dont on désignait certains chapeaux de nouvelle forme.

Les lunettes sur le né,
Aussi fier qu'un abonné,
J'ai des nouvelles précises
De ce qu'ont fait le matin
La Bourse et la cour d'assises,
De ce qu'on joûra demain.
Mais bientôt quelle rumeur !
Nos dîneurs en belle humeur,
Aux feux du gaz allumé
Rentrent le teint enflammé ;
Sur les bancs ils se dispersent,
Ils apportent du nouveau ;
Tandis que les garçons versent,
Je m'approche incognito...
Assis derrière un banquier,
Assis derrière un courtier,
Assis derrière un auteur,
J'en sais de toute couleur.
Combien me rendrait de grâces
Le café, si je pouvais
Prendre autant de demi-tasses
Que je prends de tabourets !
Au coup d'onze heures sonnant
Des spectacles revenant,
Vingt ou trente habitués,
De chaleur exténués,
Nous apprennent, des coulisses
Impertinents détracteurs,
Les faiblesses des actrices,
La faiblesse des acteurs.
Mais la dame du comptoir
Prend le chemin du dortoir :
Avis à chaque assistant
D'en vouloir bien faire autant.
Enfin le café se vide...,
Mais quoique entré le premier,
D'observer toujours avide,
Je n'en sors que le dernier.
Et même le plus souvent
Il se fait qu'en observant

Je m'assoupis à l'écart...
Et c'est assez heureux, car,
Ignorant que je sommeille,
On ferme, et journal en main,
Je me trouve dès la veille
Porté pour le lendemain.

LE SECRÉTAIRE.

Air de la Baronne.

Un secrétaire
Dans un ménage est d'un grand prix,
Et les femmes, pour l'ordinaire,
Voudraient voir à tous leurs maris
Un secrétaire.

Le secrétaire
Sert à Plutus comme à l'Amour :
Heureux ceux dont avec mystère
Ces dieux garnissent tour à tour
Le secrétaire.

Sans secrétaire
L'esprit ne servirait à rien ;
C'est un meuble si nécessaire
Que je ne voudrais pour tout bien
Qu'un secrétaire.

Au secrétaire
Les arts donnent un prix nouveau,
Et les chefs-d'œuvre de Voltaire
N'ont-ils pas eu tous pour berceau
Un secrétaire ?

D'un secrétaire
Tout homme en place fait grand cas ;
Et tel que l'on vante en affaire
Serait bien sot, s'il n'avait pas
Un secrétaire.

COUPLETS

CHANTÉS CHEZ L'AUTEUR DE *l'Assemblée de famille*,

DANS UNE FÊTE QU'IL DONNA AUX ARTISTES DU THÉATRE-FRANÇAIS.

AIR de l'Avare.

Tous les favoris de Thalie
Et la beauté dans sa splendeur,
De l'amitié, de la folie
T'offrent le spectacle enchanteur.
Au plaisir qui dans nos yeux brille
Tu dois deviner qu'en ce jour
Tu rassembles une *famille*
Qui veut te chanter à son tour.

A la couronne qui t'ombrage
Quand je viens mêler quelques fleurs,
Dis-moi qui traça ton ouvrage,
De ton esprit ou de ton cœur?
Sur toi les critiques farouches
Exerceraient en vain leurs droits;
Tu sus fermer toutes les bouches
Et réunir toutes les voix.

Jouis du sort qui te seconde;
Ce n'était pas assez encor
Que le Pactole de son onde
Sur toi répandît ses flots d'or :
L'Hippocrène aussi de sa source
T'entr'ouvre les trésors cachés;
Jamais le Parnasse et la Bourse
Ne s'étaient vus si rapprochés.

De ce succès rempli de charmes
Ah ! pouvais-tu douter jamais,
Lorsque tu confiais tes armes
Aux mains habiles des *Français?*
Au triomphe rien ne s'oppose

Avec de semblables guerriers ;
Celui dont *Mars* soutient la cause
Est sûr de cueillir des lauriers *.

CHIEN ET CHAT.

AIR : Tra, la, la.

Chien et chat,
Chien et chat,
Voilà le monde
A la ronde ;
Chaque état,
Chaque état
N'offre, hélas ! que chien et chat.

Voyez ces futurs époux,
Vrais agneaux, tant ils sont doux !
Qu'Hymen engage leur main,
Que sont-ils le lendemain ?

Chien et chat, etc.

Que sont, hélas ! trop souvent,
Dans ce Paris si savant,
Le poëte et l'éditeur,
L'auteur et le spectateur ?

Chien et chat, etc.

Admirables écrivains,
De leur siècle astres divins,
Malgré leur brillant flambeau,
Qu'étaient Voltaire et Rousseau ?

Chien et chat, etc.

Que sont à nos opéras
Ces deux lyriques *ultras*,
Admirateurs de Grétri,
Trompettes de Rossini ?...

Chien et chat, etc.

* Mademoiselle Mars jouait le principal rôle de la pièce.

Qu'êtes-vous sous ce beau ciel
Que réfléchit l'Archipel,
Turcs si doux et si polis,
Et vous soldats de *Miaulis!*

Chien et chat, etc.

Grâce aux nouveaux procédés
Dont nous sommes inondés,
Draps Ternaux, maîtres tailleurs,
Fourgons, bateaux à vapeurs...

Chien et chat, etc.

Que sont, dès que le jour luit
Et qu'il fait place à la nuit,
Le phosphore et le briquet,
Le gaz et l'huile à quinquet?

Chien et chat, etc.

Que sont le classique pur
Et le romantique obscur?
Et qu'ont trop souvent été
La justice et l'équité?

Chien et chat, etc.

Le devoir et le plaisir,
La morale et le désir,
La tisane et la gaîté,
L'hygiène et la santé...

Chien et chat, etc.

Bref, à la Bourse, aux journaux,
A la Chambre, aux tribunaux,
Qui voyons-nous, s'il vous plaît,
Hurler, se prendre au collet?

Chien et chat,
Chien et chat,
Voilà le monde
A la ronde;
Chaque état,
Chaque état
N'offre, hélas! que chien et chat.

IL EST TROP TARD.

Air : Je ne veux pas qu'on me prenne.

Six heur's sonnaient à l'horloge
Du grand clocher de Fécamp,
Claire en tapinois déloge
Pour joindre Gros-Pierre au champ.
Drès qu'il l'aperçoit, Gros-Pierre
Lui dit : « Viens-t'en à l'écart...
— Quequ' tu m' veux donc, lui dit Claire ?
— Dépêch'-toi, car il s' fait tard. »

Sous un frais bocage d' roses
Ils allèr'nt tous deux s'asseoir,
Et Gros-Pierre dit tant d' choses
Qu'il ne s'arrêta que l' soir.
Mais aux contes du compère
Claire avait si bien pris part,
Qu'elle lui dit : « Ah ! Gros-Pierre,
Parle encor, il n'est pas tard.

— Mais j' n'ons pus rien à te dire,
R'part Gros-Pierre en s'endormant.
— Eh bien ! r'commence pour rire
C' que tu m' disais dans l' moment. »
Il r'commence pour lui plaire...
Mais v'là l' coup d' minuit qui part :
« Parle toujours, lui dit Claire,
Je n' rentr' plus, il est trop tard. »

L' soupçon chez la mèr' s'éveille ;
Ell' craint que c't enfant si cher
Ne vienne à prêter l'oreille
A queuque propos en l'air :
« Clair', dit-ell', sur ton passage
S'il s' présent' quelque égrillard,
Ai' surtout grand soin d'êt' sage...
— Ah ! ma mère, il est trop tard. »

COUPLETS DE TABLE,

CHANTÉS A MEUDON LE JOUR DE LA SAINTE-ANNE.

AIR : Vive le vin, vive l'amour.

Allons, ma muse, une chanson !
Pour m'inspirer viens à Meudon :
Il faut chanter l'aimable Annette ;
Verre et couplets, que tout s'apprête,
Et sans tarir, sans détonner,
Tour à tour sachons entonner
Et le vin et la chansonnette.

Les bons amis sont bons buveurs ;
De là vient qu'ici plus qu'ailleurs
La fièvre de la soif me gagne.
Un sage battant la campagne
Mit la Vérité dans un puits ;
Pour moi qui t'aime et te le dis,
Annette, elle est dans le champagne.

Mais lorsque je bois du bon vin
Versé par une belle main,
Ma soif à chaque trait redouble ;
Il me rend la vue un peu trouble,
Plaisir de plus que je lui dois :
Car, Annette, quand je te vois
Je suis trop heureux de voir double.

On prétend que l'homme en buvant
Chancelle et tombe fort souvent ;
Ici point de peur qui m'arrête :
Eh ! quel Caton à la guinguette
Ne serait fier de succomber,
S'il était sûr d'aller tomber
Entre les bras de notre Annette ?

Buvons donc, amis, buvons tous ;
Jusqu'à demain d'un jus si doux
Tâchons de prolonger l'ivresse !

Un philosophe de la Grèce
Passa ses jours dans un tonneau ;
Et c'est bien le trait le plus beau
Que nous ayons de sa sagesse.

Certains auteurs qui vantent l'eau
Disent qu'elle fut le berceau
De la déesse de Cythère :
Mais une beauté non moins chère
Préside à ce joyeux festin ;
Je vois ses yeux, je bois son vin,
C'est la Vénus que je préfère.

COUPLETS

POUR LA FÊTE DE M. PIERRE VIGIER,

FONDATEUR DES BAINS DU PONT-ROYAL.

Amis, de la saison printanière
Chantons tour à tour
Le plus beau jour...
Célébrons le nom de Pierre,
Car, ma foi, tout dur qu'il est,
Ce nom me plaît.

Si du ciel Pierre ouvre la barrière,
Le nôtre aujourd'hui
Fait comme lui ;
Car tous ceux qu'invite Pierre
Ne sont-ils pas en ces lieux
Des bienheureux ?

Comment des cieux ne pas voir l'image
Dans les doux minois
Qu'ici je vois ?
Un seul suffirait, je gage,
Pour faire de mon taudis
Un paradis.

Pierre sait, par un double avantage,
Nourrir la gaîté

Et la santé...
Sans en confondre l'usage,
Sa main nous verse à gogo
Le vin et l'eau.

Sur nous ses baignoires font merveilles.
Nous en sortons frais,
A peu de frais ;
Mais redoutez ses bouteilles,
Car son vin détruit l'effet
Que son eau fait.

Pierre de la Seine est le Neptune,
Car sous tous les ponts
Il a des fonds ;
Certes, jamais sa fortune,
Tant que l'eau s'écoulera,
Ne coulera.

Quel trésor, amis, qu'une richesse
Qui dépend du jet
D'un robinet !
Quand il veut remplir sa caisse,
Pierre tourne, et l'eau soudain
Vient au moulin.

STROPHES

SUR LE DÉPART D'UN CORPS DE CAVALERIE POUR L'ARMÉE.

Air du Pas redoublé.

Un cri formidable est parti
Du séjour du tonnerre ;
Toute la France a retenti
D'un nouveau bruit de guerre :
L'enclume de Vulcain gémit ;
Pallas prend son armure ;
Épouvanté, l'Écho frémit
Et laisse un long murmure.

Allez, allez, ardents coursiers,

Qu'appelle la patrie,
Servir dans des champs de lauriers
Une cause chérie !
Que chacun de vous en succès
Luttant d'ardeur égale,
Soit d'un Alexandre français
Le nouveau Bucéphale !

Aux sons que viennent de lancer
Les trompettes guerrières,
Déjà je vois se hérisser
Vos flottantes crinières ;
Je vois dans vos regards brûlants
Les feux de la vaillance,
Et sous vos pieds étincelants
Ceux de l'impatience,

Enfin, le signal est donné
A leur brûlante audace :
Ils partent, et l'œil étonné
Les cherche dans l'espace.
La France a reçu leurs adieux ;
Ils volent à la gloire,
Et des hennissements joyeux
Sont leurs chants de victoire.

Fuyez, indignes aiguillons
Des coursiers indociles,
A ceux de nos fiers bataillons
Vous êtes inutiles :
Leur vive ardeur prévient la voix
Du héros qui les guide,
Et l'orgueil d'un si noble poids
Rend leur vol plus rapide.

Pégase, j'osais espérer
Que ton essor sublime
Me permettrait de célébrer
Un élan magnanime :
Il faut bien renoncer pourtant
A des palmes si belles,
Puisque tes frères en partant
Ont emprunté tes ailes.

COUPLETS

POUR LE MARIAGE DE MA FILLE.

Air de Préville et Taconnet.

On va chanter, souffrez que je commence...
Mes chers amis, en voici la raison :
Mon titre ici m'impose la romance,
Et vous allez entonner la chanson. (*bis.*)
Ah ! de mon cœur, qu'un poids bien doux oppresse,
Laissez d'abord s'échapper un soupir ; (*bis.*)
Puis, grâce à vous, le cri de la tendresse
Sera couvert par les chants du plaisir. } *bis.*

O mon Estelle, à mon âme attendrie
De ton hymen combien le jour est doux !
Et pour doubler le charme de ma vie,
Le même toit va nous réunir tous.
J'ai craint longtemps qu'il ne te fallût suivre
L'heureux époux qu'aurait nommé ton choix... ;
Mais sans regret au bonheur je me livre,
Car je te donne et te garde à la fois.

De tes parents et d'un époux qui t'aime
En même temps tu recevras les soins ;
Soir et matin, plus heureux que toi-même,
De ton bonheur nous serons les témoins.
Et si parfois une petite guerre
Venait troubler un accord aussi doux,
Pour la finir j'embrasserais ta mère...
Et tu courrais embrasser ton époux.

Et toi pour qui le Ciel avait fait naître
Ce tendre fruit qu'éleva notre amour,
Toi que l'autel entendit lui promettre
Bonheur parfait jusqu'à son dernier jour...
Sûr de ton cœur, si mon aveu sincère
N'hésite pas à te le confier...
De ce trésor heureux dépositaire,
Pour m'enrichir, fais-le fructifier.

Le jour heureux qui m'unit à Sophie
Comme un vrai fou me vit sauter, bondir... ;
Quand je lui dus cette fille chérie,
J'extravaguai de joie et de plaisir... ;
Le doux serment qu'Estelle vient de faire
M'ôte aujourd'hui trois quarts de ma raison ;
Vienne le jour qui me rendra grand-père...
Et je me vois conduire à Charenton.

Allons, amis, remplissez votre verre... :
C'est aujourd'hui le vœu du fondateur ;
Je suis heureux comme époux, comme père,
Buvez, buvez à mon double bonheur.
Elle a sonné, l'heure des chansonnettes ;
A ce banquet quel plaisir m'est promis !
Puis-je en douter ? j'ai des amis poëtes,
Et j'ai de plus des poëtes amis.

COUPLETS

CHANTÉS AU BANQUET DES SOUPERS DE MOMUS AUQUEL JE FUS INVITÉ LE 6 MAI 1825.

Air de Turenne.

Disciples chéris d'Épicure,
Quel bonheur m'était réservé !
Des plaisirs que Momus procure
Longtemps, hélas ! je fus privé !
Aujourd'hui je prends ma revanche ;
Et, par votre accueil enhardi,
Avec vous, je ris vendredi,
Au risque de pleurer dimanche.

Pleurer ! juste ciel ! quel blasphème !
Et de ma bouche il est sorti !
Ah ! ne lancez point l'anathème,
Car le proverbe aura menti.
De votre humeur joyeuse et franche,
Sûr d'emporter, chers troubadours,
De la gaîté pour quinze jours,
Je ne saurais pleurer dimanche.

Cependant si cette soirée,
Qui trop tôt, hélas ! va cesser,
Plus tard, pour mon âme enivrée
Ne devait plus recommencer,
De mes jours voyant qu'on retranche
Le plus riant et le plus doux,
Pour pleurer, je sens, entre nous,
Que je n'attendrais pas dimanche.

Mais loin de moi cette pensée !
Et permettez qu'au même instant
Mon oreille soit caressée
Par vos refrains que j'aime tant !
D'avance relevant mes manches,
De tout cœur je vous applaudis ;
Car vos chansons des vendredis
Seraient mes chansons des dimanches.

A MADAME ***,

EN LUI ENVOYANT UNE COUPE DE CRISTAL, LE JOUR DE SA FÊTE (EN JANVIER).

Le vase où Bacchus en gaîté
Des hivers fait fondre la glace,
Devient, dans les mains d'une grâce,
La coupe de la volupté.
Que de ta bouche, ô toi que j'aime,
Les bords la caressent toujours,
Et qu'aujourd'hui mon rival même
T'y verse à boire à nos amours !

ET CÆTERA PANTOUFLE.

AIR : Pauvre garçon tailleur.

Pour séduire un tendron
Bien blanc, bien frais, bien rond,
Le barbon qui s'essoufle,
Près de c' minois lutin

Perd son temps, son latin,
Et cætera... pantoufle!

Si toujours, dans ce cas,
La poulett' n'avait pas
Queuqu' renard qui la souffle,
All' risqu'rait, en honneur,
D' garder longtemps son cœur,
Et cætera... pantoufle.

Moi, qui suis un luron,
Que j' trouv' pareil tendron,
Et j' veux être un maroufle,
Si l'enfant n'a drès d'main
Mon bien, mon cœur, ma main,
Et cætera... pantoufle.

LE SEXAGÉNAIRE.

CHANSON PHILOSOPHIQUE.

AIR du vaudeville de *Pinson père de famille.*

Vieillissons sans regret,
C'est l'adage
Du vrai sage :
Du bonheur, à tout âge,
Voilà le secret.

La jeunesse a des charmes ;
Mais les tendres tourments
Aux plaisirs des amants
Mêlent toujours quelques larmes...
Vieillissons, etc.

Aimer est quelque chose,
Plaire a bien ses douceurs :
Mais dans un champ de fleurs,
Chers amis, tout n'est pas rose...
Vieillissons, etc.

Quand le printemps nous laisse,

Rions de son départ ;
La gaîté du vieillard
Est la seconde jeunesse.

Vieillissons, etc.

Gai, sans emploi ni rente,
Je compte soixante ans ;
Mais sous ces cheveux blancs,
Ma tête n'en a que trente...

Vieillissons, etc.

Mon filleul est tout aise
D'avoir Lise à vingt ans ;
Plus heureux dans mon temps,
Moi, j'eus sa grand'mère à seize...

Vieillissons, etc.

J'entends dire à la ronde
Que le monde est bien vieux ;
Rien pourtant, à mes yeux,
N'est aussi gai que le monde.

Vieillissons, etc.

Momus, qui nous rallie,
Par vingt siècles cassé,
N'a pas encor cessé
D'être dieu de la folie.

Vieillissons, etc.

Vieille, mais non caduque,
La gaîté chez Piron,
Chez Panard, chez Scarron,
Riait sous une perruque...

Vieillissons, etc.

Que d'heureux sur la terre,
Si l'on se consolait
Par ce que l'on a fait
De ce qu'on ne peut plus faire !

Vieillissons, etc.

Si ma jambe moins ferme
Ne peut presser le pas,
J'en espère tout bas
Arriver moins vite au terme.

Vieillissons, etc.

Puis quand la barque arrive,
Gaîment sautons le pas;
Qui sait si l'on n'a pas
Des banquets sur l'autre rive?
Vieillissons sans regret,
C'est l'adage
Du vrai sage :
Du bonheur, à tout âge,
Voilà le secret.

A UNE JOLIE CHAPELIÈRE.

En te donnant des traits qui font tant de rivaux,
C'est pour un autre état que le Ciel t'avait faite :
Qu'espères-tu gagner à vendre des chapeaux,
Lorsqu'à tous les passants tu fais perdre la tête?

COUPLETS DE NOCES.

AIR : Gai, gai, mariez-vous.

Gai, gai, gai, faisons tous
Ce qu'ont fait nos père
Et mère ;
Gai, gai, marions-nous :
Quoique vieux l'exemple est doux

In nomine Domini,
Suivant la loi de nature,
Crescite, dit l'Écriture,
Et multiplicamini

Gai, gai, etc.

Jadis Adam, dégoûté

De vivre seul sur la terre,
Se maria sans notaire
Ni municipalité.

Gai, gai, etc.

Que le mariage est beau!
Il n'en est qu'un qui me blesse;
Et c'est, je vous le confesse,
Celui du vin et de l'eau.

Gai, gai, etc.

Puissé-je, heureux marié,
Sans piquer ta jalousie,
Troquer un tiers de ma vie
Contre un quart de ta moitié!

Gai, gai, etc.

Toi qui sais si bien charmer,
Puisse ta famille à faire
Avoir tes traits pour nous plaire,
Et notre cœur pour t'aimer!

Gai, gai, etc.

Avant un an, je soutien
Qu'il faut qu'une circulaire
Nous apprenne que la mère
Et l'enfant se portent bien.

Gai, gai, etc.

Être deux est, je le crois,
Sur terre un bonheur extrême;
Mais le bien vraiment suprême,
Mes amis, c'est d'être trois.

Gai, gai, etc.

On sait que, sans rejeton,
La rose est l'orgueil de Flore:
Mais on aime mieux encore
La rose unie au bouton.

Gai, gai, etc.

Avec nous nos chers époux
Sont heureux, je l'imagine ;
Mais ils m'ont toute la mine
De l'être encor plus sans nous.

Gai, gai, etc.

A pincer le rigodon
Chaque jeune homme s'apprête ;
Toi, tu pinces ta conquête,
Moi, je pince le flacon.

Gai, gai, etc.

Chantons tous jusqu'à demain,
Ivres d'une amitié pure :
Vivent l'amour, la nature,
L'hymen, la table et le vin !

Gai, gai, gai, faisons tous
Ce qu'ont fait nos père
Et mère ;
Gai, gai, marions-nous :
Quoique vieux, l'exemple est doux.

A M. DE PIIS.

Qu'ils sont heureux les enfants de Momus !
Aujourd'hui près de toi le Plaisir les rallie,
Et sur l'autel de la Folie
Ils vont chanter de joyeux *oremus*.
Et moi, Piis, moi qui partage
Leur appétit, leur soif, leur amitié...,
Il faut qu'un maudit esclavage,
Loin de ton aimable ermitage,
Hélas ! me retienne lié !
Mais, Socrate nouveau, ta maison est petite ;
Tous tes amis vont s'y presser ;
Mon corps épais eût pu t'embarrasser :
Mon cœur seul te rendant visite,
Tu sauras bien où le placer.

L'AGONIE D'APOLLON.

Si rien ne vient changer ton sort,
Pauvre Apollon te voilà mort ;
Et ceux qui devraient te nourrir
Sont ceux qui te feront mourir.

Las des écrits sans nombre
De nos rimeurs bernés,
Ennuyé des vers sombres
De leurs drames mort-nés ;
Riant des tragédies
Qu'on écrit sous son nom ;
Pleurant aux comédies
Que dicte le bon ton ;
Glacé par les romances
De nos Dorats nouveaux,
Affaibli par les stances
De nos petits Rousseaux...,
Il a fui du Parnasse,
Et chez nous Apollon
Attend qu'un autre Horace,
Un autre Anacréon,
Mérite qu'il le place
Sur le sacré vallon.

Mais chez nous son séjour pourrait être fort long...

Si rien ne vient changer ton sort,
Pauvre Apollon, te voilà mort ;
Et ceux qui devraient te nourrir
Sont ceux qui te feront mourir.

CHANSON

A L'OCCASION DE MA RÉCEPTION A LA SOCIÉTÉ DITE DES *Bêtes*.

AIR : Ma tante Urlurette.

Vous m'avez nommé *Pinson* :
Je vous dois une chanson

Qui soit à la fois honnête
Et bien bête, (*bis.*)
Bête, bête, bête.

Je suis à votre hauteur,
Car au premier mot la peur
D'être un fort mauvais poëte
Me rend bête, (*bis.*)
Bête, bête, bête.

Ah! qu'il m'est doux, chers amis,
De pouvoir, chez vous admis,
Chanter, crier à tû-tête :
Je suis bête, (*bis.*)
Bête, bête, bête!

Il faut bien que je le sois,
Car les plus rusés matois
Ne sont jamais où vous êtes
Que des bêtes, (*bis.*)
Bêtes, bêtes, bêtes.

Que je suis fier de ce nom,
Puisque dans cette maison,
Jusqu'à l'ami qui nous traite,
Tout est bête, (*bis.*)
Bête, bête, bête.

Je méritais ce nom-là,
Car maint tendron vous dira
Que j'ai l'air en tête-à-tête
D'une bête, (*bis.*)
Bête, bête, bête.

Il pourra vous dire encor
Que, dans l'amoureux essor,
L'âne, en ses jours de conquête
Est moins bête, (*bis.*)
Bête, bête, bête.

J'ai parfois fait de l'esprit;
Jamais mon esprit ne prit;

Depuis ce temps je répète :
Soyons bête, (*bis.*)
Bête, bête, bête.

Brunet serait-il connu,
Si Brunet n'avait pas su
D'une manière parfaite
Être bête, (*bis.*)
Bête, bête, bête.

Moi, qui n'avais pas encor
Jusqu'ici roulé sur l'or,
Voilà ma fortune faite :
Je suis bête, (*bis.*)
Bête, bête, bête.

LES GRISETTES

PRISES AU PHYSIQUE ET AU MORAL.

AIR : La Boulangère a des écus.

P'tite rob' garnie à l'entour,
Chapeaux d' paille ou cornettes,
Ceinture à boucle, bas à jour,
Bouffantes ou coll'rettes,
Jolis p'tits riens au milieu d' ça...
V'là l's atours des grisettes,
Oui, v'là...
V'là l's atours des grisettes.

Au Cirque, à Marbœuf, au Delta,
Danser, s' mettre en goguettes ;
Des jeun's moustaches qui s' trouv'nt là
Écouter les fleurettes,
Pour voir jusqu'où ça les mèn'ra...
V'là l' plaisir des grisettes,
Oui, v'là ..
V'là l' plaisir des grisettes.

Plutôt un p'tit refrain d' chanson
Que d' grands airs à roulettes,

Plutôt un pauvre et bon garçon
Qu'un' perruque à sonnettes...
Plutôt la Gaîté qu' l'Opéra,
V'là le goût des grisettes,
Oui, v'là...
V'là le goût des grisettes.

Au bien consacrant leurs loisirs,
Se montrer toujours prêtes
A mettre un terme à nos soupirs,
A nos peines secrètes,
S' dépouiller mêm' pour en v'nir là...
V'là le cœur des grisettes,
Oui, v'là...
V'là le cœur des grisettes.

L' dimanche au p'tit marchand d' plaqué
D' la ru' des Audriettes
Donner un rendez-vous sur l' quai
D' la Grève ou des Lunettes...
Et dir' qu' c'est à la mess' qu'on va...
V'là l's allur's des grisettes,
Oui, v'là...
V'là l's allur's des grisettes.

Bref, avec un p'tit nez r'troussé,
De petit's mains drôlettes,
Un p'tit pied bien pris, bien chaussé,
Fair' tourner plus de têtes
Qu' la politique n'en détraqua...
V'là l' secret des grisettes,
Oui, v'là...
V'là l' secret des grisettes.

Et tant qu' not' globe ne s'ra pas
Noyé par quelqu's planètes,
Disloqué par quelqu's patatras...
Brûlé par quelqu's comètes...
D' Paris à Rome, au Kamtchatka...
V'là c' que s'ront les grisettes,
Oui, v'là...
V'là c' que s'ront les grisettes.

REVIENDREZ-VOUS?

STANCES SUR LE DÉPART DES MÉDECINS FRANÇAIS POUR BARCELONE.

Qu'elle furie étend ses ailes?
De l'Ebre elle infecte les bords;
Chaque jour mille morts nouvelles
Viennent prédire mille morts...
Orgueil, espoir de leur patrie,
Cinq Français vont braver ses coups,
Sourds à notre voix qui leur crie : (*bis.*)
Vous nous quittez!... reviendrez-vous?

Partez, héros de bienfaisance!
Consolateurs d'un peuple en deuil;
Allez le rendre à l'existence,
Fermez un immense cercueil...
Sauvez l'ami, le fils, le père;
Mais pour prix d'un bienfait si doux,
Près d'une épouse, d'une mère, (*bis.*)
Mortels chéris... reviendrez-vous?

Ah! redoutez la noble envie
Qui vous dit d'affronter le sort...
Leurs bouches implorent la vie,
Et leur souffle exhale la mort.
Mais soudain, moment plein de charmes!
Enfant, vieillard, sœur, frère, époux,
De l'espoir ont connu les larmes; (*bis.*)
Vous arrivez!... reviendrez-vous?

Déjà des monceaux de victimes,
Succombant au fléau mortel,
Retrouvent, à vos noms sublimes,
La force de bénir le ciel.
Volez, de Dieu nouveaux apôtres,
Ils vous attendent à genoux...
Mais si leurs mains pressent les vôtres, (*bis.*)
Infortunés!... reviendrez-vous?

O vertu, force plus qu'humaine !
Où précipites-tu tes pas,
Malheureux ? Une mort certaine
A-t-elle pour toi des appas ?
Arrête... A la nuit de la tombe
Il voudrait les arracher tous !
Vains efforts ! il chancelle, il tombe... (*bis.*)
Mazet n'est plus !... reviendrez-vous ?

Respect, amour, gloire éternelle
Au martyr de l'humanité
Que, sous la couronne immortelle,
Dieu fait asseoir à son côté !
Amis, sa dernière prière
Fut que, d'un saint devoir jaloux,
Votre cœur prît soin de sa mère... (*bis.*)
Pour l'exaucer... reviendrez-vous ?

Salut ! vierges dont l'âme sainte,
Appui fidèle du malheur,
Osa pénétrer dans l'enceinte
Des tombeaux et de la douleur.
La terre a donc aussi ses anges !
Ah ! pour entendre parmi nous
Retentir vos noms, vos louanges, (*bis.*)
Filles du ciel !... reviendrez-vous ?

Oui, s'écrie une voix céleste,
Le fléau suspend ses fureurs,
La Parque son ciseau funeste,
Le peuple ses cris et ses pleurs ..
Et bientôt enfin rassurée,
Du sort oubliant le courroux,
La France, de joie enivrée, (*bis.*)
Ne dira plus : Reviendrez-vous ?

LA CHATTE MERVEILLEUSE.

COUPLETS CHANTÉS A UNE NOCE.

AIR : On compterait les diamants.

La chatte merveilleuse et toi,

Ma Caroline c'est tout comme,
Puisque enfin c'est ainsi, je croi,
Qu'aujourd'hui ton époux te nomme ;
Et je suis certain que toujours
Sa main tendrement amoureuse
Trouvera patte de velours
Dans sa p'tit' chatte merveilleuse. (*bis.*)

Partout de la fidélité
On dit que les chiens sont l'emblème ;
Chez eux c'est une qualité
Qui fait honte à l'homme lui-même.
Mais ton mari, fier d'un lien
Qui va rendre sa vie heureuse,
Sera fidèle comme un *chien*
A sa p'tit' chatte merveilleuse.

Couple fidèle, puissiez-vous,
Ainsi que tout nous le présage,
En dépit de tous les matous,
Faire toujours heureux ménage !
Et puissions-nous voir, dans neuf mois,
(Du surnom influence heureuse !)
Neuf petits chats naître à la fois
De la p'tit' chatte merveilleuse !

Jeune époux, redoublant de soins
Près d'une minette aussi sage,
Préviens les désirs, les besoins
Qu'elle peut avoir à son âge ;
Et ne va pas, changeant d'amour,
Dans ton humeur capricieuse,
Refuser la pâtée un jour
A ta p'tit' chatte merveilleuse.

SERVITEUR ! SERVITEUR !

AIR : Dans la vigne à Claudine.

Puisque tout doit, je pense,
Finir tant mal que bien,

Il ne faut, par prudence,
S'accoutumer à rien.
D'un bien qui nous invite
Goûtons l'attrait flatteur,
Puis, ma foi, s'il nous quitte,
Serviteur! serviteur!

Quand, avec son escorte,
Le petit dieu tout nu
Vient frapper à ma porte,
Qu'il soit le bienvenu!
Puis perdant la parole
Et prenant l'air boudeur,
Si le fripon s'envole,
Serviteur! serviteur!

Brûlons pour notre belle
D'un feu toujours constant,
Et, s'il le faut, pour elle
Versons tout notre sang.
Mais si le sort nous ôte
Cet objet enchanteur,
Ce n'est pas notre faute :
Serviteur! serviteur!

Mettre à la loterie
Me semble un vrai plaisir ;
Parfois, quoiqu'on en rie,
Je cède à ce désir.
Mais le gain n'acoquine
Que le fieffé joueur ;
Moi, que j'y gagne un quine :
Serviteur! serviteur!

Molière est ma folie,
Et Racine mon dieu ;
Melpomène et Thalie
Ont reçu leur adieu.
Leur carrière est finie,
Et chaque spectateur
A dit à leur génie :
Serviteur! serviteur!

Vous qui du haut du trône
Régnez sur tant d'états,
Que l'or de la couronne
Ne vous aveugle pas!
Tôt ou tard à l'empire,
Au peuple adulateur,
Monarques, il faut dire :
Serviteur! serviteur!

Sans porter nulle envie
A plus heureux que moi,
Bien jouir de la vie
Est ma première loi.
Que l'âge, après, me chasse,
Je dirai de bon cœur
A qui prendra ma place :
Serviteur! serviteur!

VERS

POUR L'ALBUM DE MADAME BRANCHU, NÉE A LA MARTINIQUE.

De Melpomène et Polymnie,
Toi qui loin de Paris emportas les regrets,
Hypermnestre, Médée, Armide, Valérie,
Qui nous rendra ton âme, et ta voix, et tes traits ?
Le feu qui t'animait brûle encor, nous pénètre,
Après trente ans passés comme un éclair!
Non, tu n'auras pas plus d'hiver
Que le climat qui te vit naître.

COUPLETS A L'OCCASION D'UN BAPTÊME.

AIR : Il a voulu, il n'a pas pu.

En ce beau jour
Chantons tour à tour,
Chantons l'eau du baptême :
Qu'elle a d'appas!
On ne la boit pas...
C'est la seule que j'aime.

On est porté,
On est humecté,
Ensuite on vous essuie ;
Puis à l'enfant
On dit, le r'coiffant :
Pas de bonheur sans pluie.

Grâce à c'tt' eau-là,
L' bel enfant que v'là
N'est plus païen sans doute ;
Ça prouve bien
Qu' pour faire un chrétien
Il n'en faut qu'une goutte.

Chacun voyant
Ce poupon friand
Presser l' sein de sa mère,
S' disait tout bas :
Que n' suis-je, hélas !
Cet enfant ou son père !

.....

Pardonnez si
Dans ces couplets-ci
L' sel est d'un rare extrême :
Sans notre avis,
On l'avait tout mis
Dans les eaux du baptême.

LE HASARD.

AIR des *Deux Valentins*.

C'est le Hasard
Qui tôt ou tard
Ici-bas (*bis*) nous seconde ;
Car,
D'un bout du monde
A l'autre bout,
Le Hasard seul fait tout.

Un tel qu'on vantait
Par hasard était
D'origine assez mince ;
Par hasard il plut,
Par hasard il fut
Baron, ministre et prince.
C'est le Hasard, etc.

Le Hasard, qui fait
Tout ce qui lui plaît,
Fit Rose pauvre fille ;
Ce même Hasard
L'enrichit plus tard,
En la faisant gentille.
C'est le Hasard, etc.

Au hasard des jeux
Plus d'un malheureux
Dut sa fortune entière ;
Et que de guerriers
N'ont dû leurs lauriers
Qu'aux hasards de la guerre !
C'est le Hasard, etc.

Monsieur Desmarets,
Rentier du marais,
Était sexagénaire ;
Il épouse Agnès,
Et six mois après
Le Hasard le rend père.
C'est le Hasard, etc.

Jeune, au jeu d'amour
J'avais chaque jour
Mainte bonne fortune ;
Aujourd'hui vieillard,
C'est un grand hasard
Quand j'en puis trouver une.

C'est le Hasard
Qui tôt ou tard
Ici-bas (*bis*) nous seconde ;

Car,
D'un bout du monde
A l'autre bout,
Le Hasard seul fait tout.

A GERSIN.

Oui, d'une clef de montre et d'un porte-crayon
J'ai de toi, cher ami, reçu l'offrande aimable,
Et tous deux ne pouvaient arriver, pour raison,
Dans un moment plus favorable.
La clef me préviendra de l'heure où j'essaîrai
Par des couplets nouveaux de rajeunir *les Pages* *
Et pour leur assurer d'unanimes suffrages,
C'est avec ton crayon que je les tracerai.

A UNE DAME

QUI DEMANDAIT A L'AUTEUR SES TROIS VOLUMES DE CHANSONS, EN LE MENAÇANT DE LES ENVOYER CHERCHER PAR LA FORCE ARMÉE.

Les voilà donc ces trois volumes
Que la plus aimable des plumes
Réclame militairement!
Ils partent sans bruit, sans escorte,
Mais l'Amitié qui vous les porte
Est plus sûre qu'un régiment.
Quoi! m'envoyer la force armée,
Tambour battant, mèche allumée,
Pour me soumettre à votre loi! ..
Ah! pour obtenir tout de moi,
N'est-ce pas assez de vos charmes?
Et croyez-vous qu'il soit loyal
De menacer d'un arsenal
Un cœur qui vous rendit les armes?

* Allusion aux *Pages du duc de Vendôme*, vaudeville de M. Gersin, qui allait être remis au théâtre par Désaugiers.

LES VISITES.

De notre siècle heureux Crésus,
Vous qui tous tenez table ouverte
De mets, de vins exquis couverte,
Un jour, de trois cent mille écus
Faites bien haut sonner la perte ;
Puis, établis dans un grenier,
Appelez-y vos parasites,
Ils écriront chez le portier :
Plus de dîners, plus de visites.

Deux époux récemment unis,
Après huit jours de mariage,
En grand costume, en équipage,
Vont visiter tous leurs amis ;
Depuis des siècles c'est l'usage.
Si ce devoir n'est pas fort gai,
C'est que, docile aux lois prescrites,
L'Amour se trouve fatigué,
Et l'Hymen fait seul les visites.

Ils sont bien loin ces heureux jours
Où, riche d'attraits qu'elle pleure,
Gertrude voyait à toute heure
Accourir les Jeux, les Amours,
Qui ne quittaient pas sa demeure.
Mais, quoiqu'elle n'ait plus vingt ans,
Loin de vouloir se faire ermite,
Elle ouvre encor les deux battants,
Quand le Plaisir lui rend visite.

Le dieu du goût dicte ses lois
Dans un temple non loin du Louvre.
Pour qu'aux aspirants il s'entr'ouvre
Il faut que leur front maintes fois
Devant les élus se découvre.
Puis, un fauteuil, leur seul espoir,

Tend ses deux bras aux néophites :
Il est bien permis de s'asseoir
Quand on a fait tant de visites.

LES PATINEURS.

AIR : De chaque jour je fais ma vie entière.
(De la *Lanterne Sourde.*)

Que j'aime à voir, sur cette onde immobile,
Au loin courir, ou plutôt voltiger,
L'essaim joyeux de tout ce que la ville
A d'élégant, d'adroit et de léger !
L'œil étonné suit à peine leurs traces
Dans cette enceinte ouverte à nos plaisirs !
L'illusion nous présente les Grâces
Ou poursuivant ou fuyant les Zéphirs.
Là, d'une Agnès les séduisantes poses
De ses appas dessinent les contours,
Et sa grand'mère, en traîneau sous des roses,
Plus que l'hiver glace encor les Amours.
D'un financier ici la lourde chute
D'un bras voisin sollicite l'appui ;
Là, plus adroit, un débiteur culbute
Un créancier qui manœuvrait sur lui.
Le milord Pouf, arrêté par la goutte,
Lâche un *goddam* à sa nymphe qui fuit.
Là, d'écoliers une troupe en déroute
Rit du mentor qui de l'œil les poursuit.
C'est le commis coudoyant une altesse,
L'homme d'esprit heurté par un benêt,
C'est un époux applaudissant l'adresse
D'un inconnu que sa femme connaît.
Bref, grand, petit, bourgeois et militaire,
Tout se confond dans ce riant tableau ;
Et l'on dirait que, las d'être sur terre,
Le Carnaval s'est établi sur l'eau.

LES GANTS.

Air de la pipe de Tabac.

Que j'aime le gant qui me cache
D'un bras arrondi les attraits !
Avec quel plaisir je l'arrache !
Avec quel plaisir je le mets ! (*bis.*)
Ah ! s'il est vrai que le mystère
Ajoute aux plaisirs d'un amant,
Qu'une main lui doit être chère
Quand il la presse sous un gant ! (*bis.*)

Mais il est un gant dont l'usage
Déplaît à tous les fanfarons ;
Il est l'organe du courage,
Il est le vengeur des affronts !
Combien de gens qu'on peut connaître
Aimeraient mieux, fort prudemment,
Se voir jeter par la fenêtre,
Que de se voir jeter le gant !

Les gants sont aussi très-utiles
Auprès des femmes et des grands ;
Leurs faveurs deviennent faciles
Pour qui leur parle avec des gants.
Ils sont aussi l'âme ordinaire
Et des sots et des intrigants ;
Car de ce qu'un autre a su faire
Ils savent se donner les gants.

Mais les gants fatiguent bien vite
Quand on a la plume à la main ;
Je sens que si je ne les quitte,
J'écrirai mal jusqu'à demain.
Gardez-les-moi dans votre poche,
Et surtout gardez-les longtemps ;
Mes amis, quand l'hiver approche,
C'est l'instant de prendre les gants.

A MON AMI RAMOND,

EN RÉPONSE AUX COUPLETS

QU'IL VIENT DE M'ADRESSER DANS LE MENTOR, SUR MA CONVALESCENCE *.

Air du Verre.

Je les ai lus ces vers touchants
Où ton amitié me présage
Le retour de mes joyeux chants
Suspendus par un long orage.
« Désaugiers va bientôt chanter ; »
Me dit ta muse consolante ;
Oui... je veux du moins le tenter,
Et c'est toi que Désaugiers chante.

Lancé sur moi je ne sais d'où,
Par le plus infernal génie,
Sous la figure d'un caillou,
Un fléau menaça ma vie ;
C'est à ce fléau que je dois
Tes vers, si bien faits pour me plaire...
Et je lui pardonne, à ta voix,
Tout le mal qu'il a pu me faire.

Aux dieux du vin et des amours
Déjà tu signales ma lyre...
Donne-lui du moins quelques jours
Pour renaître à leur gai délire.
Bacchus, partisan des faux pas,
Pour le faible a de l'indulgence ;
Mais l'Amour ne recherche pas
L'encens de la convalescence.

L'amitié seule à ses ébats
Admet l'enfance et la vieillesse ;
Ainsi tu me pardonneras

* Cette convalescence, trop peu réelle, ne fut qu'un soulagement momentané, après les premières tentatives de lithotritie.

Et mon audace et ma faiblesse.
Que ma muse par ses accents
Flatte ou fatigue tes oreilles,
Elle te doit ses premiers chants,
Puisque c'est toi qui la réveilles.

A MON AMI BRAZIER,

EN RÉPONSE A LA CHANSON QU'IL M'A ADRESSÉE DANS UN JOURNAL, LE 4 JUILLET 1826, SUR MA CONVALESCENCE.

Air : Vieillissons sans regret.
ou Vaut bien mieux moins d'argent.

Gai ! mon vieux,
Ça va mieux...
Après huit grands mois de diète,
En avant le flacon,
L'assiette
Et la chanson.

Vers le sombre rivage
Je n'ai pas pris l'essor ;
J'étais trop faible encor
Pour faire un si grand voyage..,
Gai ! mon vieux, etc.

Si bien vider son verre
Ne fut jamais un tort ;
Qu'avais-je fait au sort
Pour qu'IL ME JETAT LA PIERRE?
Gai ! mon vieux, etc.

On eût vraiment pu croire,
Aux moellons que j'avais,
Qu'en secret je servais
Messieurs de la bande noire ..
Gai ! mon vieux, etc.

Mais, grâce au savoir-faire
D'Heurteloup, de Pasquier,

Je touche, chez Brazier,
A la fin de ma *carrière*...

Gai ! mon vieux, etc.

Si pourtant, à leur honte,
C'eût été fait de moi,
C'est un *calcul*, ma foi,
Qui n'aurait pas fait mon compte...

Gai ! mon vieux, etc.

Je commence à revivre ;
Déjà le doigt de vin
Remet mon cœur en train...
Le doigt de cour va le suivre.

Gai ! mon vieux, etc.

Pendant mon long carême,
Corsages embellis,
Et vous, flacons vieillis,
Redoutez ma soif extrême.

Gai ! mon vieux, etc.

Bacchus m'offre une grappe,
L'amour me tend la main,
Comus sert un festin,
Et le Plaisir met la nappe.

Gai ! mon vieux, etc.

Ami, quoi qu'il advienne,
A ta santé je dois
Trinquer autant de fois
Que tu trinques à la mienne...

Gai ! mon vieux,
Ça va mieux...
Après huit grands mois de diète,
En avant le flacon,
L'assiette
Et la chanson.

RÉPONSE

AUX COUPLETS DE M. JACINTHE LECLERC.

Air d'Aristippe.

D'un doux espoir flattant mes destinées,
Dont Atropos voulait trancher le cours,
Tes vers charmants m'annoncent cent années
De chants joyeux, de gloire et de beaux jours.
Je pourrais croire aux promesses touchantes
Que l'Amitié m'adresse par ta voix,
Si je buvais comme tu chantes,
Si je chantais comme tu bois!

D'Anacréon si l'antique mémoire
Préside encore à vos festins joyeux;
Si ses leçons dans l'art de rire et boire
Ont retenti jusqu'aux banquets des dieux;
Et si là-bas ses chansons délirantes
Ont enivré les diables tant de fois,
C'est qu'il buvait comme tu chantes,
C'est qu'il chantait comme tu bois!

A MES AMIS,

RÉUNIS CHEZ GRIGNON POUR CÉLÉBRER MA FÊTE, LE 17 JANVIER 1827.

Air : Folie!

A table! à table!
Aujourd'hui voilà mon refrain :
Au diable, au diable
Pierre et chagrin! (*bis.*)

Ma lyre longtemps suspendue
De chaque corde détendue
Peut à peine tirer un son;
Pour faire ronfler ma chanson,
Chantez à l'unisson :
A table! etc.

Longtemps une horde imbécile
Jeta la pierre au Vaudeville ;
Pour parer cette attaque-là
J'accourus, et quand je fus là,
La pierre m'arriva.
A table ! etc.

Comme autrefois, le pauvre Antoine
N'a plus un ventre de chanoine ;
Mais son cœur, malgré maint souci,
N'a pas varié, dieu merci !
Et je l'éprouve ici.
A table ! etc.

Eh ! le moyen que dans le monde
Je présente une face ronde,
Quand, délaissant Comus, Bacchus,
Pour aliments je ne prends plus
Que des bouillons pointus !
A table, etc.

Vive une table bien servie,
Pour rendre au bonheur, à la vie
Un pauvre diable déconfit,
Qui, pendant douze mois, ne vit
Que le ciel de son lit !
A table ! etc.

Pour le carbonate de soude
Lorsque j'ai tant levé le coude,
Je crois que je mérite bien
Un breuvage où le pharmacien
Ne soit entré pour rien :
A table ! etc.

Si du cœur la joyeuse ivresse
Chassait maladie et faiblesse,
Amis, dans un banquet si doux,
Je serais au milieu de vous
Le mieux portant de tous !
A table ! etc.

Grâce à votre amitié touchante,
A ce doux tableau qui m'enchante,
Ranimé, joyeux, attendri,
J'ai chanté, j'ai pleuré, j'ai ri;
Amis, je suis guéri!

A table! à table!
Aujourd'hui voilà mon refrain :
Au diable, au diable
Pierre et chagrin!

CHANSONS FAITES EN SOCIÉTÉ.

HISTOIRE D'UN FIACRE*,

ÉCRITE PAR LUI-MÊME.

AIR : Vous l'ordonnez, je me ferai connaître.

Ne craignez pas que je jure ni sacre,
En vous disant ma vie et mes malheurs;
Je sais qu'on doit du respect aux lecteurs;
Mais excusez si j'écris comme un fiacre.

AIR : Mon père était pot.

Je vais vous faire ici ma généalogie entière :
De quatorze ans je suis âgé,
Et mon très-cher grand-père
Fut un peuplier,
Mon père un noyer,
Mon grand-cousin un chêne,
Mon frère était pin,
Moi, je suis sapin,
Et fus fait par Duchesne**.

AIR : Je vous comprendrai toujours bien.

Vendu pour l'hymen solennel

* En société avec M. Brazier.
** Nom d'un fameux carrossier.

D'un duc avec une comtesse,
En grande étiquette à l'autel
Je conduisis leur double altesse.
L'un bâillait, l'autre soupirait ;
Moi, m'amusant des plaisirs qu'offre
Un mariage d'intérêt,
Tout bas je riais (3 *fois.*) comme un coffre.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages.

Mais, le lendemain de sa noce,
Aux Iles nommé gouverneur,
Mon maître vendit son carrosse
A certain riche fournisseur.
Je le crus natif d'Angleterre,
A son pas lourd, son air épais,
Et plus encore à la manière
Dont il écorchait le français. } *bis.*

AIR de la fanfare de Saint-Cloud.

C'était toujours même course :
Je roulais monsieur Mondor
Des Finances à la Bourse,
Et de la Bourse au Trésor ;
Du Trésor chez sa Clarisse,
Où, plein d'amour et de vin,
Mon cher maître avec délice
Ronflait jusqu'au lendemain.

AIR du vaudeville d'*Angélique et Melcourt.*

Mais comme il allait trop grand train,
Une ornière, sur son passage,
Fit trébucher, un beau matin,
L'homme, l'argent et l'équipage.
Ne pouvant pas aller plus loin,
Monsieur Mondor changea de notes,
Et finit par manger le foin
Qu'il avait mis dans ses bottes. (*bis.*)

AIR : Toujours, toujours, il est toujours le même.

Je promenai bientôt le diadème

D'une *princesse* au théâtre en renom.
Quant au nom du patron,
C'est encore un problème.
Celui que j'emmenais
Et que je ramenais,
Jamais, jamais,
Jamais n'était le même.

AIR : Gaîment je m'accommode.

Un jour, une saisie
Par corps
Vient punir d'Aspasie
Les torts ;
Les huissiers n'ont aucune
Pitié :
Et voilà *Rodogune*
A pié?

AIR : Où s'en vont ces gais bergers?

Tombant alors au pouvoir
D'un loueur de voitures,
Qui par état doit savoir
Rajeunir les tournures,
Je repris en moins d'un jour
Une apparence neuve,
Et soudain je fus retenu pour
Les noces d'une veuve.

AIR du major Palmer.

Que je voyais de visages
Dans cette condition !
Que de petits personnages
A grande prétention !
Je conduisais chez un cuistre
Un artiste renommé ;
Je menais chez le ministre
Un sous-préfet réformé ;
Je roulais, d'un pas agile,
Une *Iris* à l'*Arc-en-Ciel* ;
Je menais un imbécile

Au concert *spirituel;*
Je promenais, sans sa femme,
Un époux à Chantilly,
Et le lendemain la dame
A Gros-Bois, sans son mari.
Je conduisais en nourrice
Un enfant escamoté;
Aux *Vertus** plus d'une actrice,
Un milord à la *Gaîté*. (*ter.*)

AIR : Ah! mon Dieu! qu'est-c' qu'on dira?

De toujours rouler mon corps
A la fin pourtant je me lasse,
Et voudrais (mais vains efforts!)
Demeurer quelque temps en place.
Pour ne plus me voir rouer,
Trimballer et secouer;
A quel saint dois-je me vouer?
Dans l'ennui qui m'obsède,
Invoquons *saint Fiacre* à notre aide. (*bis.*)

AIR : Il faut que l'on file doux.

D'une voix presque épuisée
A peine ai-je dit ces mots,
Que sur ma carcasse usée
J'aperçois des numéros.
Et jusqu'au bout de la ville
Transportant mon corps débile,
Saint Fiacre, du haut du ciel,
Me met à la file, file, file,
Sur la place *Saint-Michel*.

AIR : Faut d' la vertu, pas trop n'en faut.

Ah! que les fiacres sont heureux!
Le vrai bonheur n'est que pour eux.
Un temps sec, un ciel sans nuage
Reposaient mes ressorts usés :
Je riais d'être sans ouvrage,

* Village près de Paris.

Et je chantais les bras croisés :
Ah ! que les fiacres sont heureux !
Le vrai bonheur n'est que pour eux. (*ter.*)

AIR : Ciel ! l'univers va-t-il donc se dissoudre.

Mais tout à coup, adieu douces chimères ?
L'eau par torrents, sans pitié, fond sur nous,
Les ruisseaux sont des rivières :
Les passants dans mes confrères
Se jettent tous,
Et sens dessus dessous ;
Et moi plein comme un œuf.
Gagnant au large
Avec ma charge,
J'en roule neuf
Jusqu'au bas du Pont-Neuf.

AIR : Une fille est un oiseau.

Je crevais sous le fardeau
D'un grand-père et d'une mère,
D'une sœur, d'un petit frère,
Et d'un enfant au berceau ;
D'un parrain, d'une marraine,
D'une bonne et d'une chienne,
Qui tous, chantant leur antienne,
Faisaient un sabbat d'enfer...
C'est en vain que le fouet claque,
Je me détraque et je craque :
Un *sapin* n'est pas de *fer*.

AIR : Sans mentir.

Me voilà, sans connaissance,
Étendu... quel triste sort !
Sans doute, à ma défaillance,
On a cru que j'étais mort.
Car, en sortant des ténèbres
Qui menaçaient mon destin,
Ce fut aux pompes funèbres
Que je me vis le matin,
R'lintintin, r'lintintin,
Dans le faubourg Saint-Martin.

AIR : Vive Paris.

Je commençais à m'effrayer
De cet étrange domicile,
Quand l'autre jour, pour m'égayer,
Un badigeonneur de la ville,
Armé d'un pinceau, vint me voir,
Et me changea du blanc au noir. (*bis.*)

AIR du Ménage de garçon.

Hier, pour ma première sortie,
Je suivis un de nos banquiers,
Et dans ma caisse rétablie
J'avais ses plus chers héritiers. (*bis.*)
Aux regrets bien loin d'être en proie,
De rire ils paraissaient en train...
Mais, puisque l'on pleure de joie,
Ils pouvaient rire de chagrin. (*bis.*)

AIR : Le fleuve de la vie.

Remplis des châteaux en Espagne
Qu'ils bâtissaient dans l'avenir,
Ils arrivent à la montagne *
Où tôt ou tard on doit finir.
Et, tout à la philosophie,
Moi, je me disais en montant :
C'est donc ainsi que l'on descend
Le fleuve de la vie.

AIR : Suzon sortait de son village.

Hélas ! depuis mon premier maître,
Que de culbutes tour à tour !
Il ne me manque plus que d'être
Ou fourgon, ou charrette un jour.
Par mes dorures,
Par mes peintures,
J'éblouissais
Ceux que j'éclaboussais.
Grandeur passée !

* Maison du Père Lachaise.

Gloire éclipsée !
Quantum ego
Mutatus ab illo !
Mais du temps qui toujours s'écoule
Rien ne peut arrêter l'essor ;
Tant bien que mal je roule encor,
Et toujours va qui roule ! (*ter.*)

LE CAMPAGNARD A PARIS*.

AIR : Tarare Pompon.

Paris est, m' disait-on,
Le paradis sur terre...
Là-d'ssus avec Jeann'ton,
Sam'di j' quitt' mon canton.
N'ayant qu' trent' lieu's à faire,
Dans c' paradis, hier,
J'entrîn' par la barrière
D'Enfer.

AIR de Marcelin.

Jarni ! que d' train ! que d' cris ! que d' chants !
Que de maisons ! que de familles !
Que de boutiques ! que d' marchands !
Que de garçons ! et que de filles !
Que d' gens bien mis ! que d' gens crottés !
Que d'fous ! que d'foll's ! que d'sots ! que d'sottes !
Que de laidrons ! que de beautés !
Que d' vent ! que d' poussière et que d' crottes !

AIR : Ah ! mon Dieu ! comme c'est drôle !

D'un saut me v'là sur les boul'vards...
Ah ! comm' c'est drôle !
Que d' chos's curieus's y frapp'nt mes r'gards !
Ah ! comm' c'est drôle !
Les gens d'affaires, les musards,
Les gill's, les voleurs, les richards...

* En société avec M. Brazier.

Ah ! mon Dieu ! comm' c'est drôle !
Les médecins, les corbillards...
Ah ! mon Dieu ! comm' c'est drôle !

AIR du Curé de Pompone.

Un pauvre homme des plus souffrants
M' dit qu' la misèr' l'assomme...
J' l'y d'mand' s'il peut m' rend' sur vingt francs,
D' sa poche il tir' la somme...
Ah ! il m'en souviendra,
Larira,
D' la misèr' du pauvre homme !

AIR : Pourriez-vous bien douter encore.

Dans dix carrosses de commande,
Trente amis suiv'nt un enterr'ment :
La politesse s'rait plus grande
De l'escorter pédestrement ;
Mais dans leur désespoir extrême
Ils ont peur de se mouiller l' pié...
Si ce n'est pas là comme on aime,
Qu'appelez-vous de l'amitié ?

AIR du vaudeville de *Partie carrée.*

D'vant Tortoni j' voyons sauter à terre
De sa calèche un p'tit ébouriffé...
A son allure on croirait qu'il va faire
La fortune de ce café.
Il entre : il d'mande, en criant comme quatre,
Un' flûte avec du chocolat au lait.
J' dis : « Faut y joindre un verre d'eau pour abattre
La poussière qu'il fait. »

AIR : Tout le long de la rivière.

C' que jusque-là j'avions r'marqué,
J' l'écrivons, et j'allons sur l' quai,
M' disant tout bas : « Il est possible
Qu' j'y trouvions queuqu' chose d' risible ;
Comm' il s' peut qu' j'y perdions nos pas...
Dans tous les cas, je n' serions pas

L' premier passant qu'aurait fait de l'eau claire
Tout le long, le long de la rivière. »

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

D'vant l'Institut j' voyons grand' compagnie ;
Mais pour entrer j' n'avions pas d' mot d'écrit.
On s'nait d'y perdre un' personne d' génie
Qu'on remplaçait par un' personn' d'esprit.
J'dis : « C'est bien vu, car si d' tous les grands hommes
Les successeurs devaient leur ressembler,
On risqu'rait fort, dans le siècle où nous sommes,
De n' voir bientôt qu' les fauteuils s'assembler. »

AIR de la contredanse de Hullin.

J' m'ach'minons vers l' Palais-Royal,
Et j'entendons trois heur's qui sonnent...
Allons voir dans ce biau local
C' qu'on y fait d' bien, c' qu'on y fait d' mal.
Dans c'te cour quels bruits résonnent?
Est-c' des femm's qui chuchotont?
Est-c' des abeill's qui bourdonnent?
Est-c' des hommes qui complotont?
Approchons. — « Mon Dieu! queuqu' c'est q' ça?
Dis-je à queuqu's gens qui m'environnent...
Queu tumulte! queu brouhaha!
Dit'-moi donc un peu c' qu'on fait là?
— On y fait, m' dit-on, la guerre;
Et puis on y fait la paix.
On y fait un' bonne affaire,
Et puis un' mauvaise après.
On y fait l' beau temps quand il pleut ;
On y fait l'été quand il gèle,
Et le printemps quand il grèle.
On y fait fortun' quand on peut,
Et banqueroute quand on veut.
On y fait souvent l' mélange
Du pastel et de l'indigo :
D' la laine et du cacao ;
On y fait maint et maint écrit ;
On y fait des lettres de change :

On y fait des lettres d' crédit;
Mais on n'y fait jamais d'esprit. »

AIR : Une fille est un oiseau.

Après avoir dit merci
A ceux qu'éclairiont mon doute,
Sans trop savoir ce qu'il en coûte,
Je vas dîner chez m'sieur Véri :
Quand vient la carte payante,
J'y vois une somme effrayante...
Et l' garçon qui m' la présente
M' dit qu'il faut payer l' local...
J' crois que c' marmiton-là m' gausse.
« Pourrais-tu m' dire à quell' sauce
J'ai mangé l' Palais-Royal? » (*ter.*)

AIR : Du partage de la richesse.

Voulant bien finir ma journée,
J' vas pour voir l' mélodram' nouveau;
Déjà, comm' tout le long d' l'année,
N'y avait plus d' billets au bureau.
J' dis: «Aux *Français*, qu'je n' connais guère,
Voyons si j' s'rai plus avancé. »
Comme on jouait Racine et Molière,
N'y avait personne, et j' fus placé. (*bis.*)

AIR : Aux soins que je prends de ma gloire.

Je r'trouve, en sortant, les carrosses
Qu' j'avions vus suivant un cercueil,
Et qui rev'naient d'un bal de noces
Qu'avait donné le loueur de deuil.
Il y f'sait galamment r'conduire
Tous les conviv's encore en train..,
Si ben que l' soir on pleurait d' rire
Où l' matin on pleurait d' chagrin.

AIR : J'étais gisant à cette place.

Plus loin j' vois un salon plein d' lustres,
Et je m' figur' qu'un si beau lieu
Est l' palais de queuqu's princ's illustres :

On m'apprend qu' c'est un' maison d' jeu.
Faut que l' bourgeois ait bien d' l'hardiesse,
Pour oser, de cette façon,
Illuminer une maison
Où l'on doit v'nir sans qu' ça paraisse.

AIR du Ménage de garçon.

J'allais rentrer, quand un tas d' pierres
Sur l' nez vient m' faire trébucher,
Maugré dix ou douz' reverbères
Qu'auriont bien dû m'en empêcher. (*bis.*)
L' monsieur chargé de c'te partie
Pour l's allumer tous est payé....
Mais queuqu'fois, par économie,
Il n'en allume qu' la moitié } *bis.*

AIR : A moins que dans ce monastère.

V'là-t-il pas qu'un bon et brave homme
Tombe sur moi pour me r'lever!
Pour me soulager il m'assomme,
Et puis je le vois se sauver...
Tout estropié, je crie et pleure;
Et me trouvant, grâce à ses soins,
Un' bosse d' plus, un' montre d' moins,
Je m' dis : « V'là donc ma dernière heure! »

AIR : Suzon sortait de son village.

Tremblant, pestant au fond de l'âme,
J' rentrons à l'hôtel un peu tard,
Et le portier me dit qu' ma femme
Est partie avec un hussard.
On me l'enlève...
Ce jour m'achève...
V'là donc c' Paris
Qu'on nomme un paradis!
Ville maudite!
Adieu, j' te quitte,
Et chez moi d'main
J' vas dire à chaqu' voisin :
« Quand vous aurez, mon cher compère,

Une bourse, un' montre, un' femme d' trop,
A Paris venez au galop,
On vous f'ra votre affaire. » (*ter.*)

L'OISIF SANS SOUCI.

Air nouveau de walse.

Fêté
Par la beauté,
Choyé, traité
Par la Gaîté,
Mon lot sur terre
Est de ne rien faire.
Et tant
Que bien portant,
L'esprit content,
J'irai chantant,
Mon vœu sincère
Est d'en faire autant.

Pas de place, avantage énorme!
Je ne crains travail ni réforme,
Ni fauteuil où l'ennui m'endorme,
Ni flatteurs,
Ni solliciteurs ;
Pas de chef qui me réprimande,
Jamais d'heure qui me commande,
Excepté celle où me demande
Vieux flacon
Ou jeune tendron,

Enfin
Vrai boute-en-train,
Soir et matin,
Pas un festin
D'homme ou de femme
Qui ne me réclame.
Aussi
Je dis que si

Jamais souci
N'a jusqu'ici
Troublé mon âme,
C'est que, Dieu merci,

Fêté
Par la beauté,
Choyé, traité
Par la Gaîté,
Mon lot sur terre
Est de ne rien faire ;
Et tant
Que bien portant,
L'esprit content,
J'irai chantant,
Mon vœu sincère
Est d'en faire autant.

LE JEUNE HOMME A LA MODE*.

Air : Tivoli que partout l'on vante.

Qu'un jeune homme ait de la souplesse,
Qu'il minaude avec gentillesse,
Qu'à la grâce il joigne l'adresse,
Il sait tout,
C'est le dieu du goût.

Sémillant auprès des belles,
Qu'il suive, comme elles,
Les modes nouvelles,
Et, nouveau Zéphyr,
Par des pirouettes
Adroitement faites
Qu'il sache éblouir.

Qu'un jeune homme, etc.

* Cette chanson et la suivante ont été faites en société avec M. Servières.

Fredonnant une romance,
Qu'il vole en cadence
D'Hortense à Laurence,
Toujours désiré.
Qu'il presse ou lutine,
Soupire ou badine,
Il est adoré.

Qu'un jeune homme ait de la souplesse,
Qu'il minaude avec gentillesse,
Qu'à la grâce il joigne l'adresse,
Il sait tout,
C'est le dieu du goût.

LE RETOUR DU PRINTEMPS.

AIR de la *Dansomanie.*

Doux printemps
Qui nous rends
Le feuillage,
Heureux temps,
Saison du bel âge,
Avec toi renaissent au village
Les beaux jours,
La joie et les amours

La nature
En ce moment
Reprend
Sa brillante parure;
La verdure
Offre à l'amant
Un trône toujours renaissant.
Chaque fleur
De son odeur
Vient embaumer l'air qui s'épure.
Le ruisseau
De son murmure
Embellit un joli berceau.

Doux printemps, etc

Le vieillard,
D'un air gaillard,
Sort le matin de sa chaumière ;
Et de sa petite terre,
En fredonnant
Gaîment,
Parcourt
Le tour.
Il vide avec son voisin.
D'un bon vin
Sa vieille
Bouteille,
Et couché sur le gazon
Rajeunit avec la saison.

Doux printemps
Qui nous rends
Le feuillage,
Heureux temps,
Saison du bel âge,
Avec toi renaissent au village
Les beaux jours,
La joie et les amours.

TOUT LE MONDE EST ATTRAPÉ*.

Air de la ronde de Rabelais.

Combien de piéges s'entr'ouvrent
A chaque heure sous nos pas !
Mais souvent les fleurs les couvrent
Et nous ne les voyons pas.
Tôt ou tard ici-bas
Quelque trappe
Nous attrape,
Et jusqu'au plus huppé,
Tout le monde est attrapé.

* Cette chanson et la suivante ont été faites en société avec M. Francis.

Un charlatan sans scrupule
Ose inviter aujourd'hui
Plus d'un malade crédule
A réclamer son appui :
Sitôt qu'on est chez lui
L'esculape
Ouvre une trappe,
Et, trop tard détrompé,
Le malade est attrapé.

D'une fillette précoce
Un barbon reçoit la main,
On précipite la noce ;
L'époux préside au festin.
Il rit jusqu'à la fin
Sans que la trappe
Le frappe ;
Mais lorsqu'il a soupé,
Ah ! comme il est attrapé !

COLIFICHET.

Air du vaudeville des *Poëtes sans soucis.*

Il existe un esprit follet
Qui de Paris tourne les têtes ;
Il dirige tout en secret,
Désirs, amours, modes et fêtes ;
Et quel est ce petit furet ?
Colifichet ! (*bis.*)

Sexe léger, que voyons-nous
Dans vos boudoirs, sur vos toilettes,
A votre tête, à vos genoux,
Dans vos regards, sur vos tablettes,
Et jusque dans votre corset ?
Colifichet !

Fortunes faites en un jour,
Espoir d'un heureux hyménée,

Louange et promesse de cour,
Dîner d'amis, vers d'Athénée,
Beauté sans fleur, vin sans bouquet,
Colifichet !

OR ET BIJOUX NE VALENT PAS QUINZE ANS*.

AIR nouveau de M. Doche.

Jeunes beautés, vous à qui la nature
A prodigué mille attraits séduisants,
Pourquoi du fard d'une vaine imposture
Vouloir flétrir ses plus riches présents ?
Or et bijoux ne valent pas quinze ans.

Que l'éclat seul des fleurs fraîches écloses
Prête son charme à vos appas naissants ;
Ne voit-on pas que les lis et les roses
Sont la parure et l'honneur du printemps ?
Or et bijoux ne valent pas quinze ans.

Quand de vos traits la fraîcheur passagère
S'envolera sur les ailes du temps,
A la toilette empruntez l'art de plaire ;
Mais jusque-là fuyez ses faux brillants :
Or et bijoux ne valent pas quinze ans.

LES CANCANS POPULAIRES.

AIR : Sortez à l'instant.

Le perruquier du quartier
Médit du cabaretier,
Qui médit du fruitier,
Qui médit du charcutier,
Qui médit du papetier,
Qui médit du ferblantier,

* Cette chanson et les cinq suivantes ont été faites en société avec M. Gentil.

Qui médit du bottier,
Qui médit du cafetier.
La vieille mercière
Dit que le libraire
Fut jadis à Châlons
Marchand d'habits, vieux galons ;
Et notre portière
Dit que la laitière
Vend son lait bien plus cher
Au vieil huissier qu'à son clerc.
Le chapelier dit tout bas
Que du cordonnier Thomas,
A Marbeuf, la moitié
Trouva chaussure à son pié.
Et la femme au cordonnier
Dit tout haut qu'au chapelier
Un sous-chef de bureau
Donne un fort vilain chapeau.
En ricanant, la lingère
Dit que son propriétaire
Refuse à sa ménagère
Schall, robe et souliers.
Vous saurez de l'herboriste
Que la femme du dentiste
Mange volontiers
A deux rateliers.
Enfin, de chaque quartier
Cancanner est le métier :
Chefs, commis, fabricants,
Ne vivent que de cancans.
On cancanne en déjeunant,
On recancanne en dînant,
C'est cancan sur cancan,
Qui finiront Dieu sait quand !

LE CHASSEUR.

AIR de la chasse du *Roi et le Fermier*.

Pour nous,
Ah ! qu'il est doux

De chasser le cerf aux abois
Du bois!
Quand j'ai
Gaîment chargé
L'arme qui rendra mon butin
Certain,
On suit
Mes pas sans bruit,
Puis voit-on gibier et plaisir
S'offrir
Le coup de toute part
Part,
Et chacun en veut sa part.

Les cors
Par leurs accords
Redoublent soudain du chasseur
L'ardeur:
Lancé,
Chassé,
Pressé,
En vain le sanglier qu'il suit
Le fuit;
Frappé,
Enveloppé,
Le monstre perd en rugissant
Son sang:
Le cri de toute part
Part,
Et chacun en prend sa part.

Vainqueur,
La joie au cœur,
On rentre au château, fiers de ses
Succès;
L'Amour
Donne au retour
Du gibier que chacun a pris
Le prix.
Repas

Rempli d'appas
Vient des chasseurs calmer enfin
La faim ;
Le vin de toute part
Part,
Et chacun en boit sa part.

FAUT-IL PLEURER OU FAUT-IL RIRE?

AIR du vaudeville de *Vadé à la Grenouillère.*

Damis va perdre un vieux parent,
Damis au désespoir se livre :
Ce coup, dit-il, est déchirant,
Jamais je n'y pourrai survivre ; (*bis.*)
Mais il apprend qu'au testament
Le cher homme eut soin de l'inscrire ;
Et, troublé par le sentiment,
Il ne sait plus dans le moment
S'il doit pleurer ou s'il doit rire.

Paul a sur parole accepté,
Après mille sottises faites,
La main d'une antique beauté
Qui consent à payer ses dettes ; (*bis.*)
Bientôt il reçoit son portrait
Avec la somme qu'il désire ;
Et, tenant le double paquet,
Dit, entre l'argent et l'objet :
Faut-il pleurer ou faut-il rire?

« Prenez, me dit monsieur Dunoir,
Ce billet pour mon mélodrame ;
C'est un chef-d'œuvre qu'il faut voir,
Car il vous déchirera l'âme. » (*bis.*)
J'y vole, mais au lieu du cœur,
C'est l'oreille qu'on me déchire ;
Quels cris de joie et de douleur !
On danse, on tue, on chante, on meurt :
Faut-il pleurer ou faut-il rire?

D'Agnès, tout près d'être l'époux,
Jeannot d'ivresse perd la tête :
Regard timide, air simple et doux,
De son cœur ont fait la conquête. (*bis.*)
L'heure de la noce a sonné,
Puis enfin l'heure qu'il désire...
Mais bientôt Jeannot étonné
Se dit à moitié consterné :
Faut-il pleurer ou faut-il rire?

VOYAGE D'UN BUVEUR.

AIR : Suzon sortait de son village.

En un quart d'heure, avec mon guide,
Que j'ai parcouru de climats !
Par une descente rapide
D'abord j'arrive aux Pays-Bas :
Là, je m'avance
En diligence
Vers Mâcon, Nuits,
Volnais, Beaune, Châblis ;
Puis j'en débouche,
Et, crac, je touche
A Frontignan,
Bordeaux et Perpignan.
Bientôt je me trouve en Espagne,
Entre Alicante et Malaga ;
Je double Madère, et de là
Je remonte en Champagne. (*ter.*)

QUAND C'EST PARTI, ÇA NE R'VIENT PLUS.

AIR de M. Plantade.

Lise était à la fleur de l'âge,
Et fière d' ses appas naissants,
S' moquait des vieilles du village
Qui pestaient d' n'avoir plus quinze ans.

« Pour les ravoir, leur disait Lise,
Vous donneriez tous vos écus;
Mais, croyez-moi, ça s'rait sottise,
Quand c'est parti, ça ne r'vient plus. »

Mais à force d' railler les autres,
La pauvre Lise un jour tomba
Sous la main d'un d' ces bons apôtres
Qui vous frapp'nt et vous plantent là.
Et les vieilles, pour s' venger d'elle,
Lui dir'nt : « Prends ton parti là-d'sus :
L's amants, c'est comm' les ans, la belle,
Quand c'est parti, ça ne r'vient plus. »

Après c'tte aventure cruelle
Lise perdit l' repos du cœur;
C'était à qui s'éloign'rait d'elle;
Ell' devint laide à faire peur;
Et tout chacun, riant d' sa détresse,
Lui disait : « Regrets superflus!
Beauté, bonheur, amour, sagesse,
Quand c'est parti, ça ne r'vient plus. »

LE ROCHER DE CANCALE*.

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Inaccessible à tout buveur d'eau claire,
Ce roc toujours fut l'écueil du chagrin;
Jamais ses flancs, qui bravent le tonnerre,
Ne sont battus que par des flots de vin;
Et si le ciel noyait encor le monde
Pour en bannir les sots et les méchants,
Seul préservé, ce roc serait sur l'onde
Une arche ouverte à tous les bons vivants.

* Ce couplet et les trois chansons qui le suivent ont été déjà publiés sous le nom de *Désaugiers et ses amis.*

LE VINGT DU MOIS

AU ROCHER DE CANCALE.

Air : Lison dormait dans un bocage.

Le vingt du mois chaque convive
Accourt avec un peu d'esprit,
Amitié franche, gaîté vive,
Et surtout beaucoup d'appétit;
Là, dans cette joyeuse lice,
Dont Épicure est le soutien,
On ne dit rien,
On ne dit rien,
(Tout le temps du premier service),
On ne dit rien,
On ne dit rien,
Mais, en revanche, on mange bien.

Le dessert vient, l'esprit y brille;
Il s'élance avec le bouchon;
Puis le champagne qui pétille
Est le signal de la chanson :
Point de jaloux, jamais de guerre;
Point d'amertume, point d'humeur,
Point de rigueur,
Point de censeur;
Et lorsque la chanson sait plaire,
Soudain en chœur,
Et de bon cœur,
Chacun applaudit, quoique auteur.

L'ÉPICURIEN.

Air : Toujours debout, toujours en route.

Toujours debout, toujours en route,
Malgré les veilles et la goutte,
Sur terre on voit l'épicurien,

Joignant à la soif de la gloire
L'autre soif qui le porte à boire,
Galant homme et joyeux vaurien,
Vivre longtemps et vivre bien :
Pour en citer plus d'un exemple,
Voyez l'Anacréon du temple
A cent ans saisir à tâtons
Les fillettes et les flacons ;
De Théos on a vu le sage,
Qui gaîment eût passé cet âge
S'il n'avait d'un grain de raisin
Avalé jusques au pepin ;
J'ai vu le galant Fontenelle,
A cent ans pressant une belle,
Lui dire encore sans témoins :
Ah ! si j'avais dix ans de moins !...
Grâces à l'amour, Saint-Aulaire
Fut heureux, quoique centenaire ;
Presqu'à la centaine atteignant,
On a vu chanter Lattaignant,
Et Piron qui dans sa vieillesse
Fit des vers brûlants de jeunesse.
Chargé d'un siècle, au double-mont
J'ai vu gravir Saint-Évremont,
Et, parmi tant de bonnes âmes
Si j'ose vous parler des femmes,
A cent ans on a vu Ninon
Qui n'avait pas encor dit non.
Après elle le grand Voltaire
Quatre-vingt-cinq ans sur la terre
Chemin faisant s'est arrêté,
Allant à l'immortalité...
Tous ces gens, que le monde honore,
Pouvaient aller plus loin encore ;
Ils en avaient l'intention,
Et sont morts par distraction.

LAUJON AUX CHAMPS-ÉLYSÉES.

AIR des Habitants des Landes.

LATTAIGNANT.

Joyeux amis de la guinguette,
Qui d'ennui jamais ne ronflons,
Flon, flon, flon, flon ;
Surtout lorsqu'en pleine goguette,
De bon vin vieux nous nous gonflons,
Flon, etc.
En dépit de l'humeur sévère
Des pédants que nous persiflons,
Flon, etc.
Célébrons l'ami qu'à la terre
En cet heureux jour nous soufflons,
Flon, etc.
Et chantons tous, armés du verre,
Son cœur, sa grâce et ses flonflons.
Flon, flon, flon, flon.

MADAME FAVART.

Du joyeux hochet de l'enfance
Nous aimons d'abord le toc-toc,
Toc, toc, toc, toc,
Puis, aux jours de l'adolescence,
Le cœur à son tour fait toc-toc,
Toc, etc.
Plus tard l'amitié nous rallie
Au son du bachique toc-toc ;
Toc, etc.
Heureux qui, lorsque de sa vie
La dernière heure fait toc-toc,
Toc, etc.
Sous les grelots de la Folie
S'endort au bruit de leur toc-toc,
Toc, toc, toc, toc.

PIRON.

Quand chez moi vint sonner la Parque,
Je répondis, d'un air grognon :
Non, non, non, non ;
Et, mettant le pied dans la barque,
Je répétai du même ton :
Non, etc.
Mais enfin, forcé de la suivre,
Je dis, en saluant Pluton :
Non, etc.
Au chagrin plus d'un mort se livre,
Ce n'est pas ce que fait Piron,
Non, etc.
Mais veut-on le faire revivre,
Il n'est pas homme à dire non,
Non, non, non, non.

MADAME BELLECOUR.

Aux gais accents de la Folie
Le cœur toujours épanoui,
Oui, oui, oui, oui ;
Bellecour longtemps de Thalie
Porta le masque réjoui,
Oui, etc.
Grâce à Molière, sur la scène
De quelque gloire elle a joui,
Oui, etc.
Mais quoique ici Pluton la tienne
Par un phénomène inoui,
Oui, etc.
Bellecour renaît dans Devienne,
Et tout Paris peut dire oui,
Oui, oui, oui, oui.

LAUJON.

Me moquant des maux de la vie
Tout comme de Colin-Tampon,
Pon, pon, pon, pon,
J'aimai toujours à la Folie

Un long dîner, un court jupon,
Pon, etc.
Ami de la simple grisette,
Ami de la dame à pompons,
Pon, etc.
J'envoyais procès, étiquette
Et chagrin par-delà des ponts,
Pon, etc.
Et devant champagne ou piquette,
J'ai toujours dit : « Amis, pompons,
Pon, pon, pon, pon. »

VADÉ.

Si je remontais sur la terre,
Je redirais à la Raison :
Zon, zon, zon, zon ;
Et je voudrais d' la Guernouillère
Reprendre encore l' diapason,
Zon, etc.
Auprès de gentille fillette
Brûlant toujours comme un tison,
Zon, etc.
J' verrais les plaisirs que j' regrette
Renaître avec moi sur l' gazon,
Zon, etc.
Prêt à remourir en goguette
Entre mon verre et ma Suzon,
Zon, zon, zon, zon,

FAVART.

Du tambour, dès notre naissance,
Le son flatte notre tympan,
Pan, pan, pan, pan ;
Qu'un tambour anime la danse,
L'ivresse partout se répand,
Pan, etc.
C'est le tambour qui, dans la plaine,
Poursuit l'ennemi décampant,
Pan, etc.
C'est tambour battant que nous mène

Le destin de qui tout dépend,
Pan, etc.
Et quelque sort qui nous entraîne,
Le tambour va toujours frappant,
Pan, pan, pan, pan.

VOISENON.

Nargue du Castillan bizarre
Qui tous les soirs, pour un tendron,
Fron, fron, fron, fron,
Pince mandoline et guitare,
Auxquelles l'écho seul répond!
Fron, etc.
Vive le Français qui, pour plaire,
N'entonne qu'un refrain luron!
Fron, etc.
Au champ de Mars, comme à Cythère,
Il sait qu'il faut avoir du front,
Fron, etc.
Exploits d'amour, exploits de guerre,
Il en fait trente et tous de front,
Fron, fron, fron, fron.

LANDELLE.

Joyeux convive pour Landelle
Est le plus gai réveil-matin,
Tin, tin, tin, tin;
Surtout quand il voit qu'on l'appelle
Pour un minois frais et lutin,
Tin, etc.
Grand partisan de la goguette,
Grand ami du son argentin,
Tin, etc.
Il se rira de la sonnette
Que pour lui tinta le destin,
Tin, etc.
Tant que ne sera pas muette
Celle qui dit : « Vite au festin. »
Tin, tin, tin, tin.

MADEMOISELLE ARNOULT, *au public.*

Nous disons, lorsqu'à la satire
Par bonheur nous nous dérobons :
Bon, bon, bon, bon ;
Mais nous gardons bien de le dire,
Lorsque par malheur nous tombons :
Bon, etc.
Quand nous chantons l'ami fidèle
Qui fut toujours, quoique barbon,
Bon, etc.
Qui pour sa muse et pour sa belle
Jusqu'à son dernier jour tint bon,
Bon, etc.
Ah! ne voyez que notre zèle,
Et vous direz : « L'ouvrage est bon, »
Bon, bon, bon, bon.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

Abonnez-vous à l'Épicurien français..... 324
Adèle et Lucas..... 332
Agonie d'Apollon (l')..... 428
Ah! mon Dieu! que j'suis bête..... 195
Amours de Gouesse (les)..... 141
Au 1825 (l')..... 350
Anglais au caveau moderne (l')..... 180
Arquebuse (l')..... 396
Atelier du peintre. (l')..... 200
Au diable la raison, couplets chantés à Villejuif..... 381
Avant et après..... 129

Bâilleur éternel (le)..... 256
Bien fort et tout doucement..... 160
Bons amis de Paris (les)..... 232
Bouche et le nez (la)..... 261
Brouillards (les)..... 75

Cadet Buteux chez Olivier..... 84
— à l'opéra de *la Vestale*..... 86
— au spectacle des chiens savants..... 95
— à la tragédie d'*Artaxerce*..... 97
— à Longchamp..... 152
— à la comédie des *Deux Gendres*..... 162
— épicurien..... 228
— au boulevard du Temple..... 269
— à l'opéra des *Danaïdes*..... 272
— à la *Psyché* du Vaudeville..... 287
— au *Vampire*..... 302
— à l'enterrement de Mlle Raucourt..... 328
Café des Gobemouches (le)..... 361
Campagnard à Paris (le)..... 434
Cancans populaires (les)..... 464
Carême (le)..... 56
Carillon bachique (le)..... 117
Célibataire (le)..... 221
C'est égal..... 204
Chaise et le fauteuil (la)..... 239
Chanson à manger..... 23
— bachique..... 72

Chant du soldat..... 566
Chasseur (le)..... 465
Châteaux en Espagne (mes)..... 107
Chatte merveilleuse. Couplets chantés à une noce..... 455
Cheminée (la)..... 26
Chien et Chat..... 413
Chiens muselés (les)..... 109
Code épicurien..... 120
Colifichet..... 465
Commis indépendant (le)..... 565
Confession aux prêtres de Momus..... 210
Conseils à une coquette..... 111
— à une jolie femme..... 405
— aux garçons..... 195
Consolations de la vieillesse..... 157
Coups (les)..... 64
Couplets pour un ménage, le jour de l'an 1812..... 159
— à l'occasion d'un baptême..... 456
— d'une jeune dame à son retour auprès de son mari..... 77
— pour M. Bourdois, médecin..... 247
— pour l'installation de M. D. dans sa maison de la rue du Mont-Blanc..... 529
— à M. de Piis..... 521
— à mon ami Hippolyte..... 555
— à ma femme le premier jour de l'an 1807..... 589
— chantés chez l'auteur de *l'Assemblée de Famille*..... 412
— pour la réception de l'auteur a la société dite des *Bêtes*..... 428
— chantés au banquet des *Soupers de Momus*... 421
— à mes amis réunis chez Grignon, le 17 janvier 1827..... 446
— d'une jeune femme à son amant..... 71
— impromptus pour une famille indigente..... 570
— impromptus chantés à la Porte-Saint-Martin. 574
— à mon ami Gentil..... 575
(*V.* Fêtes et Noces.)

Danse (la)..... 557
Délire bachique (le)..... 206
Désolation générale ou Suppression des Billets gratis.. 40
Dialogue dédicatoire..... 16
Dîner d'étiquette (le)..... 254

Eau (l') va toujours à la rivière..... 68
Éloge du long..... 124
En attendant..... 122

Encore une chanson à faire..... 444
Epicurien (l')..... 470
— entre deux âges..... 232
Épitre dédicatoire à M. Laujon..... 45
— à un convive convalescent..... 62
— à Christine, sur un ruban dérobé..... 444
— à Mlle Adèle Cailhava..... 78
— à M. le docteur D..... 525
— à M. le duc de B., qui avait invité l'auteur à un dîner de famille..... 585
Et cætera pantoufle..... 422

Factotum (le)..... 551
Faut-il pleurer ou faut-il rire?..... 467
Faute d'un moine l'abbaye ne manque pas..... 62
Fêtes (couplets de) chantés par un sexagénaire à Jacqueline B..... 74
— pour M. Chauveau-Lagarde..... 446
— pour Mme Adèle B..... 260
— pour M. Ducray-Duminil..... 522
— pour une Marie..... 558
— pour une Annette, chantés à Meudon..... 446
— pour M. Pierre Vigier..... 447
— pour mon ami Picard..... 405
Foin (le)..... 71
Franc vaurien (le)..... 222

Gants (les)..... 442
Glissade (la)..... 405
Grisettes prises au physique et au moral (les)..... 450

Halle (la)..... 56
Hasard (le)..... 457
Histoire d'un fiacre..... 448
Homme content de tout (l')..... 267
— du bon vieux temps (l')..... 571
Hymne à la Gaîté..... 55

Il est trop tard..... 415
Il fallait qu'ça finît par là..... 576
Il faut boire et manger..... 415
Il faut rire..... 459
Ils sont chez eux..... 550
Impromptu d'une jeune dame à un de ses parents..... 61
Inconvénient d'avoir des dents (l')..... 492
Inconvénients de la fortune (les)..... 499

Jean qui pleure et Jean qui rit..... 52
Jeune homme à la mode (le)..... 460

John Bull parisien (le)..... 399
Journée d'un élégant (la)..... 340

Laujon aux Champs-Élysées..... 472
Le froid et le chaud..... 367
Le Pour et le Contre..... 230
Le son que je préfère..... 300
LETTRE de M. Charles Nodier au rédacteur de *la Quotidienne*..... 11
Loup (le) n'est pas si méchant..... 335

Ma femme est là. Couplets de fête..... 393
Manière de vivre cent ans (la)..... 215
Mauvaise et bonne chanson (la)..... 180
Menuisier Simon (le)..... 378
Mère Bahu et la mère Gangan (la)..... 390
Moralité..... 34
Moutarde (la) après le dîner..... 69

Nec plus ultrà de Grégoire (le)..... 490
Neige (la)..... 24
NOCES (couplets de)..... 425
— à une jeune mariée..... 76
— chantés par le père de la mariée..... 58
— sur le mariage d'un jeune médecin..... 162
— pour le mariage de ma fille..... 426
Noir (le)..... 50
NOTICE sur la vie et les ouvrages de Désaugiers..... 1
Nouveau Démocrite (le)..... 385
Nouveau-Monde (le)..... 50

Oisif sans souci (l')..... 459
On ne vit qu'une fois..... 241
Or et bijoux ne valent pas quinze ans..... 464
Original sans copie (l')..... 245

Palais-Royal (le)..... 38
Panpan bachique (le)..... 171
Paris en miniature..... 130
— à cinq heures du matin..... 342
— à cinq heures du soir..... 345
— ou le paradis de la France..... 398
Parlez-moi d' ça..... 197
Passans (les)..... 297
Patineurs (les)..... 441
Pauvre Lise (la)..... 170
Petit Gargantua (le)..... 135
Petite pluie abat grand vent..... 67

Petite chanson (ma)..... 177
Petite revue (ma)..... 28
Petite femme bien heureuse (la)..... 250
Philosophie (ma)..... 51
— du pauvre diable..... 237
— d'un sexagénaire..... 338
Pierre et Pierrette..... 352
Pilier de café (le)..... 407
Plaisirs du dimanche (les)..... 146
Plume (la)..... 33
Plus de politique..... 401
Portes secrètes (les)..... 357
Portrait de Mlle Margot..... 203
PRÉFACE..... 18
Premier et dernier âge (le)..... 245
Printemps (le)..... 285
Prisonnier pour dettes (le)..... 255
Progrès de l'âge (les)..... 178
Promenade sentimentale (la), ou le danger de sortir sans argent..... 185

Quand c'est parti, ça n' revient plus..... 468
Qu'elle sonne !..... 394

Réformé content de l'être (le)..... 258
Repas de nos pères (les)..... 339
Retour de l'hiver (le)..... 137
— du printemps..... 461
Réponse aux couplets de M. Brazier..... 444
— aux couplets de M. Jacinthe Leclerc..... 446
— aux couplets de M. Ramond..... 445
Réveil matin (le)..... 387
Reviendrez-vous ? stances sur le départ des médecins français pour Barcelone..... 432
Rien qu'une. Conte..... 45
Rocher de Cancale (le)..... 469
— (le 20 du mois au)..... 470
Ronde de table..... 44
— prophétique..... 126
— chantée chez le comte Regnault..... 355

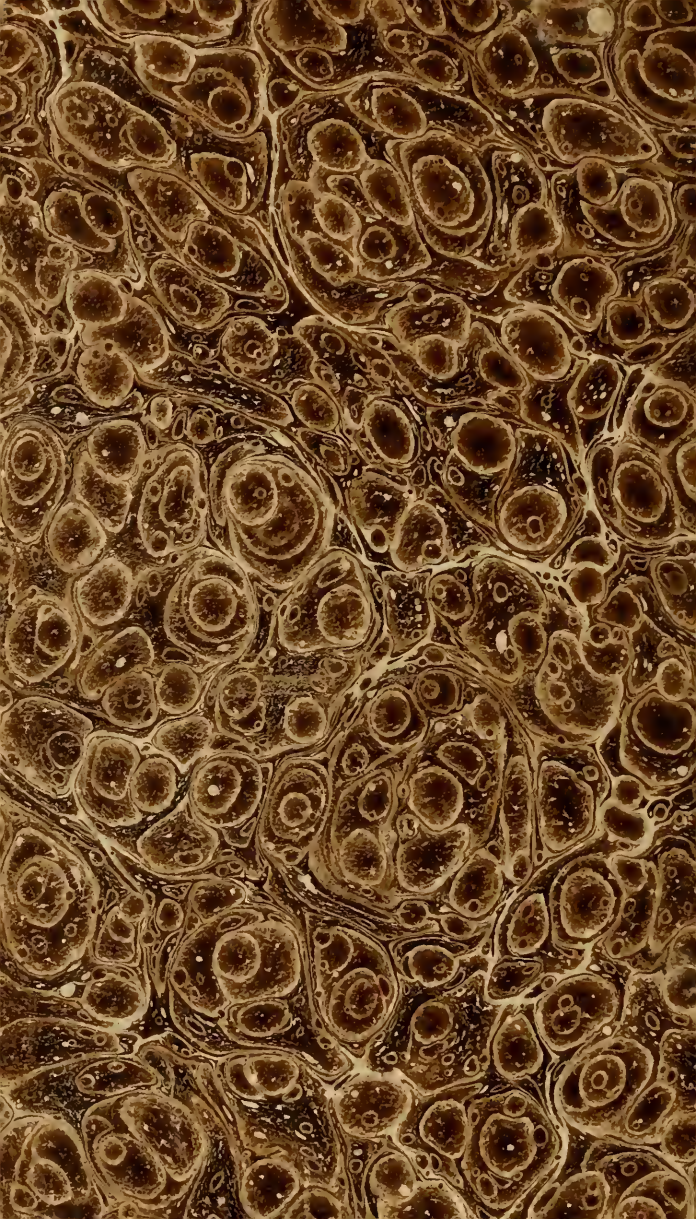
Sans souci (le)..... 216
Secrétaire (le)..... 411
Serviteur ! Serviteur !..... 434
Sexagénaire (le)..... 425
Soldat (le)..... 359
Souper (le)..... 369

Souvenirs nocturnes de deux époux du XVIIIe siècle.... 80
Stances à madame Desbordes-Valmore..... 406
Stances sur la mort de Laujon..... 450
Strophes sur le départ d'un corps de cavalerie pour l'armée..... 418
Sur la mort de Scarron..... 218

Table (la)..... 59
Tableau du jour de l'an..... 21
Tactique (ma)..... 248
Tout ce qui luit n'est pas or..... 65
Tout le monde est attrapé..... 462
Tout le monde sait ça..... 455
Train du monde (le)..... 448
Treille de sincérité (la)..... 219

Un peu d'adresse..... 357

Verre (le)..... 184
Verse encore..... 226
Vers à Mme *** qui avait demandé à l'auteur un billet pour une de ses pièces..... 49
— à M. Godde, qui avait sauvé de l'oubli une comédie posthume de Collin-d'Harleville..... 75
— à M. B., à qui l'auteur avait envoyé son portrait. 257
— à M. Gersin..... 450
— à M. de Piis..... 427
— à une dame qui demandait à l'auteur ses trois volumes de chansons..... 459
— à Mme ***, en lui envoyant une coupe de cristal. 422
— à une jolie chapelière..... 425
— pour l'album de Mme Branchu..... 456
— à M. Casimir Ménestrier..... 296
Vie épicurienne (ma)..... 451
Visites (les)..... 440
Vivent les grisettes..... 175
Vœu d'un ivrogne..... 74
Voilà comme l'esprit vient..... 359
V'là c' que c'est que l' Carnaval..... 54
Voyage d'un buveur..... 43

FIN DE LA TABLE.

36, 69, 80, 170, 200, 332, 381, 430, 440